REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT SIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1891

11.716

054
R3274

1891 [v.4]

L'ART ET LA NATURE

PREMIÈRE PARTIE.

L'ŒUVRE D'ART ET LE PLAISIR ESTHÉTIQUE.

I.

Telle peuplade d'Afrique ou d'Amérique ne connaît pas la charrue, et connaît le tambourin, la flûte et les danses figurées. La Grèce eut de grands poètes avant de savoir écrire; elle se nourrissait encore d'un pain grossier, et déjà elle avait des chanteurs qui la faisaient rire et pleurer; c'était pour elle le pain de l'âme. D'un bout du monde à l'autre, l'homme n'a pas attendu d'avoir perfectionné ses industries pour créer ce qu'on appelle les beaux-arts, tant ce luxe lui semblait nécessaire. Mais auquel de ses besoins a-t-il pourvu en les créant? A quoi peuvent-ils lui servir? Que lui revient-il de son invention?

Si des utilitaires conséquens pensent, sans oser toujours le dire, que les beaux-arts ne servent à rien, les ascètes, les puritains les ont plus d'une fois traités de divertissemens pernicieux. Platon, qui était un grand artiste, avait défini le poète « un être léger, ailé et sacré; » mais quand il s'occupa d'organiser sa cité idéale, il en bannit Homère comme un empoisonneur public. Sou-

vent aussi, oubliant le danger, il se contentait de reprocher aux peintres comme aux poètes la frivolité de leurs études et de leur travail. Il leur représentait que, les choses de ce monde n'étant elles-mêmes qu'une copie imparfaite et confuse des types divins, des idées incorruptibles et éternelles, l'artiste qui en reproduit la ressemblance n'est que l'imitateur servile d'une méchante imitation. Qu'on se rappelle sa fameuse caverne, ces captifs enchaînés qui voient passer et repasser sur le mur de leur cachot des ombres qu'ils prennent pour des réalités. Que dire du peintre qui s'amuse à calquer ces fantômes? Que sera son œuvre? L'ombre d'une ombre. Et en admettant que le monde sensible ait plus de réalité que ne le pensait Platon, que gagne-t-on à copier la nature? De quoi nous sert cette copie et que peut-elle ajouter à notre bonheur? N'est-ce pas le cas de s'écrier : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » Un jour que Théodore Rousseau achevait une étude d'arbres dans la gorge d'Apremont, un paysan qui vint à passer lui demanda d'un ton goguenard ce qu'il faisait là. — « Vous le voyez, je fais ce grand chêne que voici. » — « A quoi bon, repartit le paysan, puisqu'il est déjà tout fait? »

Il y a des utilitaires, moralistes indulgens et généreux, qui ont consenti à reconnaître que l'art peut servir à quelque chose : ils ont cru le réhabiliter, l'honorer, en déclarant qu'à sa façon il enseigne, qu'il ne tient qu'à nous d'en tirer des instructions utiles, de nous en faire une école de sagesse et de vertu. « L'homme est un être né pour souffrir, disait un poète grec dans une pièce dont nous n'avons conservé qu'un fragment, et la vie porte avec soi beaucoup de douleurs ; il a donc fallu trouver quelque remède à nos soucis. Eh bien! notre âme, oubliant ses propres peines pour compatir aux malheurs d'autrui, rapporte du théâtre instruction et plaisir à la fois. Le pauvre, en apprenant que Télèphe fut plus misérable encore que lui, supporte plus doucement sa pauvreté. Le maniaque réfléchit en voyant les fureurs d'Alcméon. Tel autre a les yeux faibles, mais les fils de Phinée sont aveugles. Celui-ci a perdu un enfant, Niobé le consolera. Celui-là traîne la jambe, on lui montre Philoctète. Un vieillard malheureux se reconnaît dans OEnée. Chacun, enfin, voyant son prochain plus accablé de maux qu'il ne l'est lui-même, déplore moins ses propres infortunes. » La poésie dramatique a-t-elle vraiment la puissance curative que lui attribuait le poète grec? On peut douter que Philoctète ait jamais consolé un boiteux, que jamais les fureurs d'Alcméon aient fait rentrer un maniaque en lui-même. La vraie fin de la tragédie n'est pas d'amender nos mœurs, de corriger nos vices et nos erreurs. Au surplus, le théâtre n'est pas tout l'art.

Quelle vertu peuvent bien nous prêcher la Vénus de Milo et l'Antiope du Corrège?

Non, l'art n'a rien de commun avec la morale, répondent certains métaphysiciens; l'art n'est pas un enseignement, mais il n'est pas non plus l'imitation d'une imitation, la copie d'une copie; il a pour mission de nous révéler le beau absolu, que nous chercherions en vain dans la nature. Qu'est-ce que le beau absolu? « C'est le Verbe, nous dit Lamennais, ou la manifestation, le resplendissement de la forme infinie qui contient dans son unité toutes les formes individuelles finies; plus une forme s'en rapproche, plus elle est belle. » Le fondateur de l'esthétique, Baumgarten, avait déjà défini la beauté « une perfection sensible. » Malheureusement, la perfection est un concept de notre esprit, elle ne tombe jamais sous nos sens. Un être parfait serait un individu adéquat à son espèce, dont il représenterait l'idée dans toute sa plénitude; mais les espèces se réalisent dans des millions d'individus, tous différens les uns des autres. Parmi toutes les roses qui fleurissent dans le monde, aucune n'est la rose; parmi toutes les femmes qui plaisent, aucune n'est la femme; parmi les vierges de Raphaël, aucune n'est parfaite, puisque Léonard de Vinci et le Titien en ont fait d'aussi belles, et que lui-même en a peint beaucoup, comme pour multiplier les variétés d'un type qu'il désespérait de réaliser dans un unique exemplaire. D'ailleurs, il est de grands artistes à qui la madone ne disait rien et qui ont passé leur vie à étudier, à reproduire avec amour les objets les plus communs et toutes les vulgarités de la vie. Telle kermesse de Téniers, tel intérieur de Van Steen ou de Van Ostade sont des merveilles; pour expliquer le plaisir qu'elles nous procurent, dirons-nous qu'elles nous révèlent le type divin de l'ivrognerie, la pipe parfaite ou le broc idéal?

Lamennais se tire d'embarras en accusant les Hollandais et les Flamands de n'avoir pas compris le véritable objet de l'art, « ses relations avec le développement de l'humanité au sein de Dieu et de l'univers. » Il se plaint qu'on ne trouve dans leurs œuvres aucune inspiration élevée, rien qui se ressente d'une large conception de la vie ou d'une forte croyance; le principal mérite qu'il leur reconnaisse est, avec la finesse du pinceau et l'entente du clair-obscur, une vérité dépourvue de poésie et de grandeur. « On y peut joindre encore un remarquable esprit d'observation appliquée aux mœurs populaires et bourgeoises, ainsi qu'une verve inépuisable dans la reproduction des scènes variées de la vie domestique. Cela est bien sans doute, mais n'occupe dans l'art qu'une place si inférieure qu'elle exclut toute comparaison avec ce qui en constitue le génie véritable. » Ce noble penseur, qui avait le sens exquis de certaines formes de l'art, dont il a parlé avec une admi-

rable éloquence, mêlait à ses théories des vues étrangères à l'esthétique. Le paysan qui trouve que la peinture ne sert à rien est plus près de la vérité que le puritain qui prétend la mettre au service de la morale ou que le philosophe qui la charge de nous révéler le Verbe ou je ne sais quelles entités métaphysiques. Il est permis de préférer tel genre à tel autre, mais ce n'est pas au choix des sujets, c'est au faire qu'on reconnaît l'artiste. En matière d'art, les intentions ne sont rien, l'exécution est tout; tel tableautin est un chef-d'œuvre, tel tableau d'église n'est qu'un aveu d'impuissance. Et s'il s'agit d'assigner des rangs, une maison bourgeoise qui a du caractère est infiniment supérieure à une cathédrale d'un style prétentieux ou confus, et un grand poème manqué ne vaut pas une chanson bien faite. Qui ne serait plus fier d'avoir écrit d'une plume heureuse la complainte patibulaire de Villon ou sa ballade des *Dames du temps jadis* que d'avoir composé à la sueur de son front les vingt-quatre chants de *la Pucelle* de Chapelain?

Le premier devoir d'un esthéticien est de trouver une définition de l'art qui convienne au même degré à tous les arts, et dans chaque art à tous les genres de style, et qui puisse s'appliquer également à une comédie de Molière, à une symphonie de Beethoven, à une statue de Michel-Ange, aux chasses ou aux natures mortes de Snyders. Pascal a dit « qu'il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature telle qu'elle est et la chose qui nous plaît, que tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. » Il ajoutait « que rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que de s'imaginer une femme ou une maison faite sur ce modèle-là. » On peut dire aussi que, si chaque art a ses règles particulières, il y a des règles générales qui leur sont communes à tous, et que si Molière, Beethoven et Michel-Ange ont été trois grands artistes, c'est qu'ils se ressemblaient par quelque chose. Ou l'esthétique est une chimère, ou il faut croire que les beaux-arts ne sont que des formes diverses et particulières de l'art, qu'il y a entre eux une communauté d'origine et de destination, que par des voies très différentes ils tendent à la même fin. Notre expérience journalière en fait foi. Tel genre de poésie, tel genre de sculpture, nous causent des impressions analogues et nous mettent dans le même état d'âme; la cathédrale de Reims nous fait l'effet d'un poème; nous découvrons sans peine quelque ressemblance entre les tragédies de Racine et les paysages historiques du Poussin, entre une statue de Jean Goujon, un tableau du Corrège et une symphonie de Haydn; nous retrouvons dans les chœurs de Sophocle quelque chose du Parthénon, et si

nous avons une préférence marquée pour un certain genre d'architecture, il est facile à un bon juge d'en inférer quelle musique et quelle peinture nous aimons. La parenté secrète qui unit tous les arts est attestée par le langage usuel : nous disons qu'un drame est bien bâti, que l'ordonnance en est claire et belle, qu'un peintre compose ses sujets en poète, que Véronèse savait faire chanter ses couleurs, que tel musicien nous étonne par l'intensité de son coloris, que tel statuaire excelle dans le rythme des lignes.

Le philologue retrouve dans des langues fort différentes les lois générales de la langue mère dont elles dérivent. Un esthéticien est tenu de nous expliquer ce qu'une chanson peut avoir de commun avec une cathédrale, si l'une et l'autre sont des œuvres d'art.

II.

Le premier caractère commun à tous les arts est d'être des sciences destinées uniquement à nous donner des plaisirs. Il n'en est aucun qui ne demande un pénible apprentissage, de longues et difficiles études et beaucoup de pratique ; on passe sa vie à les apprendre, on ne croit jamais les savoir. Aussi bien, l'artiste le plus rompu à son métier n'exécute une œuvre nouvelle qu'au prix d'un dur labeur, d'une application forte et soutenue de toutes ses facultés, d'une contention d'esprit égale à celle du physicien arrachant à la nature un de ses secrets ; c'est un travail qu'on quitte à contre-cœur, comme le disait Balzac, et auquel on se remet avec désespoir. Un homme du monde demanda un jour au plus joyeux de nos vaudevillistes s'il buvait beaucoup de vin de Champagne en faisant ses pièces. « L'imbécile ! disait ce grand amuseur ; il ne sait pas que le plus mince de mes scénarios m'a fait passer des nuits plus austères que celles d'un chartreux. » Ces sciences si péniblement acquises, si laborieusement pratiquées, ne servent ni à rendre les hommes plus savans ou meilleurs, ni à les secourir dans leurs nécessités, ni à rien ajouter à leur confort ; elles ne se proposent aucun autre but que de nous procurer des joies d'une espèce particulière, dont nous pourrions, semble-t-il, facilement nous passer et qui paraissent plus nécessaires que le pain de chaque jour à celui qui est capable de les ressentir. Que d'adolescens, que de pauvres diables se retranchent, s'abstiennent, se mortifient ou renoncent à dîner pour aller au théâtre ! Les arts sont par excellence des sciences de luxe. L'architecture, il est vrai, sert à loger les dieux et les hommes ; mais une demeure sans architecture les défend des intempéries aussi bien que le plus beau palais ou que le temple le plus orné. Supprimez tous les tableaux, toutes les statues, tous les beaux vers, il n'y aura pas un grain de moins dans

les champs ; supprimez une seule industrie, et le monde se sentira atteint dans son bien-être. Mais l'art est de tous les luxes le plus étroitement lié à la civilisation ; l'homme qui s'en passe, quel que soit le raffinement de ses vertus ou de ses vices, est un barbare.

Quelle est la nature particulière de cette joie que nous ressentons devant les créations d'un grand artiste? Elle n'a rien de commun avec la jouissance des biens sensibles ni avec les contentemens de l'amour-propre ou de l'appétit. On peut jouir de l'œuvre d'art sans la posséder, et rien ne ressemble moins au plaisir esthétique que celui d'un propriétaire faisant le tour de son domaine ou d'un affamé s'asseyant à une table bien servie, ou du libertin pour qui tout ce qui lui plaît est une proie. Quand Pygmalion supplia le ciel d'animer d'un souffle de vie la statue qu'il adorait, il prouva qu'il n'avait pas des yeux d'artiste, et qu'il confondait les genres et les amours; heureusement pour sa réputation, on a reconnu que son histoire n'était qu'un mythe.

Un auteur ancien parle d'un jeune homme de Cnide, dont la plus chère occupation était de contempler pendant des heures l'Aphrodite de Praxitèle. On le croyait dévot, il était éperdument épris. Absorbé dans sa rêverie et tour à tour mélancolique ou souriant, il murmurait tout bas des propos d'amour, et au sortir du temple, il gravait le nom de la déesse sur les murs des maisons et sur l'écorce des arbres. Chaque jour, il apportait à la statue qui lui avait pris le cœur quelque offrande précieuse. Il consultait le sort des dés pour savoir si un jour elle aurait pitié de lui, et selon la réponse de l'oracle, il avait des transports de joie ou s'enfonçait dans de noires tristesses. Enfin, il osa tout, et trompant la surveillance des sacristains, il passa une nuit dans le temple. Le lendemain de l'attentat, il disparut : on prétendit qu'il avait glissé du haut d'un rocher dans la mer, où s'engloutirent son sacrilège et son nom, car il n'est nommé que par son crime. Philostrate raconte une histoire semblable, mais dont le dénoûment fut plus heureux. Un autre jeune homme avait supplié cette même Aphrodite de l'agréer pour son fiancé. Il lui offrait sans cesse des présens et lui en promettait d'autres, l'assurant que la corbeille serait digne de ses grâces immortelles. Les Cnidiens n'y voyaient pas de mal ; ils pensaient que la gloire de la déesse ne pouvait que s'accroître si l'univers apprenait qu'un beau jeune homme rêvait de l'épouser. Comme ils demandaient à Apollonius de Tyane s'il trouvait dans leurs rites et dans leurs liturgies quelques détails à réformer, il leur répondit : — « C'est vos yeux que je voudrais changer. » — Le premier de ces jeunes gens était un libertin qui méritait de mal finir ; le second était un fou qu'Apollonius guérit de sa démence en le menaçant du sort d'Ixion. L'un et l'autre

avaient à la fois péché contre le ciel et commis un attentat contre l'art en aimant le marbre comme on aime une chair de femme.

Sans l'art, la science et la religion, il n'y aurait dans ce monde que des appétits et des affaires. Le plaisir esthétique, n'étant accompagné d'aucune convoitise, d'aucune idée de possession, est un des plus nobles que nous puissions éprouver. Pour admirer une œuvre d'art, il faut s'oublier et se donner, et nous entrons en communion avec quiconque l'admire comme nous; c'est le seul amour que n'empoisonne aucune jalousie. Le roi Louis II faisait représenter pour lui seul, dans un théâtre vide, les opéras qu'il aimait. Ce malade n'avait de goût que pour les félicités solitaires; la musique même ne pouvait lui faire oublier qu'il était roi, et il se réfugiait au désert pour mieux sentir sa gloire. L'œuvre d'art est un bien public; elle semble dire : — « Je n'appartiens à personne ou plutôt j'appartiens à tout le monde, et celui de mes innombrables propriétaires qui me possède le plus est celui qui a le mieux su me voler mes secrets. » — Les Mingréliens ont un proverbe qui dit que comme les passans usent les chemins, le regard use le visage des jeunes filles. Les vierges de Raphaël ne sont point usées par les yeux des hommes, et l'abondance des regards ne les fait point rougir : elles sont faites pour être vues et pour se communiquer aux mortels.

Nous apportons dans ce monde deux passions nées avec nous et qui, selon notre tempérament, notre tour d'esprit, notre caractère ou l'éducation que nous avons reçue, se partagent notre vie dans des proportions fort différentes. L'une est la passion des réalités, l'autre l'amour des pures apparences. L'enfant, dès les premiers jours, connaît ces deux passions. Il crie sans cesse après sa nourrice, qui est pour lui la réalité suprême; mais une fois repu, s'il tarde à s'endormir, il laisse errer ses yeux, son visage se dilate, on voit sur ses lèvres comme l'ébauche d'un sourire. Une ombre flottant au plafond, un rayon de soleil se glissant jusqu'à sa couchette entre deux rideaux, ou une voix, un chant qui caresse son oreille, le plongent dans une vague rêverie. Il se repaît de cette lumière, il se gorge de ce chant; il a oublié sa nourrice. Plus tard, ses deux passions innées prendront une autre forme. De bonne heure s'éveillera en lui le sentiment très vif de la propriété, car l'homme naît propriétaire : la propriété est la manifestation visible de la personne humaine, et qui ne possède rien n'est rien; c'est le sort de l'esclave. L'enfant pousse jusqu'au fanatisme l'amour de ce qui lui appartient et la haine du voleur. Mais il connaît aussi les jouissances désintéressées, impersonnelles, et les heures qui lui semblent les plus courtes sont celles qu'il emploie à contempler des images, à écouter des histoires. Plus l'image est colorée, plus elle lui plaît; plus l'histoire est longue, plus elle l'enchante. Des contes de fées et des enluminures, c'est

ainsi que l'art se révèle à ses sens et à son esprit, et le plaisir qu'il y prend surpasse quelquefois celui que lui donnent les réalités. J'ai connu un petit bonhomme qui s'était échappé pour aller à la maraude. On le retrouva assis au bord d'un ruisseau où se reflétait l'ombre d'un pommier; cette ombre, à laquelle le courant de l'eau imprimait un léger frémissement, l'avait comme fasciné; il oubliait de manger la pomme qu'il tenait dans sa main.

Les arts se réduisent à des combinaisons heureuses de lignes et de couleurs, de sons ou de mots, et qu'il s'agisse de l'architecture ou de la peinture, de la musique ou de la poésie, c'est par sa forme qu'une œuvre d'art nous plaît et nous séduit. Quiconque est incapable de se passionner pour des apparences, des simulacres et de préférer par intervalles la contemplation à la possession, ne goûtera jamais le plaisir esthétique, auquel certains animaux, ce semble, ne sont pas insensibles. On a vu des couleuvres qui, le corps allongé, la tête dressée, écoutaient un air de flûte dans une sorte d'extase. Le rossignol se grise de ses trilles, et quoiqu'il chante pour sa femelle, il en est moins amoureux que de sa voix. En revanche, dans certaines espèces d'oiseaux, les femelles, s'il faut en croire Darwin, ont un sentiment si vif de la couleur qu'à force de s'étudier à leur plaire, leurs mâles, avec l'aide de la nature et du temps, finissent par orner leur plastron des plus riches nuances.

Platon disait que la poésie était un délire inspiré par les muses à une âme simple et vierge, et il est écrit dans l'Évangile que le royaume des cieux appartient aux enfans et à ceux qui leur ressemblent. L'artiste voit la vie et le monde autrement que la plupart des hommes; ce qui les laisse indifférens l'émeut, ce qui les émeut le laisse froid. Il suffit d'un jeu d'ombre et de lumière pour faire vibrer tout son être; sa tête s'échauffe, son sang s'allume. Ce qui l'intéresse dans les événemens politiques, c'est leur figure, et souvent il oublie tout pour s'occuper de ce qui se passe dans les yeux d'un chat. Il peut être un excellent patriote, mais par momens sa patrie, c'est tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend; il peut avoir bon cœur, être humain, tendre, charitable, mais tel malheur imaginaire qu'il se représente lui remue les entrailles autant que toutes les misères qui l'implorent : — « Ce qui est arrivé me touche, disait un musicien; mais il n'y a que les choses qui n'arriveront jamais qui me fassent pleurer. » — Promettez le paradis à un artiste, s'il n'est pas sûr d'y retrouver les couleurs et les sons qu'il aime, il ne voudra pas l'habiter un jour. Comme l'enfant dont je parlais plus haut, il sait plus de gré aux pommiers d'avoir une ombre que de produire des pommes. Son trait distinctif est de joindre à l'adoration de la nature, source intarissable d'images, un secret mépris de l'être.

III.

Tous les arts ont encore ceci de commun que la forme y est toujours expressive; les apparences y sont des signes et ont un sens que je découvre instantanément ou que je démêle par une induction du connu à l'inconnu qui me coûte peu d'effort. C'est ainsi que nous retrouvons dans ces simulacres des réalités qui ne nous étaient point étrangères ou que nous nous représentons facilement. Les joies austères que procure la science sont d'un autre ordre; elle nous révèle les principes secrets des choses, les lois cachées qui règlent et déterminent les phénomènes. L'art, à proprement parler, ne m'apprend rien ; il ne démontre pas, il montre. En contemplant une œuvre d'art, je n'acquiers pas des connaissances nouvelles, mais je me souviens et je reconnais, et j'en crois faire l'éloge en disant : « Oui, c'est cela, c'est bien cela. »

Mais si l'artiste a du talent et sait son métier, sa copie me fera voir l'original mieux que je ne l'avais vu. C'est une image qui éclaircit la réalité, parce qu'elle se réfléchit dans un miroir merveilleusement limpide; l'impression qu'elle produit sur moi, je l'avais éprouvée déjà en me trouvant en présence de l'objet représenté; il m'en souvient et il me semble pourtant que je la ressens pour la première fois, tant elle a de force et, pour ainsi dire, de certitude. Le plaisir esthétique serait incomplet si mes reconnaissances ne ressemblaient à des découvertes et s'il ne se mêlait quelque étonnement à mon admiration : — « Oui, c'est bien cela, me dis-je, et cependant c'est autre chose. » — Si un peintre s'envolait dans quelque planète absolument différente de la nôtre et en rapportait des paysages d'une parfaite ressemblance, où je croirais voir un monde renversé et le rebours de tout ce que je connais, ces paysages exciteraient ma curiosité, mais je ne les tiendrais pas pour des œuvres d'art. En revanche, un artiste qui me montre des choses connues de moi sans rien ajouter à l'idée que je m'en faisais trompe mon attente, et je ne le tiens pas pour un véritable artiste. Nous disons alors comme le paysan : — « A quoi bon? » Est-ce la peine de réduire les choses à l'état de pure apparence pour ne nous montrer d'elles que ce que le premier venu en peut voir?

Tous les arts sont expressifs, et ils empruntent tous à la nature les réalités dont ils nous offrent l'image, car la nature, ce n'est pas seulement le ciel, la terre et la mer, les champs et les bois, les rochers, les animaux et les plantes, c'est aussi la nature humaine,

notre âme, nos instincts, nos penchans, nos habitudes, la destinée de notre cœur, la société même où nous vivons, ses croyances et ses dieux, ses mœurs et ses usages, qui deviennent pour l'homme une seconde nature. En un mot, la nature est avec le monde extérieur l'ensemble des élémens dont se compose notre vie et sur lesquels nous avons pu faire d'heureuses ou fâcheuses expériences. « L'homme est né singe et copiste, » disait le comte de Caylus. Que l'original nous plaise ou nous déplaise, nous en voyons volontiers la copie; souvent les réalités nous incommodent ou nous oppriment, une image est toujours inoffensive. Mais on fait ici une distinction : à l'architecture, à la musique, arts symboliques, qui, dit-on, n'imitent rien, on oppose la sculpture et la peinture en les qualifiant d'arts imitatifs. Regardons-y de plus près et nous reconnaîtrons qu'il y a une part d'imitation dans l'architecture et dans la musique, et que tout n'est pas imitation dans la peinture comme dans la statuaire, qu'ainsi tous les arts ont bien un air de famille, que ce sont vraiment les espèces d'un même genre.

L'objet propre de l'architecture est d'exprimer par des apparences la destination d'un édifice. Une église qui ressemble à une caserne, une halle qui ressemble à une église, une maison de plaisance qui a l'air d'un couvent, une maison bourgeoise bâtie sur le modèle d'un château-fort, sont des contresens qui déshonorent un architecte. Il faut que la vue seule d'un édifice m'apprenne à quoi il sert et s'il est habité par des dieux ou par des hommes, si ces dieux sont aimables ou terribles, si ces hommes se reposent ou travaillent, s'amusent ou passent leur vie à se garder et à se défendre, s'ils sont des bourgeois ou des moines, des rois ou des paysans, et une chaumière qui dit bien ce qu'elle doit dire est plus une œuvre d'art que tel palais qui ne le dit pas ou le dit mal. Ainsi un architecte qui est un artiste exprime par des formes ce qui se passe dans une demeure, ce qu'on y fait, le genre de vie qu'on y mène, ou, pour parler plus exactement, l'idée que je dois m'en faire, l'impression que j'en dois recevoir.

Comment s'y prendra-t-il? Par quels procédés, par quel artifice fera-t-il parler la pierre? La méthode des arts symboliques est l'imitation indirecte; ils remplacent les ressemblances par les analogies. Une analogie est une similitude imparfaite entre des choses d'ordre différent. Certaines impressions morales et celles que nous procurent certains effets naturels ont ensemble une si étroite liaison que nous ne pouvons éprouver les unes sans ressentir les autres. Des lignes droites ou courbes, des lignes continues ou brisées, des angles rentrans ou saillans produisent en nous des affections de l'âme. Variez leurs combinaisons, qu'elles se ma-

rient heureusement ou se composent avec effort, qu'elles se heurtent ou s'entrelacent, qu'elles semblent se fuir ou se chercher, et nous serons autrement affectés. Que dans un corps il y ait concordance des trois dimensions ou que l'une soit sacrifiée pour accentuer la valeur des deux autres, ce corps aura un caractère, et ce caractère se communique à l'image qu'il laisse dans notre esprit, et notre âme en sera marquée. Selon qu'une construction présente des lignes simples ou compliquées, rigides ou moelleuses, des contours arrêtés, ressentis ou mollement sinueux, selon qu'elle nous paraît plus large que haute ou plus haute que large ou qu'elle se développe dans le sens de la profondeur, selon que les vides y prédominent sur les pleins ou les pleins sur les vides, elle nous inspire des idées de calme ou d'effort, de paix ou d'inquiétude, de recueillement ou de fête, de caprice éphémère ou d'éternelle durée, de vie facile ou rigoureuse, de résistance ou d'abandon, de fatalité ou de libre fantaisie, d'ouverture de cœur ou de mystère.

Telle maison se repose comme les gens qui l'habitent, telle autre semble travailler. Tel édifice paraît se défendre contre d'invisibles ennemis ou protéger jalousement ses secrets contre l'indiscrétion des passans; tel autre s'étale à leurs regards et a l'air de dire : Entrez et voyez! Il en est de si solidement assis que les plus furieux orages ne pourraient les déranger, ils ont pris possession de la terre; il en est d'autres qui s'élancent vers le ciel comme une fusée, comme une prière, comme un désir.

Ces analogies qui fournissent à l'art de bâtir ses moyens d'expression, c'est dans la nature qu'il en trouve le modèle. Ce que nous éprouvons à la vue d'un édifice, l'architecte l'a ressenti cent fois en contemplant les courbes fuyantes d'une colline, les fières arêtes d'un pic solitaire, l'immensité d'une plaine unie, un terrain tourmenté ou doucement ondulé, une nappe d'eau qui s'en va se perdre dans les brumes de l'horizon. Tous les effets que l'architecture peut produire ne sont que la réduction d'effets naturels. Qu'est-ce qu'une pyramide? Une caverne creusée dans une montagne. Qu'est-ce qu'un temple grec avec ses portiques et ses colonnades? Un ressouvenir des bois sacrés où furent dressés les premiers autels. Que sentons-nous en pénétrant dans une cathédrale gothique? Le frisson que donne l'horreur divine des forêts. Et c'est au monde réel que l'architecture a emprunté aussi tous ses motifs de décoration. Colonnes et chapiteaux, rosaces, fleurons, entrelacs, oves, rinceaux, modillons, denticules, tout cela nous fait penser à quelque chose qui peut se rencontrer dans les champs et dans les bois, dans les plantes et les animaux. Comme tous ces ornemens ont un sens originel et que tout dans la nature a ses convenances, c'est

d'elle que l'architecte doit s'inspirer pour les employer judicieusement et en tirer le plus heureux parti. L'étude approfondie des rapports secrets qu'elle a établis entre nos sentimens et certaines formes est l'une des plus importantes auxquelles il puisse se livrer pour obtenir les effets qu'il cherche, pour agir comme il l'entend sur nos yeux et sur notre esprit. Dans une œuvre d'architecture comme dans toute œuvre d'art, la qualité suprême est le divin naturel.

La musique, elle aussi, est un art qui a pour premier principe des analogies naturelles, et plus elle les observe et les reproduit avec fidélité, plus elle a d'action sur nous. Il y a une conformité, une correspondance mystérieuse entre les vibrations des corps et de l'air et celles de nos nerfs et de notre cœur. Le bourdonnement d'un insecte, le pétillement d'une flamme, le cri même d'un essieu, tous les bruits nous semblent exprimer les mouvemens d'une âme analogue à la nôtre et nous affectent comme un langage, et d'autre part, nous ne pouvons ressentir une émotion sans que le son de notre voix, l'accent de notre parole, en soient sensiblement modifiés. Darwin inclinait à croire qu'avant de parler, l'homme a chanté comme un oiseau. Ce qui est certain, c'est qu'il a chanté de bonne heure, car si l'entendement parle, a-t-on dit, la passion chante. Qu'elle nous trouble ou nous exalte, les diverses inflexions de notre voix, le ton qui s'élève ou qui s'abaisse, des sons coulés, détachés ou martelés, la mesure qui s'accentue, des temps et des intervalles de notes plus marqués, de brusques passages de l'aigu au grave ou du grave à l'aigu, les inégalités d'un rythme tour à tour plus vif ou plus lent, révèlent les sentimens qui nous agitent ou nous dépriment et les communiquent à ceux qui nous écoutent. « Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant? disait Diderot dans son *Neveu de Rameau*. C'est la déclamation. Il faut la considérer comme une ligne, et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points. » Comme Diderot, Herbert Spencer retrouve dans le chant tous les caractères du langage de la passion, mais exagérés et réduits en système. Bien des siècles avant eux, un auteur grec avait dit « que l'accent pathétique et oratoire doit être regardé comme la semence de toute musique. »

C'est en imitant le langage naturel du cœur humain que la musique traduit en images sensibles tous les mystères de notre âme, tout ce qui se passe au plus profond de nous-mêmes, nos troubles et nos apaisemens, nos joies et nos tristesses, nos colères et nos

pitiés. Par une suite de sons qui forment des phrases, elle raconte la naissance, le progrès, les crises d'un sentiment. Par les diversités de la mesure et du rythme, par des motifs qui s'enchaînent ou se contrarient, par des modulations imprévues comme aussi par des répétitions qu'on attendait, elle exprime les mouvemens rapides ou lents, liés ou saccadés d'une passion, la pesanteur ou la légèreté de son allure, ses vivacités et ses repos, ses arrêts et ses reprises, ses conflits avec d'autres passions, ses victoires, ses défaites, ses métamorphoses, ses inconstances ou ses obstinés retours sur elle-même. Par la variété des timbres, elle lui donne un âge, un sexe, un visage et même un teint.

Mais elle va plus loin encore dans ses imitations. Les bruits de la nature, comme nous l'avons dit, ont pour nous un sens ; les corps sonores nous parlent une langue de sentiment différente de la nôtre, mais que nous comprenons ou croyons comprendre. La vague qui déferle avec fracas sur la grève nous fait part de son éternelle inquiétude ; la plainte aiguë de la bise nous dit les ennuis et les violences d'une âme tourmentée. Par les puissantes harmonies de son orchestre, la musique instrumentale reproduit à sa manière le langage des choses. Qu'est-ce que le bruit de la vague et du vent? Une harmonie confuse. Elle démêle cette confusion, elle débrouille ce chaos, elle en fait sortir un monde. Ce n'est pas tout. Nos sens sont en relation constante les uns avec les autres, il se fait entre eux de perpétuels échanges ; les perceptions de l'ouïe se transforment en perceptions visuelles, certains sons combinés nous font penser à de certaines couleurs ou à de certaines formes, il semble parfois que nos oreilles voient, que nos yeux entendent. C'est ainsi que la musique non-seulement fait parler les choses, mais nous les fait voir, et qu'elle évoque dans notre esprit des scènes de la destinée humaine ou déroule sous notre regard des paysages doux ou terribles, rians ou sinistres.

Il avait vécu dans le commerce intime de la nature, le grand compositeur qui nous a répété tout ce que peut dire à l'âme d'un poète le murmure d'un ruisseau courant tour à tour entre des marges fleuries ou sous d'épais ombrages, et poursuivant jusqu'au bout son heureuse aventure, que célèbre le chant du rossignol et du coucou. Et il nous a dit aussi les plaisirs de l'homme des champs, une fête rustique troublée par un orage, la pluie, le vent, le tonnerre, les nuages qui se dissipent, le jour qui renaît, un étonnement de joie succédant à de folles terreurs, les campagnes désaltérées et fécondées, la création tout entière entonnant un hymne d'allégresse et d'espérance aussi frais que les rosées qui l'ont rajeunie et aussi simple que le cœur d'un paysan : c'est un cantique d'hyménée, la terre

épouse le ciel. Dans un de ses opéras, un autre compositeur nous a révélé tout ce que le vent peut avoir à dire aux forêts : nous reconnaissons sa voix, son murmure, ses soupirs, ses sifflemens, ses gémissans refrains, et nous croyons l'entendre parler.

La musique imite le langage naturel de la passion et l'effet que produisent sur nos sens et notre âme les bruits confus de la nature. Il y a dans cet art comme dans l'architecture une vérité d'imitation à laquelle on reconnaît les grands artistes. C'est un édifice manqué que celui qui ne ressemble à rien ou qui ressemble à tout; un opéra ou une symphonie qui ne nous rappellent rien n'ont aucun intérêt pour nous. Mozart nous rappelle toujours quelque chose parce que Mozart est toujours vrai. Il y a des musiciens à qui nous sommes tentés de dire : « Ce n'est pas cela, tu es dans le faux, tu mens et tu ne sais pas même déguiser tes mensonges. »

IV.

Si dans les arts symboliques, l'imitation, comme nous l'admettons sans peine, n'est jamais qu'un à-peu-près, il ne tient qu'à nous de nous convaincre qu'il en va de même dans les arts imitatifs. Sans parler ici de la sculpture, qui, en rendant les formes, fait abstraction de la couleur comme d'une qualité négligeable, il y a impossibilité physique qu'un peintre possédant à fond son métier, qu'un paysagiste dont la main est aussi subtile que son regard est juste et précis, nous fasse voir une scène de la nature telle qu'il la voit ou que nous l'avons vue nous-mêmes, qu'il atteigne à ce degré de ressemblance qui fait illusion, et s'il a une âme d'artiste, il n'aura garde de maudire sa bienheureuse impuissance et l'obligation où elle le met de remplacer par autre chose ce qui manque à l'exactitude de ses reproductions.

Un corps ayant trois dimensions projette dans mes deux yeux deux images un peu différentes; mon œil gauche voit une partie un peu plus grande de la face gauche de ce corps, mon œil droit une plus grande partie de la face droite. Grâce à cette différence des deux images, la vision binoculaire me sert à juger des distances relatives des objets et de leur étendue en profondeur. Un tableau peint sur une surface plane montre à mon œil droit ce qu'il montre à mon œil gauche, et il s'ensuit que, quelle que soit l'exactitude du rendu, l'apparence d'un objet se modifie selon que je le vois dans la nature ou sur une toile. C'est ce qui a donné lieu à l'invention du stéréoscope. En nous offrant deux images prises sous un angle

différent, en les superposant et les combinant pour en faire une image unique, le stéréoscope donne aux objets qu'il nous montre un air de réalité vivante qu'ils n'ont jamais dans un tableau. On pourrait ajouter que ce qui nous aide le plus à apprécier la profondeur d'un champ de blé ou d'avoine, c'est l'extinction graduelle des mouvemens que nous y percevons. Si tranquille que soit l'air, les premières rangées d'épis ne nous paraissent jamais absolument immobiles; à mesure que nous portons plus loin notre regard, le mouvement échappe à notre perception, et le repos des derniers plans nous avertit de leur éloignement. La peinture fait reposer et dormir ses premiers plans comme ses fonds et m'apprend ainsi qu'elle mêle un peu de feinte à ses imitations.

Le peintre doit renoncer aussi, comme l'a remarqué Helmholtz dans ses belles leçons sur l'optique et la peinture, à reproduire exactement les couleurs, les lumières, les ombres naturelles. Supposez, nous dit le savant physicien, deux tableaux pendus au même mur, exposés au même jour, dont l'un représente une caravane de Bédouins drapés dans leurs manteaux blancs et de nègres à demi nus, cheminant à l'aveuglante lumière du soleil de l'Afrique, l'autre un clair de lune bleuâtre qui se réfléchit dans l'eau, avec des groupes d'arbres que la nuit enveloppe. Dans ces deux tableaux, le même blanc, un peu modifié, aura servi à peindre les parties les plus éclairées, le même noir à représenter les parties les plus sombres. Or selon les mesures et les calculs de Wollaston, la lumière du soleil est 800,000 fois plus intense que celle du plus beau clair de lune. « Le peintre du désert a dû peindre les vêtemens vivement éclairés de ses Bédouins avec un blanc qui, dans le cas le plus favorable, ne possédera guère que la vingtième partie de la clarté réelle. Si l'on pouvait transporter ce blanc au désert sans changer la lumière, il apparaîtrait à côté du blanc de là-bas comme un noir grisâtre très foncé; en effet, j'ai trouvé dans une expérience qu'un noir de fumée sur lequel donnait le soleil avait encore la moitié de la clarté du blanc à l'ombre, dans une chambre bien éclairée. » Dans le second tableau, le peintre, pour représenter le disque de la lune, a dû employer à peu près le même blanc qui a servi à peindre les manteaux des Bédouins, quoique la vraie lune ne possède que le cinquième de cette clarté et que son image dans l'eau en ait encore beaucoup moins. D'autre part, s'il est éclairé par la lumière du jour, le noir le plus foncé que puisse employer l'artiste le serait à peine assez pour rendre la vraie lumière d'un objet blanc éclairé par la pleine lune.

Il en est des couleurs comme des clartés; le peintre n'en peut rendre les valeurs exactes, il n'en reproduit que les gradations et

les rapports, et cette science des rapports est la principale de ses études. Il sait que nous nous prêterons de bon cœur à cet accommodement, que la vérité d'impression nous suffit, que c'est la seule que nous attendions de lui, la seule qu'il nous doive. Il compte sur notre complaisance, qui est le fruit de l'éducation et d'habitudes contractées à notre insu. Un peintre célèbre disait à un capitaine de dragons dont il avait commencé le portrait et qui le chicanait sur le prix : « Laissez donc, je ne vous le ferai payer que si votre chien remue la queue en le voyant. » Ce peintre était un gascon ; les chiens n'ont jamais reconnu le portrait de leur maître, et il y a en Australie des sauvages aussi réfractaires qu'un quadrupède à l'autorité qu'exerce sur nous la peinture. « Je leur ai montré, dit un voyageur anglais, un grand dessin colorié représentant un indigène de la Nouvelle-Hollande. L'un déclara que c'était un vaisseau, un autre un kangourou. Il ne s'en est pas trouvé un sur douze qu'ils étaient pour comprendre que ce dessin avait quelque rapport avec lui-même. » Un autre voyageur anglais rapporte qu'un jour, en sa présence, le chef d'une tribu africaine examinait avec une extrême attention une gravure, qu'il avait retournée du haut en bas. « Deux fois je la lui pris des mains et la remis dans sa vraie position. — Pourquoi faire? s'écria-t-il. C'est tout à fait la même chose. » Pour retrouver le réel dans les fictions de l'art, il faut un travail d'esprit et un acquiescement volontaire à de certaines conventions que les civilisés acceptent. Ce sont là des secrets de famille que ne connaissent ni les sauvages ni les chiens.

Mais de tous les arts le plus impropre à l'imitation directe des objets visibles et du monde extérieur est assurément la poésie. Quand elle entreprend de les décrire dans leur complexité, d'en reproduire l'infini détail, elle se fait une violence inutile, elle échoue misérablement. Nous ne parlons que parce que nous pensons, et toute pensée étant une abstraction, toute parole exprime un genre ou une espèce, tout mot que je prononce ou que j'écris est une hécatombe de sensations et de choses particulières. Allez à une exposition de chrysanthèmes, et si vous avez du temps à perdre, essayez de définir, en épuisant les ressources et les misérables richesses de votre vocabulaire, les nuances presque imperceptibles de rose, de jaune ou de brun qui distinguent telle variété de telle autre, vous renoncerez très vite à votre entreprise. La nature chante des airs qui ravissent le cœur de l'homme, mais qu'il ne saurait noter ; il y a douze demi-tons dans notre gamme, la sienne en a des milliers. « Si je tentais d'exprimer par des mots, a dit Hegel dans sa *Phénoménologie*, ce qu'est la feuille de papier

sur laquelle j'écris, elle aurait le temps de jaunir et de tomber en poussière avant que je fusse au bout de mon travail, et je reconnaîtrais bientôt que l'essence de l'esprit et du langage humains étant de tout généraliser, il y a dans tout individu, de quelque espèce qu'il soit, quelque chose d'absolument inexprimable. »

Aussi comment procède le vrai poète? Tel objet particulier a fait sur son âme une impression ; entre mille détails, il en choisit souvent un seul, celui qu'il juge le plus propre à me communiquer son sentiment. Lorsque Dante m'a dit que l'ouragan va devant lui, poudreux et superbe, balayant les troupeaux et les bergers, *dinanzi polveroso va superbo*, que la tour penchée de Bologne, si un nuage vient à passer au-dessus d'elle, semble s'incliner vers les passans comme pour les prendre, que Vénus, la belle planète qui conseille d'aimer, fait rire tout l'Orient, quand il m'a représenté la cloche du soir pleurant le jour qui se meurt, le clignement d'yeux du tailleur enfilant son aiguille, il n'a garde de rien ajouter : il m'a montré tout ce qu'il voulait me faire voir, il m'a fait sentir ce qu'il avait senti lui-même.

L'imitation est un principe commun à tous les arts, mais par nécessité comme par goût, ce qu'ils imitent dans le particulier, c'est le général. Théodore Rousseau avait dans sa première manière un fini, une précision de touche qu'aucun paysagiste n'a jamais égalés. Ses arbres ne ressemblent pourtant à ceux qui avaient posé devant lui que par l'ensemble de la forme, le port, les habitudes propres à leur essence, la similitude approximative de la couleur et l'impossibilité de compter les feuilles. D'un jour à l'autre, un homme diffère de lui-même, et pourtant c'est toujours le même homme ; sa photographie nous apprend ce qu'il était hier ou avant-hier, son portrait nous montre ce qu'il y a de constant en lui, de permanent dans ses variations. A plus forte raison, un peintre qui a entrepris de portraire un dieu, avec quelque soin qu'il ait choisi son modèle, tour à tour s'en pénètre et s'en délivre. On connaît l'anecdote si vivement contée par Diderot et l'altercation qu'eut un jeune mousquetaire, appelé Moret, avec un inconnu de figure assez plate qu'il avait rencontré au café de Viseux. Moret le regardait si attentivement que l'inconnu lui dit : « Monsieur, est-ce que vous m'auriez vu quelque part? — Vous l'avez deviné. Tenez, monsieur, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à un certain Christ de Brenet, qui est maintenant au Salon. » Et l'autre, tout en colère : « Parlez donc, monsieur, est-ce que vous me prenez pour un niais? » Et voilà la querelle qui s'engage, les épées sortent du fourreau, la garde arrive, le commissaire est appelé et se tourmente à convaincre ce quidam colérique qu'on n'en était pas moins

honnête homme pour ressembler à un Christ; et le quidam de répondre au commissaire : « Monsieur, cela vous plaît à dire, mais vous n'avez pas vu celui de Brenet. » Et le mousquetaire de s'écrier : « Oh ! pardieu, vous y ressemblerez malgré vous. » Évidemment Brenet était un sot : quoique son modèle ressemblât comme deux gouttes d'eau à un homme d'une figure assez plate, il y avait peut-être dans ce pleutre un Christ caché ; il n'avait pas su l'y découvrir.

Moins nous aimons un art, plus nous lui demandons de nous étonner par des ressemblances particulières et saisissantes, par des détails dont le minutieux rendu nous fasse illusion. Un paysan qui n'a pas assez d'éducation musicale pour comprendre Mozart admirera comme un incomparable virtuose l'habile homme qui sait imiter à s'y méprendre le chant des oiseaux ou le grognement du porc. On peut avoir du génie et ne pas goûter tous les arts. Mme Sand adorait la musique autant que les fleurs, elle s'intéressait moins à la peinture. Un jour que nous l'avions accompagnée au Salon, M. Viardot et moi, elle nous chagrina par son indifférence; elle ne regardait pas ou regardait sans voir. Mais en approchant d'un tableau de Fromentin qui représentait une vue de Venise, elle tressaillit, s'émut, et après l'avoir étudié avec la plus religieuse attention : « C'est singulier, s'écria-t-elle, on m'en avait dit du mal. Ce tableau est admirable. Tenez plutôt, voilà une maison que j'ai habitée. » Elle avait revu sa maison, elle était contente, elle n'en demandait pas davantage à la peinture; mais elle exigeait beaucoup plus des arts qu'elle aimait.

Ce que me doivent les arts, c'est ce qu'on peut appeler l'illusion intermittente. Il faut que tour à tour je m'abuse et me désabuse, je me laisse prendre et me reprenne, que je sois une dupe qui conserve assez de sang-froid pour juger son trompeur. La vue du Parthénon évoque à mes yeux l'image glorieuse de Pallas Athéné; elle m'apparaît dans toute la pompe de son culte, j'assiste à ses fêtes, à la procession des Panathénées, je me confonds dans la foule de ses dévots; l'instant d'après, je n'ai plus affaire qu'à Ictinus et à Phidias, et je leur demande des explications. Dans les arbres que me montre Théodore Rousseau, j'ai cru revoir les chênes qui un jour, à Barbizon, ont versé sur moi la fraîcheur de leur ombre; je reconnais ces absens, ils sont venus me trouver, et je suis comme saisi de leur présence, après quoi je me dis : « Comment Rousseau faisait-il les siens? » Et je tâche de deviner les procédés du peintre. Je suis au concert; un pianiste polonais joue un nocturne de Chopin et m'emporte dans le pays des souvenirs et des songes; j'en reviens pour comparer ce virtuose à d'autres

que j'avais entendus et pour décider s'il les vaut. Je suis au théâtre, et ce qui se passe sur la scène m'émeut tour à tour comme une histoire réelle ou m'intéresse comme l'imitation prestigieuse de quelque chose que je connais. Tout à l'heure j'ai vu Oreste en personne, et il m'a fait peur, et voilà que je bats des mains pour lui témoigner mon admiration et le récompenser d'avoir si bien tué sa mère. Les Athéniens en voulurent à Eschyle de leur avoir montré des Furies si réelles et si terribles que, frappées d'épouvante, des femmes avaient accouché dans le théâtre. Ce peuple d'artistes savait que l'illusion parfaite est la marque d'un art imparfait.

Deux espèces d'hommes ont peu de goût pour les arts. Ce sont d'abord les esprits positifs, occupés uniquement des faits et de leurs circonstances particulières. Il y avait eu, dans je ne sais quelle ville de France, un incendie où les séminaristes avaient fait la chaîne. Une vieille femme à qui on vantait leur zèle s'informa si, pour aller au feu, ils avaient retroussé leur soutane. Comme on ne pouvait l'en éclaircir, elle s'écria avec humeur : « On ne sait donc rien ! » Si cette femme avait eu envie de lire Homère et qu'on lui eût appris que vraisemblablement Hélène n'a jamais existé, elle eût bien vite renoncé à son projet. Comme les esprits positifs, les esprits abstraits, qui ne se plaisent que dans la région des idées pures, dédaignent les jouissances esthétiques. On demandait à un mathématicien, connu par ses travaux sur la mécanique céleste, s'il avait observé une éclipse totale dont on parlait beaucoup. Il répondit : « La lune qui m'intéresse n'est pas celle qu'on voit. » Grand ennemi des abstractions, l'art ne s'intéresse qu'aux idées qui ont une forme, une couleur, des apparences sensibles, et à la lune qui se laisse voir.

V.

Il résulte de ce qui précède que chaque art est un système de signes, et que l'artiste étant moins occupé de reproduire les choses elles-mêmes que de rendre dans la langue spéciale qu'il parle les impressions qu'il a reçues, ses imitations sont des traductions. L'architecte traduit par des effets de lignes et des combinaisons d'ornemens dont la nature lui a fourni le premier modèle l'idée qu'il se fait des occupations et des destinées humaines auxquelles il construit des abris. Le sculpteur traduit en marbre et en bronze notre chair périssable et l'esprit qui l'habite. Le peintre traduit par des formes et des couleurs les images que certains

spectacles de la vie et du monde impriment dans une âme qui en est touchée. La musique et la poésie traduisent l'une par des sons, l'autre par des mots tout ce qui se passe dans l'intérieur de l'homme ou du moins tout ce qu'on en peut exprimer ou par des mots ou par des sons.

Il y a des traductions trop libres, où l'exactitude est sacrifiée à une fausse élégance; on les qualifie de belles infidèles. Il en est d'autres qui se piquent d'être littérales et qui sont des trahisons; on les a comparées fort justement à l'envers d'une tapisserie; ce sont de vilaines infidèles. Ce que nous demandons avant tout à un traducteur, c'est de se pénétrer à un tel point du génie de l'original qu'il nous le fasse sentir sans effort, et ce que nous cherchons en premier lieu dans une œuvre d'art, c'est la vérité ou du moins un certain genre de vérité. Si le chimiste s'intéresse aux élémens dont se composent les corps, le physicien aux forces et à leurs lois, le physiologiste aux lois de la vie, le philosophe à la loi générale d'où dérivent les lois particulières, le moraliste aux rapports qu'ont les actions humaines avec la science du bien et du mal, l'homme qui considère en artiste les choses de ce monde s'occupe moins de savoir comment elles sont faites que de se rendre un compte exact de l'action qu'elles exercent sur sa sensibilité. Or c'est par leur caractère que les choses nous affectent, et, partant, la première qualité d'une œuvre d'art est la vérité du caractère. Si défectueuse qu'elle puisse être, une œuvre qui a du caractère nous paraît toujours intéressante; celles qui en ont peu nous laissent froids, celles qui n'en ont point nous semblent nulles.

Que les artistes recourent à de certains procédés pour donner plus de netteté, plus de force, plus d'accent à l'expression du caractère, nous n'y trouverons pas à redire. Le premier et le plus usuel est la simplification. Qu'il s'agisse du monde extérieur ou de l'âme humaine, la nature est toujours copieuse, luxuriante et touffue. L'artiste s'en tient à l'essentiel, il retranche les accessoires inutiles, il émonde, il élague. Il a l'esprit de choix, il a l'esprit de sacrifice. On a dit avec raison que les détails superflus sont la vermine qui ronge les grands ouvrages. C'est pourquoi certaines esquisses de grands maîtres nous semblent supérieures à leurs tableaux; le caractère s'y manifeste avec plus d'autorité et, pour ainsi dire, s'y montre à nu. C'est par la même raison que la sculpture égyptienne, dont la loi était de tout sacrifier au caractère, a ses dévots qui la préfèrent à toute autre. Ajoutez un seul détail à la tête d'épervier du dieu Phtah, au museau de chatte de la déesse Sekhet ou à la statue du scribe, et vous aurez amoindri l'effet.

Mais il n'est pas de règle absolue, l'esprit souffle où il veut, et la grâce sauve tout. Il y eut dans l'histoire de l'art des époques bénies où, par une faveur du ciel, par une félicité d'inspiration, les fautes n'étaient que d'heureux péchés. Tels peintres du commencement de la renaissance ne refusaient rien à la curiosité de leur pinceau ; la nature nouvellement retrouvée enivrait leur cœur et leur génie, et ils multipliaient les accessoires pour le seul plaisir de peindre avec amour tout ce qu'ils voyaient. Voici dans une grande salle pavée de marbre une Vierge, qui, enveloppée d'un manteau rouge, les cheveux dénoués, tient l'enfant Jésus assis sur ses genoux et bénit de la main droite un donateur agenouillé. Au-dessus d'elle voltige un petit ange, qui lui apporte du ciel une couronne d'or, reluisante de pierreries. Par trois grandes baies en arcade, on aperçoit un jardin, des touffes de roses, de lis et de glaïeuls, des oiseaux, des paons qui se promènent, une terrasse crénelée où deux hommes causent ensemble : l'un s'appuie sur sa canne, l'autre, penché sur le parapet, regarde couler l'eau d'une rivière. Tous ces accessoires d'un goût exquis, précieux et charmant, d'un fini qui tient du prodige, n'ont aucun rapport avec le sujet, et pourtant le sujet y gagne. Le peintre n'a songé, semble-t-il, qu'à se satisfaire en les prodiguant, et il a réuni dans le même cadre deux tableaux qui n'ont rien de commun. Ici on se recueille et on rêve, là-bas on est tout entier au plaisir de vivre. Mais ce jardin fleuri, dont les habitans demeurent étrangers à la fête sacrée qui se célèbre tout près d'eux, en accroît le mystère. Une vierge enfanta un dieu, un ange s'apprête à la couronner, et personne ne le sait, ni les fleurs, ni les paons, ni le soleil, ni les hommes qui regardent couler l'eau des fleuves.

Jean van Eyck, qui ne cherchait peut-être que la variété, a trouvé le contraste, et qu'on le cherche ou qu'on le rencontre, le contraste est un puissant moyen d'accentuer le caractère. « Voilà un château et un site qui me plaisent ! s'écrie Duncan au moment d'entrer chez Macbeth. L'air m'y semble plus doux et plus parfumé qu'ailleurs. » Et Banquo lui fait remarquer d'innombrables nids d'hirondelles accrochés à toutes les saillies du mur. « Vous avez raison, dit-il à son roi ; j'ai observé que partout où s'établit et multiplie l'oiseau qui annonce le printemps et hante les clochers, on respire un air délicieux. » Ainsi va la vie : tout à l'heure Duncan ne sera plus, ce manoir si heureusement situé exhalera une odeur de trahison et de crime, et les hirondelles continueront d'annoncer le printemps et d'apporter des mouches à leurs petits. Sous un ciel sombre se dresse une colline noire ; on aperçoit au sommet le Christ crucifié entre deux larrons. La foule des curieux, accourue

au spectacle de cette exécution, commence à s'écouler. Parmi les gens qui redescendent de la colline noire, il en est qui raisonnent sur l'événement, il en est d'autres qui n'y pensent déjà plus : deux bons bourgeois, au teint vermeil et de figure joviale, se sont remis à causer de leurs petites affaires, et tournant le dos à la croix où expire la grande victime, ils semblent discuter à l'amiable les conditions d'un marché. C'est ainsi qu'un peintre de génie a exprimé l'effrayante solitude que l'indifférence du monde fait autour des grandes âmes et des grandes tragédies. C'est l'art des contrastes qui explique en partie la prodigieuse impression que produit l'intérieur de l'église de Saint-Rémi, dont les Rémois sont si fiers. Entrez-y par une des portes latérales, étudiez quelque temps l'architecture sobre, grave, austère de la nef, ses piliers romans massifs et trapus, la simplicité triste de ses lignes, puis retournez-vous, contemplez cette élégante et merveilleuse abside, dont les vitraux étincellent, ces guirlandes de roses aux éblouissantes couleurs : c'est comme une joie soudaine qui éclate sur un front sévère. En parcourant les bas côtés aux voûtes surbaissées, vous aviez cru errer dans les longues galeries d'un cloître, vous vous êtes souvenu que nous ne sommes que poussière, et vous vous sentiez un peu moine, et tout à coup vous voilà transporté dans le jardin des délices et des enchantemens.

L'artiste simplifie le caractère des choses ou le renforce, l'accentue par des oppositions; on lui permet aussi de l'exagérer. Après avoir dit que l'homme est né singe et copiste, le comte de Caylus ajoute « que l'une et l'autre de ces espèces charge toujours, et que la charge est une exagération qui dans les premiers temps a pu conduire au progrès. » L'artiste charge, mais pour d'autres raisons que le singe. Échauffé par la vive impression qu'il a reçue, il désire nous la communiquer tout entière, et comme il nous sait disposés à en rabattre, à nous défendre, il nous en dit trop pour nous faire sentir assez; il ment au profit de la vérité.

L'exagération est naturelle au langage du cœur humain. Nous disons tous les jours qu'un homme se meurt d'ennui, ou que l'ambition lui brûle le sang, ou que l'espérance le grise, ou que le chagrin le dévore. Cet homme ne brûle pas, il n'est pas gris, ni dévoré, ni mourant, et cependant nous avons donné une idée exacte de son état, car lui-même se sent brûler ou mourir. Toutes les passions sont de grandes exagéreuses. Un sophiste grec du IIIe siècle écrivait à une belle cabaretière : « Tes yeux sont plus transparens que tes coupes, et j'aperçois ton âme à travers. Qui fera le compte de tes grâces? Debout sur le seuil de ta porte, que de passans s'arrêtent subitement à ta vue! Que de

gens affairés et pressés tu obliges d'entrer chez toi! Tu les appelles sans avoir besoin de parler. Moi tout le premier, du plus loin que je te vois, la soif me prend, et je te demande à boire; mais je garde mon verre dans ma main, sans l'approcher de mes lèvres : il me semble que je te bois. » Voilà assurément des hyperboles; mais quel jeune homme n'en a dit autant à la première femme qu'il ait aimée? Je parle du temps où les jeunes gens étaient jeunes.

Nous n'avons jamais rencontré dans les chemins de ce monde, ni la colère d'Achille, traînant le cadavre d'Hector autour du tombeau de Patrocle, ni les extravagances d'Hamlet, dont on ne sait pas encore s'il était fou ou s'il feignait la folie. Mais l'histoire nous montre des emportés dont les violences nous rappellent les fureurs d'Achille, et nous avons dit de plus d'un rêveur détraqué : « Il est de la race d'Hamlet. » Si Homère et Shakspeare n'avaient pas grossi leurs personnages en nous les faisant voir par le petit bout de la lunette, nous seraient-ils restés à jamais dans les yeux? Les images simplifiées et exagérées des objets réels sont des types ou des exemplaires. Les grammairiens nous rendent les règles sensibles par des passages d'auteurs bien choisis, clairs et frappans; nous ne pouvons plus penser à l'exemple sans nous rappeler la règle, ni à la règle sans nous souvenir de l'exemple. Il en va de même des images caractéristiques créées par un grand artiste; on ne revoit plus les choses sans penser à lui. Lorsqu'en sortant du musée de Dresde, Goethe rentra dans l'échoppe du cordonnier qui le logeait, il eut un saisissement : il croyait voir un Van Ostade.

Ce n'est pas seulement le caractère et le secret des choses qui se manifeste à nous dans une œuvre d'art, c'est aussi le caractère de l'artiste. Il ne peut imiter sans traduire, ni traduire sans interpréter, et l'interprétation est un travail de la pensée où le moi se révèle. C'est une prétention puérile de vouloir que le peintre ou le poète reproduise les choses telles qu'elles sont, sans y mettre du sien ; autant vaudrait lui demander de sortir de sa peau et d'entrer dans la vôtre.

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Kant, pour savoir que chacun de nous voit par ses yeux, que chacun de nous imprime à ses perceptions la forme de son esprit, qu'il y a quelque chose de nous dans la plus fugitive de nos sensations, à plus forte raison dans tous nos jugemens. Une charrette vient d'accrocher un landau : interrogez trois témoins de l'accident, chacun aura sa façon de le conter parce que chacun l'a vu à sa façon. C'est là ce qui rend si difficiles la tâche de l'historien et les enquêtes contradictoires aux-

quelles il se livre pour démêler le vrai dans la diversité des témoignages. Et quelle défiance ne doit-il pas avoir de lui-même! Mais il aura beau se surveiller, se contraindre, il se mettra toujours dans ses récits. Les miroirs concaves amplifient les dimensions naturelles des objets, les miroirs convexes les rapetissent. Si limpide qu'il soit, l'esprit d'un homme n'est jamais un miroir tout à fait plan. Certains historiens sont portés à agrandir les événemens en cherchant de grandes causes aux petits effets, d'autres les amoindrissent en expliquant tout par de petites causes. Les uns et les autres peuvent avoir raison, car dans les affaires humaines, le petit se mêle partout au grand, et selon la disposition du tempérament et de l'humeur, tel épisode historique peut fournir au poète un sujet de comédie ou la matière d'un drame, d'une tragédie, d'une épopée.

Dis-moi ce que tu aimes et comment tu l'aimes, et je te dirai ce que tu vois dans le monde. Les réalités étant infiniment complexes, nous y cherchons, nous y trouvons ce qui nous intéresse et nous attire. Il n'est guère de compositeurs qui n'aient mis l'amour en musique; chacun lui a donné la couleur de son âme. Faites faire votre portrait par trois peintres d'un égal talent; ces portraits vous ressembleront, sans se ressembler beaucoup entre eux. C'est que dans tout homme il y a plus d'un homme, et que les trois peintres auront fait chacun son choix, dicté par d'irrésistibles sympathies. Tout talent a sa racine dans une préférence de l'âme, secrète ou avouée, et les préférences de l'artiste agissent sur sa vision comme sur les procédés qu'il emploie pour rendre ce qu'il voit. Pourquoi Rembrandt exagère-t-il la gradation de la lumière, s'appliquant ainsi à donner aux objets et le relief et le mystère d'une apparition nocturne? Pourquoi fra Angelico a-t-il le goût des passages insensibles et se fait-il un devoir comme un plaisir d'adoucir les ombres terrestres dans la représentation des sujets sacrés? Rembrandt était un de ces violens que réjouissent les batailles; ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était la lutte du soleil et des ténèbres et les victoires laborieuses d'une âme se manifestant au travers d'une épaisse enveloppe, qu'elle transforme à sa ressemblance et dont elle glorifie la laideur. Fra Giovanni da Fiesole sentait au fond de sa conscience une paix divine dont la douceur se répandait sur les choses. Ce mystique ne savait pas bien où finissait le ciel, où la terre commençait. Dans toute créature comme dans lui-même, il voyait la première ébauche d'un esprit céleste se préparant ici-bas à sa bienheureuse destinée, et un ange ne peut projeter qu'une ombre légère, qui jamais ne fait tache. Dans l'œuvre de Rembrandt, le monde nous apparaît comme une caverne où le jour se bat corps à corps avec la nuit et lui fait vio-

lence; dans l'œuvre de fra Angelico, c'est un paradis commencé, et le paradis est un endroit où la lumière est comme chez elle, une maison dont elle fait les honneurs à tout venant.

Les images créées par les arts nous révèlent à la fois le caractère des choses et la personnalité de l'artiste. Dans toute œuvre d'art, il y a une vérité de nature qui est un bien commun, et un homme qui l'a cherchée et qui ne ressemble qu'à lui-même.

VI.

Pour que notre définition de l'œuvre d'art soit complète, il faut ajouter quelque chose à ce que j'ai dit du plaisir esthétique. Ce qui le distingue de tous nos autres plaisirs, c'est qu'il est le seul qui s'adresse à l'homme tout entier, à nos yeux ou à nos oreilles comme à notre âme, à notre raison comme à nos sens.

Bien que l'homme ait conscience de l'unité de son être, il passe sa vie dans les séparations et les partages, et il est rare que nous nous mettions tout entiers dans ce que nous faisons. Chacun de nous a sa passion maîtresse à laquelle il ne fait que de courtes infidélités : chacun de nous a ses occupations favorites, et quand il en change, c'est comme un voyage rapide dans un pays étranger et lointain. L'homme tout plongé dans les sens n'a que faire de son âme; pour contenter son amour-propre en relevant ses plaisirs, il tâche, il est vrai, d'y mêler un peu d'esprit; mais dans l'extase des bonheurs suprêmes, on ne pense plus, et les voluptés aiguës sont toujours bêtes. Le mystique, dans ses élévations, se détache du monde et des créatures; ses sens ne sont pour lui que de dangereux tentateurs, son corps est une prison d'où il est heureux de s'échapper. Le philosophe, le mathématicien, à qui les abstractions procurent leurs meilleures joies, méprisent leur chair et leur sang, à moins qu'ils ne disent, comme ce grand savant qui se laissa surprendre à la porte d'une maison suspecte : « Que voulez-vous? il faut bien faire quelque chose pour l'autre. » Le plaisir esthétique est comme une trêve du Seigneur dans nos divisions intestines; il suspend ces querelles, et, quelle que soit la partie de nous-mêmes que nous prenions en pitié, il a raison de nos injustes mépris. Les jouissances que les arts donnent aux sens, les émotions qu'ils procurent à l'âme sont d'une espèce si noble que l'esprit en veut avoir sa part. L'homme sensitif, l'homme sensible, l'homme pensant s'unissent alors et se confondent, par leurs surfaces du moins, et l'unité est rétablie. Dans le plaisir esthétique, l'autre et lui ne font plus qu'un homme.

Et d'abord il y a dans tous les chefs-d'œuvre de l'art quelque chose qui flatte les sens, qui charme les yeux ou séduit et enchante l'oreille.

Il faut que le travail surpasse la matière, il faut aussi que l'étoffe soit belle et par le choix et par l'apprêt. Que devient la magie du chant si la voix est sourde, maigre ou sèche, et si elle est accompagnée par des violons de village? Tous les arts ont leurs artifices de parure, leur partie décorative. Les Grecs, que nous considérons toujours comme les maîtres du style pur et sobre, étaient aussi des maîtres dans ce style magnifique qui donne beaucoup à la joie ou à l'étonnement des sens. Nous ne pouvons juger que par conjecture de l'effet que produisaient leurs temples polychromes et leur statuaire chryséléphantine. Mais nous savons que le colossal Jupiter d'Olympie avait un manteau d'or et des yeux en pierres précieuses, que son corps était d'ivoire, que cet ivoire était peint, que le peintre Panenius avait beaucoup travaillé pour Phidias. Nous pouvons être assurés qu'un peuple si artiste joignait la discrétion du goût à l'amour de la magnificence, et que ses dieux n'ont jamais ressemblé à de fastueuses idoles. Mais il pensait que l'art est destiné à nous donner des fêtes, et qu'il n'y a pas de fêtes sans décor.

La poésie est le plus spiritualiste des arts, puisque la matière même dont elle est faite est une création de l'esprit, la chair de sa chair, et que les lois du langage sont les lois mêmes de la pensée. Elle ne serait pas un art si, les mots étant formés de sons, elle n'était comme une musique parlée, suppléant au chant qui lui manque par la cadence, l'accent, la variété des inflexions et des coupes, les mouvemens accélérés ou ralentis, les repos, les retours et les chutes, et selon qu'elle s'exprime en vers ou en prose, par la mesure ou par le nombre. Poèmes, contes et discours sont faits pour être récités, et quand on les lit, on se les récite à soi-même, car la lecture est une récitation mentale. Toute langue a sa musique, conforme à son génie, et comme, en vertu du commerce étroit et continuel qu'ont nos sens les uns avec les autres, on peut peindre avec des sons, toute langue a son coloris naturel, sa palette dont certaines teintes lui sont propres. Ce sont les grands poètes eux-mêmes qui se chargent de faire dire à cette musique tout ce qu'elle peut dire, ce sont eux qui enrichissent cette palette, en multiplient, en dégradent, en nuancent les couleurs. L'art, si différent qu'il soit de l'industrie, ne peut se passer de son secours; les métiers lui sont nécessaires pour apprêter ses matériaux ou pour lui fabriquer ses outils. La plus belle des industries est celle qui donne à un idiome la suprême façon et l'accommode à tous les besoins de la poésie. Mais si les grands poètes des premiers âges n'y avaient mis la main, s'ils n'avaient corrigé eux-mêmes les défectuosités de leur instrument, leur parole aurait trahi leur pensée.

C'est Homère ou les homérides qui ont créé la langue composite de l'épopée grecque. Dante se demanda quelque temps s'il

n'écrirait pas la *Divine comédie* en latin, tant les dialectes italiens lui semblaient ingrats et peu propres au noble usage qu'il en voulait faire. Pour son bonheur comme pour le nôtre, à peine eut-il composé ses premiers hexamètres, il se ravisa, et, renonçant à jouer d'une lyre dont les secrets étaient perdus, il transforma le méchant rebec qu'il méprisait en une viole à sept cordes, à laquelle il fit rendre des sons que le monde n'avait pas encore entendus. Parmi nos poètes du moyen âge, parmi la foule de ces trouvères qui fournissaient toute l'Europe de sujets romantiques et d'inventions heureuses, aucun n'eut assez de génie pour embellir sa langue. Leur parler fruste, sans mélodie et sans éclat, était une musique grise, dont la monotonie et la rudesse ne pouvaient agréer qu'à des oreilles barbares. Le poète n'est un artiste qu'à la condition d'être un charmeur.

Mais poètes, architectes, peintres ou musiciens, les grands artistes savent que, comme il est de l'essence du plaisir esthétique de rétablir en nous cette harmonie de l'être humain que la vie dérange si souvent, il faut que, dans l'œuvre d'art, tout se tienne, tout s'assortisse, tout concoure. Elle est destinée à nous représenter quelque chose, et tout doit être subordonné à la vérité de cette représentation. C'est ainsi que les plus grands coloristes, les Véronèse, les Delacroix, ont employé les magnificences de leur palette non-seulement à réjouir nos yeux, mais à renforcer l'expression de leurs tableaux. Plus riches ou plus sobres, selon les cas, les ornemens doivent toujours concorder avec le caractère du sujet, qui souvent n'en veut pas d'autre que cette belle simplicité que nous admirons dans certains effets de la nature. C'est un décor qu'une glace où les contours des objets se reflètent avec une surprenante netteté.

L'art doit des sensations à nos sens, il doit des émotions à notre âme, et c'est là surtout qu'il se révèle magicien. Avec quelque fidélité qu'il représente les choses, ses copies font sur nous une autre impression que les choses elles-mêmes. Il nous montre des objets insignifians, et nous croyons y découvrir un sens. Il fait apparaître devant nous des figures que nous avons rencontrées plus d'une fois dans le monde; nous les reconnaissons et pourtant nous les trouvons changées : les unes nous plaisaient, elles nous plaisent autrement, les autres nous répugnaient, et elles nous amusent. Il évoque à nos yeux des fantômes, et nous les prenons au sérieux sans avoir envie de les fuir, ou des monstres, et dans l'aversion qu'ils nous inspirent, il y a quelque chose qui nous agrée. Il nous donne des frissons d'épouvante, et nous sommes charmés d'avoir peur; il a même la puissance de nous arracher des larmes, et nous sommes heureux de pleurer. En un mot, il excite en nous toutes

les passions que nous avons pu ressentir dans la vie réelle, et les plus violentes, les plus douloureuses de ces passions ne nous causent aucune souffrance. Elles ne nous blessent pas, elles ne nous déchirent pas; elles sont devenues inoffensives. Ce sont des serpens sans venin, avec lesquels on peut jouer; ce sont des abeilles sans aiguillon, dont nous pouvons recueillir le miel sans qu'elles nous piquent.

Martin disait à Candide que l'homme est né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. Il exagérait; tout est gradué dans la vie de l'âme comme dans la nature, et il y a beaucoup de degrés intermédiaires entre la léthargie et les convulsions. Mais il faut accorder à Martin que l'homme n'échappe à l'ennui que par ses passions, que c'est par elles qu'il se sent vivre et qu'il n'en est aucune qui ne soit accompagnée d'inquiétude, aucune qui ne soit une douleur commencée. Le désir et l'aversion sont les passions mères d'où dérivent toutes les autres, et soit que notre âme éprouve des mouvemens d'approche ou de recul, elle ne peut trouver son repos que dans l'anéantissement de ce qu'elle cherche ou de ce qu'elle fuit. Si la haine n'est contente que lorsqu'elle a tué, l'amour a lui-même des instincts destructeurs. Si heureux qu'il soit, il lui manque toujours quelque chose, car il ne peut jamais s'unir à ce qu'il aime autant et aussi longtemps qu'il le voudrait, et il compare avec tristesse l'infinité de son désir à l'insuffisance de sa possession. Tout homme vraiment épris a souhaité, dans le paroxysme de sa fièvre, d'anéantir la créature qu'il adore et d'accomplir son rêve d'union parfaite en l'assimilant à sa substance, comme le chien s'unit en la mangeant à la moelle de l'os qu'on jette à sa faim.

Nos passions sont des puissances désordonnées, orageuses, violentes et tyranniques; s'arrogeant un droit de souveraineté sur le monde, elles trouveraient naturel d'en bouleverser les lois pour se satisfaire. Toutes nos inquiétudes, tous nos troubles nous viennent de la contradiction inhérente à notre moi, qui, étant à la fois le plus compréhensif et le plus particulier de tous les êtres, se croit le centre de l'univers, où il tient si peu de place, et verrait sans étonnement les autres moi se sacrifier à son bonheur; mais, comme ils ont tous les mêmes prétentions, il est difficile de les accorder. Nous tenons infiniment à notre chère et méprisable personne, cause de nos éternelles misères, et nous éprouvons pourtant comme un sentiment de délivrance quand nous réussissons à l'oublier. Nous pouvons nous en délivrer par le renoncement chrétien ou bouddhique, ou par la philosophie, qui nous apprend à soumettre nos passions à notre raison. Ce sont là des remèdes héroïques. Nous avons à notre disposition un autre moyen plus commode de nous

oublier et de nous calmer : c'est la sympathie ou la faculté précieuse que nous possédons de sortir de nous-mêmes et de nous sentir vivre, agir et pâtir dans les autres. L'indifférence, c'est la mort; la passion, c'est le désordre; la sympathie me met en société avec la passion des autres sans m'associer à ses désordres : j'éprouve ce qu'ils éprouvent, et le plaisir ou la peine que j'en ressens ne va jamais jusqu'à l'excès, pourvu toutefois qu'ils ne me soient pas si chers qu'ils fassent en quelque sorte partie de ma personne, car alors je ne serai plus sympathique, je souffrirai pour mon compte.

— « Lorsque les vents tourmentent les grandes eaux, a dit le poète latin, il est doux de contempler du rivage un navire en danger. » — Pourquoi? parce que nous aimons les émotions qui, n'ayant rien d'excessif, remuent nos nerfs sans les affoler, et agitant notre âme sans troubler la lucidité de notre esprit, deviennent pour nous un sujet d'observation, un spectacle, de telle sorte que nous pouvons tout à la fois sentir et contempler. Que parmi les passagers de ce navire en péril, il y en ait un qui nous tienne de près, c'en est fait de notre spectacle, nous nous sentons nous-mêmes en détresse; dans les grandes angoisses, nous avons un nuage sur les yeux et nous n'entendons plus que les battemens précipités de notre cœur. Mais s'il n'y a rien dans ce naufrage qui me touche jusqu'au fond de l'âme, s'il ne m'inspire pas une de ces grandes pitiés qui sont des déchiremens et peuvent devenir des supplices, je me permettrai d'en savourer l'horreur.

La sympathie étend notre être en nous faisant vivre de la vie des autres, et du même coup elle nous fait ressentir des terreurs, des haines, des amours, des joies, des tristesses, qui ont perdu leur vivacité meurtrière. Le son s'est adouci en se répercutant, l'ardeur de la lumière s'est amortie en se réfléchissant. Ces passions de reflet ressemblent trait pour trait à nos passions personnelles, à cela près qu'elles ne nous causent aucune souffrance. Ce sont des panthères apprivoisées que nous pouvons caresser impunément : elles ont rentré leurs griffes, et leurs dents ne nous font plus peur, nous savons qu'elles ne mordent pas.

Mais ces passions de reflet, nous pouvons les éprouver sans entrer en communication avec les autres. A de certaines heures, nous parvenons à nous détacher assez de nous-mêmes pour nous dédoubler, pour nous diviser en deux moi, et l'un de ces moi regarde l'autre comme un étranger qui lui plaît. Nous devenons alors des spectateurs sympathiques de notre propre vie. Si violentes que soient les émotions qui ont pu remuer et tourmenter notre cœur, nous n'en sentons plus que le contre-coup; ce sont

les émotions d'un autre, nous les partageons, mais elles ne nous troublent plus. Nos désespoirs se tournent en mélancolie, nos haines ne sont plus âpres, nos désirs ont émoussé leur pointe, nos fureurs sont des orages dont le grondement nous charme. Un vieillard n'est jamais plus heureux que dans ces heures occupées et tranquilles où, se remémorant tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, il en renouvelle en lui l'impression, et où sa vie lui apparaît comme un songe qu'il a rêvé. Un amoureux ne possède complètement sa maîtresse que dans ces momens trop courts où, la fièvre du désir étant tombée, ses sens calmés lui permettent de penser à ses joies passées plus qu'à celles qu'il espère : en apercevant cette créature d'un jour qui est sa proie et son tourment, il lui semble qu'elle a échangé sa beauté éphémère contre les grâces ineffaçables d'un souvenir immortel, et il croit voir venir à lui une chère image, le délicieux et adoré fantôme de l'amour.

Or c'est là précisément la disposition d'esprit habituelle à l'artiste et dans laquelle nous nous trouvons nous-mêmes devant une œuvre d'art, si nous en savons jouir en la prenant pour ce qu'elle est. L'artiste est le plus sympathisant des hommes; il se met en communication avec le monde entier, et non-seulement avec nos âmes, mais avec l'âme des choses. Une heureuse rencontre de lignes, un accident de lumière, l'ombre d'un nuage courant sur un champ de blé, le bourdonnement d'un insecte, un ruisseau invisible qui pleure au fond d'un ravin, tout lui parle, tout fait vibrer ses nerfs. Telle scène très ordinaire de la vie humaine laisse dans ses yeux une image qui y restera et dont un jour il fera peut-être quelque chose. Il faut moins encore pour le toucher au vif. Delacroix ne fut jamais plus ému que le jour où, se disposant à monter dans un cabriolet peint en jaune serin, il s'avisa que ce jaune produisait du violet dans les ombres : ce qui venait de se passer dans la portière de ce fiacre était pour lui tout un événement. Mais l'artiste, dont les nerfs sont si prompts à s'ébranler, est aussi le plus réfléchi des hommes; son ardente sensibilité est toujours contemplative, et aussi longtemps du moins qu'il s'occupe de son art, il n'a pas les passions qui détruisent et qui tuent. La fleur qu'il admire, il n'est pas tenté de s'unir à elle en la mettant à sa boutonnière; il a mêlé sa vie à la sienne, il se sent végéter et fleurir avec cette fleur, et pour la récompenser du plaisir qu'elle lui fait, il voudrait la rendre immortelle. Si la sensibilité de l'artiste était moins vive, il ne réussirait pas à animer ses sujets; s'il était moins contemplatif, sa pensée serait trouble et il n'en démêlerait pas les confusions. Un pâté peint par Chardin a un air de vie, ou tout au moins il a l'air d'exister. Pendant que

Chardin le peignait, il en était amoureux; mais sa passion n'était pas cet amour charnel qui voudrait manger ce qu'il aime. Ce pâté le ravissait par sa forme et sa couleur, et nous pouvons, sans rougir, être amoureux de l'image à la fois si nette et si émue qu'il nous en présente. Toute image où Chardin a mis sa marque mérite d'être aimée; ce n'est pas le pâté que j'aime, c'est Chardin.

L'artiste nous fait sentir ce qu'il a senti. Comme il possède le don de sympathie dans une plus large mesure que le commun des hommes, il agrandit leur univers en les intéressant à des copies dont les originaux pouvaient leur sembler insignifians; mais d'autre part, étant assez maître de lui-même pour tempérer tous les mouvemens de son âme, il peut leur offrir les spectacles les plus émouvans sans que leur émotion aille jusqu'à la souffrance. Le cœur de cet interprète de la nature est un miroir qui nous renvoie tout ce qu'il a reçu; mais c'est un miroir magique, où les objets se réfléchissent et se peignent non tels que le vulgaire les voit, mais tels qu'il faut les voir pour qu'ils méritent d'être vus. Ces imaginations puissantes et réglées commandent à la nôtre, la maîtrisent, la gouvernent, et tour à tour l'excitent ou la modèrent, et nous sommes d'autant plus disposés à subir leur domination qu'elles ont au même degré l'art de toucher l'esprit et de séduire les sens par leur musique.

Supprimer nos passions, c'est faire de notre âme un lieu de silence et de mort. Pour m'affranchir de leur tyrannie et de leurs cruautés, sans cesser de vivre, il faut que je les remplace par des passions plus douces, il faut que mon cœur change d'amour ou plutôt de façon d'aimer. C'est ainsi qu'il convient d'entendre la mystérieuse théorie de la *purgation* de l'âme par les arts, dont on a tant raisonné et déraisonné. Dans ses humeurs noires, Saül faisait venir David et sa harpe, et David en jouait, et Saül se sentait soulagé; le mauvais esprit s'était retiré de lui. « Quand une mère, dit Platon, pour apaiser les cris de son nourrisson agité ou malade, le berce dans ses bras ou lui chante des chansons de nourrice, ce n'est pas du silence et du repos qu'elle lui apporte, c'est du mouvement et du bruit, et pourtant elle le calme. » Il ajoute que les guérisseurs de possédés traitaient leurs malades par la même méthode, qu'ils les délivraient de leurs fureurs convulsives par des airs de flûte et des danses. Le mouvement réglé du dehors dominait peu à peu le mouvement sauvage et désordonné du dedans; la frénésie, ajustant malgré elle ses transports à la mesure et à la cadence d'un air, se convertissait par degrés en une passion rythmée, et l'âme s'étonnait d'aimer sa souffrance, à laquelle se mêlait une douceur secrète.

L'art est un excitant tout à la fois et un calmant, un anesthésique comme il n'y en a point, qui nous laisse notre sensibilité et nous ôte le pouvoir de souffrir, en émoussant l'acuité douloureuse de nos sensations. Par sa grandeur et son mystère, la nef d'une cathédrale gothique peut exalter le sentiment religieux, elle ne conseillera jamais aucun acte de fanatisme à ceux qui savent la regarder. Dans ces temps barbares où les Grecs, à peine dégrossis, n'avaient pas d'autres images de dévotion que les figurines de bois qu'ils appelaient des ξόανα, idoles grimaçantes ou monstrueuses, le sang humain rougissait les autels. Mais quand l'art se chargea de leur montrer leurs dieux, ils sentirent l'horreur de leur crime et inventèrent des légendes pour le justifier. Les divinités façonnées par la main d'un grand sculpteur inspirent à leurs dévots le dégoût des pratiques sanguinaires, des folies noires et cruelles. Les marbres d'un Phidias ou d'un Praxitèle répandent autour d'eux la sérénité de l'Olympe, ils semblent dire : « Contemplez-nous, c'est la meilleure manière de nous adorer. »

Les grands artistes nous communiquent leur sensibilité contemplative. Qu'une personne qui croit aux esprits soit condamnée à coucher dans une maison où l'on prétend que des morts reviennent, il pourra survenir tel incident qui la glace d'épouvante et la rende malade à mourir. Qu'elle me raconte son effroyable aventure et qu'elle ait le don de conter, je croirai voir son revenant, et ma peur me plaira. Mon plaisir s'augmente encore et s'embellit lorsqu'un grand poète me transporte par une nuit sombre sur la terrasse du château d'Elseneur et y fait apparaître le spectre d'un roi assassiné. Il n'a rien épargné, rien négligé pour accroître mon émotion, il a multiplié les circonstances, il a dit tout ce qu'il fallait dire. Mais le coq vient de chanter, le fantôme s'est évanoui, et Horatio s'écrie : « Regardez là-bas, du côté de l'Orient ; vêtu de son manteau roux, le matin s'avance sur la crête des collines, les pieds dans la rosée. » Je ne sens plus, je regarde et je rêve. Si l'artiste sait son métier, terreurs et attendrissemens, tout me délecte. Qui ne plaindrait Iphigénie ? Mais sa voix sonne à mon oreille et à mon cœur comme une musique ; cette grande infortune me touche, et ma pitié est un enchantement. Plus extraordinaire, peut-être, est le charme que jette sur nous le poète comique. Vous fuyez les sots comme une peste ; vous les trouvez incommodes, fâcheux, et vous craignez que leur maladie ne se prenne ; vous avez souhaité mille fois d'avoir des ailes pour leur échapper. Les sots que nous montre la comédie ressemblent beaucoup à ceux que vous vous plaignez de trop connaître, et ils nous plaisent tant que, loin de les fuir, nous courons les chercher. Tout à l'heure Euri-

pide ou Racine enchantait notre tristesse; Molière enchante notre ennui et nous en fait une source de joie.

Tels sont les effets bienfaisans et la magie de l'art : mettant à profit la faculté que nous avons de vivre de la vie des autres et de nous intéresser même à de pures apparences, il nous soustrait pour quelque temps à la tyrannie de notre moi et de nos passions égoïstes, qu'il remplace par des émotions qui sont des plaisirs et quelquefois des voluptés. Les affections de notre âme participant toujours de la nature des objets qui les inspirent, et les réalités de l'art n'étant que des images ou des simulacres de réalité, les passions que ces images excitent en nous ne peuvent être que des ombres de passions. Ces ombres ne sont point livides, pâles, ou ténébreuses comme celles qui errent sur les bords du Styx ou habitent les prairies mornes que décore à regret le triste asphodèle. Vivantes, colorées, lumineuses, faites à la ressemblance de nos passions réelles, dont elles ne diffèrent que par la légèreté divine qui est l'heureux privilège des ombres, elles ne nous pèsent jamais. Elles mettent notre esprit en fête; leurs murmures et leurs soupirs sont des chants, leurs mouvemens onduleux sont des danses ; elles remplissent notre maison de leur bruit et de leur joie, après quoi le coq chante, ces fantômes s'évanouissent comme une fumée, et rendus à nous-mêmes, à nos affaires, à nos intérêts, à nos prétentions, à nos soucis, nous retombons sous l'empire des passions qui pèsent, des inquiétudes qui rongent, des tristesses qui oppriment, des pitiés qui serrent le cœur, des amours qui brûlent le sang et des plaisirs incomplets qu'il faut acheter par des peines.

Notre raison, qui, toujours en guerre avec nos passions, nous reproche souvent nos émotions naturelles comme d'absurdes faiblesses, ne trouve rien à redire à celles que l'art nous donne. Elle aime tout ce qui est impersonnel et tout ce qui est réglé. Elle s'associe à nos plaisirs, quand elle y découvre de l'arrangement, de la conduite, quelque chose d'ordonné et de suivi; les mouvemens de notre âme les plus vifs ne lui déplaisent point pourvu que la musique y préside et que nous dansions en mesure. L'artiste lui a donné des gages, il n'a rien fait sans sa participation; car si l'œuvre d'art est une œuvre de sentiment, elle est aussi une combinaison de l'esprit. Dionysos, dieu de la vigne et de la poésie dramatique, ne s'enivrait jamais de son vin, et dans ses plus grands excès, il avait jusqu'au bout toute sa tête de dieu. On sait qu'à Delphes, durant trois mois, il remplaçait Apollon et que, confident des destins, lisant dans le passé et dans l'avenir des âmes, il rendait d'infaillibles oracles. S'il s'amusait à voir trébucher et délirer son vieux Silène, ses vrais favoris étaient ses poètes à qui

il demandait de porter le vin aussi bien que lui, de conserver toujours toute la lucidité de leur pensée et d'être les voyans de l'ivresse.

Peu de joies sont comparables à celle de l'artiste quand il découvre qu'une impression qu'il a reçue est féconde, qu'elle est grosse d'une œuvre d'art. Si l'événement justifie son espérance, si l'enfant vient à terme, il s'écrie, comme Abraham : « Que le Très-Haut soit à jamais béni! Un fils m'est né. » S'il se laissait aller, il confierait son secret à tous ses voisins, à tous les passans, au premier venu; mais il craint les accidens et les voleurs. Il garde pour lui cet enfant du mystère, et avec quel soin il l'élève, il le couve! Un miracle s'est opéré; il est à la fois père et mère, son sang vient de se changer en lait, et ce qu'il y a de meilleur en lui ne sert plus qu'à la nourriture de cette autre vie qui lui est aussi chère que la sienne. Je n'en dis pas assez : aucune mère n'a pour son nourrisson autant de prévenances, d'attentions, d'anxieuse sollicitude que l'artiste pour son sujet.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il apprend, tout ce qui lui arrive, les moindres circonstances de sa vie et de ses rencontres, ses méditations, ses rêveries, ses lectures, il n'est rien dont il ne le fasse profiter. C'est le centre de ses pensées, l'idée fixe qui absorbe toutes les autres, son éternel et unique souci. Les plus grands intérêts de ce monde lui paraissent des bagatelles, des vétilles, en comparaison de son affaire à lui, et il se persuaderait facilement que, des étoiles jusqu'aux hommes et aux plantes, l'univers n'a été créé que pour fournir des canevas au poète, des données à l'architecte ou des motifs au musicien.

Mais, à quelque temps de là, ce rêveur échauffé devient un autre homme. Il a commencé d'exécuter, il s'occupe d'ébaucher son œuvre, et désormais il se défie de ses entraînemens, de sa fièvre et de ses nerfs. Il s'applique à rasseoir son esprit, à calmer son pouls. Il réfléchit, il raisonne, il combine, il calcule. Quel que soit son sujet, il doit l'accommoder aux lois de son art, et si chaque art a sa logique propre, ses règles particulières, une loi qui leur est commune à tous veut que toute œuvre soit composée, c'est-à-dire qu'elle forme un ensemble, que la contexture en soit à la fois naturelle et savante, que les parties soient bien distribuées, les lignes bien agencées, les masses bien pondérées, qu'il y ait de la convenance dans les détails et dans les ornemens. Cela suppose une grande application et un long travail de l'esprit. « Eh quoi! improviser! écrivait Delacroix, c'est-à-dire ébaucher et finir en même temps, contenter l'imagination et la réflexion du même jet, de la même haleine, ce serait, pour un mortel, parler la langue des

dieux comme sa langue de tous les jours! Connaît-on bien ce que le talent a de ressources pour cacher ses efforts?.. Tout au plus, ce qu'on pourrait appeler improvisation, chez le peintre, serait la fougue de l'exécution sans retouches ni repentirs; mais sans l'ébauche savante et calculée en vue de l'achèvement définitif, ce tour de force serait impossible au plus fougueux des peintres. C'est dans la conception de l'ensemble, dès les premiers linéamens du tableau, que s'est exercée la plus puissante des facultés de l'artiste; c'est là qu'il a vraiment travaillé. »

Pour mener à bonne fin une œuvre d'art, il faut le concours d'un fou et d'un sage. L'un, qui vit d'impressions, voudrait faire passer dans son œuvre tout ce qu'il a vu ou cru voir dans la nature, tout ce qu'il a senti, tout ce qui a touché son cœur et l'a fait rêver. L'autre examine, discute, choisit, accepte ou refuse. C'est le fou qui propose, c'est le sage qui dispose. Mais que cette sagesse est dure à pratiquer! Les propositions des fous sont quelquefois si séduisantes! Les entretiens de l'artiste avec la nature ressemblent beaucoup à ceux qu'avait saint François d'Assise avec son dieu. — L'amour que je te porte, dit l'artiste, m'a blessé au cœur. Je languis et n'ai point de relâche, je me consume comme la cire au feu. Qui pourrait m'en vouloir si je ressemble à un homme qu'un songe travaille ou dont l'ivresse a troublé le cerveau? — Toi qui m'aimes, répond la nature, apprends à dompter ton cœur sous une discipline sévère. Il n'y a pas de vertu sans ordre, et puisque tu désires tant me trouver, il faut que la vertu soit avec toi. Je veux qu'en m'aimant tu m'apportes un amour ordonné. L'arbre se juge à ses fruits, et il n'y a de beauté que dans l'ordre. — Mais toi-même, reprend l'artiste, tu as souvent un air de folie. Tu te plais dans les beaux désordres, tu nous étonnes et nous confonds par ta magnificence, par tes profusions, par tes prodigalités insensées, par tes fantaisies sans règle et sans mesure. — Il y a de l'ordre dans mon désordre, lui dit-elle, toutes les choses que tu vois, je les ai créées avec nombre et mesure, et je les ai toutes ordonnées à leur fin. Au fond de mes apparentes folies, il y a des règles secrètes et une raison souveraine qui aime à se cacher. Toi qui m'aimes, mets l'ordre dans ton amour.

L'œuvre d'art est le produit d'une imagination gouvernée par la raison. L'artiste a dompté son cœur, il s'est imposé des retranchemens, des sacrifices, et il n'a rien laissé à l'aventure: les hasards mêmes de son inspiration servent à un dessein et ressemblent à des événemens prédestinés. Dès lors, le plaisir esthétique est complet; comme les sens, comme l'âme, l'esprit y peut participer. Découvrant dans l'œuvre qui nous plaît et nous émeut

une harmonie qui n'est que l'ordre rendu sensible, notre raison se réjouit d'y trouver quelque chose qui lui ressemble. Elle sait gré à ces miroirs magiques, où toutes les choses de ce monde aiment à se réfléchir, de lui montrer aussi son visage. Elle dit à l'artiste : « Vas en paix, les dieux sont contens. »

VII.

Nous avons cherché une définition de l'art qui convînt également à l'architecture, à la statuaire, à la peinture, à la musique, à la danse, à la poésie et aux oratorios comme à la comédie, à une épopée comme à une nature morte, à une cathédrale comme à une chanson. Toute œuvre d'art, pouvons-nous dire en nous résumant, est une image composée et harmonieuse, dont la nature ou la vie humaine a fourni l'original, dans laquelle il y a tout ensemble plus et moins que dans le modèle, et qui nous plaît également et par la réalité que nous y trouvons et par celle qui lui manque.

Mais ici une question se pose. C'est à la nature que l'artiste emprunte ses modèles, c'est la nature qui lui fournit ses inspirations, et la nature nous appartient autant qu'à lui ; elle est à tout le monde et à notre service comme au sien. Que ne faisons-nous comme l'artiste et qu'avons-nous besoin de son secours? Nous avons tous une imagination ; fût-elle beaucoup moins forte, moins riche ou moins réglée que la sienne, elle a du moins l'avantage de nous toucher de plus près, d'avoir toujours vécu avec nous dans un commerce très familier; elle connaît nos goûts, notre secret, et mieux que cette étrangère, elle sait ce qui nous convient; à quoi tient-il que nous ne l'employions à nous créer des images qui nous plaisent et auxquelles nous donnerons de l'harmonie en nous laissant gouverner par la raison? N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que nous faisons tous les jours et ce qu'on peut appeler l'art naturel? Nombre d'hommes qui ne sauraient ni bâtir, ni peindre, ni sculpter, ni composer un opéra, ni écrire un quatrain, ont des yeux de peintre ou de sculpteur, des oreilles de musicien, des sensations et un cœur de poète. Ils ne peuvent exprimer ce qu'ils sentent, mais les joies muettes sont peut-être les plus douces et les plus profondes. Quiconque n'a jamais éprouvé des émotions d'artiste devant certains spectacles de la nature et du monde, de l'histoire et de la vie, restera froid comme un marbre en présence des chefs-d'œuvre de l'art ; quiconque est incapable de se procurer à lui-même des plaisirs esthétiques par la contemplation des réalités sera toujours insensible aux plus belles créations du génie et leur dira : « Sonate, que me veux-tu? »

Quelque façon que donne aux choses l'imagination de l'artiste, nous pouvons en faire autant et, comme lui, les accommoder à notre goût. A vrai dire, nos joies seront solitaires et cachées; personne ne les connaîtra, nous n'en ferons part à personne; mais jouit-on pour les autres? Voulons-nous savourer la douceur des passions apaisées, nous n'avons qu'à revivre notre vie, nos premières amours, nos espérances déçues, nos colères d'autrefois. Le souvenir est, comme l'art, un filtre qui clarifie l'eau du torrent et la rend saine et agréable à boire. Voilà un vieux paysan voûté, cassé, peut-être infirme, qui, après avoir mangé sa soupe et au moment d'aller dormir, croit relire toute son histoire dans les cendres de son feu qui se meurt. Ainsi que Moïse du haut de sa montagne, il voit se dérouler sous ses yeux tout son passé, tout son destin. Il se remémore la maison paternelle, les privations et les ripailles de son enfance, les convoitises et les rêves de sa jeunesse, telle noce où il se grisa, la voix nasillarde de la cloche qui sonna pour son mariage, les travaux de son âge mûr, ses difficultés, ses altercations avec sa femme, la vache qu'il perdit et le cheval qui lui fut volé, un de ses fils mort à vingt ans et la bonne aubaine qui abrégea son deuil, la mauvaise fortune combattue, les accidens, les occasions, ses marchés de dupe et ses prospérités, tout ce qui plut dans son écuelle. Ce sont peut-être ses chagrins qu'il a le plus de plaisir à se remettre en l'esprit, car il peut dire : — « Nonobstant, j'ai vécu, » — et les chagrins dont on se souvient et dont on ne souffre plus sont légers comme des ombres. C'est un tableau que cet homme vient de peindre; qu'a-t-il besoin d'en voir? C'est un roman qu'il vient de se raconter; qu'a-t-il besoin d'en lire? Voyez plutôt, sa pipe s'est éteinte, et il ne s'en doute pas.

C'est assez de son imagination naturelle pour fournir à un vieux laboureur la quantité assez restreinte d'images que son esprit consomme bon an mal an; mais exercez, cultivez la vôtre, et tous les genres d'images et de jouissances que les arts peuvent vous offrir, vous vous flatterez peut-être de vous les procurer sans leur secours. Il suffit d'un effet de lumière et d'une fenêtre encadrée par un rosier grimpant pour donner de l'architecture à une chaumine. Il suffit d'un rayon de soleil pour transformer en paysage le site le plus ingrat, pour égayer sa tristesse et faire fleurir son désert. Vous avez des yeux; pourquoi mettre un artiste entre la nature et vous? Les impressions les plus directes sont les meilleures, et les choses valent toujours mieux dans leur source. N'est-il pas doux d'y boire à même?

« Je ne vais plus au théâtre, disait un diplomate; la toile de fond, la grimace des comédiens et le rouge des actrices m'en-

nuient. Pour m'amuser, je n'ai qu'à regarder autour de moi. Tant de gens se chargent obligeamment de me donner la comédie, sans compter que je me la donne quelquefois à moi-même! » En sortant du Salon ou même du musée du Louvre, n'est-ce pas une joie de se retrouver dans le monde réel, de voir des arbres qui ont vraiment trois dimensions, des feuilles qui bougent, des bêtes qui remuent et de l'eau qui coule? Regardez une jolie femme avec des yeux d'artiste, comme une peinture ou une statue vivante. Les statues qui vivent ont un charme pénétrant que n'ont pas les autres; on n'en est pas amoureux, on les admire, mais on se souvient d'avoir aimé, et quand la vigne est en fleur, le vin travaille dans les celliers. Promenez-vous dans la campagne par une belle soirée de printemps. Selon l'humeur dont vous serez, le chant alterné de deux rossignols qui se répondent dans l'obscurité d'un bois vous remuera jusqu'au plus profond de votre être, et vous croirez que cette musique, fraîche comme une rosée, a la vertu de rajeunir le monde et les cœurs. Ou bien voulez-vous rêver, allez vous asseoir au bord d'une eau courante, laissez-vous bercer longtemps par son murmure, et vous arriverez par degrés à cet état délicieux où l'on se sent vivre sans en être bien sûr, et où l'univers n'est plus qu'une grande image contemplée par l'ombre d'un moi.

Si, livrés à nous-mêmes, nous pouvons goûter des plaisirs esthétiques qui, semble-t-il, ne nous laissent rien à désirer, à quoi servent les arts? à quel besoin répondent-ils? par quelle nécessité de l'esprit humain furent-ils créés? C'est une question que nous ne pouvons résoudre sans avoir, au préalable, étudié de plus près notre imagination, ses lois, ses habitudes, ses procédés, comment elle se comporte dans son commerce journalier avec le monde, comment elle s'y prend pour travailler sur la nature et pour se former ces images intérieures qui souvent la ravissent plus que toute œuvre d'art, mais dont souvent aussi l'insuffisance l'étonne et la chagrine. Il faut qu'elle nous raconte ce qu'elle trouve dans les réalités et ce qui lui gâte ses découvertes, qu'elle nous dise ses joies et ses dégoûts, ses félicités, ses mécomptes et ses misères.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

AMOUR DE JEUNE FILLE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Sous un ciel du Nord, une maison étroite, avec un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée sous un haut pignon en maçonnerie compacte où s'ouvre, au milieu, une petite fenêtre carrée dont la jalousie verte claque au vent. La maison forme enclave dans les vastes bâtimens de l'arsenal et s'y appuie d'un côté; elle est comme écrasée par cette massive construction, prolongée jusqu'au rempart, qu'on aperçoit au bout de la rue, avec la porte de ville voûtée sous laquelle glisse un jour de cave. De l'autre côté de la petite maison, une grille, enlacée de lierre et de plantes grimpantes, précède un jardin à la française avec plates-bandes fleuries et carrés de gazon géométriques; au milieu, une élégante villa : c'est la demeure du conseiller Archibald Werner. Entre ces deux puissans voisins, la petite maison au pignon pointu, grise, décrépite, vieillotte, figurerait assez bien par ses dimensions exiguës, son humble aspect, le logis d'un concierge, garde-consigne ou tout autre fonctionnaire subalterne. Elle appartient à un modeste employé à la mairie, M. Charles Dauny, qui l'habite avec sa femme et ses enfans.

Deux pièces seulement à chaque étage, diminuées encore au rez-de-chaussée par une étroite allée qui traverse la maison; de la porte d'entrée, dont le bois fendillé, craquelé et le marteau de

fer rouillé attestent la vétusté, comme aussi la négligence ou la pauvreté des maîtres du logis, on aperçoit les marches de grès usées de l'escalier en forme de vis qui s'enroule autour d'un pilier central noirci et lustré par le temps. De petites baies ouvertes dans la cage extérieure, sans vitres ni châssis, y versent un jour terne, et, selon la saison, la pluie et le givre, ou bien la poussière noire des charbonnages. La pièce principale, en bas, sert à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail; une table ronde au milieu, des chaises de paille, un grand bureau à cylindre près de la cheminée et un fauteuil de cuir forment, avec une pendule à colonnes et des flambeaux désargentés, tout le mobilier. Au fond, une porte vitrée mène à la cuisine, effroyablement noire, aveuglée par l'immense muraille de l'arsenal, dont la sépare seulement un étroit boyau, large tout juste assez pour mouvoir le bras de la pompe qui en occupe un des angles; cuisine et cour sont imprégnées de cette humidité épaisse, rancie, qu'on respire dans les cryptes. Cette odeur de moisissure gagne le corridor d'entrée où s'écoulent, dans un ruisselet à découvert, les eaux ménagères.

Le premier étage reproduit la même disposition que le rez-de-chaussée. Une belle chambre sur la rue est occupée par M. et Mme Dauny; une autre, sur la cour, n'est pas habitable; l'unique fenêtre, en partie murée par les exigences du génie militaire et réduite à l'état d'imposte, la condamne à n'être qu'un lieu de débarras, encombré de porte-manteaux, de caisses et d'armoires.

Les enfans de la maison, un garçon et une fille, se partagent, au dernier étage, deux petites mansardes taillées dans les hautes déclivités du toit et qui se commandent l'une l'autre.

Dans la première, la moins jolie de ces mansardes, un soir de juillet, se tenait debout sur un escabeau, devant une lucarne en œil-de-bœuf percée dans la toiture, une jeune fille de quinze ans environ; elle était habillée, pour la promenade, d'une fraîche robe de percale lilas fort simple et coiffée d'un chapeau de paille qui laissait déborder la masse souple et frisante de ses cheveux châtains à reflets d'or bruni; les rubans de satin blanc encadraient l'ovale délicat de son visage teinté de rose pâle. La chaleur avait été extrême tout le jour; l'air, encore brûlant, était alourdi par la poussière suspendue dans l'atmosphère. De temps en temps, un souffle court et brusque palpitait dans les feuillages du jardin voisin comme le coup d'une aile invisible aussitôt lassée. Lise Dauny tendait la tête au dehors pour aspirer ce souffle rare. Quelquefois, un roulement de tambour attirait ses yeux vers les vastes cours de l'arsenal, où circulaient quelques soldats parmi les rangées de canons et d'affûts et les entassemens de boulets. En se penchant sur la gauche, elle pouvait apercevoir un coin du jardin

du conseiller Werner, d'où montait vers elle le parfum des résédas et des clématites. Tout au loin, en face, la ligne plate du rempart coupait l'horizon et lui cachait la grande plaine unie, la riche et monotone plaine de la Flandre française qu'elle aimait tant : sortir de la ville captive entre ses murailles, courir sur la pente gazonnée des glacis, cueillir les fleurettes champêtres, myosotis bleus, iris jaunes à cœur de velours, contempler les lourdes têtes brunes des roseaux plians ou le frisson d'un saule sur le bord d'un fossé, respirer l'odeur âcre du marécage, les saines senteurs de la terre labourée; suivre le long du canal rigide, entre ses berges hautes, le glissement lourd des chalands remorqués par le pas cadencé des matelots, c'étaient là ses plus vifs plaisirs. Mais ce jour-là, ce jour de dimanche, il s'agissait de tout autre chose; on allait, en famille, à la place d'Armes, entendre la musique militaire et assister au défilé du beau monde. De temps en temps, de la chambre voisine, dont la porte était ouverte, une voix agitée, impérieuse, l'appelait :

— Lise!.. Quelle cravate?.. Claire ou foncée!.. Et quel gilet?.. Dis-moi donc, à quoi penses-tu?

Elle répondait avec une petite moue d'indulgente moquerie. Au bout d'une minute, la même voix reprenait :

— Lise!.. Prête-moi ton épingle,.. le petit trèfle à quatre feuilles que t'a donné Mme Werner.

— Si je te la prête, tu ne voudras plus me la rendre.

— Mais si,.. sois donc tranquille. Tiens, puisque tu n'as rien à faire, brosse mon chapeau. Est-il assez laid, assez hérissé et roussi!.. Et ce pantalon, qui me vient à la cheville... Miséricorde! vais-je être fagoté avec cela!

Il allait, venait, affairé, maussade, et chaque fois qu'il entrait chez sa sœur, une forte odeur de pommade et d'eau de Cologne neutralisait pour un instant les fines émanations de fleurs qui montaient du dehors par la lucarne ouverte. Lise se prêtait complaisamment aux fantaisies de son frère, puis reprenait, patiente, son poste d'observation sur l'escabeau.

Un coup, frappé à la porte, lui fit tourner la tête, et presque aussitôt apparut une figure blême, tachée de rousseurs, sous des cheveux roux ébouriffés, avec un regard effronté, gouailleur, à la fois sournois et taquin; un bras s'allongea, maigre, suivi bientôt d'un corps chétif, bizarrement contourné. Le nouveau-venu fit claquer ses doigts à la façon d'un écolier qui demande une permission.

— Pstt! pstt! mam'selle Lise, s'il vous plaît, permettre de passer?.. Hein! mam'selle Lise?

Et, sans attendre la réponse, un garçon de seize à dix-sept ans, grêle, presque contrefait, entra, sur la pointe des pieds, battant l'air de ses deux bras, comme pour garder un équilibre difficile : on eût dit qu'il marchait sur du verglas. Il se dirigea vers la chambre d'Arthur avec toutes sortes de grimaces étranges, où un air de défi insolent se dissimulait mal sous une humilité hypocrite. Lise, debout sur son escabeau, n'avait pas dit un mot ni fait un mouvement; mais sa figure se colora d'indignation quand le nouveau-venu, arrêté brusquement devant le Christ suspendu près de son lit, au-dessus d'une petite vierge de plâtre et d'un rameau bénit, fléchit ironiquement le genou, se frappa la poitrine à grands coups en marmottant avec volubilité des syllabes grotesques. Puis, dans un éclat de rire, il se releva d'un bond et s'élança dans la chambre d'Arthur, où les deux garçons s'enfermèrent à clé aussitôt.

Rien de plus différent, en apparence, que ces deux jeunes gens : le contraste était absolu. Arthur, d'une taille mince, élégante, avec des traits réguliers dont la pâleur s'éclairait de deux grands yeux d'un bleu sans reflet et sans ombre, rendus plus saisissans par le large cercle bistré qui encadrait les paupières, était indolent, paresseux, sans initiative et sans énergie; il traînait sa vie comme un fardeau trop lourd, dont il aimait à se décharger sur les autres. Arsène Lassagne, fils d'un médecin intelligent, à qui ses opinions radicales avaient fermé la clientèle aristocratique du pays, et qui en avait conçu un ressentiment extrême, était laid et mal venu, obséquieux, insolent, indiscret, curieux, mais avisé, habile à mille expédiens, mille industries, et trafics singuliers à l'aide desquels il réussissait à se procurer quelque argent. Il s'était fait le pourvoyeur général de ses camarades de classe, qu'il fournissait de plumes, de crayons, de friandises, et de livres prohibés. Au courant de tous les bruits de la ville, du cours de la Bourse, des scandales du jour, des questions litigieuses, il connaissait les marchands, les revendeuses, les gens d'affaires, possédait l'art de s'insinuer, de se rendre utile; dès son plus jeune âge il avait su le prix des denrées, les procédés nouveaux économiques et pouvait en remontrer aux meilleures ménagères. En revanche, le pire des écoliers, détesté des maîtres et justement suspect à l'administration. Il s'était constitué, depuis de longues années, le garde-du-corps, le défenseur d'Arthur, qui, par une sorte de fatalité, était toujours ou croyait être en butte aux persécutions et à l'antipathie de ses camarades. Quand Arthur, humilié, craintif, fuyant les avanies et les bourrades, traînait sa haute taille nonchalante le long des murs sans oser une seule fois faire face à l'ennemi,

Arsène, hargneux et rageur, tenait en respect, malgré sa petite taille, les plus audacieux. Ce dévoûment de chien fidèle plaidait seul pour lui près de Lise, et probablement aussi près de M. et Mme Dauny.

Cependant des sons cuivrés retentissaient au loin et arrivaient par bouffées, comme un appel. Lise s'étonnait de la lenteur de son frère à s'habiller ce jour-là. Elle se disposait à le presser un peu, lorsqu'il parut suivi d'Arsène.

— Allons donc, paresseux! dit-elle gaîment; et, aussitôt, avec une admiration naïve: « Oh! que tu es beau!.. tu as l'air d'un prince. »

C'était vrai : ce mince visage efféminé, cette languissante pâleur, faisaient penser à de certains Valois; il ne manquait que la moustache en croc sur cette lèvre, à peine teintée encore d'un duvet blond. L'admiration de sa sœur le laissa insensible.

— M. Leroc est là, dit-il d'une voix basse, altérée, Lassagne l'a vu entrer.

Lise, subitement, devint inquiète :

— Le censeur!.. Que vient-il faire? — Et, chagrine, elle ajouta : — Quelque plainte contre toi, bien sûr.

Avec un geste équivoque, il se dirigea vers l'escalier, dont il descendit quelques marches, la tête penchée en avant, le cou tendu, écoutant. Lassagne le suivit avec lenteur, non sans renouveler à l'adresse de Lise ses singeries accoutumées : le menton allongé, avalant ses joues blêmes pour se donner un air ascétique, il portait à deux mains, avec solennité, son chapeau mou, comme un ostensoir, ainsi qu'il l'avait vu faire aux processions, et, les yeux baissés, bénissait l'assistance. Cette comédie était perdue pour Lise, attentive seulement au trouble visible de son frère. Appuyée à ses côtés, contre le pilier de l'escalier, elle prêtait l'oreille à tous les bruits d'en bas. De l'étroite spirale montait, malgré la chaleur du jour, une froide et fade haleine; et, dans la cour, une goutte d'eau lente qui tombait, de seconde en seconde, du robinet de la pompe, marquait vaguement, comme d'une larme, la fuite de l'heure. Des paroles indistinctes s'élevaient; bientôt ce fut un bruit de pas, de chaises remuées, puis quelque chose d'étouffé, de plaintif, gémissement ou sanglot; la porte extérieure s'ouvrit et se referma avec un ébranlement sourd de toute la maison. Alors une voix impérieuse appela Arthur, une voix rauque, étranglée, qui fit passer un froid dans les veines. Arthur, instinctivement, avait fait le mouvement de fuir; mais un second appel, plus rude, le tira de force en avant; il obéit, descendit lentement, raidi, automatique, comme une bête peureuse. On entendait dis-

tinctement des sanglots, c'était la mère qui pleurait. Une exclamation de colère accueille Arthur, la porte se referme sur lui, et c'est alors un bruit sourd où se mêlent des menaces, des paroles confuses, éplorées, violentes, et je ne sais quelle trépidation continue, effrayante. Lise, toute pâle, restait suspendue, en quelque sorte, au pilier où sa main s'était attachée. Lassagne avait disparu...

Toujours des mots de colère, en bas, des supplications, puis, le fracas d'un meuble brusquement poussé, d'une chaise qui tombe, de porte qui s'ouvre; maintenant, c'est une fuite éperdue, haletante.

— Arthur!.. Mon pauvre Arthur!

Il la repousse d'un geste farouche et passe, les cheveux en désordre, les joues marbrées, la cravate dénouée, son col arraché. Il se retourne un instant, pâle de peur et de rage, montre le poing avec une imprécation et disparaît. Lise, terrifiée, l'entend verrouiller sa porte et descend lentement, toute tremblante.

Son père était seul. Par la porte vitrée, entre-bâillée, on entendait, au fond de la cuisine, la mère gémir. Dans son grand fauteuil de cuir, à sa place habituelle, M. Dauny assis, le coude sur le bureau, tenait son front appuyé sur sa main; à terre, un livre gisait foulé aux pieds, avec des lambeaux de feuillets arrachés, épars, et tout à côté, une canne brisée... Lise, le cœur gros de larmes, s'assit sans bruit sur sa petite chaise près de la fenêtre.

Dans la rue, chaude encore des splendeurs d'un beau jour d'été, passaient rieurs, endimanchés, des groupes d'amis, des familles paisibles, des visages contens, enfans, jeunes gens, jeunes filles parées qui jasaient et folâtraient, tandis que derrière la fenêtre close et le rideau baissé, comme d'une prison, elle regardait passer la joie des autres. Au loin, s'exhalaient les derniers accords de la musique militaire, et la sonnerie de la retraite circulait à travers la ville, tantôt plus rapprochée, tantôt plus lointaine... Peu à peu, les promeneurs devinrent rares; l'ombre envahit la salle basse. Les soupirs s'étaient lassés dans la pièce voisine, et le silence régnait. M. Dauny n'avait pas bougé; affaissé, le front courbé, il semblait figé dans une sombre méditation.

Lise à peine osait le regarder à la dérobée et ne respirait qu'avec gêne, de peur d'éveiller son attention. De tout temps, elle avait craint son père et ressenti en sa présence une timidité insurmontable! Sa grande taille voûtée, son teint bilieux, de sévères yeux gris enfoncés sous des sourcils en broussailles, un visage maladif et morose où le sourire n'apparaissait que par surprise et à regret; une voix sèche, mordante, tout cet aspect triste et dur, et surtout la violence irritée de son caractère avaient terrifié son enfance. Elle s'était vite aperçue, pourtant, qu'elle était préférée à son frère,

qu'elle trouvait grâce toujours quand Arthur était traité durement et parfois avec une rigueur extrême. Loin de lui plaire, cette partialité de son père la révoltait comme une injustice, et elle prenait en toute circonstance, autant que le respect le permettait, la défense de son frère.

Quelle que fût cependant la sévérité habituelle de M. Dauny, jamais le châtiment ne lui avait paru, comme ce soir de juillet, oppressif et brutal; les débris épars sur le sol, les tronçons de la canne brisée disaient assez quel traitement avait subi Arthur; elle en avait le cœur ulcéré.

La nuit cependant était venue; dans l'obscurité noire de la salle M. Dauny n'avait pas fait un mouvement ni poussé un soupir.

Cette immobilité, ce silence, à la fin firent peur à sa fille; d'une voix basse, elle murmura :

— Père, es-tu malade?

Il souleva sa tête lourde et lui fit signe d'approcher. Elle devina plus qu'elle ne vit ce signe dans l'obscurité éclaircie seulement par la faible réverbération du gaz de la rue à travers la blancheur des rideaux. Elle s'avança vers lui, se baissa pour l'embrasser et s'aperçut que son visage était baigné de larmes; comme il fallait qu'il fût malheureux pour pleurer, cet homme sévère et fort! Quelle secrète, cuisante blessure saignait ainsi dans l'ombre? Quelle déception, quel désespoir? Elle n'osait l'interroger, mais sans qu'il parlât, il était justifié. Assise sur ses genoux, la tête sur son épaule, doucement, elle le baisait, et cette lente, constante caresse, apaisait le malheureux père. Ils restèrent longtemps en cette étreinte; pour la première fois peut-être, une entente se faisait entre leurs âmes.

Ce fut seulement le soir que Lise apprit par sa mère qu'Arthur était chassé du lycée, ainsi que son ami Lassagne et deux autres élèves internes. Le crime des coupables, elle ne put le démêler clairement à travers les larmes et les récriminations de Mme Dauny; il lui parut qu'il s'agissait de livres défendus introduits en fraude et de correspondances illicites. Le fait certain, accablant, c'est que son frère, qui était boursier et instruit gratuitement au lycée, allait être expulsé et privé désormais de tout moyen de continuer ses études.

M. Dauny, au premier moment de sa colère, avait décidé que son fils serait mis en apprentissage, ou embarqué à son choix sur un vaisseau de l'État. Les larmes de Lise et de sa mère, la secrète révolte de son propre cœur, le fléchirent cependant. Arthur, atterré à la seule idée de manier l'outil ou de grimper dans les haubans, multiplia les signes de repentir et de soumission et s'engagea so-

lennellement à cesser toute relation avec Arsène Lassagne, dont on accusait la pernicieuse influence. Celui-ci avait, du reste, quitté la ville, son père, à prix d'argent, ayant réussi à le faire admettre dans un pensionnat de Lille. M. Dauny n'avait pas le moyen de faire les mêmes sacrifices. Il fut décidé qu'Arthur entrerait comme petit-clerc, saute-ruisseau, chez un avoué de médiocre renom, et le riche voisin des Dauny, le conseiller Archibald Werner, s'offrit obligeamment à le préparer au baccalauréat.

Peu à peu, la vie reprit son train accoutumé. Chaque matin, M. Dauny se rendait à son bureau de l'hôtel de ville, péniblement appuyé sur sa canne, — une canne neuve qui n'avait eu aucun contact avec les épaules du fringant Arthur. M. Dauny souffrait depuis plusieurs années d'une affection des reins qui ajoutait à l'irritabilité de son humeur naturellement morose.

Mme Dauny, soumise dès longtemps à la domination de ce caractère impérieux et sombre, avait contracté l'habitude d'un gémissement continu et, même dans ses rares momens de satisfaction, elle gardait une attitude attristante de chien battu. Lorsqu'elle énumérait d'une voix pleureuse, à la femme de ménage qui la servait, les ingrédiens du pot-au-feu, elle semblait toujours conter des catastrophes, et les carottes étaient séparées des navets par des soupirs à fendre l'âme. L'après-midi, on la voyait journellement près de la fenêtre de la salle basse entre une petite table chargée de ses modestes ustensiles de travail et une vaste corbeille d'où elle tirait, comme d'un réservoir inépuisable, du linge à repriser, des bas, des pelotes de laine ou de coton, et toujours geignant, elle maniait l'aiguille jusqu'au soir avec une inconcevable dextérité. Entre ce père malade, le gémissement ininterrompu de sa mère, le caractère équivoque et inquiétant de son frère, Lise grandissait, un peu frêle et délicate, comme une douce fleur éclose dans l'ombre d'une cave pousse sans soleil et sans gaîté. Elle ne se trouvait pas malheureuse cependant, parce qu'elle ne faisait aucun retour sur elle-même et qu'elle accomplissait chaque jour sa tâche avec le seul souci de ne pas mériter de reproches. Cette obéissance zélée était l'unique intérêt qui animât la longue et monotone suite des heures.

Ses seuls chagrins lui venaient de son frère.

II.

Une nuit qu'elle dormait plongée dans ce doux et profond anéantissement qui est le privilège de la première jeunesse, la perception confuse de quelque chose d'anormal autour d'elle pénétra lente-

ment à travers l'engourdissement du sommeil : c'était une gêne, un malaise, moins une sensation qu'un pressentiment de l'instinct. Elle ouvrit les yeux et chercha à se rendre compte : rêvait-elle ? Qu'est-ce donc qui la troublait ? Une peur la tenait, et, sans qu'elle sût pourquoi, son cœur battait très fort.

Bientôt une sorte de souffle léger, presque insaisissable, frappa ses sens, devenus singulièrement subtils ; il lui parut que l'air se modifiait insensiblement comme si les couches diverses en étaient faiblement agitées. Immobile, n'osant respirer, elle sonda lentement du regard les ténèbres nocturnes et demeura transie d'épouvante quand ses yeux, habitués à l'obscurité, commencèrent à distinguer sur le fond uniformément noir une masse plus noire encore et qui se mouvait en silence.

Elle eût voulu crier que, suffoquée d'effroi, elle ne l'eût pas pu, mais elle se dressa brusquement par une impulsion des nerfs plus prompte que la pensée, et aussitôt elle eut la sensation de je ne sais quelle fuite autour d'elle dans les ténèbres ; la chose indistincte à peine entrevue sembla s'être divisée et dissoute avec des frôlemens précipités et de furtifs craquemens : en un instant, tout s'était évanoui... Elle resta longtemps, appuyée sur le coude, le front moite, le cœur battant, incapable de se rendre compte de ce qui avait eu lieu. Était-ce un cauchemar ? une hallucination ? ce ne pouvait être son frère, car elle mettait toujours le verrou à la porte qui séparait leurs chambres ; il ne pouvait sortir sans sa permission ; et ne lui avait-il pas fait remarquer ce même soir qu'elle ressemblait à un geôlier bouclant son prisonnier ?

Quand l'aube grise commença à poindre et que, dans l'obscurité devenue transparente, les objets familiers émergèrent l'un après l'autre, l'aspect hostile qu'avait revêtu à ses yeux sa chambrette s'effaça graduellement. Sous la caresse du jour matinal qui riait à sa lucarne, elle reprit courage et finit presque par se persuader qu'elle avait été victime de son imagination.

Tant que dura le jour, elle parvint à se distraire ; mais à mesure que baissait le soleil et que grandissait le crépuscule, une terreur la reprit qu'elle résolut de confier à sa mère.

Elle commençait le récit de son étrange vision, lorsqu'en levant les yeux elle rencontra ceux de son frère, chargés d'une telle intensité de crainte et de colère qu'elle resta muette. Ce fut comme un trait d'affreuse lumière : le mystère n'en était pas un pour lui. Quelqu'un, grâce à lui, avait réussi à s'introduire dans la maison, traversé sa chambre et gagné sans doute celle d'Arthur en ôtant le verrou et le remettant ensuite. Elle restait muette, n'osant dénoncer son frère, le cœur gros d'indignation, prête à pleurer à la

pensée qu'un étranger, un inconnu, Arsène Lassagne peut-être, avait pu pénétrer dans sa chambre pendant son sommeil et que son frère l'avait permis. Cependant, sa mère l'interpellait : — Réponds donc; à quoi penses-tu?... Arthur t'offre de changer de chambre avec toi... Comme cela, il sera ton gardien et saura bien arrêter les revenans.

Le soir même elle s'installait dans la chambre d'Arthur, tout heureuse d'avoir un coin bien à elle où nul n'entrerait sans sa permission et qu'elle pourrait disposer et orner à son gré. Dès l'aube, le lendemain, elle était accoudée à sa fenêtre, contemplant le lever du jour. Les rougeurs de l'Orient, en cette saison d'été, inondaient sa chambre d'une jonchée de reflets roses; sur les toits noircis par la fumée, sur les pierres grises, une profusion de rayons, des nappes d'or fluide s'épandaient, transfiguraient les laideurs, rendaient un éclat de jeunesse aux vieilles choses caduques. Dans la rue, en bas, où le soleil n'arrivait pas encore, une brume fraîche flottait comme un encens, et tout au bout, mouvante et rapide, apparaissait une masse sombre, compacte. C'étaient les chasseurs à pied qui se rendaient au champ de manœuvre; ils accouraient au pas gymnastique; avec leur tunique foncée, la guêtre serrée au-dessus du pied, le cliquetis léger de leurs armes et ce pas furtif, cadencé, qui les entraînait d'un mouvement si rapide, on eût pu les prendre pour une légion d'êtres nocturnes s'évanouissant aux premiers rayons du jour. Lise, étonnée, amusée, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous la sombre porte de ville où ils s'engouffrèrent avec un piétinement sonore au passage du pont-levis; elle était gaie et son pied battait la mesure que marquaient les notes grêles du clairon. Autour d'elle recommençait la vie journalière; les volets s'ouvraient avec un claquement sec et le grincement des gonds rouillés; les nez du voisinage apparaissaient successivement à la fenêtre, les maraîchers arrivaient avec leurs denrées, les petits marchands préparaient leur étalage et déjà quelques ménagères diligentes sortaient le panier au bras : c'était un spectacle vif, amusant pour elle, parce qu'il était nouveau. Au loin, le cri strident du chemin de fer perçait l'air, et les cloches des églises sonnaient la prière matinale en même temps que le beffroi lançait au vent les notes argentines de son carillon. Vu ainsi sous la caresse du jeune soleil, ce réveil de l'activité prenait un air de fête, et les fêtes étaient si rares qu'elle s'habitua à en chercher le spectacle presque chaque matin. Au premier appel du clairon, les chasseurs en rangs serrés, coude à coude, noirs, silencieux, si précis dans le rythme rapide de leurs mouvemens qu'on eût pu les croire mus par un même ressort, passaient sous sa fenêtre avec le choc mat

des pieds sur le sol, et tous, clairons en tête, officiers et soldats, tous à cette même allure leste et scandée allaient s'enfoncer sous le sombre arceau de la porte de ville. C'était court, fantastique comme une vision. Dans ce défilé journalier, Lise avait fini par distinguer quelques silhouettes et de loin les reconnaissait, les uns petits, rebondis, un peu essoufflés par le pas gymnastique, d'autres alertes, sveltes, qui semblaient raser le sol. Parmi ceux-ci, il y en avait un qu'elle avait tout d'abord remarqué pour sa haute taille et sa tournure dégagée; elle ne pouvait voir ses traits, mais seulement une moustache blonde, fort longue, dont les pointes effilées dépassaient la visière du képi.

Or il arriva qu'un matin la moustache blonde se trouva dressée en l'air et que deux yeux hardis et brillans s'arrêtèrent sur Lise audacieusement. Ce ne fut qu'un instant; elle s'était rejetée en arrière machinalement, et quand de nouveau elle pencha la tête vers la rue, les derniers chasseurs disparaissaient déjà sous la voûte basse. Elle ferma la fenêtre comme pour rompre avec ce regard insolent, et son trouble déjà grand s'accrut quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas coiffée encore, que ses cheveux déroulés sur ses épaules avaient été emmêlés et éparpillés par la brise matinale, et que sans nul doute on avait dû prendre d'elle la plus fâcheuse impression. Le lendemain, elle n'osa pas se mettre à la fenêtre; mais le jour d'après, derrière la jalousie baissée et se tenant prudemment en un coin, elle eut la satisfaction de voir le jeune officier lever en l'air inutilement ses yeux brillans et sa moustache blonde, qui prenait au soleil naissant des reflets d'or fin; elle se divertit parfaitement de la déconvenue de cette impertinente curiosité.

Il en fut de même les jours suivans.

Le mois de septembre approchait : c'était pour Lise le mois par excellence, celui vers lequel tous les autres convergeaient et qu'ils étaient spécialement chargés d'amener; c'était le mois où arrivaient invariablement, depuis bien des années, les seuls amis qu'elle eût au monde, George et Nicole d'Aurevelle. Ils n'avaient plus de mère, et le général d'Aurevelle, leur père, alors attaché au ministère de la guerre, les envoyait chaque année passer leurs vacances chez leurs grands-parens maternels, M. et Mme Werner : c'est alors que la jolie villa en pierres blanches, dans son jardin fleuri, ouvrait toutes grandes ses fenêtres et se parait de gaîté pour recevoir les jeunes hôtes désirés.

Ils arrivèrent un samedi, tard dans la soirée, accompagnés par une Anglaise qui faisait fonction d'institutrice près de Nicole d'Aurevelle les jours où elle sortait de son couvent. Lise entendit la voi-

ture franchir la grille voisine, et de toute son âme souhaita la bienvenue aux voyageurs. Elle aurait voulu courir près de son amie le lendemain dès le matin, mais sa mère, cérémonieuse et timorée, opposa mille raisons de convenances supérieures et de délicatesses saugrenues. Il fallut attendre que le formalisme de Mme Dauny consentît à désarmer. Lise put aller enfin embrasser sa chère Colette, c'est ainsi qu'on nommait familièrement Nicole d'Aurevelle.

Les deux jeunes filles, bras dessus bras dessous, s'envolèrent aussitôt tout au fond du jardin; à l'extrémité des longues allées sablées, encadrées de larges bordures de fleurs, lisérées de buis bien taillé, une haute charmille alignait ses vertes murailles touffues; dans le coin le plus retiré, sur un banc de pierre, témoin habituel et discret de leurs grandes confidences, elles s'assirent enlacées et s'embrassèrent de nouveau : — Chérie, va! — Ma gentille Colette! — Que je suis contente de te voir. — Et moi donc! — ! Comment me trouves-tu?..

— Toujours aussi jolie!..

— *Aussi* jolie, seulement?.. Ce n'est pas assez. Tu sais, la beauté, c'est comme la vertu, quand elle ne progresse pas, elle décline...

— Encore coquette, donc?..

— Ne m'en parle pas!.. C'est effrayant. Je ne peux pas voir un habit sur un porte-manteau sans lui faire les yeux doux...

— Toujours la même!

— Plus que jamais!

Colette d'Aurevelle était de petite taille, fine et ronde, avec de jolies épaules et une poitrine déjà développée; ses yeux noirs, incomparables, avaient sous ses longs cils frisans un éclat tour à tour et des langueurs irrésistibles. Son sourire éblouissait entre les lèvres un peu fortes, vermeilles, à la fois moqueuses et caressantes. De beaux cheveux noirs luisans, une grâce robuste, enfantine, agressive, une physionomie éveillée et ardente, formaient un contraste absolu avec la modestie un peu craintive de sa jeune compagne, son charme contenu et pénétrant, ses formes délicates, élancées, un peu grêles encore, la justesse instinctive et distinguée de ses attitudes et de son langage.

— Où donc est M. George? demanda Lise...

— *Monsieur* George!.. Il court la ville à la recherche d'une bouquetière qui sache fleurir une boutonnière... Que deviendrait-il s'il lui fallait se présenter ce soir sans un fin bouquet à son habit!.. A propos, tu sais qu'il est bachelier?

— Non... Que va-t-il faire maintenant?

— Son droit d'abord,.. puis il entrera dans la diplomatie... Et Arthur?.. *Monsieur* Arthur?

— Il travaille chez un avoué, et...

— Un avoué?.. qu'est-ce que c'est que ça?.. Est-ce que ça sert à quelque chose, les avoués?..

— Peut-être autant que les diplomates...

— Oh! ça... pour sûr... Seulement, c'est moins fashionable... A-t-il toujours un air de beau ténébreux, ton frère?

— Tu le verras ce soir; M. Werner l'a invité à dîner.

— Bon!.. je m'en vais l'ensorceler, je t'en préviens... Ce sera un vrai quadrille, car tu sais que George est toujours amoureux de toi...

— Encore? dit Lise gaîment.

— Toujours,.. depuis le berceau. « A peine au sortir de l'enfance, » comme dans *Joseph*. Tu connais *Joseph*... de Méhul? c'est gentil... Pourtant, j'aime mieux Chérubin,.. il est moins nigaud... Je ne te scandalise pas, au moins?

— Pas du tout,.. tu m'amuses...

— C'est que j'ai affaire, au couvent, à des consciences si timorées, à des pudeurs si délicates, si fragiles... Et ce n'est rien encore à côté de miss Tomate!

— Comment dis-tu?.. Miss...?

— Miss Ellen Townwatt, mon institutrice... Je l'appelle miss Tomate, parce que c'est plus appétissant...

— Petite folle!

— Oh! tu n'as pas idée de sa vertu... Elle a des rougeurs quand nous entrons au musée, c'est comme un incendie. Et dans les rues, je ne peux pas m'arrêter devant les boutiques d'images,.. ni les librairies, à cause des titres... Et aux Tuileries! Ce qu'elle souffre! Elle n'est occupée qu'à me couvrir de son ombrelle; tu crois peut-être que c'est contre le soleil... Ah! bien, oui,.. contre les statues, ma chère. Le fait est qu'il y en a de décolletées... Eh bien! sais-tu, c'est elle qui me les a fait remarquer avec sa pruderie.

— Pauvre demoiselle,.. tu dois exercer sa vertu!

— Je t'en réponds... Avec son long nez timide et sa longue échine maigre, elle a l'air d'une belette qui a couvé une hirondelle...

— Les belettes ne couvent pas, Colette...

— Ni miss Ellen, non plus, Lise; c'est seulement une comparaison...

Au milieu de leurs folies, des rires et des confidences, l'heure du dîner arriva vite, et il fallut rentrer pour procéder à la toilette de Colette : — Quelle robe vas-tu mettre? demanda Lise, qui regardait curieusement toutes les jupes et les corsages étalés que

la femme de chambre n'avait pas eu le temps encore de ranger.

— Oh! je vais tout de suite frapper le grand coup : robe crème et nœuds ponceau... Si avec cela je manque mon effet!.. ce sera bien ta faute!..

— La faute de mon élégance, peut-être!

— Qui sait?.. avec ta petite grisaille modeste, tu es bien capable de m'éclipser, toi...

— Ne te moque pas, Colette... Ce n'est pas généreux...

— Je parle très sérieusement; tu ne te doutes pas comme tu es jolie!.. Tu ressembles... à un lis rose...

— Il n'y en a pas, mignonne.

— Il y en a un, à ma connaissance, et le phénomène sera visible aujourd'hui chez M. le conseiller Archibald Werner, mon grand-papa.

— Est-ce qu'il y aura beaucoup de monde ce soir?

— M. et Mme Sarlout et leur fille;... il paraît que c'est une beauté?..

— Je l'ai vue à la promenade, grande et blanche, blonde, avec un regard bleu, étonné et placide.

— Elle doit être riche, cette fille de raffineurs?

— On le dit.

— Bon!.. je vais pousser George à lui faire la cour... Ce sera un premier pas dans la diplomatie... Il y aura aussi un ou deux amis de grand-père,.. les plus jeunes de son répertoire, à ce qu'il m'a dit... Maintenant, descendons; je suis sûre qu'on nous attend.

On attendait, en effet, et l'arrivée des jeunes filles fut saluée par un murmure de satisfaction qui ressemblait un peu à un reproche :

— Allons, allons, mesdemoiselles, vous vous faites désirer... George, offre ton bras à Lise... Colette, je te présente le capitaine Bertrand d'Esparvis, le fils d'un de mes amis de collège. Miss Ellen, voici un jeune homme qui sera trop heureux d'être votre voisin de table... Le trop heureux jeune homme n'était autre qu'Arthur, qui déjà se dirigeait vers Mlle Victoria Sarlout, mais il avait été devancé par un substitut en lunettes.

Parmi toutes ces personnes, dont un grand nombre lui étaient inconnues, Lise avait été très heureuse de se trouver placée près de son ami d'enfance, George d'Aurevelle; il avait dix-huit ans; une moustache naissante donnait une expression virile à sa figure agréable, douce et ouverte. Assez timide, il était loin d'avoir l'aplomb de sa jeune sœur, mais, avec Lise, il se sentait en confiance et lui laissait voir sans détour combien il la trouvait gracieuse et séduisante dans son charme fin et candide. Elle riait naïvement sans attacher beaucoup d'importance à ses aveux, c'était

un jeu qui durait depuis leur jeune âge. — Que j'aime votre simple toilette et votre coiffure tout unie!.. Est-ce que le costume de Nicole vous plaît?.. Je le trouve prétentieux.

— Tout lui sied si bien!

— Non pas ce gros nœud rouge dans ses cheveux; il est trop lourd pour sa petite tête... Ne trouvez-vous pas?

Elle se pencha pour voir son amie, mais elle n'aperçut qu'un bout de moustache blonde qui faisait écran entre elles deux. Elle ne pouvait voir la figure, mais cette moustache, l'uniforme de chasseurs, un pressentiment aussi peut-être, lui firent deviner le jeune officier qui l'avait regardée si hardiment un jour à sa fenêtre.

— Qui donc cause avec Colette? demanda-t-elle.

— Bertrand d'Esparvis, le fils d'un vieil ami de mon grand-père. Il vient d'être tout récemment nommé capitaine au bataillon de chasseurs à pied.

— Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas, pensa-t-elle.

Elle eut un instant de trouble, bientôt calmé par la réflexion que le jeune officier n'avait pu l'entrevoir qu'une seule fois et si peu de temps!

Une pluie d'orage contraignit les convives à rester au salon après le dîner. M. Werner provoqua pour un duel au piquet son ami, M. Sarlout, un gros homme court, à ventre rebondi comme un coléoptère et dont la petite tête éveillée tournait et virait sans cesse d'une épaule à l'autre. Pendant cela, Mme Sarlout, grande et robuste dame, embreloquée d'or de la tête aux pieds, entreprenait Mme Werner sur des questions ardues d'économie domestique. Colette et ses deux jeunes compagnes, assises autour d'une table ronde, chuchotaient et riaient en attendant que les jeunes gens eussent achevé de fumer sous la véranda. Miss Ellen ensommeillée, feuilletait un album sur lequel, de temps en temps, son nez était précipité par une brusque secousse. Elle se réveillait alors et jetait au hasard quelque remarque étrange pour montrer sa vigilance.

— Comment trouvez-vous le substitut, monsieur Dumil? demandait Colette.

Victoria répondit : — Mon père pense que c'est un homme éminent.

— Éminent! c'est possible... Mais quand il darde sur moi son binocle en renfonçant son menton rasé dans sa cravate blanche, j'ai envie de crier : « Finissons-en! j'avoue... Je suis coupable! » Je n'aimerais pas un mari de cet air-là. Et toi, Lise?

— Je ne sais trop;.. son pince-nez m'empêche de voir sa figure.

Victoria reprit judicieusement : — Il paraît qu'il sera très riche, il est fils unique, et son père est maître de forges.

— Vous m'en direz tant!.. Et le capitaine d'Esparvis?

— Un bel homme... un beau nom et un titre... Seulement, beaucoup de sœurs et pas de fortune ! affirma Mlle Sarlout, fort renseignée sur la valeur comparée des jeunes hommes à marier.

Colette hocha la tête : — Mauvaise affaire !.. c'est dommage !.. il a grande allure avec sa haute taille mince et son nez d'aigle.

— Ho ! un nez de corbeau,.. je trouvais, hasarda miss Ellen, qui venait de se réveiller en sursaut.

— Vous n'avez donc jamais vu un aigle, miss Ellen ?.. C'est tout le portrait du capitaine Bertrand... Tenez ! regardez...

Elle avait pris un crayon, et sur un bout de papier s'amusait à des profils d'oiseaux fantastiques qu'elle coiffait d'un képi ; aucun ne ressemblait à M. d'Esparvis. Lise, plus adroite, attrapa du premier coup la ressemblance, et Colette, ravie, s'emparant du dessin l'eut bientôt orné de longues oreilles, de cornes et d'une immense queue de serpent enroulée en mille replis ; elle le compléta par une grosse pipe qui fumait comme un cratère. A travers ces embellissemens, la ressemblance persistait et était réellement d'un effet comique ; Colette, enchantée de son chef-d'œuvre, le montrait triomphalement aux grandes personnes groupées dans l'autre partie du salon : — Admirez, messieurs et mesdames, cet animal merveilleux,.. le grand aigle royal du Béarn !

— Bravo ! Charmant, en vérité ! s'écria une voie railleuse, et d'une main leste, M. d'Esparvis, qui venait de rentrer avec les autres jeunes gens, s'empara du dessin qu'elle s'efforçait vainement de cacher. — Hélas ! je me reconnais ! C'est bien moi ! Oserai-je demander quel est l'artiste ?

— C'est Lise... J'avais essayé inutilement... Elle a réussi du premier coup.

Bertrand salua ironiquement Lise, dont les joues brûlaient.

— Tous mes complimens, mademoiselle, pour ce petit bijou... C'est parfait !.. Mais..

Il prit un ton douloureux, tandis que sa moustache se retroussait dans une expression sarcastique.

— Pourquoi des oreilles d'âne, Seigneur ? Pourquoi des cornes et cette queue de reptile ?.. Que vous ai-je fait, ô ciel !

Horriblement décontenancée, elle répondit tristement :

— Les oreilles ne sont pas de moi, ni la queue, ni les cornes, c'est seulement le nez et la moustache.

— C'est bien dur ! qui m'eût dit quand je vous contemplais avec tant de plaisir à votre fenêtre, qui m'eût dit alors que ces beaux yeux cherchaient une victime ?

— Comment, comment ?.. Tu te mets à la fenêtre pour te faire regarder par le capitaine. J'en apprends de belles sur ton compte, s'écriait Colette très rieuse.

Impitoyable dans sa vengeance, M. d'Esparvis reprit :

— Mademoiselle Dauny daigne nous passer en revue chaque matin quand nous allons à la manœuvre ; c'est un honneur qui nous réjouit tous. Mais je ne croyais pas que ma chétive personne pût être l'objet spécial de sa contemplation.

— Ah ! tu regardes les militaires... Mademoiselle a du goût pour l'uniforme! Fi ! fi donc, Lisette !

Mais Lise ne riait pas, elle n'était pas éloignée de se croire à jamais perdue dans l'estime de M. et Mme Sarlout et de leur fille, qui la connaissaient à peine et devaient la juger inconséquente et hardie. Elle détestait Bertrand pour son indiscrétion et sa cruauté ; elle se détestait elle-même pour sa sottise. Comment n'avait-elle pas réfléchi qu'on pouvait l'apercevoir d'en bas à travers les lames mobiles de la jalousie ? Ainsi, chaque matin, il l'avait vue épiant son passage, il l'avait surprise dans sa niaise curiosité, et sans doute s'était moqué d'elle avec ses camarades. Son jeune cœur était gonflé d'amertume, elle n'osait lever les yeux ; quand elle s'y hasarda, le capitaine d'Esparvis avait disparu ; les charmantes « petites filles, » comme il le disait irrévérencieusement, et dont l'aînée, Victoria, avait à peine dix-sept ans, n'étaient pas d'assez haut goût pour lui faire oublier certain souper chez une dame en renom où il avait rendez-vous avec quelques amis.

Lise rentra chez elle humiliée et mécontente. Arthur aussi était mécontent, selon sa coutume. Il était de ceux que tout aigrit, que rien ne désarme, ni faveur, ni plaisir, ni bienfait. Ce soir-là, il était particulièrement amer ; on l'avait placé à table à côté de l'institutrice, et personne ne s'était occupé de lui. Aussi jugeait-il chacun avec rigueur ; les manières de Nicole lui semblaient impertinentes, celles de George trop guindées, Mlle Sarlout n'était qu'une oie empanachée, le substitut un fat solennel. Quant à M. d'Esparvis, il faisait bien de l'embarras pour un gentillâtre de Gascogne sans sou ni maille, obligé de vivre de sa solde.

— Qu'en sais-tu ? demanda Lise agacée.

— Est-ce qu'on ne sait pas tout à l'étude ?

III.

Lise vit son amie chaque jour pendant le mois de septembre, qui passa pour elle comme un seul jour de fête. La plupart du temps, elle rencontrait George. Mais, bien qu'elle fût souvent retenue à dîner chez ses voisins, elle ne revit pas le capitaine d'Esparvis. Chaque fois qu'elle arrivait, elle cherchait rapidement du regard sa hautaine et railleuse figure qu'elle redoutait d'aperce-

voir, et rassurée par son absence, elle ressentait pourtant un vague, indéfinissable sentiment de déception.

Dès les premiers jours d'octobre, le général d'Aurevelle vint rendre une visite de quelques jours à son beau-père et à sa belle-mère et remmena ses enfans. La triste Lise fit, le cœur gros, ses adieux à Colette et à George ; c'était sa jeunesse qu'ils emportaient avec eux pour toute une année. Il lui fallut reprendre, dans le maussade logis paternel, la chaîne des occupations journalières entre son père malade et sa mère toujours gémissante et lassée.

Cette année s'annonçait plus triste encore que les précédentes. Le seul instant agréable de la journée, c'était l'heure qu'elle passait chez Mme Werner à étudier sur le piano, à feuilleter la musique de Colette, se bercer de souvenirs et du délice d'une lointaine attente. Le reste du temps, dans la sombre maison paternelle, elle travaillait assidûment aux côtés de sa mère jusqu'au moment redouté où rentraient, muets, presque hostiles, son père et son frère. La santé de M. Dauny déclinait visiblement; c'était là encore un grand sujet d'inquiétude. Il se traînait à son bureau d'un pas de plus en plus trébuchant, et chaque jour alourdi ; sa haute taille oscillait péniblement sur les hanches comme une mâture trop chargée sous un coup de vent, et le soir il revenait s'asseoir en grelottant au coin du feu. Il restait là, tête basse, le regard éteint, morose, ne parlant pas, sauf par soubresauts irrités. Du reste, jamais une plainte sur son état dont il devait pressentir la gravité. Au moment du dîner, il roulait son fauteuil près de la table, mangeait languissamment; les repas s'écoulaient dans un silence gêné et une pénible contrainte. Malgré tout son désir de le distraire et de l'égayer, la pauvre Lise souvent ne trouvait rien à dire; il arrivait aussi que ses tentatives étaient récompensées par quelque rebuffade, quelque propos désobligeant de son frère, suivi aussitôt d'une dure riposte de M. Dauny. Plus insolent à mesure que les forces déclinantes de son père lui donnaient plus d'audace, Arthur mettait d'ordinaire une sorte d'affectation à se taire ; c'était la forme, prudente encore, de son insubordination. Il ne sortait de ce silence que pour rabrouer ou taquiner sa sœur. Mais il n'osait pas encore braver en face l'autorité paternelle ; il résistait en dessous, systématiquement, et chaque jour, empiétait sur les libertés usurpées la veille.

Soit que M. Dauny fût engourdi par son mal, plus indifférent ou moins perspicace, ces empiétemens et cette hostilité passaient quelquefois inaperçus; pourtant, ils tenaient Mme Dauny et sa fille dans une anxiété continuelle. Arthur avait pris peu à peu l'habitude de sortir tous les soirs ; souvent il rentrait tard et répondait de mauvaise humeur, avec une sécheresse provocante, aux ques-

tions, aux réprimandes de son père, qui tombait alors dans des impatiences, des colères funestes pour lui; chacune de ces crises le laissait plus abattu, et les forces dissipées en ces emportemens ne revenaient plus. Quand Lise en faisait le reproche à son frère, il haussait les épaules, protestant que le « vieux bonze » avait toujours été ainsi et qu'il vivrait cent ans avec ces airs d'agonie.

Tout ce long hiver fut empoisonné, pour les deux malheureuses femmes, par l'inquiétude et le chagrin. C'était après le repas du soir que commençait leur supplice. Quand il avait jeté sa serviette et repoussé bruyamment sa chaise, Arthur prenait sa casquette et sortait. Quelquefois, le père relevait la tête :

— Où vas-tu?..

Mais l'autre feignait de ne pas entendre et s'éloignait sans mot dire.

— Où va-t-il donc ainsi tous les soirs? reprenait le père agité. Courir les rues, les mauvais lieux, avec des chenapans, des drôles de son espèce.., apprendre le mal qu'il ne sait pas.., s'il en est toutefois qu'il ignore.

Et le pauvre homme continuait de se lamenter, tandis que, sans oser répondre de peur de l'exciter, la jeune fille rangeait d'une main légère, avec un pas discret, les objets de verrerie que sa mère lui passait, bien lavés et essuyés.

Quand tout était remis en place, tout vestige du repas soigneusement enlevé, elle posait une petite lampe sur la table et venait s'asseoir près du feu, à côté de son père, retombé dans son mutisme et qui suivait d'un vague regard les oscillations de la flamme. Quelquefois, il ouvrait son bureau, en tirait des papiers où il entassait des chiffres et des calculs : c'étaient les bons jours; absorbé par son travail, il oubliait l'heure et l'absence prolongée de son fils. M. Dauny tenait, en outre de sa place modeste à l'hôtel de ville, une sorte de bureau d'affaires assez difficiles à définir : sa clientèle se composait en grande partie de gens de la campagne qui venaient le consulter; il leur donnait des conseils qui n'étaient pas gratuits, apaisait leurs contestations, plaçait leur argent et leur prêtait au besoin. C'était le matin de bonne heure et les jours fériés qu'il recevait ses cliens. Le soir, il faisait ses comptes et mettait en ordre ses papiers. Très ferré sur le code usuel, il n'avait jamais donné prise à aucune plainte et parvenait, à force d'entente et de travail, à gagner pas mal d'argent sans mécontenter personne, apportant de l'exactitude et même de la probité dans un métier dangereux d'ordinaire pour la délicatesse.

Quand ses comptes étaient en règle, ou s'il se sentait trop las pour travailler, Lise s'offrait à lui faire la lecture. La mère alors, traînant la corbeille aux vastes flancs, commençait à ravauder, à

repriser. Peu importait à Lise le journal ou le livre choisi; l'essentiel, c'était de distraire un instant le mélancolique malade, de lui donner la douce fête d'entendre la voix de sa fille, de l'empêcher d'écouter l'horloge, dont le timbre grêle annonçait qu'une fois de plus Arthur était en retard. Et quelle tristesse quand, soulevant sa tête lourde, le père disait de sa voix sévère :

— Il n'est pas rentré?

— La pendule avance... gémissait la mère.

Et Lise reprenait en hâte sa lecture, pour couvrir le bruit accusateur du carillon du beffroi. Ou bien elle questionnait son père, s'efforçait de lui arracher quelque parole, de l'intéresser par des rappels du passé, le récit d'histoires qu'elle connaissait aussi bien que lui, mais qui écartaient pendant quelques instans la pensée fixe, obsédante. Elle s'ingéniait, s'animait, riait même, tandis que son regard anxieux suivait à la dérobée sur le cadran la marche égale et saccadée de l'aiguille. On gagnait ainsi des minutes, un quart d'heure, puis un autre; furtivement, la mère et la fille échangeaient des coups d'œil d'espoir, quand un pas retentissait dans le silence de la rue endormie, et de cruelle déception alors qu'il dépassait la maison et allait s'éteignant peu à peu. Le front moite d'impatience et de chagrin, Lise recommençait ses efforts, causant, lisant, jusqu'à ce qu'enfin, épuisée, à bout de forces, de ruses et d'idées, elle fût contrainte de s'arrêter, ou que le père irrité trahît enfin la brûlante préoccupation de tous par ces mots attendus et redoutés :

— Où peut-il être à pareille heure?

Souvent une partie de la nuit s'écoulait ainsi, entre ces trois êtres misérables, dans une décevante attente, avec des degrés divers d'inquiétude et d'impatience.

— Repose-toi, disait alors le père.

Et il retirait à sa fille le livre que ses mains tremblantes ne soutenaient plus qu'à peine. Le silence régnait ensuite, pénible, étouffant, de temps en temps interrompu par les mêmes mots :

— Mais où va-t-il ainsi? Que peut-il faire?

Ou par quelques sinistres prévisions qui glaçaient d'effroi les deux femmes :

— J'ai peur de l'avenir... Ce garçon-là finira mal!

Personne, pas même la mère, n'osait protester. Il y avait, en effet, quelque chose de redoutable dans ce jeune homme, presque un enfant, élevé près de sa sœur, entre son père et sa mère, quelque chose d'obscur, d'ignoré, de glacé; une partie de son âme profonde demeurait sourde, impénétrable... A quel moment cette âme d'enfant avait-elle échappé à ceux qui croyaient la connaître? Comment s'était-elle soustraite à l'action pénétrante de la famille?

Sous quel souffle desséchant s'était-elle refermée? A quelles influences avait-elle obéi? Aucun de ceux qui étaient là n'aurait pu répondre. Les heures de la nuit passaient, lentes et lourdes, sur des fronts pâlis par l'attente.

— Va dormir, ma petite, disait le père, pris de pitié.

Mais elle secouait la tête; elle ne voulait pas les quitter, ses pauvres parens dévorés de soucis, se reposer pendant qu'ils veillaient, jusqu'à ce qu'enfin le grincement d'une clé dans la serrure, le bruit de la porte extérieure prudemment refermée, un frôlement furtif dans le corridor, missent fin à cette veille douloureuse.

Quelquefois, exaspéré par une trop longue attente, M. Dauny appelait Arthur, l'obligeait à comparaître; il passait la tête dans l'entre-bâillement de la porte, à la fois craintif et insolent, murmurait de vagues excuses, de fausses raisons qui exaltaient jusqu'à la fureur le mécontentement du père. Il y avait alors d'affreuses scènes, dont tous sortaient brisés.

Le lendemain, il fallait recommencer.

Tout glissait sur Arthur : ni menaces, ni prières, ni promesses, ni sévérité, ni tendresse ne le touchaient. Aucun des ressorts humains n'agissait en lui pour le bien. Il s'enfonçait chaque jour davantage dans ses habitudes dissimulées et retournait quand même à ses mystérieux plaisirs. On ne savait rien de ses relations, on ne lui connaissait pas un ami, depuis qu'Arsène Lassagne avait disparu. Où passait-il ses longues soirées? Que pouvait-il faire sans argent? Il ne gagnait rien encore et son père lui mesurait strictement sa dépense. Il lui arrivait bien d'arracher en cachette quelques sous à sa mère ou à sa sœur; c'étaient des ressources insignifiantes, bonnes tout au plus à payer ses cigarettes. Quelles gens voyait-il, si misérables qu'ils échappaient, par leur bassesse, à toutes les investigations? Lorsqu'on pressait Arthur, il mentait, citait au hasard quelque nom d'ancien camarade de collège ou celui d'un des clercs de l'étude; on apprenait ensuite que le jeune homme nommé par lui n'habitait plus le pays, ou qu'il se trouvait, ce même jour, dans un lieu tout différent. Il fallait se résigner à cette existence clandestine, effrayante.

Ce fut un terrible hiver, sous le calme apparent d'une vie retirée et paisible. Rien ne transpirait au dehors; les victimes cachaient soigneusement leur blessure. De tous, ce fut le père encore qui souffrit le plus.

IV.

Lise allait chaque jour chez ses bons voisins, sous prétexte de musique; c'était le seul moment où son pauvre jeune cœur, con-

traint et meurtri, s'épanouissait un peu. Elle trouvait un plaisir sans fin à parler de Colette avec le grand-père et la grand'mère, qui s'y prêtaient très volontiers; on lisait ses lettres, on s'amusait de ses espièglerie, des plaisantes caricatures qu'elle envoyait de son couvent. Quelquefois, Lise aidait Mme Werner dans ses grands rangemens domestiques, ou bien elle recopiait, de sa fine et nette écriture, quelque pièce importante pour le conseiller.

Un jour qu'elle entrait tout épanouie et gaie dans le salon, elle se trouva face à face avec M. d'Esparvis, debout devant la cheminée. Il était seul, et le premier mouvement de Lise fut de fuir; mais comme il s'avançait vers elle, elle s'arrêta hésitante :

— Mme Werner va descendre à l'instant, mademoiselle; elle achève une lettre.

Aussitôt, il ajouta :

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous apercevoir... Vous n'aimez donc plus à regarder courir les chasseurs?

Elle secoua la tête.

— Je suis corrigée.

— Et moi, je suis très justement puni.

Elle était restée debout près de la porte d'entrée, intimidée, retenue seulement par la crainte de se montrer sottement prude. Le jeune capitaine l'observait, la trouvait pâlie, plus touchante peut-être, plus délicatement jolie.

— J'espérais vous rencontrer cet hiver dans quelques salons, reprit-il pour ne pas laisser le silence s'établir, car il la voyait toujours prête à se sauver.

— Je ne vais jamais dans le monde... nous vivons très retirés.

— C'est dommage! Vous devez aimer la danse, pourtant, à votre âge et charmante comme vous l'êtes...

Elle rougit violemment.

— Mon père est malade.., très malade, j'en ai peur... et je ne songe guère au bal, je vous l'assure.

— Je sais que M. Dauny est malade... Mais il est ainsi depuis de longues années, n'est-ce pas?

Elle s'étonna qu'un détail d'un si mince intérêt pour lui se fût fixé dans sa mémoire et lui en sut gré.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir? demanda Bertrand en lui avançant un siège. J'espère que je ne vous fais pas peur?

Il lui faisait une peur extrême, au contraire, mais elle était trop timide pour ne pas chercher à le cacher; elle s'assit loin de lui, en murmurant quelques mots sur le retard de Mme Werner. Bertrand sourit :

— Elle m'a demandé seulement deux minutes de patience... Je

lui ferai crédit maintenant tant qu'elle voudra... J'ai tant à cœur de profiter de l'occasion qui m'est offerte pour effacer la mauvaise opinion que j'ai dû vous donner de mon caractère... et pour y substituer, si vous le voulez bien, un peu de... sympathie.

— De la sympathie?.. A quel propos, monsieur?

Malgré son inexpérience, Lise sentait vaguement que les paroles et le ton du jeune officier étaient un peu différens de ce qu'ils auraient été, s'il s'était adressé à Nicole d'Aurevelle ou à Victoria Sarlout. Il y avait une nuance de familiarité et de hardiesse qui la froissait. Il reprit aussitôt :

— J'aurais dû dire de la bienveillance... Mais les sentimens qu'on éprouve avec force, on voudrait les inspirer aux autres, et... vous ne me défendez pas, j'espère,.. une sympathie respectueuse?

Lise eut un instant la tentation de quelque verte et mordante réplique, à la façon de sa brillante amie Nicole. Mais un secret conseil de son âme fière l'avertit que l'impertinence provoque et encourage plus qu'elle n'impose, et ce que Nicole d'Aurevelle, riche et bien posée par sa famille dans le monde, pouvait se permettre impunément, elle devait, elle, se l'interdire. Ce fut donc avec une dignité très douce qu'elle répondit :

— Je n'ai rien à prétendre sur vos sentimens, monsieur... Il suffit qu'ils ne s'écartent pas du respect dont vous voulez bien m'assurer. Je vais voir décidément ce que devient ma bonne amie.

Elle se leva avec une simplicité gracieuse et se dirigea vers la porte.

— Oh! la jolie enfant! pensa le capitaine, et fière!.. Mais elle ne va pas me quitter ainsi... De grâce! mademoiselle, aurais-je eu le malheur...

Il n'acheva pas; dans son impétuosité, il venait, d'un brusque coup de coude, d'enfoncer le globe de la pendule, un beau globe de verre oblong qui recouvrait un cavalier en or, avec une lance d'or, sur un cheval également d'or qui bondissait par-dessus un monstre de bronze vert tortillé sous ses pieds, et dont la gueule ouverte attendait depuis des années la lance que saint George se préparait à y enfoncer. Bertrand et Lise restèrent muets d'horreur devant les mille éclats du globe qui jonchaient le tapis. Au même moment apparut Mme Werner, empressée et s'excusant affectueusement de sa longue absence.

— Bonté céleste! qu'est-ce que cela? Mon beau globe!.. ma belle pendule... Quelle affreuse catastrophe!

— Vous me voyez, madame, désespéré... J'étais devant la cheminée... Un mouvement irréfléchi...

— Ah! c'est vous qui avez fait ce chef-d'œuvre?.. Je vous fais

mon compliment... Debout, le dos au feu, n'est-ce pas? Les hommes ont la rage de chauffer les basques de leurs habits... Cela vous apprendra à vous asseoir tranquillement dans un fauteuil... Ma pauvre pendule! Le premier objet d'art de notre ménage! Cinquante-trois années de service sans une fêlure...

— J'espère, madame... que le modèle de ce beau globe n'est pas perdu... J'écrirai à Paris, et, dans quelques jours...

— Je vous le défends bien!.. Il ne manquerait que cela... pour vous brouiller avec moi définitivement.

— Ne pourrait-on pas le raccommoder?.. demanda timidement le capitaine, qui retenait avec peine une grande envie de rire devant toute cette désolation pour quelques tessons de verre...

— Ah! ah! ah!.. le raccommoder!.. Je voudrais vous y voir, avec vos grands bras et votre grand sabre...

Mme Werner était une toute petite femme maigre, à qui des yeux gris à fleur de tête, un petit nez aigu, la bouche et le menton fuyans, donnaient un profil assez analogue à celui d'une fouine. Elle avait une voix aigrelette qui mordait sur les nerfs, un regard fureteur qui ne laissait échapper ni un grain de poussière, ni une toile d'araignée; une humeur grondeuse, parfois revêche, le trait à l'emporte-pièce, et avec tous ces signes apparens de désagréable caractère, un cœur d'or, d'une générosité inouïe, d'une charité prodigue et discrète. Son mari l'aimait, ses domestiques lui étaient dévoués, bien qu'elle exerçât une surveillance minutieuse et même taquine et qu'elle bousculât journellement le vieux ménage qui la servait depuis plus de trente ans. Il lui arrivait même de mettre le mari ou la femme à la porte dans un moment de colère, ce qui n'empêchait pas l'expulsé de continuer tranquillement son service, comme si de rien n'était. La plupart du temps, elle ne le remarquait pas; si cependant le mécontentement persistait et qu'elle s'écriât, à la vue du délinquant :

— Comment!.. encore ici, Lotte?.. Je ne suis donc plus maîtresse chez moi! — Lotte se contentait de répondre avec calme :

— Qu'est-ce que deviendrait madame, sans nous? Madame croit-elle qu'on a si peu de cœur que de l'abandonner?..

Et la paix se faisait sur cette bonne parole. Dans les grandes circonstances, le coupable montait se cacher au grenier; c'était alors M. Werner qui se chargeait des négociations.

Ce fut lui, cette fois encore, qui dénoua le drame; il vit d'un coup d'œil les débris épars, la figure courroucée de sa femme et la physionomie confuse du jeune officier.

— Eh bien! quoi? ma bonne... Il a donc enfin disparu, cet affreux globe qui déshonorait notre beau saint George!.. Vois

comme il brandit sa lance crânement, maintenant qu'il est débarrassé de son bocal!

— Un bocal! Monsieur Werner... voulez-vous m'exaspérer?..

— Rien ne me ferait plus de peine, ma bonne amie... Bonjour, Lisette... Bonjour, capitaine!

— Monsieur... ma confusion est inexprimable, car je suis l'auteur de ce désastre...

— Eh bien! mais... il faut expier ce forfait... Vous n'en serez pas quitte à bon marché... Et d'abord... aux arrêts, capitaine.., aux arrêts forcés... Désarmez-vous et prenez votre parti d'être notre prisonnier tout ce soir... Voici un fauteuil où vous serez à l'aise pour méditer votre crime, pendant que Mme Werner commandera le repas des prisonniers... un brouet noir, qui fasse regretter la soupe de la cantine... et quelque oiseau de basse-cour... bien maigre, pour ajouter au repentir. Et aussi un petit plat sucré.., très peu sucré..., pour cette jeune criminelle...

— Moi, je suis innocente, mon parrain.

Lise donnait volontiers ce nom à M. Werner, bien qu'il ne lui appartînt pas.

— Innocente?.. Est-ce bien sûr?.. As-tu des témoins?..

— M. d'Esparvis.

— Témoin suspect, intéressé... En fourrière, mademoiselle, pour complicité involontaire... Il y a comme cela une foule de crimes dont les jeunes personnes se rendent coupables sans le savoir, et qui méritent un châtiment exemplaire.

On fit prévenir Mme Dauny que sa fille ne rentrerait pas pour dîner, et Lise, enchantée de cette petite fête improvisée, passa une demi-journée délicieuse. Comme on n'était que quatre, la conversation resta générale. M. Werner raconta des souvenirs de son jeune temps, quand il était élève à Louis-le-Grand avec le père de Bertrand, et plus tard quand il faisait son droit, et que son ami était à Saint-Cyr, leur intimité joyeuse jusqu'au jour où la révolution de juillet les avait jetés dans des camps opposés. M. d'Esparvis avait brisé son épée plutôt que de servir l'usurpateur; lui, au contraire, avait sympathisé d'intention, sinon de fait, avec les héros du moment.

Bertrand, à son tour, parla de son père, de sa vie, de ses soucis avec sa nombreuse famille et de modestes revenus; il parla de ses cinq sœurs confinées dans un fond de campagne, soumises à un vrai labeur d'ouvrières, sans autre joie que la consolation de le savoir bien portant et heureux, lui, l'héritier du nom et l'orgueil de tous. Deux d'entre elles avaient perdu courage et s'étaient réfugiées au couvent comme en un lieu de délices. Il disait tout cela simplement, avec ce ton sec, presque gouailleur, qui lui était ha-

bituel; mais la voix un peu altérée, comme étranglée, révélait l'émotion contenue. Lise écoutait, très intéressée, demandait des détails sur ces jeunes filles sans mère, plus à plaindre qu'elle encore. Quel dommage, pensait-elle, que le Béarn soit si loin du Nord! Elles se seraient comprises et aimées, bien sûr, les sœurs de Bertrand et elle.

Après le dîner, tandis que Mme Werner serrait les flacons, les verres à liqueur et s'agitait dans l'office, M. Werner s'était assoupi dans son fauteuil; Bertrand se pencha vers Lise :

— M'avez-vous pardonné? demanda-t-il d'une voix très basse.

— Quoi donc?

— Mais tout ce qui vous a déplu en moi... N'ai-je pas vu tantôt, sur votre front toujours si doux, un nuage de mécontentement?.. Sans le vouloir, vous avais-je offensée?

— Je ne m'en souviens pas, répondit-elle avec un sourire naïf; l'affreuse catastrophe de la pendule m'a ôté la mémoire.

— Et vous a condamnée à partager ma captivité.

— Le châtiment ne m'a pas semblé cruel; j'aime tant cette maison...

— Moi aussi!.. Je voudrais qu'il y eût ici autant de pendules à démolir qu'il y a de jours dans l'année... Vous ne sauriez croire comme c'est bon, un dîner de famille, tout simple, tout intime, pour nous autres pauvres soldats de garnison, tristes oiseaux de passage à qui l'on ouvre seulement, — et avec quelles précautions! — la porte banale des réceptions de gala... Il me semblait être, tout à l'heure, chez mon père, — sous le toit branlant de la Calende... auprès de mes sœurs...

— Vous les aimez beaucoup?

— Sans doute... Tout ce pauvre monde me tient au cœur... Il m'est doux et triste en même temps d'y penser... A mon vieux père, que ronge son oisiveté forcée... et surtout à mes sœurs, ces chères filles, vieillies sans avoir été jeunes... fanées sans avoir été touchées un seul jour par cet avare rayon... qu'on appelle le bonheur...

— Bien peu de gens sont heureux, je crois, soupira Lise.

— Peut-être... Mais il y a pour beaucoup des instans qui reposent... de courtes haltes entre la fatigue de la veille et la dure étape du lendemain... Ne croyez-vous pas qu'une soirée comme celle-ci rafraîchit et renouvelle les forces?

— C'est vrai!

— Alors, j'espère que cette seconde rencontre vous laissera un meilleur souvenir que la première... Avouez que vous m'aviez trouvé abominable...

Un ronflement retentissant du dormeur le réveilla en sursaut et sauva Lise de répondre.

— Hé!.. j'ai failli m'endormir, je crois?

— Je le crois aussi, mon bon parrain.

— Eh bien! mes enfans, il est tard... Voici l'heure de s'aller coucher... Capitaine, je vous rends votre épée... Et toi, petite, il me semble que ton frère t'oublie.

— C'est vrai... il est en retard.

En elle-même, elle pensa qu'elle aussi avait oublié l'heure, et elle sentit une grande indulgence pour Arthur.

On appela Baptiste, chargé de la reconduire; le conseiller la baisa au front tandis que Mme Werner croisait avec soin son châle et nouait les rubans de son chapeau.

— Prends garde d'avoir froid... Ne va pas t'enrhumer, on ne te laisserait pas revenir, disait-elle en ajoutant, par précaution, quelques épingles.

La courte éclaircie ouverte dans son ciel d'hiver venait de se refermer déjà, et ce fut le cœur douloureusement serré qu'elle rentra dans la salle basse où, près de la petite lampe fumeuse, à côté de leur feu de charbon éteint, se tenaient, silencieux et mornes, son père et sa mère. Il lui fallut bien répondre à la muette interrogation de l'une, à la rude question de l'autre, qu'Arthur n'était pas venu la chercher. Mais aussitôt elle s'empressa de raconter les menus incidens de la journée, s'y arrêtant avec détail, essayant d'arracher un sourire à la bouche sévère de son père, et recommençant sans reprendre haleine, pour ne pas entendre ce gémissement éternel, monotone :

— Que fait donc ce malheureux?

Et quand, enfin, la tête lasse de son père s'abattit sur sa poitrine et qu'il tomba dans une vague somnolence, les deux femmes restèrent en face l'une de l'autre sans oser remuer, retenant leur souffle, avec l'expression navrée de leurs visages tirés par la fatigue, jusqu'à ce que le grincement circonspect de la clé dans la serrure et le frôlement furtif d'un pas dans le corridor leur arrachassent un soupir de soulagement. M. Dauny releva la tête.

— Il n'est pas rentré?

— Mais si, mon père...

— Il n'y a pas longtemps, alors!.. Et voici deux heures du matin...

— Il est rentré depuis quelque temps, mon ami; nous ne voulions pas t'éveiller, répondit audacieusement la mère.

Un bougeoir à la main, Lise prit les devans, se retournant pour éclairer son père, dont les pieds lourds traînaient et buttaient à chaque pas. Un baiser, une caresse sur ses doux cheveux bruns, et Lise, enfin libre, arrivait à la chambre de son frère, qu'il lui

fallait traverser pour gagner la sienne. Elle en éprouvait d'avance un malaise. Arthur était si maussade, si agressif quelquefois! Il s'était jeté sur son lit comme harassé de fatigue et semblait dormir; déjà, sur la pointe du pied, elle s'avançait sans bruit, de peur de l'éveiller. Elle ne put s'empêcher de s'arrêter un instant, pourtant, devant ce visage pâle, dont les lignes pures, régulières, avaient dans le sommeil une expression plus douce qui l'attendrit.

— Il n'a cependant pas l'air méchant, pensait-elle.

C'étaient ses yeux, peut-être, d'un bleu si pâle et si froid, qui lui donnaient l'air dur; ils étaient fermés, et ses paupières meurtries, l'épaisse frange de ses cils noirs, faisaient comme un trou d'ombre dans cette figure de marbre.

— Pourquoi me regardes-tu? demanda-t-il en se dressant brusquement.

Et aussitôt apparut le regard glacial, éteint, qui s'opposait comme un mur à toute tentative pour pénétrer en lui.

— Qu'est-ce que tu viens épier ainsi?

— Je ne songe pas à t'épier. Je craignais que tu ne fusses souffrant... Tu n'es pas venu me chercher, ce soir, chez nos voisins...

— Comme un laquais à tes ordres, n'est-ce pas? Non, je n'y suis pas allé. Après?

— Je suis bien aise qu'il ne te soit rien arrivé.

— Arrivé?.. Qu'est-ce qui peut m'arriver, à moi? Je me suis amusé avec mes amis... Voilà!

— Bonsoir, Arthur.

Elle s'approcha pour l'embrasser, mais il détourna la tête de façon que les lèvres de Lise n'effleurèrent que ses cheveux pommadés et parfumés.

— Et qui y avait-il chez les Werner? demanda-t-il aigrement.

— Personne... que M. d'Esparvis.

— Ah! ce don Juan, M. le baron Bertrand d'Escarbagnas. Mazette! tu as de la chance d'être appelée à contempler un baron mangeant son potage.

— Ce n'est pas la première fois...

— Et que disait-il, M. le baron, des choses surprenantes, admirables et aristocratiques?..

— Il parlait de sa famille, de son père, de ses sœurs, qu'il aime tendrement...

— C'est fort édifiant... Cela fait bien dans la perspective, les beaux sentimens... Il vaudrait mieux peut-être en dire moins long sur ses sœurs et ne pas entretenir des filles à leurs dépens,.. ni perdre leur argent au baccarat... Tu en doutes? Tu te figures

peut-être qu'il vit comme un chartreux, ce grand gaillard à moustache rousse! J'en sais long sur son compte, et, quand tu voudras, je te régalerai de ses petites histoires.

Ce fut le dernier mot de la journée.

— Que m'importe! après tout, pensait Lise en s'endormant.

V.

La sombre vie étroite se referma sur elle comme un caveau; jamais rien d'épanoui ni de libre dans ces heures lentes et ces jours disputés à l'ennui par l'anxiété. Une constitution, même robuste, eût à la longue fléchi. Lise, très délicate, mal affermie dans la première efflorescence de la jeunesse, commença de s'étioler. Il se glissa dans l'éclat juvénile de son teint des pâleurs de cire alternant avec de soudaines rougeurs; elle s'alanguit dans des énervemens silencieux, de longues songeries sans direction précise, dans un attendrissement doux qu'éveillaient en elle les muettes splendeurs du ciel nocturne ou le soupir sanglotant de la bise d'hiver. Elle rêvait de solitude, de larges espaces inconnus où elle aimerait à s'enfoncer seule, dégagée de tout souci et de contrainte, vers l'inconnu, vers l'avenir, que ce fût le bonheur ou la tombe.

Lise, comme tous les êtres au cœur doux, ne se plaignait jamais; seulement son esprit se réfugiait dans le rêve, dans l'indéterminé, et s'y abandonnait avec une insouciance candide. La première jeunesse seule a cette intrépidité dans l'attente sans objet, dans l'espoir sans raison, d'autant plus enivrant que les réalités immédiates sont plus dures; c'est le jet de la sève qui cherche sa voie parmi les obstacles.

Le corps et le sang ne se nourrissent pas de rêves, et dans cette captivité sans air, presque sans lumière, sans aucun des luxes innocens de la vie, ses forces déclinaient. Habitués à la voir, exacte et sereine, accomplir sans murmurer sa tâche quotidienne, le père et la mère remarquaient à peine ce déclin. Son vieil ami, M. Werner, s'inquiéta le premier.

L'hiver était passé; de joyeux rayons printaniers entraient dans la salle basse, à travers les rideaux jaunis, faisaient ressortir l'aspect fané de la tenture de papier vert déteint, l'usure des meubles, tout l'ensemble étriqué et banal; ils rendaient visibles aussi les ravages de cet interminable hiver sur le visage de Lise, plus transparent, et comme illuminé du dedans par cette lente fièvre nerveuse, qu'allument des émotions vives souvent répétées. Ces ravages se voyaient plus clairement encore sur le front creusé du père, dans son attitude souffreteuse et grelottante. Il lui avait fallu

renoncer à aller à l'hôtel de ville; ses affaires personnelles, ses comptes, si bien tenus autrefois, le fatiguaient et le rebutaient. Le médecin, à bout de conseils, prescrivit un changement d'air, un séjour de quelques semaines à la campagne. M. Werner possédait, à quelques lieues de la ville, une petite ferme qu'il mit avec une simplicité cordiale à la disposition de ses voisins, bien persuadé que Lise profiterait mieux encore que son père de cet arrangement. Contrairement à toute attente, M. Dauny accepta cette offre; son caractère changeait, et ce n'était pas un des moindres symptômes de l'aggravation de son état.

Un jour fut choisi pour aller visiter la Berterie, s'assurer des dispositions du local, des objets qu'il conviendrait d'emporter, et prendre connaissance des ressources. Ce fut un clair matin de Pentecôte que Lise, de bonne heure éveillée par l'impatience, s'habilla lestement pour aller avec sa mère entendre une messe matinale avant le départ.

Depuis quelque temps, Arthur ne les accompagnait plus à l'église, il se refusait à toute pratique religieuse, objectant insolemment l'exemple de son père. Indifférent ou incrédule, M. Dauny, comme bien d'autres, aurait souhaité que son fils restât soumis à la discipline catholique. Il l'avait longtemps exigé par un acte de volonté illogique, sans réfléchir que le jour où cette inconséquence frapperait son fils, l'autorité paternelle en serait à jamais ébranlée, et non pas seulement sur ce point spécial : le caprice et l'arbitraire n'obtiennent pas le respect. Mécontent de lui-même, M. Dauny supportait impatiemment la résistance d'Arthur. La journée commença donc par une aigre réprimande au sujet de la messe, à laquelle Arthur riposta avec insolence. Ce fut seulement lorsqu'elle se trouva assise sur un petit strapontin, en face de son père et de sa mère, dans la légère voiture de M. Werner, que la poitrine oppressée de Lise se dilata largement et que ses nerfs se détendirent sous la fraîche morsure de l'air matinal. Sur le siège, M. Werner, assis près d'Arthur, le laissait complaisamment conduire le docile Lindor, un petit bidet bien membré et solide qui trottait d'un bon pas. Tout le monde était content.

En quelques tours de roues on gagna la porte de ville, le pont-levis résonna sous le sabot sec de Lindor; bientôt, les enceintes successives des fortifications furent franchies, et l'on entra dans la vaste plaine. La route, poudreuse et noire, s'étendait toute droite à travers les blés verts, les champs d'œillettes et de betteraves. Une pluie d'étincelles semblait jaillir du soleil.

Lise, adossée au siège de la voiture, voyait à chaque tour de roue la ville s'abaisser et disparaître peu à peu; bientôt elle n'aperçut plus que la tour massive de l'église et les découpures légères

du beffroi; puis ce ne fut plus qu'une ligne, puis un point, puis rien... Une sensation nouvelle et vive de liberté s'empara d'elle, et cette impression était si délicieuse, qu'elle ressentait un déplaisir quand M. Werner attirait son attention sur quelque village dans la plaine. Les minces filets de fumée bleuâtre qui montaient tout droits dans la sérénité de l'air lui rappelaient les tracas, les soins du ménage; elle s'en détournait pour suivre d'un regard ravi le vol élancé des fines alouettes, perdues si haut dans l'air bleu où frémissaient leurs petites ailes étendues. Et les notes claires de leur hymne au printemps, qui tombaient du ciel comme des perles de cristal, et les joyeuses sonneries des cloches, balancées dans l'espace, lui étaient une jouissance infinie : « Que c'est grand! que c'est beau! » disait-elle avec de longs soupirs enivrés. Rien n'est moins beau pourtant, au sens pittoresque du mot, que ce riche pays de la Flandre française, avec ses grasses cultures se succédant l'une à l'autre, uniformément; mais la pauvre Lise, qui n'avait jamais dépassé les glacis de sa ville natale, succombait sous un flot d'impressions neuves. Elle ne parlait pas, pensait à peine, tout entière livrée à la sensation puissante de la vie physique.

Le trajet fut trop court à son gré.

M. Werner, appelé par une affaire litigieuse dans un bourg peu éloigné de la frontière, devait laisser la famille Dauny à la Berterie et ne la reprendre que le lendemain de bonne heure. Mais comme rien n'était prêt à la ferme pour héberger les voyageurs, il avait été convenu qu'on y passerait la journée, pour revenir dîner et coucher dans une auberge voisine, connue dans le pays sous le nom de la Ville-aux-Merles, et où il était de mode de faire, pendant la belle saison, des parties de plaisir. Tout pour Lise était enchanteur dans ce projet, dans tous ces hasards courus à la fois d'un déjeuner campagnard, d'une journée en plein champ et d'un lit d'auberge. On jugea prudent de commander d'avance le dîner et de retenir deux chambres à la Ville-aux-Merles. La voiture s'arrêta à la lisière d'un petit bois de hêtres, plantés en quinconces, au milieu duquel s'abritait l'auberge; dans une large cour fermée d'un grillage en bois, s'ébattaient des volailles, des nichées de petits poussins gloussans et piaillards; des oies solennelles se dandinaient en caquetant à grand bruit, et, par bandes, les canards, marchant à la file, s'en allaient, affairés, se baigner au dehors dans une mare ombragée de sureaux, où des ronces en fleurs trempaient leurs longues traînes épineuses. Sur la lisière du bois, un jeu de boules et quelques berceaux, divisés en compartimens comme des cabinets de bain, décorés de tables et de bancs de bois, invitaient le passant à de rustiques délices. Il y avait, à

la vérité, un air de bienvenue et d'aisance dans ce lieu de plaisir champêtre. Sur le corps de logis principal, une glycine en fleurs jetait ses grappes odorantes, et, sous les fenêtres, deux plates-bandes, entourées d'une double bordure de thym et de lavande, offraient un fouillis de rosiers, de juliennes et de toufles de lis blanc, dont le parfum capiteux se mêlait aux émanations plus substantielles et chaudes de la cuisine.

Le bon conseiller avait lestement sauté à terre et s'était précipité dans l'auberge pour commander et prendre à sa charge le repas du soir pendant que Lise et sa mère aidaient M. Dauny à descendre et assuraient ses pieds chancelans. Arthur, resté sur le siège, maintenait Lindor et s'étudiait à des attitudes de gentleman. L'excellent conseiller ne tarda pas à revenir et reprit sa place sur le siège :

— J'emmène Arthur, si vous voulez bien me le confier, dit-il; nous avons comploté cela ensemble pendant la route... Cela lui fera voir du pays.

— Irez-vous jusqu'à la frontière? demanda Lise, pour qui ce mot de frontière avait je ne sais quel sens magique, mystérieux; il lui semblait qu'au-delà de cette ligne idéale qui limite la France commençait réellement l'inconnu.

— Un peu au-delà.

— Quelles heureuses gens vous êtes!

— Eh! quelle idée te fais-tu, pauvrette?.. De l'autre côté de la frontière comme de celui-ci, il y a des champs, des blés, des betteraves et du charbon... Le soleil n'y tient pas plus de place qu'ailleurs,.. ni le bonheur non plus... Allons! au revoir; à demain,.. de grand matin, vous savez!.. Il faut que je sois à l'audience à dix heures. Bon appétit... On a bien vidé le coffre, je suppose... Je n'emporte rien?

— Nos cœurs, dit-elle en appuyant le bout de ses doigts sur ses lèvres...

Arthur tenait les rênes; renversé en arrière, avec une nonchalance satisfaite, il taquinait de la mèche du fouet le pacifique Lindor pour lui donner des airs de *piaffe*.

— Allons, mon garçon,.. en avant!..

Il fit claquer sa langue et sans même tourner la tête vers ceux qui restaient, il partit avec M. Werner au grand trot du cheval. Lise fut frappée de la satisfaction orgueilleuse qui éclatait sur son visage : — Pauvre Arthur! pensa-t-elle; il lui siérait d'être riche!

La même pensée était venue au père : — Voilà ce qu'il faudrait à ce beau monsieur-là, grommela-t-il un peu amer et pourtant flatté, car au fond il lui trouvait un air *distingué*, l'air d'un grand seigneur; il lui faudrait des rentes, des chevaux,.. et le reste!..

— Que veux-tu ! soupira la mère ; pour être pauvre, on n'en est pas moins jeune !

On s'achemina lentement vers la Berterie, à travers le bois, sous la conduite d'un jeune garçon qui portait les provisions. C'était une jolie ferme au bord d'un chemin, planté de peupliers qui répandaient une odeur de baume, et dont le feuillage tremblant palpitait sans fin avec un bruit d'ailes. Tout autour, à perte de vue, la vaste plaine verdoyante, uniformément plate, sauf d'un côté où dans un pli de terrain coulait un ruisselet à travers les plantes d'eau et les cressons, sous un couvert de saules tordus et renversés qui entremêlaient leurs feuillages. Ce fut sur la pente de ce petit vallon qu'on déjeuna au bruit lointain de la ferme. Le meuglement des bestiaux, la voix chevrotante des moutons, le caquetage de la basse-cour, formaient, avec le modeste clapotis du ruisseau, les rumeurs chantantes des insectes et le chuchotement du vent dans les feuilles, une harmonie d'un calme souverain.

Après avoir tiré du panier un pâté dans une belle croûte dorée et deux bouteilles de vin vieux, Lise courut à la ferme, d'où elle rapporta successivement des œufs, du laitage, sur l'herbe molle où la menthe froissée et le serpolet exhalaient des senteurs capiteuses ; elle les disposa de son mieux à la portée de son père ; pour la première fois depuis des années, le triste visage ravagé semblait s'éclairer et se détendre. Ces trois cœurs, douloureusement muets d'ordinaire, s'ouvrirent ce jour-là et se fondirent en confidences et en projets. Oh ! la belle journée et qu'elle passa vite ! Le soleil baissait ; il fallut songer à gagner la Ville-aux-Merles ; la distance était courte, mais M. Dauny se sentait fatigué. Il s'était donné un mouvement inaccoutumé, avait visité la ferme, pris des mesures, ayant à cœur tout à coup sa prochaine installation qu'il désirait maintenant avec une impatience de malade. Cependant, il put revenir sans trop de peine par le sentier sous bois, dans le jour tombant, et la tiède fraîcheur qui montait de la terre.

L'aspect de la Ville-aux-Merles avait bien changé depuis le matin ; la cour était encombrée de voitures, la plupart fort rustiques, une grande victoria et un break rangés côte à côte en un coin avaient dû amener quelque société de la ville. Au fond des écuries ouvertes, des palefreniers s'empressaient autour des chevaux ; un bruit de boules qui s'entre-choquent et de verres heurtés arrivait des tonnelles. Dans la maison, les servantes couraient rouges et agitées avec des assiettes, des verres, des piles de napperons et de serviettes en grosse toile qui exhalaient au passage une odeur de lessive. Au rez-de-chaussée, une nombreuse société villageoise offrait à deux nouveaux époux un plantureux retour de noces. Ils menaient grand bruit et, par la porte ouverte, les fortes voix, montées à un

diapason aigu, s'envolaient avec le fumet des ragoûts, des spiritueux et du tabac; la cuisine, où s'élaboraient les mystères odorans de tous les dîners, avait été envahie par des rouliers, des paysans, quelques colporteurs et les cochers des voitures stationnant dans la cour; ces braves gens mangeaient et trinquaient assis sur des bancs autour de la longue table de chêne et semblaient parfaitement satisfaits de leur sort malgré le grand feu qui les rôtissait en même temps que les gigots et les volailles.

Une servante conduisit les nouveaux-venus au premier étage, dans l'appartement qui leur avait été préparé, composé d'une chambre et d'un petit cabinet avec un lit pour Lise. Le couvert était mis dans la grande chambre, une pièce longue, éclairée par deux fenêtres sur la cour, les murs en étaient tapissés d'un papier grossier où, devant une pagode, un Chinois et une Chinoise s'éventaient en chassant des papillons; Chinois et pagodes se reproduisaient à l'infini et finissaient par obséder l'esprit. Un grand lit encadré par des rideaux de coton jaune, à cheval sur une lance dorée, une commode ornée d'une cuvette et d'un pot à l'eau en faïence épaisse, des flambeaux de verre coulé et deux gros coquillages béans dans une sorte de rictus stupide sur la cheminée fermée d'un paravent de papier où s'étaient installés quatre pagodes et huit Chinois, tel était le mobilier; il y avait aussi un étroit miroir encadré de faux palissandre dans lequel on se voyait en vert avec une figure démesurément longue. C'était là qu'allait s'achever dans la vulgarité la plus déplaisante ce jour passé parmi les suaves délices des champs et des bois.

— C'est triste d'être enfermée là dedans, disait Lise; j'aimais bien mieux la ferme.

Elle alla s'accouder à la fenêtre, pour se distraire de ces laideurs par la vue des choses extérieures.

Tout près d'elle, de l'autre côté de l'escalier, au-dessus de la salle où festoyait la noce, une autre société dînait, non moins joyeuse et guère moins bruyante, et, par les fenêtres ouvertes, des fusées de rires, des couplets ébauchés, des propos tapageurs où se distinguait le timbre clair de voix féminines, formaient comme une partie chantante sur l'accompagnement de la rude gaîté populaire grondant au rez-de-chaussée. Le cliquetis des fourchettes maniées avec verve, l'explosion des flacons qu'on débouche, révélaient l'entrain des convives. Lise, appuyée à la fenêtre, s'amusait de toute cette gaîté. Dans la chambre, maigrement éclairée par deux bougies que le vent faisait trembloter, M. et Mme Dauny, lassés, échangeaient de rares paroles, pendant que la servante, effarée, harcelée d'appels successifs et de coups de sonnette, mettait tant bien que mal le couvert.

Le dîner fut enfin servi. La première impression pénible dissipée, Lise avait retrouvé son plaisir. Elle riait de tout, des assiettes ébréchées, des fourchettes tordues qu'elle essuyait soigneusement avant de s'en servir, du trémoussement agité de la servante. Elle embrassait sa mère, l'obligeait à convenir qu'elle s'était amusée, taquinait son père, le défiait d'évaluer à vue d'œil le nombre fantastique des pagodes. Elle causait beaucoup, en proie à cette surexcitation légère qu'amènent le contentement intérieur et un changement subit d'habitudes, lorsqu'elle vit sa mère se lever brusquement, en même temps qu'elle s'écriait :

— Ton père!.. Qu'a donc ton père?

M. Dauny était renversé sur sa chaise, les yeux fixes, le visage couleur de cendres, la bouche entr'ouverte pour une plainte qui n'avait pu arriver jusqu'aux lèvres. En un instant, il fut dans leurs bras, appuyé contre leurs poitrines, le gilet ouvert, la cravate dénouée... D'une main tremblante, Lise lui baignait le front et le visage. Mme Dauny se lamentait.

— Ah! mon Dieu!.. ah! mon Dieu! Qu'allons-nous devenir?

La tête inerte du malade ballottait lourdement. Trop faibles pour le soulever et l'etendre, les deux pauvres femmes, avec des efforts infinis, réussirent à pousser sa chaise jusqu'au lit et l'y appuyèrent. Elles avaient appelé, mais personne n'entendait : les chansons, les rires qui, de toutes parts, jaillissaient par tous les pores de la maison, étouffaient leurs voix qu'étranglait la terreur.

Cependant, sous leurs baisers, M. Dauny se ranimait; il avait entr'ouvert les yeux et demandé de l'air. Lise ouvrit tout au large les deux fenêtres. La nuit sereine couvrait la campagne de son grand silence, à peine troublé par les bruyans plaisirs de l'auberge; chants et sanglots s'éteignaient au dehors dans le solennel silence des choses impassibles.

Cependant, M. Dauny demandait avec instance à retourner chez lui.

— Je veux m'en aller! répétait-il avec l'entêtement tour à tour impérieux et suppliant des malades.

— Il faut une voiture pour te remmener, et nous n'en avons pas, répondait Mme Dauny; sois donc raisonnable : nous partirons demain matin.

— Partons tout de suite... balbutiait-il de ses lèvres lourdes et raidies. Je veux retourner chez moi.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous en aller à pied... Quel malheur d'être venus ici, au lieu de rester tranquillement chez nous!.. gémit Mme Dauny. Ce n'est pas moi, toujours...

— Lise, je veux partir... reprit M. Dauny avec une sorte de tremblement du menton et des lèvres, comme s'il allait pleurer.

Elle n'y put résister.

— Pauvre, pauvre père... Je vais chercher une voiture... Nous partirons... Calme-toi!

Elle baisa ses cheveux, son front moite de sueur, et courut à la cuisine, sans écouter sa mère, qui entassait des raisonnemens pour la retenir. Elle conta avec des pleurs leur malheur à la maîtresse de l'auberge, la conjurant de leur procurer une voiture pour rentrer chez eux avant la fermeture des portes de la ville. La maîtresse du logis ne demandait pas mieux que de se débarrasser au plus vite de cet hôte incommode, dont la présence pouvait attrister ses joyeux convives. Mais de voitures, elle n'en disposait pas; sauf les carrioles du pays, attelées de chevaux de labour qui ne pourraient arriver à temps à la ville, il n'y avait à l'auberge que la victoria et le break amenés par la société du premier étage, et il n'était pas probable qu'ils pussent en céder une, car ils voulaient, eux aussi, rentrer le même soir. On attelait déjà. Cependant, les supplications passionnées de Lise décidèrent l'hôtesse à faire une tentative, et, suivie de la jeune fille, elle se dirigea vers la salle du premier étage. Un grand tumulte de chaises remuées, des appels bruyans, entre-croisés de refrains et de rires, annonçaient qu'on se préparait au départ.

L'hôtesse entra. Lise, restée sur le palier, aperçut par l'entrebâillement de la porte, dans un nuage de poussière et de fumée de cigares, un groupe indistinct de femmes en toilettes claires et d'hommes au visage enluminé, tous debout et se mouvant dans une précipitation confuse. Ils se hâtaient, se trouvaient en retard, sans doute.

Derrière la porte refermée, un silence s'était fait subitement. Puis, il y eut des exclamations étonnées, des murmures; des voix interrogeaient, l'hôtesse répondait. On discutait. Le mot « impossible » était le seul qui arrivât distinct à la pauvre enfant, toute frissonnante de tristesse et d'inquiétude, seule sur son palier noir.

— C'est impossible, que diable! grogna une grosse voix qui domina les autres, nous ne pouvons pas coucher ici.

Il y eut des rires.., de confuses plaisanteries.

— Il est gentil, votre locataire, reprit une petite voix aiguë; quel gêneur!

— En voilà une plaisanterie de campagne! ajouta une autre. Elle est forte celle-là! Quand on est moribond...

Un « chut » énergique coupa net la phrase; un pas rapide se rapprocha de la porte qui s'ouvrit, envoyant un jet vif de lumière dans l'escalier sombre. Un homme de haute taille apparut sur le seuil et s'arrêta interdit devant la pâle enfant toute en larmes dont les mains se joignaient dans un geste de muette prière.

— Vous! s'écria-t-il; c'est vous, mademoiselle Lise!

Il avait refermé la porte, et l'hôtesse, qui le suivait, voyant qu'ils se connaissaient, redescendait en hâte à ses affaires. Lise avait reconnu la voix de Bertrand d'Esparvis.

— Mon pauvre père! Oh! monsieur d'Esparvis... il est malade... si malade!

— Ne pleurez pas... disait Bertrand, ému de pitié et grandement embarrassé, je vais essayer... j'arrangerai cela. On s'entassera dans le break... S'il n'y avait que mes camarades et moi, ce serait bien simple... Mais... il y a des dames...

— Si j'allais leur demander... les prier? Des femmes... je suis sûre qu'elles auront compassion.

Déjà sa main touchait la clé.

— N'allez pas! non... je vous en prie! s'écria-t-il vivement.

Il posa sa main sur celle de Lise, l'immobilisant avec douceur.

— Retournez près de votre père et préparez-le à partir... Je vais plaider votre cause... Fiez-vous à moi...

Quelques instans plus tard, le capitaine se présentait dans la triste chambre mal éclairée où le père de Lise, avec un air de spectre, s'efforçait, en s'attachant à sa femme et à sa fille, de soulever ses jambes molles, pesantes. Le bras vigoureux du jeune officier leur vint en aide. Il avait réussi dans sa mission et pouvait disposer de la victoria, à la condition qu'on lui permît de prendre place près du cocher. Il était temps de partir; le malade, presque porté par Bertrand, fut installé dans le fond de la voiture, où il fallut le soutenir avec des coussins et l'envelopper de couvertures prêtées par l'hôtesse. Mme Dauny s'assit auprès de lui. Lise et le capitaine prirent place à côté du cocher. La nuit était fraîche et quand, au sortir du bois, la légère voiture roula dans la grande plaine découverte, l'air vif et les vapeurs froides qui s'élevaient des lourdes terres labourées faisaient frissonner Lise. Bertrand s'en aperçut et l'obligea à s'envelopper dans sa grande capote d'ordonnance.

— Vous avez l'air d'un petit conscrit, lui dit-il gaîment, et comme les conscrits doivent obéir sans raisonner, vous allez me laisser vous recouvrir aussi les pieds.

— Que vous êtes bon! murmurait-elle pendant qu'il se penchait pour entourer ses petits pieds dans les plis de l'épais tissu de laine. Vous pensez à tout, comme si, vraiment...

— Comme si vous étiez une de mes chères petites sœurs, ni plus ni moins; justement, il y en a une, ma favorite, Mimi, je pense à elle chaque fois que je vous vois.

— Vous trouvez que je lui ressemble?

— Oui, c'est-à-dire non, pas précisément, répondait le capitaine préoccupé de distraire Lise, pour ne pas la voir pleurer, se retourner à tout moment, anxieuse, vers le fond de la voiture où était son père. Mimi est toute petite, ronde comme une pomme, elle a des cheveux blonds, presque roux, pareils à la pointe de mes moustaches, ils sont tout crêpelés autour de sa figure et lui donnent la physionomie d'un jeune chat, des yeux gris, très malins et avec cela un air gamin à mourir de rire. Elle a douze ans et elle est charmante.

— Et je ne lui ressemble pas du tout, ajouta Lise naïvement.

— Pas du tout, c'est vrai, pourtant elle me fait penser à vous. Comment expliquez-vous cela?

— C'est sans doute que vous me trouvez très enfant, cela me rapproche d'elle.

— C'est plutôt que je l'aime beaucoup, que j'ai pour elle une prédilection particulière, et qu'alors tout naturellement...

Lise ne l'écoutait plus; un gémissement de M. Dauny l'avait fait se retourner vers lui, et sur sa joue pâle, que le reflet de la lune pâlissait encore, des larmes ruisselaient en silence. Bertrand d'Esparvis eut remords de la fade galanterie qu'il avait été sur le point d'offrir comme un banal encens à cette enfant affligée; il eut le sentiment qu'elle se trouvait dans un de ces momens où l'âme amollie, puissamment ébranlée, est prête pour les empreintes ineffaçables.

— Quand j'irais troubler le cœur innocent de cette pauvre petite fille, pensa-t-il, le beau triomphe! la belle gloire, en vérité!.. Et qu'en ferais-je?

— Père, souffres-tu?

La mère répondit :

— Il dort.

— Ah! tant mieux, c'est bon signe qu'il dorme, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, oui, j'espère.

M. Dauny, réveillé de sa lourde somnolence par la voix de sa fille, balbutiait quelques syllabes pâteuses; un peu rassurée, Lise jetait alors à la dérobée un coup d'œil sur le capitaine devenu tout à coup silencieux, sur son profil aquilin, sa longue moustache retroussée; elle lui trouvait l'air sévère, dur même, et n'osait plus parler.

— Il s'ennuie, il regrette ses gais compagnons, ces dames si belles, si élégantes. Comme c'est bon à lui et généreux de les avoir quittés pour nous! Qu'aurions-nous fait sans lui?

Tous les incidens de la journée repassaient devant son esprit, depuis le départ matinal et l'après-midi sereine, presque heureuse

jusqu'au moment funeste où son père était tombé en syncope. Et ce retour près du jeune capitaine, sous sa garde, par cette nuit lumineuse, dans le silence assoupi de la campagne, comme elle l'eût trouvé doux, poétique, si son cœur n'eût pas été rongé d'inquiétude!

Elle rêvait ainsi, blottie dans la chaude capote, les yeux levés vers les étoiles. La voix de Bertrand la fit tressaillir; il gourmandait le conducteur :

— Marche donc, que diable! Nous n'arriverons pas, fais trotter ta bête. Ce n'est pas un cheval, ça, c'est un veau!

Il avait de l'humeur, prit les rênes et le fouet des mains inexpérimentées du cocher, et activa le bidet. Lise demanda :

— Sommes-nous en retard ?

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Pourtant, soyez tranquille, nous arriverons.

La voiture, enlevée, filait rapidement. Bientôt dans l'air limpide arrivèrent les sons lointains du beffroi et la sonnerie argentine du carillon.

— C'est le couvre-feu, dit Bertrand; il était temps.

Les sabots du cheval déjà sonnaient sur le pont-levis, la voiture roula sous la voûte basse, et quelques instans plus tard elle s'arrêtait devant la petite maison au pignon pointu.

Bertrand sauta légèrement à terre et aida Lise à sortir des plis raides de la capote d'ordonnance où elle s'était un peu engourdie. Il fallut ensuite faire descendre le malade. Il se sentait mieux et put articuler quelques mots de remercîment, et se tenir sur ses jambes plus solidement qu'on ne l'aurait cru. M. d'Esparvis prit alors congé en annonçant qu'il viendrait le lendemain demander des nouvelles.

Lise, un bougeoir à la main, allait à reculons devant son père qui, soutenu par Mme Dauny et s'appuyant au mur, marchait péniblement; elle était bien jolie ainsi éclairée de bas en haut par la lumière tremblante de la bougie; Bertrand s'arrêta un instant à la regarder avant de refermer la porte, au moment même où débouchait au bout de la rue le break qui depuis la Ville-aux-Merles avait toujours suivi à brève distance.

Le capitaine fut reconnu et bruyamment hélé :

— Allons, transfuge; que diantre fait-il là, le nez contre cette porte? Viens avec nous chez Dominique finir la soirée.

— Merci, non, je suis de service demain. Je vais dormir.

— Viens donc! nous avons des projets. Nous nous amuserons.

— Non, décidément, je rentre. Et toi, file avec ton animal, ajouta-t-il en congédiant le cocher qui toujours attendait.

— Monsieur se fait ermite? cria une voix flûtée du fond du break.

— Le capitaine a fait un vœu, ajouta une autre, tandis qu'un troisième fredonnait : *Salut, demeure chaste et pure.*

— Allumons-lui un cierge pour le fléchir, dit une jeune femme en lui tendant une cigarette enflammée qu'elle retira de ses lèvres. Je le connais, il viendra, je sais qu'il viendra, ajouta-t-elle d'une voix câline.

Et sans doute elle le connaissait bien, puisqu'il prit la cigarette, la petite main tendue et s'élança sur le marchepied. Lise Dauny venait d'ouvrir la fenêtre et se penchait au dehors pour attirer les volets; elle vit la voiture surchargée s'ébranler bruyamment, les pieds des chevaux faire jaillir des étincelles des pavés de la rue, et Bertrand debout sur le marchepied, tenant la main de l'élégante dame.

— C'est très heureux qu'il ait retrouvé ses amis, se dit-elle; j'en suis très contente.

Elle se répéta plusieurs fois qu'elle était bien aise, très contente, et pourtant une sorte de soudain ennui la rendait toute songeuse. C'était le contraste peut-être de cette joyeuse et brillante compagnie qui entraînait Bertrand, avec la sombre chambre remplie par le gémissement du malade.

Son père, étendu dans le lit, se trouva mieux presque aussitôt et ne permit pas qu'on appelât un médecin. Il embrassa Lise avec tendresse et passa doucement sa main alourdie sur ses cheveux.

— Je me sens bien ; n'aie pas peur, ma petite. Dors tranquille. C'est le grand air qui m'a grisé.

— Je disais bien que tu marchais trop, grommelait Mme Dauny tout en allant et venant pour ses préparatifs de nuit. Tu nous as fait une belle peur! Ah! bien, si c'est cela une partie de plaisir !

Lise monta à sa chambre l'esprit un peu allégé. A genoux, devant la petite statue de la Vierge, toujours chargée de ses plus précieux intérêts, elle pria ardemment pour son père, pour tous ceux qu'elle aimait, pour ceux aussi qui lui avaient fait quelque mal ou quelque bien, et aussitôt l'image de Bertrand s'offrit à sa pensée, et la distraction fut si longue qu'elle s'endormit ainsi prosternée, le front tombé, enfoui dans ses mains jointes, et ne s'éveilla que longtemps après, pour se déshabiller à la hâte et se glisser les yeux demi-clos au fond de son lit.

VI.

Le jour pointait à peine, quand Lise s'éveilla en sursaut, avec la sensation vague qu'une voix l'avait appelée : le plus profond

silence régnait pourtant, et elle s'efforça de se rendormir, mais en vain; l'agitation causée par la diversité des événemens de la veille lui tenait les yeux ouverts. Elle s'habilla et doucement descendit, se glissa sans bruit dans la chambre de ses parens; elle avait hâte de savoir comment s'était passée la nuit. Une veilleuse crépitait, prête à s'éteindre, projetant, à intervalles inégaux, une lueur plus vive qui semblait rouge par opposition à l'aube grise et blême filtrant à travers les rideaux blancs. Au pied du lit, Mme Dauny, vaincue par la fatigue d'une longue veille, s'était assoupie; un grelottement de froid la secouait dans son sommeil, car la fenêtre était restée entre-bâillée pour rafraîchir l'air de la chambre. Elle souleva la tête au faible bruit de la porte et fit signe à Lise d'avancer avec précaution :

— La nuit n'a pas été mauvaise, lui dit-elle; il ne s'est pas plaint. Pourtant il est bien oppressé.

On entendait, au fond de l'alcôve, une respiration sifflante qui lentement soulevait la poitrine comme une grande vague et retombait brusque en un long silence. La jeune fille se pencha sur son père, car l'obscurité, à peine éclaircie par d'insuffisantes clartés, l'empêchait, au premier moment, de distinguer ses traits. Peu à peu ils lui apparurent dans leur pâleur sinistre.

Elle ne l'avait jamais vue, la pâle visiteuse; elle la devina, la reconnut :

— Mère, c'est la mort;.. mon père! mon père se meurt!

Sa mère était près d'elle, debout aussi, frissonnant d'épouvante et d'angoisse. Elles le soulevaient, l'appelaient, lui parlaient; elles frottaient de vinaigre ses mains et son visage, essayant en vain de lui arracher un regard, un mot, un signe; mais rien! Rien que ces mornes et terribles soupirs qui s'échappaient d'instant en instant de ses lèvres entr'ouvertes. Les paupières affaissées laissaient voir une ligne blanche sans regard; sur le front et les tempes creusées, sur le nez aminci, une sueur épaisse roulait en gouttes lentes. A travers un voile de pleurs, Lise contemplait ce visage familier, devenu en quelques heures comme étranger, comme si une longueur infinie d'années s'était écoulée depuis qu'elle l'avait quitté. Mme Dauny pleurait à haute voix, avec des sanglots, et se tordait les mains.

— Vite, descends, va chez Mme Werner; demande de l'aide, un prêtre, un médecin, on ne peut pas le laisser mourir ainsi.

Lise s'élança follement, sans même songer à se couvrir la tête. La ville commençait à peine à se réveiller; quelques volets s'ouvraient avec un coup sec plaqué contre le mur. Les maraîchers entraient à la file, dans un fracas de ferrailles et un roulement

sourd au passage du pont-levis; quelques voix d'enfans glapissaient. Ces premiers signes du réveil de la vie réconfortaient le cœur tremblant de Lise; elle ne se sentait plus si seule, si impuissante et si désespérée au milieu de la ville endormie. Avec la certitude d'être secourue, revenait l'espérance : « On le sauverait, bien sûr. »

Dès qu'elle eut réussi à se faire écouter des domestiques de M. Werner, encore à moitié endormis, elle se hâta de retourner près de son père. L'état était le même. Mme Dauny avait cessé des soins inutiles, et, par habitude d'ordre, tout en sanglotant, rangeait et essuyait. Puis elle ouvrait ses armoires pour en tirer une nappe blanche, qu'elle étendait sur une table avec un crucifix, des bougies et de l'eau bénite :

— Tu as bien dit d'aller vite à la paroisse?

— Je l'ai dit.

Pourvu que le prêtre n'arrive pas trop tard, songeait Lise, dont l'âme tendre et fervente était torturée par cette crainte. Elle ne pouvait prier, mais tout son cœur se tendait en un seul désir ardemment élancé vers Dieu, en une supplication muette.

Le jour entrait, brillant, par les fenêtres ouvertes; des souffles d'air légers balançaient les rideaux; au dehors éclataient et se croisaient des cris d'écoliers et de marchands ambulans, les claquemens de fouet et le roulement lourd des chariots de charbon, les appels de tambour ou de clairon, et toutes ces sonorités tapageuses qui s'élevaient, s'éteignaient, reprenaient, tantôt plus proches, tantôt plus lointaines, ne parvenaient pas à étouffer le bruit de ce râle monotone, infatigable, le soupir lugubre qui, sans fin ni trêve, secouait le moribond.

Le médecin arriva, un gros homme, replet, avec des yeux à fleur de tête et le teint bilieux. Il regarda le mourant, se fit raconter en détail l'événement, puis il secoua la tête d'un air mécontent, comme s'il blâmait décidément le parti pris par le malade.

— Peut-on le sauver? demanda Lise, la poitrine étouffée d'angoisse.

Il haussa deux fois l'épaule droite sans répondre, s'assit, prit du papier, une plume qu'il tint quelques instans suspendue. Lise, dans une sorte de crainte superstitieuse et d'attente passionnée, suivait, palpitante, chacun de ses mouvemens. Enfin, d'un geste brusque, il jeta la plume, repoussa la table et se leva, grommelant entre ses dents :

— A quoi bon?.. il mourra bien sans cela.

Il prit son chapeau, salua sans regarder personne, et s'élança dehors. C'était la suprême condamnation.

Le prêtre vint ensuite, un beau vieillard à cheveux blancs et mousseux comme une neige; son visage allongé, presque aussi blanc que ses cheveux, exprimait une pitié, une mansuétude infinie. Avec une sorte de respect attristé, il s'approcha de l'agonisant pour les onctions saintes et les dernières prières. Lise, prosternée près de sa mère, assistait à ces rites sacrés avec un tremblement de tout son être. Le drame de la mort la possédait tout entière. Elle ne pleurait plus, et ne pouvait prier; toute parole, même la plus sainte, lui eût semblé glacée, insuffisante en ce moment à rendre l'ardeur désolée de son élan vers Dieu et l'horreur de ce qui allait s'accomplir là, devant elle. Oh! si cela pouvait ne pas être,.. ou si, du moins, cela pouvait se faire sans souffrance pour son pauvre père. Il lui semblait qu'elle serait consolée de le perdre, à la condition qu'elle le sût heureux. Et comment ne pas l'espérer? Devant cette figure décomposée, méconnaissable, devant le supplice de cette chair mourante, et l'effrayante faiblesse, toute cette misère et ces tortures, comment ne pas croire au pardon, à la miséricorde infinie du Père qui est aux cieux!.. Le prêtre était parti, elle demeurait suspendue, immobile, à ce souffle haletant, qui se faisait plus rare. Un moment vint où la poitrine ne se souleva plus. Elle écoutait toujours, étonnée de ce grand silence, et, quand on l'entraîna, elle pensa que la mort est facile; cesser de vivre, voilà tout.

Un grand apaisement, un sentiment de délivrance, succédait à l'horrible anxiété des heures d'agonie.

Ce fut à ce moment qu'arrivèrent Arthur et M. Werner. En passant à la Ville-aux-Merles, ils avaient appris l'événement de la veille et arrivaient inquiets, sans pressentir pourtant un dénoûment si tragique et si prompt. Lise descendit au-devant d'eux. M. Werner la serra dans ses bras :

— Pauvre, pauvre enfant!

Elle ne sut que répondre, étonnée de ne pas souffrir davantage :

— Serait-ce que je n'ai pas de cœur? se demandait-elle.

M. Werner s'empressa de monter pour offrir ses condoléances et ses services à la veuve, et Lise se trouva seule en face de son frère; il s'appuyait au mur, blême, tremblant :

— Comment est-ce arrivé?.. A-t-il parlé de moi?

— Hélas! il n'a pas prononcé une parole;.. il s'est endormi, et, sans se réveiller,.. il est mort!

— A-t-on fait venir un notaire?

— Non;.. pourquoi faire?.. Nous avons appelé un prêtre, le médecin...

— Il fallait appeler aussi le notaire... Mon père avait peut-être des affaires à régler...

— Il était sans connaissance...

— A-t-il beaucoup souffert?..

— Hier, oui; il s'est évanoui!.. il étouffait!.. Quelle affreuse soirée!

— Je sais, oui, je sais...

— Viens près de lui, viens voir notre pauvre père.

Il resta immobile.

— Et, dis-moi, au dernier moment?.. Comment est-ce venu?.. Est-il... très... très défiguré?

— Il semble dormir plus tranquille, plus content que je ne l'ai jamais vu... Viens! c'est grand et c'est beau, la mort!

Il la suivit lentement avec répugnance; il avait peur de cette chose inconnue qui l'attendait en haut.

Mme Dauny se jeta sur lui, quand elle le vit, avec une explosion de cris et de larmes :

— Arthur!.. mon fils,.. nous n'avons plus que toi au monde...

Et elle ajouta avec une emphase involontaire :

— Contemple ton père pour la dernière fois.

Partagé entre une répugnance pusillanime et une sorte de curiosité farouche, Arthur aurait voulu voir et n'osait regarder.

Il avait fléchi le genou au pied du lit, et, tête basse, balbutiait tout bas des bribes de prières qui lui revenaient en mémoire; peu à peu, il leva les yeux lentement et rencontra devant lui la figure pâle du mort d'une sérénité sévère. Ses larmes aussitôt coulèrent; il tira son mouchoir et se cacha le visage. Pourtant, il ne regrettait pas son père; ses larmes, sans être feintes, provenaient d'un ébranlement tout physique, de la secousse d'une catastrophe imprévue, et puis cet appareil funèbre, le Christ posé sur la poitrine du défunt, entre ses doigts raidis, les cierges allumés en plein jour, agissaient sur ses nerfs. Tout en tamponnant ses yeux, il songeait qu'il lui faudrait un habit de deuil et un crêpe à son chapeau.

Le jour s'écoula morne et agité par les apprêts de l'inhumation, par les misérables préoccupations de détail qui troublent, qui avilissent en quelque sorte la douleur. C'étaient des renseignemens dont on avait besoin, des pièces nécessaires, des décisions à prendre. Ces allées et venues de figures étrangères ne parvenaient pas à distraire Lise, qui, gardienne fidèle de son père, demeurait insensible aux choses extérieures; assise près du lit, ses mains jointes tombées sur les genoux, elle songeait dans un recueillement mélancolique, sans pensée bien précise, ni prière formelle, avec un acquiescement résigné et doux :

— Il se repose,.. c'est à nous de souffrir sans lui!

Vers le soir, sa mère exigea qu'elle descendît près d'Arthur. Lise obéit docilement. Elle trouva son frère dans la salle basse que les

ombres du crépuscule emplissaient déjà; il se tenait debout collé contre la fenêtre, et s'empressa vers sa sœur :

— Tu as bien fait de venir... C'est effrayant de tristesse, ici!.. Il me semble le voir, là, dans son fauteuil, comme il était toujours,.. et si sévère,.. si dur... Ne restons pas dans cette salle...

— Monte dans ta chambre, je vais t'y rejoindre tout à l'heure.

— Non,.. viens avec moi... Je ne puis supporter d'être seul.

Ils montèrent silencieux. Arthur se détourna en passant devant la chambre mortuaire, dont on entrevoyait, à travers l'obscurité de la première pièce, la porte toute grande ouverte. La faible lumière vacillante de deux cierges projetait au plafond de grandes ombres difformes; une odeur de cire brûlée et d'éther était répandue dans l'escalier.

Arthur murmura :

— Je suis sûr que je ne fermerai pas l'œil de la nuit tant qu'il sera là; on ne peut penser à autre chose.

Ils allèrent s'asseoir près de la fenêtre de Lise; de pâles nuages rosés flottaient encore sur le ciel et s'éteignaient l'un après l'autre. Des voix rieuses d'enfans montaient de la rue et rendaient plus sensible le farouche silence de la maison :

— Parle-moi, dit Arthur, dont les mains s'agitaient nerveusement, se peut-il vraiment qu'il soit mort?

— Hélas!

— Dire que je l'ai quitté hier,.. vivant... à la Ville-aux-Merles et que je le retrouve sans vie... Tout fini en si peu de temps!

— Oui, soupira Lise tristement. Quand tu es parti, conduisant toi-même la voiture comme si tu n'avais jamais fait autre chose, il était content de voir que tu t'y prenais si bien, et, en même temps, il pensait avec chagrin combien, pauvres comme nous sommes, tu serais toujours privé d'élégance et de luxe. Il en souffrait pour toi...

— Il ne m'aimait guère pourtant et me traitait brutalement.

— Ce n'est pas le moment de t'en souvenir, reprit Lise émue, sauf pour lui demander pardon des chagrins que tu lui as faits... Quand je songe combien j'aurais pu l'aimer davantage, le rendre plus heureux, tout mon cœur se fond de repentir.

Elle éclata tout à coup en un torrent de pleurs :

— Tu vas te rendre malade; ne pleure donc pas ainsi... Est-ce raisonnable? Le passé est passé... Qu'est-ce que ça peut lui faire maintenant tout ça? Aie donc du courage!

— Je n'en ai pas! Je n'en ai pas!..

Tout son être surexcité et tendu s'abandonnait maintenant; son esprit était déchiré par des regrets, des remords, les infinies et

multiples tortures que s'infligent les âmes tendres devant la mort de ceux qu'ils ont aimés.

Arthur marchait à travers la chambre :

— Lise, allume une bougie; c'est lugubre tout ce noir dont nous sommes enveloppés... On dirait un tombeau... Et puis, sais-tu?.. il me semble que j'ai faim... On a beau avoir du chagrin, cela ne nourrit pas.

Lise releva son visage meurtri de larmes :

— C'est vrai, je t'oubliais... Descendons, nous trouverons bien quelque chose.

— Non... Veux-tu être gentillle? Va me chercher n'importe quoi,.. une croûte de pain et un verre de vin... J'aime mieux ne pas passer devant cette chambre...

Elle n'insista pas, étonnée de cette pusillanimité, trop douce pour en faire un reproche. Bientôt elle rapporta un bol de bouillon et quelque viande froide.

Arthur s'était mis au lit :

— Ne me quitte pas, petite sœur; quand tu n'es pas là, il me vient des idées affreuses... Et surtout laisse la bougie allumée.

Lise resta près de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi; elle descendit alors prendre part à la veillée funèbre avec sa mère et quelques voisines qui se succédaient, moitié par devoir pieux de charité, moitié par curiosité indiscrète.

Les funérailles réunirent un cortège relativement considérable, M. Dauny était un enfant du pays, il avait eu des relations d'affaires avec beaucoup de gens, et avait rempli pendant de longues années ses modestes fonctions avec une admirable exactitude; les autorités jugèrent à propos de lui donner un témoignage public d'estime en assistant à ses obsèques; le maire et les adjoints s'y trouvaient; le sous-préfet même y parut un instant. Arthur conduisait le deuil. Il se fit remarquer par la dignité élégante de sa tenue et la convenance de son attitude. Il eut tout le succès de la journée.

— Quel joli homme, ce fils Dauny?

— Où diable a-t-il pris ces manières du grand monde?

— Comme il est pâle... On voit qu'il a beaucoup pleuré, le pauvre?

— Que fait-il?.. Le père ne laisse pas de fortune.

On s'inquiéta de sa personne pendant cette seule matinée, plus qu'on ne l'avait fait depuis sa naissance. Il avait la sensation de cette bienveillance éparse autour de lui et en était fier. Les premiers rôles plaisaient à sa vanité; il se trouvait à l'aise, en tête de ce cortège, et son importance momentanée lui causait un bien-être

troublé seulement par la crainte de quelque gaucherie, de quelque manque d'usage. Quand, la cérémonie religieuse achevée, il se trouva au bas de l'église en face de sa mère et de sa sœur défaillantes, brisées de sanglots, et qu'il dut assister au long défilé des assistans, recevoir la poignée de main des gros personnages, entendre de banales condoléances où il croyait voir les marques d'un intérêt tout personnel, il ressentit un chatouillement d'amour-propre, qui ressemblait à de la satisfaction. Il en parlait encore le soir dans la salle basse, à sa mère, à sa sœur, qui répondaient à peine, exténuées et tristes, seulement par phrases courtes, décousues. De temps en temps, un silence se faisait. Arthur alors devenait soucieux.

— Il y a des formalités indispensables qu'il faudra remplir, dit-il après un de ces silences, relativement au testament?

— Quel testament?

— Celui de mon père, naturellement. Il n'était pas homme à partir sans avoir mis ordre à ses affaires... Il faudra de toute nécessité un inventaire.

— Ne t'occupe pas de tout cela, reprit Mme Dauny avec un peu d'impatience... Ton pauvre père, en effet, avait tout prévu, et depuis bien des années, nous nous sommes fait donation mutuelle de tout.

— Nous sommes déshérités alors?

— Qu'appelles-tu « déshérités? » Tout notre bien vous appartiendra, à ta sœur et à toi, après ma mort.

— En attendant, nous n'avons rien! On nous a frustrés. Je reconnais là toute la sollicitude dont on m'a donné tant de preuves,.. et le parti-pris de me tenir dans une misère honteuse et sordide.

— Te figures-tu que nous soyons riches?

— Riches ou non, s'écria-t-il avec emportement, il faudra bien pourtant qu'on s'arrange pour payer mes dettes.

— Quelles dettes?.. Comment as-tu fait des dettes?..

— C'est vraiment difficile à imaginer... On ne me donnait jamais d'argent...

— Où l'aurait-on pris, l'argent?.. Nous n'en avions pas.

— Eh bien! quand on est pauvre, on n'a pas d'enfans!.. Voilà!.. C'est plus honnête...

— Malheureux!.. Attends au moins que ton père soit refroidi dans sa tombe...

— Ah! du mélodrame... des phrases à effet... Cela ne pouvait pas manquer... Si vous croyez que je me paierai de cette monnaie-là!...

Il secoua la tête avec menace et se dirigea vers la porte.

— Arthur!.. Ne nous quitte pas ainsi, supplia Lise navrée.

— Laisse-moi tranquille, toi!.. Qu'on me donne la paix... Ça ne coûte pas cher.

Il sortit, laissant sa mère et sa sœur atterrées. La révélation des dettes d'Arthur consternait Mme Dauny presque à l'égal de sa cynique brutalité. Contrainte depuis qu'elle existait à la plus pénible, la plus stricte économie, elle avait conçu une sorte de respect quasi-religieux pour l'argent, l'instrument sacré de la vie.

— Des dettes! Est-ce que ton père ou moi, nous en avons jamais eu pour un sou!.. C'est pourtant bien simple de ne pas dépenser plus qu'on n'a...

— Pourtant, quand on n'a rien, ou si peu que rien?

— On se prive, alors... On s'impose une vie dure, comme nous l'avons fait, sans nous plaindre, le pauvre Charles et moi... afin que vous soyez plus heureux que nous, et non pas pour que le fruit de nos peines soit dissipé et jeté par les fenêtres en fantaisies ou en ribottes...

Finalement, les dettes, qui se montaient à quelques centaines de francs, furent payées. Arthur n'en témoigna ni contentement, ni reconnaissance. Il s'y attendait et accepta cette liquidation avec une hauteur indifférente, et n'épargna même pas quelques réflexions piquantes sur l'amer déplaisir que Mme Dauny ne pouvait cacher.

Cependant, il s'était remis à travailler avec plus de zèle qu'il n'en avait jamais montré. Son patron se louait de lui, M. Werner aussi; à la fin de l'été, il fut reçu bachelier et annonça aussitôt son intention de faire son droit à Paris. Mme Dauny jeta les hauts cris. Faire son droit!.. une carrière de rentier... de fils de famille... Et à Paris! Pourquoi pas à Lille, — une faculté toute voisine? Comment pensait-il qu'on pût le soutenir à Paris, quand on avait à peine de quoi vivre en province? Arthur, sans s'émouvoir, exhiba une lettre où son ancien ami, Arsène Lassagne, lui annonçait qu'il avait trouvé pour lui une place de maître d'études dans un pensionnat du quartier Latin.

— Lassagne!.. Tu es en correspondance avec ce mauvais drôle!..

— Fort heureusement pour moi. Ce « mauvais drôle, » comme il vous plaît de l'appeler, a une bonne position à Paris dans une maison de commerce; il se tire parfaitement d'affaire, et je ferai comme lui.

Tous ces arrangemens troublaient singulièrement Mme Dauny et sa fille. On consulta M. Werner, qui prit des renseignemens. La pension Wautreley était bien connue, bien achalandée, et l'offre était sérieuse. On avait besoin d'un sous-maître parlant bien l'an-

glais et l'allemand. Arthur avait une rare aptitude pour les langues étrangères; il était tout à fait en état de remplir le rôle qu'on lui destinait.

Il devait être défrayé de tout et gagner six cents francs par an; on lui garantissait plusieurs heures de liberté chaque jour pour suivre les cours de la Faculté de droit. Il dut même se rendre immédiatement à Paris, bien que l'on touchât aux vacances; la pension Wautreley gardait, en effet, un certain nombre d'élèves qui se préparaient aux examens d'octobre, et Arthur devait faire son apprentissage sur cette petite phalange des refusés de juillet et de quelques jeunes pensionnaires exotiques dont les parens résidaient à l'étranger.

On prépara le trousseau à la hâte et, moins de quinze jours plus tard, Arthur Dauny quittait d'un cœur sec sa mère et sa sœur et se lançait dans la grande route libre qui mène à la fortune. C'était, du moins, sa conviction.

Pour commencer cette grande fortune, sa mère lui glissa dans la main, au dernier moment, avec une solennité émue, quatre pièces d'or, mises de côté à son intention, après de longs calculs et de sévères débats avec sa conscience, car cette modeste somme représentait une partie du nécessaire pour elle et pour sa fille. Arthur empocha avec l'indifférence dédaigneuse d'un grand seigneur à qui l'on rend quelque monnaie.

— Merci. Portez-vous bien... Je vous écrirai... Bah! ne pleurez pas, Paris n'est pas la Chine; on en revient!

— Tu nous donneras des détails.

— Naturellement... Tâchez de ne pas trop vous ennuyer dans votre sale ville... Les femmes, du reste, ne s'ennuient jamais, tout leur esprit tient dans leur ménage.

La mère cria :

— Prends garde aux voitures... et aux voleurs.

— Prends garde surtout à Lassagne... ajouta Lise tout bas.

— Comme c'est mon seul ami, naturellement, tu ne peux pas le souffrir!.. Allons! voilà le train qui part. Embrassons-nous, et surtout ne vous montez pas la tête sur des dangers imaginaires... J'ai le pressentiment que je marcherai vite et loin : il y aura du changement quand nous nous reverrons.

P. Caro.

(La deuxième partie au prochain n°.)

11.716

LES

BILLS MAC-KINLEY

M. William Mac-Kinley doit aux deux mesures douanières, auxquelles son nom reste attaché et que votait l'an dernier le congrès de Washington, d'être devenu subitement un des hommes les plus célèbres du temps présent. Jusqu'alors sa gloire, même aux États-Unis, avait été toute locale. L'État d'Ohio, dont il représentait un district au congrès, était fier de lui, mais la nation dans sa généralité (*the people at large*) ne le connaissait guère.

Il avait paru cependant sur la scène nationale, en 1888, lorsque la grande convention des républicains se réunit à Chicago pour choisir (*to nominate*) le candidat du parti à la présidence de l'Union. M. William Mac-Kinley fut lui-même un des aspirans à la *nomination* (1). Mais ce qui le mit surtout en relief fut qu'il présida le comité chargé de rédiger et de présenter à la convention la *platform* du parti. A onze heures du matin, le 21 juin, il monta sur l'estrade et donna lecture du programme républicain. Lorsqu'il prononça la fameuse phrase : « Nous sommes absolument (*uncompromisingly*) en faveur du système américain de la protection, » des applaudissemens frénétiques éclatèrent ; toute la convention (un millier de délégués) se trouva debout, acclamant l'orateur ; les

(1) Au premier tour de scrutin, il eut 2 voix sur 831 suffrages ; au troisième tour, il en avait 8. Le lendemain, il déclara retirer sa candidature, ce qui n'empêcha pas d'obstinés amis de lui donner encore 11 voix au quatrième tour et même 16 au septième. Au huitième, enfin, qui fut décisif, les 544 voix réunies sur le nom de M. Harrison représentant plus que la majorité, M. Mac-Kinley eut encore 4 voix.

bannières multicolores furent agitées en tous sens avec un enthousiasme délirant.

Dès lors, M. William Mac-Kinley était l'homme de la revision du tarif douanier dans le sens ultra-protectionniste. Aussi, lors de la réunion, en décembre 1889, du congrès élu en même temps que M. Harrison, le *speaker*, M. Thomas Reed, désigna-t-il l'ardent représentant de l'Ohio pour la présidence du comité des *voies et moyens* (budget des recettes) auquel incombait la charge de préparer le nouveau tarif. Lorsque les mesures annoncées virent enfin le jour, il fut manifeste que M. Mac-Kinley n'avait été que trop fidèle à la déclaration de 1888. Il avait dit : *uncompromisingly*. Ce qu'il donnait était bien du protectionnisme intransigeant.

Le vote de ces bills a soulevé dans l'ancien monde une tempête d'indignation, une explosion de colère. Huit mois ont passé sur cette première impression, et dans l'intervalle, le suffrage universel, en Amérique même, a frappé d'une disgrâce inouie le parti républicain, endosseur de la politique inspiratrice du tarif. Une énorme majorité du peuple des États-Unis a prononcé la condamnation des tendances et des formules économiques qui s'étaient incarnées dans M. Mac-Kinley. On peut donc juger impartialement aujourd'hui cette législation douanière extraordinaire, qui devait fermer aux marchandises européennes le marché des États-Unis et qui n'a en réalité fait de mal jusqu'ici qu'aux États eux-mêmes et à la masse des consommateurs américains, en même temps qu'elle a paru ruiner politiquement ses propres auteurs.

I.

Les deux bills Mac-Kinley ont été, avec le *Silver bill*, auquel la *Revue des Deux Mondes* a consacré une magistrale étude en mars dernier, l'occupation principale du 51e congrès, dans sa longue session, commencée en décembre 1889 et qui ne s'est terminée que le 1er octobre 1890, cinq jours avant la mise en application du nouveau tarif douanier.

Une autre mesure, très importante également, a pris encore une part de l'attention des législateurs de Washington, le bill pour les élections fédérales, désigné familièrement sous le nom de *Force bill* ou *Lodge bill*, selon que l'on voulait indiquer sa signification ou son auteur, et qui avait pour objet de transférer, des autorités locales aux agens du pouvoir central, le contrôle sur les élections fédérales dans les États. Le parti républicain, qui ne peut arriver à faire passer qu'une infime minorité de ses partisans dans les États du Sud pour les élections destinées à la formation de la chambre fédérale des représentans, voulait, en s'emparant de la direction

effective des opérations électorales, modifier un état de choses si menaçant pour la continuation de sa prépondérance politique dans l'Union. L'admission de six États nouveaux, tous du Nord, et par conséquent, tous présumés favorables au parti républicain, n'avait pas eu d'autre objet; mais il lui fallait encore, au risque de fausser tout le mécanisme constitutionnel américain, s'assurer la possibilité d'imposer aux États du Sud, par la manipulation du vote des nègres, un nombre de représentans suffisant pour constituer au parti une inébranlable majorité.

Les chefs républicains ont dû toutefois abandonner la réalisation de cette partie purement politique de leur programme. Le concours de quelques démocrates leur était nécessaire pour la clôture de la discussion du tarif. Ils durent sacrifier le Force bill au succès de la législation douanière, comptant reprendre l'œuvre dans la session de décembre 1890 à mars 1891. Écrasés en novembre sous le coup de massue d'une défaite électorale sans précédent, il leur a fallu renoncer définitivement à forger une arme devenue inutile.

Revenons aux deux bills Mac-Kinley et au Silver bill, c'est-à-dire à la partie économique de la législation républicaine de 1890. Lorsqu'en 1888 ont été élus ensemble le président, M. Harrison, et le cinquante et unième congrès, les articles essentiels du programme (*leading planks of the platform*) étaient: le vote d'une loi plus libérale que le *Bland Act* de 1878 sur le monnayage de l'argent et l'accroissement du volume de la circulation monétaire; le vote d'un tarif plus complètement protectionniste que le tarif douanier en vigueur depuis 1883.

La partie monétaire du programme fut assez promptement expédiée. Le Silver bill était en effet voté dans les premiers mois de 1890. Il doublait à peu près le montant des achats obligatoires d'argent métal par le trésor et devait, dans la pensée de ses promoteurs, produire une telle hausse dans les prix du métal que celui-ci reprît à peu près intégralement son ancienne relation de valeur avec l'or. La hausse s'est produite, en effet, tout d'abord, mais l'argent fin afflua de divers pays sur un marché où se trouvait un si puissant acheteur, et la spéculation, débordée, dut laisser retomber le métal blanc aux environs de ses plus bas cours. C'est une expérience manquée.

La solution de la question douanière se fit plus longtemps attendre que celle du problème de la circulation. Des efforts inusités d'éloquence se sont dépensés pendant de longs mois à la chambre des représentans et au sénat, à propos des deux bills présentés par le comité Mac-Kinley, surtout à propos du deuxième projet visant la refonte du tarif. Le 10 juin, enfin le premier bill fut définitivement voté. Il avait pour objet une revision des « règlemens pour l'admi-

nistration des douanes. » Il se présentait avec une dénomination modeste : bill pour simplifier les lois relatives au recouvrement des taxes; tel est le titre que lui donne la traduction qu'en fit faire chez nous en juillet dernier le ministre compétent pour l'adresser à nos chambres de commerce.

Avant même que cette pièce tout à fait remarquable de législation économique fût connue dans toutes ses clauses, le peu que l'on en avait appris par les dépêches plongeait le commerce européen dans une grande stupeur. Le bill aurait pu avoir comme épigraphe : tous les fabricans européens qui envoient des marchandises aux États-Unis sont des malfaiteurs; tous les commissionnaires et consignataires qui, dans les ports des États-Unis, aident à l'introduction de ces marchandises, sont des scélérats. Nous n'exagérons rien. Des pénalités comme celles qu'édicte ce bill, amendes de 5,000 dollars et deux ans d'emprisonnement, ne peuvent évidemment viser que des scélérats et des malfaiteurs et non d'honnêtes négocians, alors même que ceux-ci eussent commis des erreurs de déclaration.

« A considérer les bills Mac-Kinley, dit un journal américain, non pas dans leur portée économique abstraite, dans la relation qu'ils peuvent avoir avec les données admises et les principes reconnus de la science économique, mais dans la contexture de la plupart de leurs clauses, et dans les intentions apparentes qui s'accusent dans mille détails de la rédaction, il semblerait que la majorité de la chambre des représentans et du sénat, de cette législature du pays le plus riche et le plus prospère du monde entier, se soit exclusivement inspirée de cette pensée étrange que l'importation de marchandises étrangères est un trafic immoral, et que les négocians qui s'y livrent, fabricans dans les pays d'origine et importateurs à New-York ou à Philadelphie, sont *ipso facto* ou sont bien près d'être des criminels. »

Il faut dire, à la décharge des auteurs du bill sur la réglementation des douanes, que le gouvernement fédéral était avisé depuis des années qu'il se commettait, à l'entrée des marchandises, des fraudes colossales, infligeant au trésor des pertes que l'état de prospérité des États-Unis leur permettait de supporter sans trop d'impatience, mais qui n'en étaient pas moins des fraudes, et portaient un sérieux préjudice au commerce honnête et scrupuleux.

L'objet essentiel du bill est de prévenir les fausses déclarations sur la nature et sur la valeur des marchandises. On ne saurait blâmer le trésor américain de ne plus vouloir se laisser voler, mais on se demande avec un étonnement profond à quel point les choses ont dû arriver, pour que le législateur ait cru devoir imaginer, en vue de le protéger, un pareil réseau de formalités obligatoires, établies

sous la sanction de peines d'une sévérité inconnue jusqu'ici du monde civilisé en matière douanière. Les détails du bill importent peu, sauf aux négocians qui ont à expédier des marchandises en Amérique et pour lesquels une lecture attentive du document est indispensable. A l'observateur désintéressé il suffit de constater que l'expéditeur est obligé de se lier, au moment du départ de sa marchandise, par des déclarations et des attestations d'une netteté qui laissent difficilement prise à la supercherie. Lorsque la marchandise est arrivée au port d'entrée, elle est soumise ainsi que les déclarations qui l'accompagnent à l'examen d'experts institués par la loi nouvelle et investis de pouvoirs que l'on avait à tort considérés comme absolument discrétionnaires. Ces experts jugent si les déclarations sont exactes ou suffisamment approximatives. S'ils constatent un désaccord entre l'état de la marchandise et les déclarations attachées, surgissent les pénalités, confiscations, amendes et prison. Mais l'importateur n'est point condamné sans appel par les experts. Il a recours contre leurs décisions devant les tribunaux ordinaires qui peuvent déterminer des contre-expertises et même autoriser le pourvoi devant la cour suprême.

Ce qui, dans ce bill, a excité un si vif courroux du monde commercial européen est avant tout la barbarie du système répressif qui y est édicté et qui semble hors de proportion avec la gravité des délits prévus. On oublie un peu la cause très sérieuse qui a provoqué l'adoption de pareilles mesures, pour n'en voir que l'aspect extérieur, qui en fait une sorte de factum de haine contre la production étrangère. Le bill en résumé est un chef-d'œuvre d'expédiens tracassiers pour décourager l'importation.

II.

Le second, le vrai bill Mac-Kinley, celui qui a conquis à son promoteur une notoriété universelle, le bill du tarif, a été voté à la fin de septembre 1890 et mis en application le 6 octobre. Longtemps les démocrates ont retardé le vote final, usant de toutes les facilités d'obstruction que les usages parlementaires offrent aux minorités dans le congrès de Washington. Peut-être même eussent-ils réussi à empêcher le passage du bill si, dès le début de la session, le *speaker* de la chambre des représentans, M. Reed, un compatriote de M. Blaine, un homme du Maine, Yankee énergique, entêté, puissant de corps et de volonté, n'eût imaginé une nouvelle forme de clôture des débats contre laquelle les protestations les plus vives ont été vainement élevées pendant toute la durée du 51me congrès. La minorité avait l'habitude, lorsqu'elle voulait empêcher un vote d'aboutir, de s'abstenir au moment de la division,

de façon que le *quorum*, c'est-à-dire le nombre valable de députés votans, ne pût être atteint. M. Reed prit alors le parti de *compter* parmi les abstentionnistes un nombre de membres suffisant pour composer avec les votans le *quorum* voulu, qui est la majorité de toute la chambre. Les réclamations les plus ardentes laissèrent M. Reed insensible, et la minorité dut user d'un stratagème. Dès qu'un vote était annoncé, les démocrates se retiraient précipitamment de la salle, pour que le *speaker* ne pût les *compter*. M. Reed fit requérir les récalcitrans ; il alla même jusqu'à ordonner la fermeture des portes au moment d'un vote. Certains démocrates sautèrent alors par les fenêtres, au mépris de la dignité de la chambre. Il en restait cependant assez dans la salle, pour que le *speaker* pût avoir souvent son *quorum*. Les épithètes malsonnantes, par lesquelles les démocrates stigmatisèrent les usurpations dictatoriales d'attributions de ce président « aux allures de *tsar*, » ne le firent pas dévier un instant de l'application de son énergique règlement, et M. Mac-Kinley, grâce à lui, eut la satisfaction de voir son bill voté par la chambre, puis par le Sénat, après une session de neuf mois.

Les procédés à l'aide desquels a été obtenu du congrès le vote du bill Mac-Kinley sont donc au moins aussi extraordinaires que peut paraître le bill lui-même. Porté, après maintes péripéties, de la chambre au sénat, le bill subit dans la haute assemblée d'importantes modifications, notamment en ce qui concernait la section des sucres. De plus, le sénat adopta un amendement de M. Aldrich, aux termes duquel le président des États-Unis est autorisé à conclure avec les nations étrangères des conventions de réciprocité, et, pour cet objet, à supprimer ou à surélever, à son gré, à l'égard de telle ou telle nation, les droits sur le sucre, les mélasses, le thé et les peaux.

Un des membres les plus distingués de la majorité républicaine du sénat, M. Evarts, démontra sans peine que ce transfert, du congrès au président, du droit d'établir des taxes était contraire à la constitution. Il proposa d'autoriser seulement le président, lorsqu'il jugerait inique et déraisonnable l'action de telle ou telle nation à l'égard des produits américains (lisez : le bétail sur pied et les conserves de porc dont l'Angleterre, l'Allemagne et la France s'obstinent à refuser l'entrée), à communiquer au congrès les faits dont il aura constaté l'existence « afin que le congrès puisse établir tels droits qu'il jugera opportuns sur les articles ci-dessus désignés, déclarés francs de droit par le nouveau tarif, en raison du défaut de réciprocité de la part de ladite ou desdites nations étrangères. »

Rien n'était plus raisonnable, plus conforme au droit constitu-

tionnel que cet amendement à la proposition Aldrich. M. Evarts ne fut cependant soutenu que par deux de ses collègues du parti républicain, et le sénat décida, par 34 voix contre 30, l'abdication du congrès, entre les mains du président de l'Union, de sa prérogative essentielle d'établissement des taxes.

Dans ces conditions, la chambre des représentans, lorsque le bill Mac-Kinley lui revint le 15 septembre, ainsi amendé, avait bien quelque raison d'examiner de près ce que l'on proposait à son approbation. Mais le *speaker* autocrate, M. Reed, ne l'entendait pas ainsi. Il n'accorda que deux heures pour la discussion de toute la question du tarif et ne permit pas de voter séparément sur chacun des amendemens du sénat. Il fallut passer au scrutin sur l'acceptation en bloc ou sur le rejet de tous les amendemens à la fois et sur le renvoi du bill à un comité de conférence. C'est à ce dernier parti que la majorité donna la préférence. Le bill, revenu du comité de conférence, dut à son tour être accepté ou rejeté dans son ensemble ; il fut accepté. En fait, la chambre n'eut aucune occasion d'exprimer son opinion sur la clause de réciprocité, sur celle des sucres ou sur tout autre amendement du sénat. Quant au comité de conférence, il avait docilement enregistré les décisions dictées par le *speaker*. « Pratiquement, dit *The Nation*, à propos de cet escamotage de discussion, la volonté du *speaker* a été substituée à l'action de la chambre. Alors pourquoi retenir à Washington 329 représentans ? »

Le tarif Mac-Kinley, sorti de ce long travail d'élaboration, est le tarif le plus protectionniste qu'ait jamais voté un congrès aux États-Unis. Lorsqu'on recherche les causes de l'animosité singulière que révèle l'ensemble de cette législation contre les importations de marchandises de l'étranger, on en trouve d'abord une qui n'a rien d'honorable : le contrat passé au moment de l'élection présidentielle de 1888 entre les *leaders* du parti républicain et la phalange des grands industriels qui allaient fournir le nerf de la guerre. Les manufacturiers donnant des millions pour la campagne électorale, les chefs républicains ont promis la protection à outrance afin que les manufacturiers pussent recouvrer sur la masse des consommateurs le montant des avances faites au parti. Le bill Mac-Kinley a été ainsi le paiement de la traite souscrite aux grands industriels au nom du parti républicain.

En dehors de cette explication, que les journaux démocrates ont répétée à l'envi et sur tous les tons, et qui n'est que trop vraisemblable dans une certaine mesure, il y a cependant d'autres motifs à découvrir, plus nobles, plus désintéressés. Le bill Mac-Kinley a été aussi le couronnement d'une longue série d'efforts, longtemps légitimes, pour émanciper l'industrie américaine de toute dépen-

dance à l'égard de l'ancien monde. Le protectionnisme est une tradition invétérée de la politique américaine. Il est contemporain de la création même de la république des États-Unis. Le premier congrès était à peine réuni sous l'empire de la constitution de 1789, que le financier Hamilton, l'organisateur fécond et puissant du nouveau gouvernement, proclamait la nécessité de protéger les premiers pas de l'industrie indigène. Il fallut plus tard protéger l'enfance, déjà plus développée, de cette industrie, puis sa jeunesse et sa vigoureuse expansion. La vieille haine de la population américaine contre les taxes directes, dites intérieures, s'accordait avec cette vue économique ; on s'habituait à ne demander qu'aux droits à l'importation les revenus nécessaires à la marche du gouvernement. Lorsque vint la guerre civile, c'est la protection qui dut pourvoir aux charges écrasantes de la lutte. La paix rétablie, et les taxes intérieures supprimées ou réduites, on demanda encore au tarif protecteur les milliards qui ont été consacrées au remboursement de la dette. Les droits étaient énormes ; mais si élevés qu'ils fussent, on ne parvenait pas à les rendre prohibitifs ; l'industrie américaine avait démesurément grandi et progressé, elle avait créé des merveilles, elle rivalisait d'audace et de puissance avec celle des premières nations manufacturières de la vieille Europe, et cependant l'Europe continuait à inonder les États-Unis de ses produits (1). C'était donc que les droits n'étaient pas encore assez protecteurs : il fallait en finir avec cette concurrence de l'ancien monde, abaisser les barrières pour les produits que les États-Unis ne peuvent donner, et surélever encore les droits pour tous les articles étrangers susceptibles de venir disputer le marché américain à la fabrication similaire américaine.

Cet effort, c'est tout le bill Mac-Kinley. Le but visé, on l'a proclamé bien haut, c'est non pas la protection, mais la prohibition. La protection poussée à outrance, poussée à l'absurde, c'est, après tout, le système américain dans son véritable esprit, dans sa tendance obstinée, porté à son plus haut point d'énergie et d'efficacité. C'est la doctrine de Monroe sur le terrain économique, la pensée dominante du Yankee qui veut défendre son domaine contre les produits étrangers, comme il entend le défendre contre les immigrans de toute origine, contre l'invasion de l'Allemand, du Polonais, du Bohémien, de l'Italien, du Slave, contre l'infiltration de la race jaune, contre le développement, effrayant par ses perspectives lointaines, de la race noire, legs terrible du fléau de l'esclavage.

(1) Voici les chiffres des importations aux États-Unis pour les cinq années de 1885 à 1889 : en 1885, 2,950 millions de francs ; en 1886, 3,315 millions ; en 1887, 3,500 millions ; en 1888, 3,625 millions ; en 1889, 4,100 millions.

Il y a bien de la sauvagerie dans cet exclusivisme national qui va droit au but sans voir les obstacles, sans deviner les périls. M. William Mac-Kinley et ses collègues, dans leur croisade contre la concurrence des marchandises du dehors, ne se sont pas dit que, si les États-Unis cessaient d'acheter à l'Europe, ils risquaient fort de ne plus lui vendre bientôt ni coton, ni blé, le commerce ne vivant que d'échanges. Il a fallu que M. Blaine le vît pour eux et parât, au dernier moment, aux absurdités trop manifestes du bill, par l'introduction de sa clause de réciprocité à l'aide de laquelle tomberont peu à peu tant de barrières artificielles.

Mais il y a aussi quelque grandeur dans cette conception d'une Amérique complètement indépendante, prétendant n'avoir plus rien à demander à l'Europe et se suffisant à elle-même avec les produits infiniment variés de son immense territoire. Il faut entendre sur ce point M. Mac-Kinley, lui-même, parlant de son bill, au lendemain même du soufflet donné au parti républicain par le suffrage universel, alors que ses propres électeurs l'ont renié dans l'Ohio, où cependant, en octobre, après la séparation du congrès, il avait fait une rentrée triomphale. Sa défaite ne l'a ni abattu ni désabusé. Il la regarde comme un accident passager. Déjà il prépare sa candidature au poste de gouverneur de l'Ohio, et on affirme qu'il sera un des postulans de 1892 pour la présidence. Le 13 février dernier, à Toledo, un banquet lui est offert par la ligue républicaine de l'Ohio : il y tient ce langage où des choses excellentes et sensées sont si curieusement mêlées à des choses absurdes et chimériques :

La victoire des démocrates a démontré l'existence d'une association contractée entre les chefs libre-échangistes du parti aux États-Unis et les hommes d'État et les classes gouvernantes de la Grande-Bretagne. C'est une alliance puissante, une combinaison résolue et agressive... Ces alliés combattent pour la même cause antipatriotique, ils sont engagés dans la même croisade contre nos industries; ils se réjouissent ensemble de leur commune victoire. Ils ont fait la guerre au travail américain et aux salaires américains, conspiré contre la vie industrielle de la nation, porté un coup à la république américaine. Est-il étonnant, dans ces conditions, que le chef de nos libre-échangistes, M. David Wells, du Connecticut, se soit cru contraint d'aviser ses associés de l'autre côté de l'Atlantique, d'être plus circonspects dans leurs démonstrations de joie?

L'invention de machines perfectionnées et de procédés nouveaux, suscitée par nos conditions industrielles et rendue possible par nos lois protectrices, a amélioré les produits de nos manufactures et placé les articles de confort et de nécessité à la portée des masses,

sans aucune diminution des récompenses de leur travail. Trente années de protection nous ont amenés du plus bas au plus haut rang du progrès industriel, ont donné à notre agriculture un marché national sans rival sur la surface du globe...

Nous avons des vêtemens bon marché; ils sont tissés ici, la laine a été produite ici, la main-d'œuvre nécessaire a été employée ici, les machines ont été fabriquées ici, les salaires payés ici, le prix d'achat est resté ici : tous ces élémens contribuent au bien-être et à la prospérité du peuple...

Qui a raison, du gouvernement anglais? dont les colonies et les dépendances, à l'exception de deux seulement, ont des tarifs protecteurs, non-seulement applicables aux autres nations, mais dirigés contre l'Angleterre elle-même; ou du reste du monde civilisé?

Faisons l'appel des nations. Du côté de la protection, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, le Mexique, le Canada, l'Amérique du Sud, le Portugal, le Danemark, la plus grande partie de l'Australasie, la Suisse, l'Autriche-Hongrie, la Suède et la Norvège, les États-Unis.

Qui trouvons-nous contre la protection? La Grande-Bretagne, la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Zélande.

Pour la protection, 430 millions d'êtres humains; contre la protection, 38 millions de *Britons*, auxquels il faut ajouter ces Américains dont le nombre est inconnu, qui, vivant sous notre drapeau, semblent en suivre un autre.

M. Mac-Kinley en veut surtout à ce mot d'ordre des libre-échangistes : le bon marché des marchandises. Il ne veut pas qu'en Amérique s'établisse le règne du bon marché. Avec MM. Blaine et Lodge, il répète : *cheap goods, cheap men*, rapprochement ingénieux de mots aussi brefs qu'expressifs, mais puéril en fait, sans signification, puisque la seule signification qu'on lui pourrait attribuer est celle-ci, qui est absurde : là où les marchandises sont bon marché, les hommes ne valent pas cher.

Nos réformateurs du tarif ne rêvent que vêtemens et chaussures à bon marché. Nous autres, nous voulons aussi le bien-être des travailleurs qui font ces vêtemens et ces chaussures, qui produisent la laine et le tissu, les peaux et le cuir. Le bon marché, qui se paie au prix de la réduction de la main-d'œuvre nationale, est une cherté extrême; c'est la plus coûteuse des transactions, le moins profitable des échanges. Le pays le moins prospère est celui où le bon marché des denrées n'est obtenu que par l'avilissement des salaires.

Nous ne chicanons pas l'Angleterre sur son système fiscal. Elle est libre d'adopter celui que ses hommes d'Etat considèrent comme le mieux approprié à son bien-être. Chaque nation doit fixer sa propre

politique domestique, chacune est souveraine dans cette sphère et ne doit supporter aucune intervention extérieure. Nous exerçons ce droit fondamental pour nous-mêmes, repoussant toute intrusion du dehors, et nous accordons aux autres nations ce même droit de ne supporter aucune intrusion de notre part. Nous croyons que le système américain est le mieux adapté à notre régime politique et à notre civilisation, et nous sommes soutenus dans cette croyance par la succession des plus hautes autorités américaines, depuis George Washington, à travers une expérience déjà séculaire.

III.

Les manifestations de mécontentement auxquelles a donné lieu en Europe le vote des deux bills étaient d'autant plus exagérées et hors de propos qu'elles émanaient de pays tous ou à peu près déjà protectionnistes ou disposés à se rallier au système de la protection. L'Angleterre seule, en sa qualité de nation libre-échangiste, était sérieusement fondée à se plaindre du sort préparé à ses manufacturiers par le cousin Jonathan. Encore allait-on trop loin dans certaines assertions qui attribuaient à la nouvelle législation douanière des États-Unis une intention d'hostilité réfléchie et consciente contre la Grande-Bretagne. Il est clair que les auteurs du bill ont voulu fermer la porte aux produits manufacturés étrangers. Pendant plusieurs mois, le congrès a travaillé à donner satisfaction, par un enchevêtrement extraordinaire de compromis et de compensations, à toutes les industries indigènes qui sont venues successivement faire retentir les couloirs du Capitole de leurs doléances, ou mieux de leurs exigences, et réclamer une protection. Les droits ont été élevés au point où on devait les supposer prohibitifs, dans tous les cas où il s'agissait d'articles de production générale aux États-Unis. Les négocians et les usiniers d'Europe peuvent regretter qu'un esprit aussi outré d'exclusivisme règne chez leurs confrères américains; mais était-il raisonnable que ce regret affectât le ton de l'indignation? En quoi l'Amérique manquait-elle à ses devoirs envers l'Europe? N'était-elle pas libre de relever son tarif, aussi bien que la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche et la France? Les grandes colonies anglaises, le Canada, l'Australie, n'en avaient-elles pas fait autant à l'égard de la métropole?

Sans doute, les États-Unis dépassaient toute mesure. Il ne s'agit plus, disait-on, d'un tarif, mais d'une muraille de Chine, d'une rupture voulue des relations commerciales, d'une sorte de blocus de l'ancien monde. A supposer que tout cela fût réel, on pouvait estimer que le congrès faisait de la mauvaise politique économique, que son œuvre ne serait pas viable, qu'elle serait néfaste à l'Amé-

rique elle-même. On ne pouvait nier, en tout cas, que le congrès n'eût fait de la politique américaine, ce que nul n'avait le droit de lui reprocher. Les États-Unis réglaient à leur gré leurs affaires fiscales, et l'Europe avait mauvaise grâce à ressentir l'exercice de cette liberté comme une insulte, parce qu'il contrariait ses intérêts.

Pendant quelques semaines, cependant, l'émotion a été extrême. Des cris d'alarme avaient été déjà poussés, en France et ailleurs, lorsque les chances d'adoption du bill avaient paru devenir sérieuses. Les colères se sont encore plus vivement déchaînées après que le nouveau tarif eut été mis en vigueur, le 6 octobre. Des voix s'élevèrent de tous côtés pour réclamer des gouvernemens européens des mesures de représailles. Les libre-échangistes dénoncèrent non-seulement l'énormité des nouveaux droits, mais encore le caractère draconien, presque sauvage, des règlemens du *Customs administration bill*. En Angleterre, en Allemagne, en Autriche, au Canada, tout ce qui produit, fabrique, travaille pour l'exportation, se sentant menacé, se proclama d'avance ruiné. Il semblait que l'Union américaine, qui n'avait fait que pousser à l'extrême l'application de ses propres principes, eût commis une violation du droit international, un crime contre la civilisation.

Les protectionnistes de tous pays, même les nôtres, ont fait chorus avec les libre-échangistes. A l'Amérique mettant à l'index les marchandises européennes, ils proposèrent de répondre par une union douanière de l'ancien monde, une fédération économique d'États supprimant entre eux ou atténuant les droits d'entrée pour les produits les uns des autres et s'entourant tous ensemble d'une ceinture de prohibition contre tous les produits américains. La France fut sollicitée de prendre la direction du mouvement et l'initiative de la constitution de cette ligue douanière. Elle n'en fit rien, fort heureusement. Quel marché de dupes nous eussions passé si le gouvernement français s'était laissé engager dans une telle aventure!

Le bill Mac-Kinley est en vigueur depuis plusieurs mois, tout ce bruit est tombé : les exportations d'Europe aux États-Unis ne paraissent pas avoir subi une diminution bien sensible. Il est aisé de voir que les mesures de représailles que nous aurions été tentés d'adopter seraient retombées sur nous-mêmes. Avant d'en chercher la preuve dans le détail de nos échanges commerciaux avec les États-Unis, examinons ce qu'est le bill tant critiqué et quelles modifications essentielles il introduisait dans l'ancien tarif américain, le tarif revisé de 1883, déjà si protectionniste.

Les caractères généraux du bill Mac-Kinley sont : l'augmentation des droits sur les produits manufacturés, le maintien au taux précédent, l'abaissement ou même la suppression complète des

droits sur les matières premières, exception faite pour la laine et les produits de ferme. On peut juger de l'esprit du bill en examinant avec soin les chiffres suivans, qui résument l'influence que pourront exercer les changemens du tarif sur le produit des douanes américaines.

En 1889, les droits d'importation ont donné un revenu total de 161,408,846 dollars. Le tarif Mac-Kinley fait passer sur la liste des marchandises entrant en franchise un ensemble de produits ayant payé 60 millions de dollars. De plus, une certaine réduction de droits a été effectuée sur divers articles. S'il n'y avait pas eu, d'autre part, une augmentation, le revenu douanier tomberait au-dessous de 100 millions de dollars. Si l'on tient compte des accroissemens adoptés, le revenu, à supposer que les quantités de marchandises importées restent les mêmes, s'élèvera à 200 millions environ. Les droits ont donc été en moyenne doublés (1).

Entrons un peu plus avant dans l'examen du bill. Les marchandises frappées de droits sont réparties, dans le tarif Mac-Kinley, en quatorze classes distinctes, subdivisées elles-mêmes en quatre cent quarante-sept chapitres, dont un grand nombre contiennent plusieurs sections. D'une manière générale, les droits n'ont été que faiblement élevés sur les produits chimiques, la poterie, la céramique, la cristallerie, le bois brut et les bois ouvrés, les cotonnades. Ils ont été largement augmentés sur les métaux, le tabac, les produits agricoles, la laine brute et manufacturée. L'établissement des droits sur les produits de ferme a eu pour objet d'apaiser

(1) Les États-Unis ont importé, en 1888-89, pour 740 millions de dollars, et en 1889-90 (année fiscale terminée au 30 juin), pour 790 millions de dollars de marchandises et de produits étrangers.

Si l'on considère les années se terminant au 31 décembre, on trouve, pour les importations de chacune des deux dernières années, un chiffre sensiblement égal, 820 millions de dollars, qui se décompose en : 535 millions de dollars d'importations soumises aux droits et 285 millions, non taxées; en 1889-90 : marchandises taxées, 523 millions de dollars; non taxées, 266 millions.

Sur le premier chiffre de 740 millions, 400 millions environ, étant soumis aux droits d'entrée, ont produit une somme de 160 millions de dollars, soit une proportion de 40 pour 100, que le nouveau tarif va élever à 52 pour 100. Comme 100 millions de dollars environ de marchandises passent sur la liste des entrées en franchise (y compris les 82 à 85 millions de dollars de sucre brut), les nouveaux droits porteront sur environ 300 à 325 millions de dollars de marchandises, et principalement sur 220 millions répartis en cinq des quatorze groupes d'articles : métaux bruts et manufacturés; tabacs et cigares; produits de culture; lin, chanvre et jute, bruts et manufacturés; laines brutes et ouvrées. Ces cinq catégories de marchandises, qui jusqu'ici donnaient 96 millions de dollars de revenu douanier, en donneront désormais à peu près le double.

Il reste 100 millions de dollars environ de marchandises sur lesquelles il n'y a presque pas d'élévation de droits et 400 à 450 millions de dollars entrant en franchise, soit à peu près la moitié des importations.

les populations rurales de l'ouest. La taxe sur la laine brute a été exigée par la classe très influente des producteurs de laine. Le sud a réclamé la taxe protectrice sur le tabac. Comme la suppression des droits sur le sucre était un coup terrible pour les propriétaires de plantations sucrières, on l'a atténué par l'ajournement de la mise en vigueur de la clause de suppression au 1er avril 1891 et par l'établissement d'un système de primes destinées à compenser la perte de la protection.

La première classe des produits frappés, produits chimiques, huiles.., présente peu de modifications. En 1889, la valeur totale des importations de cette classe a été de 15 millions de dollars environ, les droits perçus ont été un peu inférieurs à 4 millions 1/2. Avec les nouveaux droits, la perception, à quantités égales, atteindra exactement 4 millions 1/2.

Les droits ont été légèrement augmentés sur les 18,420,000 dollars de marchandises entrées en 1889 sous la classe II du nouveau tarif, poterie, verrerie...

La classe III, métaux bruts et manufacturés.., représente 50 millions de dollars de marchandises importées et 19,239,000 dollars de droits payés en 1889. Le tarif Mac-Kinley double à peu près le montant des droits et en élève ainsi la moyenne de 40 à 80 pour 100. L'étain, à partir du 1er juillet 1891, paiera 2.2/10 *cents* par livre au lieu de 1 *cent*, taux précédent, et l'objet de cette énorme augmentation de 34.69 pour 100 à 76 1/4 pour 100 *ad valorem* est, non plus, comme pour le reste, de protéger une industrie existante, mais bien de créer de toutes pièces une industrie nouvelle.

La prétention a été jugée outrecuidante en Angleterre, où le nouveau droit sur l'étain est une très grosse menace pour les mines et l'industrie du pays de Galles. Est-elle vraiment outrecuidante? et ne lisons-nous pas dans nos manuels d'histoire : « Colbert voulut que la France pût se suffire à elle-même, et, pour donner le temps à notre industrie de grandir, il la mit sous l'abri d'une protection salutaire. Le système protecteur nuit à une industrie développée, mais est indispensable à une industrie naissante? » Cette dernière assertion s'applique assez bien à la pensée de créer aux États-Unis une industrie de l'étain; peut-être M. Mac-Kinley aurait-il pu méditer avec fruit la première : « Le système protecteur nuit à une industrie développée. » Il semble que l'industrie américaine n'est plus dans l'enfance, qu'elle est même déjà grandelette.

En 1889, les États-Unis ont importé de l'étain pour une valeur de 21 millions de dollars (327,000 tonnes ou 728 millions de livres anglaises de 450 grammes), et cette importation a payé à la douane 7,279,000 dollars. La même quantité, importée à l'avenir, paierait annuellement, à partir du 1er juillet 1891, plus de 16 millions de

dollars. En général, les augmentations de droits de la classe III affectent principalement l'industrie anglaise, les fabriques de Sheffield comme les mines d'étain du pays de Galles. En 1889, l'Angleterre n'a pas exporté pour moins de 150 millions de francs aux États-Unis en fers bruts ou ouvrés de toute sorte. Les produits de coutellerie sont presque doublés.

La classe IV, bois bruts et bois ouvrés, laisse les choses à peu près en l'état. Il y a diminution sur les bois bruts ou de charpente, de légères augmentations sur les produits travaillés.

La classe V présente des modifications d'une grande importance. Tout le sucre jusqu'à la marque hollandaise 16, soit tout le sucre brut, passe de la liste des denrées imposées à celle des marchandises admises en franchise; le sucre raffiné paiera 1/2 cent par livre. Ainsi se trouve supprimée d'un trait de plume, pour la douane américaine, une recette qui, dans les dernières années, atteignait de 50 à 55 millions de dollars par an, payés par les consommateurs de sucre. La consommation du sucre aux États-Unis s'élève à environ 460 millions de francs, dont 200 millions fournis par Cuba, 60 millions par les îles Hawaï, 50 millions par la Jamaïque, 29 millions par l'Allemagne, le reste par le Brésil, la Guyane, les îles Philippines, Porto-Rico, Java, la Belgique. Jusqu'ici, le sucre des îles Hawaï entrait seul en franchise aux États-Unis, par suite du traité du 30 janvier 1875. Désormais, les sucres de toute provenance jouissent du même privilège à partir du 1er avril 1891.

Seulement, l'article 3 de la loi du tarif Mac-Kinley autorise le président des États-Unis à rétablir, à partir du 1er janvier 1892, des droits d'entrée sur les cafés, les thés, les sucres, les mélasses et les peaux, admis maintenant en franchise, et provenant de pays avec lesquels le secrétaire d'État n'aura pu conclure des arrangemens de réciprocité assurant à certains produits américains l'admission soit en franchise, soit avec réduction de droits.

La suppression du droit sur le sucre va accroître dans une énorme proportion la consommation de ce produit aux États-Unis, qui en sont déjà le pays le plus grand consommateur du monde, absorbant 1,500,000 tonnes par an. La réduction équivaut à un abaissement de prix de 250 francs par 1,000 kilogrammes.

Les droits sur le tabac, classe VI, sont à peu près doublés. Il s'agit surtout de protéger une industrie spéciale, celle de la feuille de tabac propre à servir d'enveloppe aux cigares. Rien d'ailleurs, dans le tarif, ne prouve que M. Mac-Kinley ait songé à protéger les fumeurs contre les mauvais cigares. Les droits payés sous la classe VI ont été de 11,194,000 dollars. Ils sont portés, à quantités égales, à 20,948,000 dollars. Afin de prévenir les plaintes trop

légitimes du consommateur, on a compensé ces élévations de droits à l'entrée par la suppression de toutes taxes intérieures sur le tabac.

La classe VII comprend les produits agricoles et objets d'alimentation. Les augmentations de droits élèvent le revenu de 11,320,000 dollars à 17 millions 1/4 pour les mêmes quantités. C'est le Canada qui est ici particulièrement visé. Tous ses produits sont frappés, orge, beurre, lait, fromage, œufs, légumes, foin, de même que ses animaux de ferme, chevaux, mules, bêtes à cornes, porcs, moutons. Comme les États-Unis exportent des quantités énormes de produits agricoles de toute espèce, il est évident que ces élévations de droits ont uniquement pour objet de supprimer, en faveur des fermiers du nord des États-Unis, la concurrence des cultivateurs canadiens, et de pousser ainsi l'opinion publique, au Canada, à l'idée d'une union politique ou simplement commerciale avec les États-Unis. C'est la politique de la carte forcée.

Les classes VIII, IX et X, spiritueux, vins... cotonnades... lin, chanvre et jute, présentent peu de changemens dans la tarification. En général, les droits sont légèrement élevés. Il en est de même dans la classe XIII, papiers, livres... et encore, dans une certaine mesure, dans la classe XII (soies et soieries), où les articles de luxe sont imposés de 60 pour 100 *ad valorem*, au lieu de 50 pour 100.

La classe XI est celle de la laine et des lainages. Ici, l'élévation est considérable et porte sur presque tous les articles. Il était payé environ 42 millions 1/2 de dollars de droits pour 71 millions de marchandises. L'accroissement est, en moyenne, d'au moins un tiers; le total s'élèvera, pour les mêmes quantités, à 57 millions de dollars, et, dans beaucoup de cas, la taxe *ad valorem* est remplacée par des droits spécifiques, moins propres, paraît-il, à la fraude. Les lainages paieront 91 pour 100 au lieu de 67 pour 100 *ad valorem*. Sur la laine brute elle-même, le droit sera relevé de 34 à 40 pour 100, augmentation réclamée avec une extrême énergie, depuis plusieurs années, par les producteurs indigènes.

Dans la classe XIV et dernière (divers), certaines augmentations ont une grande importance. C'est là que se trouve l'élévation de droits de plus de 100 pour 100 sur les boutons de nacre, qui a fait jeter de si hauts cris en Autriche, où une industrie toute spéciale pour la fabrication de ce genre de boutons a été ruinée du coup.

IV.

Voilà, en quelques traits rapides, ce qu'est le nouveau tarif américain. Avant de le maudire en ce qui nous concerne et de nous associer à de vains projets de représailles, demandons-nous s'il

nous est vraiment nuisible et quel dommage il peut porter à nos exportations aux États-Unis.

Nous avons exporté en ce pays, en 1888, pour 382 millions de marchandises, et, en 1889, pour 400 millions. Ces exportations se composent surtout de soieries, tissus, passementeries et rubans, de lainages, de tissus de coton, de bimbeloterie, de vins, etc. Les tissus de laine et quelques cotonnades sont frappés, par le nouveau tarif, de surtaxes très élevées, mais il n'en est pas de même pour nos soieries, qui composent la majeure partie de nos expéditions en Amérique, et surtout pour les articles de Paris et les vins. Les aggravations du bill Mac-Kinley ne nous atteignent donc que très faiblement par comparaison avec le traitement qu'il fait à l'Angleterre pour ses lainages et ses produits métallurgiques, ainsi qu'à l'Allemagne, qui avait pris l'habitude de vendre en moyenne chaque année à l'Amérique pour 400 millions de francs de marchandises médiocres, mais de très bas prix, pour lesquelles une surtaxe de 50 à 100 pour 100 équivaut à une prohibition presque absolue.

Au cas où, persistant à croire que le congrès de Washington a construit contre nous son tarif, nous voudrions user de représailles en portant ailleurs nos achats de marchandises, il nous faudrait prendre garde que nous avons un très grand besoin de tout ce que nous vend l'Amérique, et que ce qu'elle nous vend est déjà très fortement taxé à l'entrée dans nos ports.

En 1888, nous avons importé des États-Unis pour 269 millions de marchandises, et, en 1889, pour 320 millions, dont 138 millions de coton, 72 millions de blé et 33 de pétrole. L'Égypte et l'Inde donnent du coton, la Russie et l'Inde du blé, et on pourrait faire venir du pétrole du Caucase; mais si nous voulions nous en tenir désormais à ces lieux de provenance, nous risquerions fort d'être insuffisamment servis et de payer, en outre, des prix fort élevés. Il est absurde d'imaginer que nous puissions édifier un système de représailles sur l'interdiction de notre marché à ces denrées de nécessité provenant des États-Unis. Les Américains riraient bien, à la pensée que nous irions, pour nous venger du bill Mac-Kinley, qui ne nous fait aucun mal sérieux, surtaxer le blé dont il va nous manquer cette année une si énorme proportion, et le pétrole, qui paie déjà à l'entrée plus de 100 pour 100.

Reste, il est vrai, la prohibition dont nous avons frappé les viandes américaines, prohibition décrétée en 1881, et qui, combinée avec les mesures analogues prises en Allemagne et en Angleterre, a bien pu froisser l'amour-propre des Américains au point de les faire abonder dans leur propre sens et de les incliner un peu plus vers le protectionnisme intransigeant, où ils penchaient déjà par une tradition séculaire.

Allons-nous arguer du bill Mac-Kinley pour maintenir indéfiniment le décret du 18 février 1881 interdisant sur le territoire de la république française l'importation des viandes de porc salé provenant des États-Unis d'Amérique? C'est au moins une politique; mais nous ne voyons pas les raisons qui la devraient faire adopter. Le jour où les Américains auront démontré qu'ils ont pris des précautions nécessaires, aux lieux d'embarquement, pour garantir le bon état des viandes exportées, — et on sait que M. Rusk, le secrétaire de l'Agriculture, ainsi que le congrès avec son *Meat Inspection bill*, y ont énergiquement travaillé, — le décret d'interdiction n'aura plus de raison d'être.

A plusieurs reprises, les représentans des États-Unis à Paris en ont demandé l'abrogation. Récemment encore, en juillet 1890, M. Whitelaw-Reid la réclamait « comme un acte de justice trop longtemps différé. » L'intérêt en jeu pour les Américains est considérable. En 1878, la France avait importé jusqu'à 30 millions de kilogrammes de viandes salées américaines et 39 millions en 1880. La mesure prise en 1881, à la suite de la découverte de trichines dans quelques arrivages, devait être provisoire, et, dès 1883, le comité consultatif d'hygiène, consulté sur la question de savoir si l'on pouvait, « sans danger pour la santé publique, » lever l'interdiction, répondait par l'affirmative. Le décret, nonobstant, fut maintenu. Ce qui n'était qu'une mesure d'hygiène est devenu une habileté protectionniste en faveur de nos éleveurs. C'était du Mac-Kinley avant la lettre.

Nous pensons avoir démontré qu'il est possible, en France, de diserter avec philosophie du bill Mac-Kinley. Il n'en est pas de même en Angleterre, où l'application des nouveaux droits est un coup très sensible pour tous les grands centres industriels.

Sur un total d'exportations anglaises de 5,325 millions de francs en 1885, les expéditions à destination des États-Unis ont été de 550 millions de francs, soit un peu plus de 10 pour 100. En 1889, les chiffres correspondans étaient 6,200 millions et 750 millions de francs, et la proportion des exportations pour l'Amérique au total des exportations s'élevait à 12.2 pour 100. Sur les 750 millions, 500 environ, ou les deux tiers, se répartissent ainsi : lainages, 130 millions ; toiles, 75; cotonnades, 58; soieries, 28; tissus de jute, 33 ; fers, 150; machines, 18. Sur presque tous ces produits, l'élévation de la taxe d'entrée est considérable. Si le nouveau tarif devait leur fermer rigoureusement le marché des États-Unis, ce serait une atteinte sérieuse portée à la prospérité de Bradford, de Manchester, de Birmingham, de Sheffield, de Leeds, etc. On peut admettre qu'au moins la moitié de l'exportation anglaise aux États-Unis est affectée

par le nouveau tarif. Ce n'est à tout prendre que 375 millions de marchandises sur un total de 6,250 millions de francs, soit un seizième.

Les industriels britanniques se rassurent par le raisonnement suivant : « A supposer que les nouveaux droits aient, dans la pratique, l'effet prohibitif qu'on a voulu leur donner, il faudra un long temps aux manufacturiers américains pour développer leurs industries au point de pouvoir suffire à la totalité des demandes de l'intérieur. Il y a, en outre, certaines classes de produits dont la fabrication ne serait pas rémunératrice si elle devait être limitée aux seuls besoins intérieurs. Nous produisons ces marchandises à très bon compte, parce que nous avons pour les écouler le marché du monde entier. Mais un manufacturier des États-Unis qui chercherait à les produire exclusivement pour le marché américain finirait par éprouver que, ses débouchés étant limités, il lui est impossible, même avec toute la protection que lui donne le tarif, de lutter victorieusement contre nous. »

L'élévation des droits sera en outre, dans la plupart des cas, neutralisée par la hausse des prix de toutes les marchandises protégées, résultat forcé de l'accroissement de salaires que réclameront les ouvriers comme part des bénéfices généraux de la protection, en sorte que les produits indigènes et étrangers se feront concurrence sur les marchés américains à peu près dans les mêmes termes qu'aujourd'hui.

Si le tarif produit toutefois, dans une certaine mesure, un effet prohibitif, il restera à l'industrie britannique à chercher une compensation dans l'ouverture de nouveaux débouchés. Le changement dans le courant des importations en amènera un parallèle dans celui des exportations. L'Amérique s'apercevra à ses dépens qu'en fermant ses portes aux marchandises étrangères, elle ferme également les marchés étrangers à ses propres produits. C'est là un résultat qui se produirait de lui-même, fatalement, sans qu'il soit besoin d'aucun recours à des combinaisons telles qu'une union douanière des principales nations de l'ancien monde.

Un sénateur américain, M. Daniels, avait déjà dit, au cours du débat sur le bill, l'an dernier, que, si les protectionnistes américains réussissaient dans leur projet de consigner, à la porte des États-Unis, les produits manufacturés anglais, les agriculteurs américains perdraient pour leurs produits le *ticket of admission* sur les marchés britanniques. C'est la même pensée qui faisait dire naguère à feu lord Granville dans une réunion du nord de l'Angleterre : « Le bill Mac-Kinley sera préjudiciable à la Grande-Bretagne, mais non dans la mesure où on l'a cru d'abord. Il sera bien

plus préjudiciable à l'Amérique elle-même. Les cultivateurs en ressentiront d'abord les désastreux effets, puis les ouvriers et les artisans et bientôt les manufacturiers eux-mêmes. »

En décembre dernier, le *Board of Trade Journal* terminait une étude consacrée aux effets probables du bill sur le commerce anglais par les lignes suivantes : « Les alarmes de la première heure doivent être considérées comme très exagérées. Le bill Mac-Kinley causera sans doute une certaine perturbation dans le commerce général du monde, mais il n'affecte qu'une partie du commerce extérieur des États-Unis et une partie plus faible encore du commerce extérieur de l'Angleterre. Dans beaucoup de cas, les droits augmentés ou ne pourront avoir aucun effet de protection ou ne donneront pas le degré de protection espéré. On trouve ici une nouvelle preuve des difficultés intrinsèques auxquelles se heurtent les tentatives pour rendre la protection effective. Le commerce passe entre les lignes d'un tarif quel qu'il soit; un tarif est toujours plus ou moins impuissant à assurer l'objet qu'il avait en vue. »

Si l'Angleterre pouvait avoir lieu de se plaindre du bill Mac-Kinley, le Canada avait plus de raison encore de se montrer mécontent. Certaines clauses du bill ont été très manifestement composées dans l'intention de priver la colonie anglaise de son débouché le plus rapproché pour l'excédent de ses produits; l'hostilité contre le Dominion s'y est accusée systématiquement.

En 1866, lorsque fut dénoncé le traité de réciprocité entre le Canada et les États-Unis (*The States*, comme on dit à Québec et à Montréal en parlant de l'Union), le commerce extérieur du Canada souffrit sérieusement pour un temps. Dès l'année suivante, le total fléchit de 20 millions de dollars; en trois ans, toutefois, cette perte était récupérée et le Canada réussit, en trois autres années, à porter le volume de son commerce bien au-delà du point qu'il avait atteint avant 1866. Le Canada, pour obtenir ce résultat, avait, d'un côté, cherché de nouveaux débouchés, et, de l'autre, tiré le moins mauvais parti possible du traitement désavantageux que lui infligeaient les États-Unis.

Sur le premier point, la colonie britannique est aujourd'hui en bien meilleure situation qu'il y a vingt ans pour obtenir un prompt succès. Ses communications intérieures ont fait un immense progrès. Elle a des ports sur ses côtes de l'est et de l'ouest, reliés entre eux par une voie ferrée ininterrompue, le *Canadian Pacific*, qui est une des merveilles du temps présent. Elle peut envoyer ses produits dans les Indes occidentales, au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Australie et dans les archipels océaniens, comme en Angleterre et dans le reste de l'Europe. Déjà des courans commerciaux se sont établis par la nouvelle voie; il y a quelques se-

maines, un magnifique bâtiment, *Empress of India*, inaugurait, par un voyage de Hong-Kong à Vancouver *viâ* Shanghaï et Yokohama, le nouveau service postal organisé par l'administration du chemin de fer *Canadian Pacific*, entre l'extrême Orient et l'Angleterre par la route de l'Océan-Pacifique septentrional.

Quoi qu'il en soit de ces perspectives de nouvelles relations commerciales du Canada, à l'est et à l'ouest, à travers les mers, avec les Chinois, les Japonais et les Australiens d'une part et les Européens de l'autre, il est évident que les relations commerciales bien plus immédiates, du nord au sud, avec les États-Unis, sur une frontière terrestre d'une étendue de plus de 4,500 kilomètres, conservent pour le Dominion une importance primordiale, et c'est ce commerce que menace le bill Mac-Kinley.

En 1889, le Canada a importé des États-Unis des marchandises et produits pour une valeur de 250 millions de francs, et d'Angleterre pour 210 millions. La même année, ses exportations ont été, pour les États-Unis, de 215 millions, et, pour l'Angleterre, de 190 millions. La moitié environ du commerce extérieur du Canada est composée d'échanges avec les États-Unis, ce qui ne saurait étonner, vu l'énorme étendue des frontières communes aux deux pays et les nombreux points de jonction de leurs réseaux de voies ferrées ou de lignes de navigation.

Un des principaux articles d'exportation du Canada aux États-Unis est le bois, dont ceux-ci ont importé pour 40 millions de francs en 1889. Or le bill Mac-Kinley n'a pas augmenté et a plutôt abaissé le droit d'entrée du bois brut. Les transactions seront surtout entravées pour les œufs, le foin, le charbon, le poisson, les moutons, les chevaux, que le Canada vendait aux États-Unis. Il faut cependant tenir compte d'abord de la contrebande qu'il sera bien difficile d'atteindre sur de si vastes espaces. De plus, la proportion dans laquelle sera réduite l'entrée de ces produits aux États-Unis sera en raison inverse de l'intensité de la hausse déjà commencée dans les prix de toutes choses en Amérique depuis l'application du bill Mac-Kinley. A un certain degré, en effet, cette hausse détruirait tout effet prohibitif du tarif, et les Américains supporteraient seuls tout le poids de charges qu'ils ont si ingénieusement inventées.

Le Canada ne doit pas oublier non plus qu'il n'est pas lui-même sans reproche. La politique protectionniste, adoptée comme programme par le parti national dont sir John Macdonald, qui vient de mourir, s'était constitué le chef, et au nom duquel il gouvernait le Dominion depuis plus de dix ans, justifie ou explique dans une large mesure les représailles protectionnistes dont on se plaint sur les rives du Saint-Laurent. Le tarif canadien, antérieur au bill

Mac-Kinley, a été construit dans le dessein d'entraver l'importation dans le Dominion de produits manufacturiers anglais et américains, et de denrées agricoles et alimentaires américaines (1). Le Canada n'aurait qu'à réduire légèrement ses droits d'importation pour stimuler immédiatement son commerce extérieur. L'adoption d'une politique commerciale plus libérale aurait enfin pour résultat d'assurer aux cultivateurs canadiens du nord-ouest des élémens appréciables de supériorité sur leurs rivaux du Dakota ou du Minnesota, placés dans des conditions très désavantageuses à cause des prix énormes qu'ils sont forcés de payer pour leurs instrumens de ferme et du taux artificiellement élevé du prix de l'existence que leur impose un tarif de haute protection.

V.

Le tarif Mac-Kinley est entré en vigueur le 6 octobre. Un mois après, le 4 novembre, des élections générales avaient lieu dans toute l'étendue des États-Unis, pour la nomination de gouverneurs et de fonctionnaires d'États, pour la composition de législatures locales et pour la formation de la chambre des représentans du 52e congrès.

Ces élections ont été, pour le parti républicain, un désastre sans précédent, et pour le bill Mac-Kinley une condamnation. Non que le bill ait été seul en cause en cette affaire, mais il était la grande mesure votée par les républicains à l'apogée de leur pouvoir et de leur prestige, le dernier mot de leur politique économique, le plus grand succès obtenu par le parti depuis les temps héroïques de Lincoln et de Grant. Les élections devaient être en quelque sorte le verdict populaire sur l'œuvre de la majorité républicaine.

Et cependant le bill Mac-Kinley n'était pas seul en cause. Depuis plusieurs mois, les républicains sentaient leur suprématie menacée par les progrès rapides d'une organisation politique, économique et sociale, récemment fondée sous le nom de *The National Farmers' Alliance and Industrial Union* (les Américains ne reculent pas devant les longs titres). Nous reviendrons tout à l'heure sur cette insurrection agricole dont les origines et les causes ont été exposées en juillet dernier dans la *Revue des Deux Mondes*. Il faut d'abord montrer comment le bill Mac-Kinley, à la grande surprise

(1) Il y a un droit d'entrée de 9 shillings par quintal sur la viande de porc et le lard des États-Unis, de 18 shillings sur le quintal de beurre. Le blé paie 7 pence par *bushel*, la farine 2 shillings par baril, le charbon 2 shillings 1/2 par tonne. Des droits élevés sont établis sur les fils et tissus de coton et autres textiles, sur le fer brut et façonné, etc. Ces faits enlèvent un peu de leur prix aux doléances des Canadiens.

de ses auteurs, est devenu, en moins d'un mois, l'instrument de la déconfiture mémorable des hommes qui avaient espéré s'en faire, aux yeux de leurs concitoyens, un impérissable titre de gloire.

On ne saurait trop rappeler que des sommes énormes avaient été fournies au parti, en 1888, par de grands capitalistes et de riches manufacturiers, et que ce concours a été rémunéré par le nouveau tarif. En élevant la protection à sa plus haute expression, les républicains ont payé leur dette aux puissans intérêts dont l'appui les avait fait triompher il y a deux ans. Seulement, dans cette affaire, les fortes têtes du parti ont un peu trop compté sur la docilité habituelle des masses et sur le prestige des formules toutes faites. Le protectionnisme américain s'était toujours présenté et se présentait encore cette fois sous les dehors d'une doctrine économique dont l'objet exclusif est d'assurer aux travailleurs américains une rémunération beaucoup plus élevée que celles qu'obtiennent les classes ouvrières en aucune partie du monde, même dans les plus riches régions d'Europe, même en Angleterre.

M. Mac-Kinley et ses amis avaient donc annoncé au peuple américain que la première conséquence de l'adoption de leur système serait une hausse générale des salaires. Ils pensaient bien, sans le dire, que la hausse de prix de tous les objets de vente serait aussi une conséquence du bill, mais ils comptaient que le premier phénomène économique ferait aisément passer le second. La population accepta ces promesses. Pendant tout le cours de la discussion théorique au congrès, aucune protestation ne se fit entendre. Le public restait indifférent aux calculs que publiaient les journaux sur les effets probables des modifications introduites dans le tarif. Mais le tarif n'était pas en application depuis quarante-huit heures que des clameurs de colère éclataient de tous côtés. Les salaires ne s'élevaient dans aucune industrie, et les prix des plus vulgaires marchandises, des denrées les plus nécessaires à la vie, subissaient du jour au lendemain une hausse considérable. Les protectionnistes du congrès n'avaient prévu aucune augmentation de prix pour les objets de fabrication indigène, le bill devant avoir simplement pour effet d'éloigner du marché les produits similaires étrangers. La rapacité du commerce de détail déjoua ce calcul et ameuta immédiatement des milliers d'acheteurs et de ménagères contre le bill et ses auteurs. Des lainages montèrent sans transition de 10 pence à 28 pence le yard, les boutons de nacre de 1 penny la douzaine à 4 et 5 pence. Ce sont les petits faits de ce genre, répétés à l'infini, que les électeurs n'ont pu pardonner à M. Mac-Kinley.

On avait dit encore aux populations : « Ne craignez rien ; un droit à l'importation (*a duty*) n'est pas une taxe (*a tax*). Ce n'est pas vous, consommateurs, qui paierez le droit, c'est le fabricant, le

vendeur étranger. » Or, les objets protégés ayant au contraire immédiatement changé de valeur, et les nouveaux prix, dénommés sur l'heure prix Mac-Kinley, étant de 20 à 30 pour 100 plus hauts que ceux de la veille, le moins expert des Américains en économie politique fut obligé de s'apercevoir qu'un droit à l'importation est bien une taxe sur la consommation.

Et alors l'iniquité de la mesure apparut évidente à tous les yeux : — « Quand le mal est devenu incurable, dit le *Times* en termes fort pittoresques, les moutons apathiques se sont changés en loups furieux et ont lancé leurs persécuteurs épars dans le désert politique. » — Ce qui signifie que le suffrage universel, très irrité, profita de l'occasion qui s'offrait le 4 novembre 1890, pour jeter sa colère au travers des intrigues et des calculs des partis et pour renvoyer les deux tiers des républicains du dernier congrès à l'étude désintéressée des questions économiques.

Le parti démocrate ne comptait assurément pas sur une revanche si prompte et si éclatante de sa défaite de 1888. Sans doute il était visible depuis deux mois que les républicains avaient compromis leurs affaires en prolongeant la session au-delà de toute limite et en votant des crédits insensés pour les pensions et les travaux publics, et qu'ils couraient à un échec aux élections de novembre. Mais on n'eût jamais imaginé que l'échec prendrait de telles proportions. Les démocrates espéraient obtenir une majorité de 15 à 20 voix. Si l'on en croit le *Commercial Advertiser*, qui est un important organe indépendant de New-York, le comité qui menait de Washington la campagne électorale pour les républicains, désespérait, dès le milieu d'octobre, du succès. Les chefs du parti comprenaient trop tard quelle faute grave de stratégie ils avaient commise en faisant commencer un mois avant les élections l'entrée en application du tarif. Dans les imprimés distribués par millions aux électeurs, on ne parlait plus du tarif, mais seulement des pensions et de la question de l'argent. Des sommes considérables étaient envoyées dans le district de M. Mac-Kinley pour prévenir au moins cette humiliation de la chute de l'auteur du bill devant ses propres mandataires.

Rien ne put conjurer les effets terribles de la colère populaire. M. Mac-Kinley resta sur le carreau et avec lui une centaine de ses collègues et confrères en protection. Les démocrates disposeront, dans le prochain congrès (1), d'une majorité de plus de 120 voix; le parti républicain tombe, dans la chambre des représentans, à l'état d'une minorité, impuissante même pour l'obstruction. Les démocrates, alliés presque partout au nouveau parti agricole, ont

(1) Qui se réunira en novembre 1891 et vivra jusqu'au 4 mars 1893.

naturellement obtenu à peu près l'unanimité des sièges dans les seize anciens États à esclaves du sud, mais de plus ils ont battu leurs adversaires dans la plupart des États du nord et de l'ouest, et les ont délogés même des plus solides forteresses du parti, le Massachusetts et la Pennsylvanie (1).

Ces élections ont été incontestablement une grande victoire des démocrates, mais l'Alliance des fermiers peut revendiquer à juste titre une part importante dans la conquête de si étonnans résultats. Après ce qui a été dit antérieurement dans la *Revue* des origines de cette association de cultivateurs, il suffira de rappeler ici en peu de mots les raisons d'être et les premières manifestations d'activité de ce nouvel organisme politique, pour faire comprendre son attitude à l'égard du bill Mac-Kinley.

VI.

Longtemps on a célébré les magnifiques bénéfices que réalisaient les immigrans dans le far-west américain par la mise en valeur de vastes étendues de terre fertiles dont, pour quelques dollars, on pouvait s'assurer la propriété. Les céréales poussaient comme par enchantement : machines perfectionnées, banques, moyens de transport, tout se réunissait pour faciliter au producteur l'enlèvement rapide et la vente fructueuse de sa récolte. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, les régions agricoles de l'ouest subissent une crise dont l'intensité a été croissant d'année en année. Excès de production, fléaux naturels, sécheresse, *blizzards*, gelées, inondations, avilissement des prix, manœuvres des syndicats coalisés

(1) M. Blaine, dont l'état de santé inspire en ce moment quelques inquiétudes à ses amis, a donné de sa personne, en octobre, dans l'Indiana et dans l'Ohio, surtout dans le district où M. Mac-Kinley était candidat, puis en Pennsylvanie. A Philadelphie, la veille même des élections, il prononçait un discours où se trouvait cette déclaration téméraire, que l'échec de M. Delamater, candidat républicain au poste de gouverneur, serait un coup de mort (*a death blow*) pour la protection. Justement, M. Delamater a été battu avec une majorité de 16,000 voix contre lui. M. Mac-Kinley n'a pas été plus heureux dans l'Ohio. Dans le Kansas, un des plus ardens parmi les sénateurs républicains, M. Ingalls, a dû, par suite de la composition de la nouvelle législature locale, céder la place à un démocrate.

Avec l'appui des associations agricoles, les démocrates ont enlevé aux républicains l'Indiana, le Kansas, le Michigan, le Wisconsin, le Nebraska, l'Iowa, le Minnesota dans l'ouest, et dans l'est la Pennsylvanie, avec le Massachusetts, le New-Hampshire et le Rhode-Island.

Les républicains n'ont pu faire passer dans le sud que 3 de leurs candidats, au lieu de 17 élus qu'ils comptaient dans le 51e congrès.

Quinze états du sud ont envoyé 106 démocrates à la chambre des représentans. Le nord-ouest a envoyé 44 démocrates (au lieu de 12 dans la précédente chambre), et 25 républicains (au lieu de 57).

contre le producteur isolé, extorsions des intermédiaires, oppression des compagnies de chemins de fer, taux usuraire des prêts, extension du fléau de l'hypothèque, comment le cultivateur américain pourrait-il résister à tant de causes de ruine?

D'après le rapport du bureau d'agriculture à Washington pour le mois de mars 1890, il restait encore, en stock non vendu à cette date, 46 pour 100 de la précédente récolte de maïs, soit 349 millions d'hectolitres, et 31 pour 100 de la récolte de blé, soit 56 millions d'hectolitres. Les récoltes avaient été excellentes; celle du maïs la plus considérable qui eût jamais été vue. Mais la baisse des prix empêchait les cultivateurs de profiter de cette abondance. Dans le Missouri, le maïs se vendait 16 à 20 cents le *bushel* de 36 litres, le blé 55 à 60, près des lignes de chemins de fer; à quelque distance de la voie ferrée, les prix déclinaient. Si l'on considère les cours cotés à la même date à Chicago, 28 cents le maïs et 77 le blé, la partie non vendue de la récolte représentait une somme de 2 milliards de francs, ou de 1,500 millions, si l'on déduit du stock le montant nécessaire pour les semailles et pour la nourriture des fermiers et de leurs familles (1).

Les fermiers, ainsi disposés, étaient une proie facile aux politiciens, toujours en quête d'élémens nouveaux pour organisations politiques. Sous la direction de quelques chefs habiles, ils ont commencé à se grouper en associations rurales, ce qui était une nouveauté en Amérique. Depuis dix années, le mouvement, inauguré dans l'ouest, le sud-ouest et l'est, dans le Texas, la Louisiane, l'Arkansas et le Kansas, s'est répandu de proche en proche dans presque tous les États. A la fin de 1889, du 3 au 7 décembre, l'Alliance, formée de la fusion de plusieurs associations de cultivateurs, a tenu son assemblée générale à Saint-Louis, et c'est là qu'elle a adopté le nom compliqué que nous avons déjà indiqué plus haut. On l'appelle, par abréviation, *l'Alliance*, comme on appelle *la Grange* une autre association de fermiers, — plus ancienne, mais très forte également, et comptant des centaines de milliers d'adhérens, — qui venait de tenir, quelque temps auparavant, son assemblée générale à Sacramento (Californie).

A Saint-Louis, l'Alliance vota le programme suivant : abolition des banques nationales; augmentation de la circulation du papier-monnaie; frappe libre et illimitée de l'argent; interdiction aux

(1) Chargés de dettes hypothécaires à gros intérêts et ne trouvant plus à vendre leurs grains avec bénéfice, les fermiers s'en prennent à tout le monde de leurs déceptions et veulent notamment obliger les compagnies de chemins de fer à réduire leurs conditions de transports. Dans plusieurs États déjà, des tribunaux locaux ont approuvé les réductions de tarifs imposées arbitrairement par les commissions des chemins de fer; mais ces décisions ont été, en général, annulées par la cour suprême fédérale.

étrangers de posséder des terres aux États-Unis; reprise par la nation des terres concédées aux compagnies de chemins de fer dans tous les cas où celles-ci n'ont pas satisfait aux conditions requises; rachat et exploitation par la nation, et dans l'intérêt des cultivateurs, de tous les instrumens de communication et de transport.

Il n'était que vaguement question du tarif dans ce programme de 1889; mais le nom de M. Mac-Kinley était encore inconnu. En fait, toutes les réclamations des fermiers pouvaient se résumer en un seul cri : De l'argent! *more money!* Les inflationnistes ont calculé que la masse de la circulation monétaire, aux États-Unis, divisée par le montant de la population, donnait 23 dollars par personne, et que les fermiers seraient beaucoup plus riches si la circulation générale était accrue de telle sorte que la part individuelle moyenne fût de 50 dollars. Et ils ont réussi à le persuader aux cultivateurs. Il faut songer qu'actuellement, dans l'ouest, par suite d'incessans afflux d'immigration, les habitans des campagnes sont, pour une bonne part, des paysans arrivés du centre de l'Europe dans les dernières années, et qui n'ont encore recueilli, pour fruit de leur travail, que la nécessité de payer de très gros intérêts pour les hypothèques qu'ils ont constituées sur leurs terres. Il s'est ainsi formé une classe de débiteurs et d'emprunteurs qui professe les notions les plus étranges en matière d'économie politique, et, par le suffrage universel, les introduit dans la politique pratique. Ainsi, les journaux de l'ouest sont remplis de raisonnemens comme celui-ci, emprunté au *Morning World-Herald* d'Omaha : en France, le volume de la circulation est de 300 francs par personne; en Angleterre, de 75 francs seulement. Qu'arrive-t-il? L'Angleterre est obligée de consacrer 300 millions de francs à la lutte contre le paupérisme, la France 50 millions seulement. Ainsi, là où le volume de la circulation est quatre fois moindre, la proportion du paupérisme est six fois plus forte. Donc il faut augmenter, aux États-Unis, le volume de la circulation au moins jusqu'à 50 dollars par personne. Mais pourquoi alors s'arrêter à 50 dollars?

Avec de semblables théories, on conçoit que la formation de l'Alliance des fermiers et l'intervention de ce nouvel organisme dans le jeu des partis réguliers aient apporté dans la routine de la vie politique de l'Union un élément de perturbation. Dans tous les États agricoles, la nouvelle organisation pouvait décider la victoire à son gré pour l'un ou l'autre parti. A Washington, les politiciens de profession ont suivi ce mouvement avec une véritable anxiété. Au cours de l'année 1890, il fut manifeste que l'Alliance marcherait avec les démocrates, et même, dans certains cas, les absorberait. Il en a été ainsi, par exemple, dans la Caroline du sud, où

la lutte fut dirigée par M. Benjamin R. Tillman, un démocrate dont la popularité un peu usée s'est retrempée dans son accord avec l'Alliance. Il s'était donné pour tâche de représenter les principaux articles du programme de celle-ci comme des articles inhérens de la confession démocratique. Cette doctrine a été ratifiée en septembre par la convention d'état démocratique à Columbia, et la victoire l'a consacrée aux élections de novembre. Donc, dans la Caroline du sud au moins, les deux partis n'en font plus qu'un.

Mais le président de l'Alliance, M. le colonel L. Polk, ancien fermier de la Caroline du nord, placé par la convention de Saint-Louis (1889) à la tête de l'association, ne veut pas entendre parler de cette fusion complète avec un parti. L'Alliance compte aujourd'hui des organisations dans trente-cinq États. Elle est donc nationale, et son mot d'ordre est : « Guerre au *sectionalism.* » Les démocrates se trompent, déclare-t-il, en croyant que la victoire, aux dernières élections, a été gagnée par eux ou pour leurs principes. L'intérêt capital, pour l'Alliance, ce n'est ni le tarif douanier, ni le bill sur les élections fédérales, c'est la réforme financière. Le gouvernement doit accroître directement pour le peuple le volume de la circulation. La question se pose en ces termes : le peuple contre le dollar. Le dollar a régné assez longtemps, il faut que le peuple ait son tour.

Aux élections dernières, l'Alliance a assuré le succès d'un très grand nombre de démocrates, mais elle n'a fait passer que vingt à trente de ses propres candidats. C'est trop peu pour tenir la balance du pouvoir entre les deux partis dans une assemblée où les démocrates auront une si forte majorité; mais c'est assez pour attester l'influence considérable qu'exercent dans le pays les idées et les tendances des classes agricoles.

VII.

Ces idées et ces tendances se sont encore affirmées et précisées dans la deuxième convention annuelle de l'Alliance, tenue à Ocala (Floride), le 1er décembre 1890, trois semaines après les élections. Il faut toutefois remarquer que peu de délégués de l'ouest et du nord-ouest étaient présens à cette réunion. Bien que nationale par son titre et dans son objet, la convention a été composée surtout de délégués du sud. C'est un point qui ne doit pas être oublié lorsqu'on veut apprécier la portée exacte du programme de l'assemblée d'Ocala (1).

(1) Les organisateurs de cette réunion étaient peu expérimentés; leur premier acte fut une querelle avec la presse. Début fâcheux pour un parti aspirant à la faveur po-

La *platform* est la reproduction intégrale de celle de Saint-Louis. On y a toutefois ajouté : 1° une protestation véhémente contre le tarif Mac-Kinley ; 2° l'extraordinaire projet d'organisation de bureaux de prêts directs par le gouvernement fédéral aux agriculteurs. C'est ce qu'on appelle le *sub-treasuries plan*, l'invention merveilleuse des chefs de l'Alliance et des inflationnistes de l'ouest, destinée à donner satisfaction, par une application pratique et rationnelle, au cri de la foule laborieuse : *more money!*

Le *sub-treasuries plan* consiste en l'établissement, dans les divers États, de sous-trésoreries ou succursales du trésor, comptoirs de prêts publics, où seront faites au peuple des avances directes à un taux d'intérêt n'excédant pas 2 pour 100 par an, sur dépôt de produits de ferme susceptibles de conservation, ou sur les biens-fonds des agriculteurs, dans une proportion à déterminer.

Il faudrait naturellement beaucoup d'argent pour alimenter ces comptoirs de prêts, où l'on peut supposer que la clientèle ne chômerait pas. On pourvoit à cette nécessité en demandant que le montant de la circulation monétaire des États-Unis soit promptement augmenté jusqu'au niveau où cette circulation représentera 50 dollars par tête. Et comment? Par la frappe libre et illimitée de monnaies d'argent, d'une part ; et, de l'autre, par la création, à jets continus, de billets du gouvernement fédéral à Washington. Mais 50 dollars par tête représentent, pour une population de 62 millions d'habitans, la somme colossale de plus de 3 milliards 100 millions de dollars (plus de 15 milliards de francs) ! Il n'importe. Il importe si bien que, malgré l'échec, à la chambre des représentans, du bill sur la frappe libre et illimitée de l'argent, voté par le sénat, la production de toutes ces belles théories financières et économiques sur la terre libre de l'Amérique du Nord a déjà produit un commencement de panique de l'or. Les gens prudens emmagasinent de la monnaie d'or, et chaque semaine, de-

pulaire. On décida que les séances se tiendraient portes closes et qu'un « comité de la presse » donnerait des informations. Il se trouva naturellement que ce comité ne servit à rien. Après quarante-huit heures, on s'aperçut que ce que publiaient les journaux était précisément ce que l'on avait voulu tenir caché. Un second comité ne réussit pas mieux que le premier. Ses informations étaient régulièrement mises au panier, et les journaux, mystérieusement tenus au courant, imprimaient les détails les plus circonstanciés sur les délibérations les plus secrètes.

La convention fut si indignée de son impuissance sur ce point qu'elle termina ses travaux par une résolution exprimant des remercîmens à tous et à toutes, les journalistes seuls exceptés. Le fermier du Tennessee qui proposa cette résolution ajouta que les délégués qui avaient fourni des informations à la presse étaient des « coquins, des menteurs, des drôles et des traîtres, » et ces paroles furent couvertes d'applaudissemens.

puis cinq mois, a vu embarquer pour l'ancien monde du métal précieux au montant de plusieurs millions de dollars.

Pour les chemins de fer et les télégraphes, la *platform* demande le contrôle du gouvernement national, et, si ce contrôle ne suffit pas pour la suppression des abus existans, l'expropriation complète de toutes les entreprises de transports et l'exploitation par l'État de tous les moyens de communication.

Le programme réclame enfin la suppression des lourdes taxes douanières qui pèsent en ce moment sur les objets nécessaires à la vie des classes laborieuses, et l'établissement d'un système de taxation progressive sur les revenus. Il déclare que le montant total des revenus du gouvernement national et de l'administration locale ne doit jamais dépasser celui des dépenses que peut exiger un gouvernement honnête et économe, prescription qui est la maxime de Cleveland, renouvelée de celle de Jefferson (*necessary expenses of the Government, economically and honestly administered*).

Ce programme constitue une attaque en règle, un assaut en masse contre tous les pouvoirs existans : banques, chemins de fer, télégraphes, compagnies foncières étrangères, syndicats industriels, monopolistes de tout rang, rois des chemins de fer, rois du pétrole, rois des mines, manufacturiers, capitalistes, à peu près tout ce qui existe, enfin, en dehors du fermier et du travailleur, de l'ouvrier rural et de l'ouvrier urbain.

A la tête de la nouvelle société, complètement débarrassée de tous ces élémens parasites, un gouvernement paternel aura pour fonction principale de créer beaucoup d'argent avec du papier, de faire de la richesse avec rien et de prêter au peuple à 2 pour 100 d'intérêt. Le peuple aura toujours le droit d'emprunter à ce taux ; la *platform* a d'ailleurs omis de déclarer qu'il aurait en retour le devoir de rembourser, et elle n'indique pas par quel moyen le gouvernement pourrait lui rappeler ce devoir, s'il venait à l'oublier.

Il n'est pas malaisé de reconstituer la genèse de cette extraordinaire fantaisie économique. Le congrès a voté gravement, l'année dernière, une loi qui autorise les propriétaires de mines d'argent à porter leurs lingots, au fur et à mesure de la production, au plus prochain établissement de monnaie des États-Unis. Là, contre remise de ces lingots, on leur délivre des billets du trésor qui représentent de belles espèces sonnantes en or. L'argent métal est une marchandise comme une autre. L'État pourrait aussi bien délivrer des billets du trésor contre remise d'autres produits, tels que le fer, le coton, le bétail. Le fermier, qui vend difficilement son blé et ses pommes de terre, ne voit pas pourquoi le gouvernement ne les lui prendrait pas en dépôt, comme le reste, contre émission de

billets du trésor, ce qui n'est pas, après tout, si mal raisonner. De là le système des *sub-treasuries*, ou comptoirs de prêts publics.

VIII.

Le développement si rapide de l'Alliance et des autres associations agricoles a été le résultat direct de l'application audacieuse faite, par le parti républicain, de la politique qui a inspiré le tarif Mac-Kinley et de la mollesse de la résistance opposée dans le congrès à cette politique par les représentans et les sénateurs démocrates, que gênaient les tendances protectionnistes d'une fraction du parti. L'insurrection des ouvriers de la terre contre la cherté de la vie s'en est prise, avant tout, au parti républicain, parce que ce parti est inféodé aux intérêts de tout ce qui représente, aux yeux des cultivateurs, une exploitation en règle organisée contre eux : les banques, les chemins de fer, les *trusts*, dirigés par des hommes disposant de la toute-puissance d'innombrables millions. Les démocrates ne vont assurément pas aussi loin que les fermiers dans leurs déclamations contre le capital et les monopoles, contre le *Money Power*, mais ils ont toujours été partisans, au moins dans leurs *platforms*, de méthodes économes et frugales dans la direction des affaires nationales, tandis que le parti républicain a élevé le gaspillage des deniers publics à la hauteur d'un dogme politique. L'administration de M. Cleveland avait légué, en 1888, à celle de M. Harrison, des finances prospères, trop prospères même, puisque l'excédent annuel des revenus fédéraux dépassait 500 millions de francs, et que la grande affaire de la présidence démocratique avait été la dénonciation des périls que faisait courir ce surplus et la recherche des moyens de le ramener à des proportions plus modestes par la réduction des taxes, et notamment des taxes douanières. Les républicains n'ont pas connu cet embarras. Décidés, avant tout, à ne pas laisser à leurs successeurs éventuels même la possibilité de réduire les revenus du tarif, ils ont résolu le problème de la façon la plus simple, en enflant démesurément les dépenses. Ils ont triplé le montant des pensions militaires, ce qui avait le double avantage de leur assurer aux élections les voix de milliers d'anciens soldats et d'absorber à peu près tout le surplus; en sorte que le gouvernement fédéral va payer, en cette année 1891-1892, près de 800 millions de francs de pensions aux survivans des guerres de la république, y compris naturellement la guerre civile. Il est aisé de concevoir à quels énormes abus donne lieu cette prodigalité. C'est de la démence, mais de la démence voulue, calculée, et les républicains ont porté le même

esprit dans tous les autres ordres de dépenses, tels que les crédits pour les Indiens ou pour les ports et les rivières.

Voici en quels termes, d'une éloquence bien étrange, M. Cleveland a flétri le 12 mai dernier, devant l'association démocratique de Buffalo, ces débauches budgétaires du parti républicain. Le morceau est caractéristique, nous le traduisons littéralement :

Je crois que le spectre le plus menaçant qui se dresse aujourd'hui sur le chemin de la sécurité du gouvernement et du bonheur du peuple est l'extravagance impudente et maligne de nos dépenses publiques. Je crois qu'il est le plus funeste de toute la couvée meurtrière née de la perversion gouvernementale. Il cache sous ses ailes la trahison de la confiance du peuple ; il tient impuissantes sous la fascination de son regard la volonté et la conscience du peuple, et il exhibe aujourd'hui effrontément le congrès du *milliard de dollars* (1). Il y a peu de temps encore, un large surplus restait dans le trésor public après acquittement de toutes les dépenses, qui n'étaient nullement fixées dans un esprit d'économie, et cet état de choses était présenté au peuple américain comme la preuve positive que la charge de taxation qu'on lui imposait était inique puisqu'elle n'était pas nécessaire. Et maintenant, lorsque la protestation populaire contre un tel état est encore retentissante, la harpie des dépenses extravagantes dévore le surplus et enjoint impudemment à ses victimes frappées de stupeur d'apporter de nouvelles et plus larges provisions pour la satisfaction de son appétit insatiable.

Il y a quelques années, l'état des pensions, s'élevant à 53 millions de dollars, était volontiers maintenu à ce chiffre par le patriotisme des citoyens. Aujourd'hui, l'extravagance publique décrète qu'une somme triple sera extorquée du peuple sous le prétexte que cette dépense est inspirée de l'amour du peuple pour le soldat. Il y a peu d'années un bill pour les rivières et les ports, concédant un ensemble de crédits de 11 millions de dollars, provoqua une véhémente clameur populaire ; aujourd'hui, l'extravagance publique demande des crédits de 202 millions de dollars pour le même objet, et le peuple reste silencieux. Aujourd'hui, des millions de dollars sont payés pour un subside éhonté et cela est approuvé ou concédé sur l'ordre de l'extravagance publique. Et ainsi un nouveau maraudeur est lâché, qui, en compagnie de son associé vicieux, le tarif, porte ses bénéfices, le produit de ses rapines, à des demeures favorisées par des intérêts égoïstes. Il n'est pas né-

(1) C'est, croyons-nous, le *New-York Sun* qui a le premier surnommé le 51e congrès le congrès du milliard de dollars (*billion-dollar congress*), parce que cette assemblée, pendant ses deux années de prodigalité extravagante, a voté un total de crédits de 1,006,270,471 dollars, soit 300 millions de plus que la moyenne des huit congrès précédens, et 210 millions de plus que le total des crédits votés par le 50e congrès.

cessaire d'en dire plus long; de quelque côté que l'on se tourne, on voit s'avancer cet être dévorant et destructeur.

Peut-être ce langage imagé est-il bien celui qui convient au peuple de l'Ouest et du Sud, décidément ameuté contre le parti au pouvoir. Le grand maître de l'ordre des Chevaliers du Travail (*General Master Workman*), M. Powderly, n'a pas craint, dans un discours qu'il a prononcé dans la convention d'Ocala, devant les délégués de l'Alliance, de faire une violente sortie contre les inventions mécaniques qui ne servent qu'à réduire l'emploi de la main-d'œuvre, et surtout contre les appareils électriques, qu'il a qualifiés d'invention diabolique des capitalistes. Qui croirait que de semblables propos puissent exciter l'enthousiasme populaire dans la patrie d'Edison ?

L'état-major de l'ordre des Chevaliers du Travail assistait, en effet, à la convention d'Ocala et prit part à ses travaux. M. Powderly déclara solennellement que sa Société était en parfaite conformité de vues avec les tendances du nouveau parti. La bonne entente ne resta pas limitée à cette déclaration et conduisit à des résultats plus substantiels. Un rendez-vous fut pris entre les chefs de l'Alliance et ceux des Chevaliers du Travail pour le mois de janvier 1891 à Washington, en vue de constituer une ligue des travailleurs de la terre et des ouvriers des villes, l'union de la ferme et de l'usine contre le « pouvoir de l'argent. » Le 23 janvier, en effet, a été formée cette ligue, sous le nom de *Confederation of industrial organizations*, avec le programme d'Ocala. La première assemblée générale de la *Confédération* doit se tenir le 22 février 1892. Les événemens peuvent d'ailleurs déjouer ces projets dans lesquels règne une grande confusion. Tandis qu'en effet s'élaborait le plan de la *Confédération*, les chefs de l'Alliance songeaient à constituer une autre organisation politique sous le nom de *National Union Party*. Il s'agit ici de la formation d'un troisième parti, le parti du Peuple, comprenant toutes les associations de cultivateurs, les Chevaliers du Travail et toutes les organisations industrielles indépendantes, en un mot, tout ce qui, aux États-Unis, rêve une réforme sociale quelconque, et n'est pas satisfait de l'état présent des choses.

Ce serait le parti des mécontens. Ce boulangisme américain ne paraît pas destiné à prendre rapidement la cohésion nécessaire pour lutter contre les deux grandes organisations existantes. Une convention de l'Alliance avait été convoquée pour le 23 février à Cincinnati; ajournée ensuite au 18 mai, elle s'est réunie en effet. Mais rien de définitif n'est sorti de ses délibérations nuageuses, et l'on ne voit pas encore que de ce foyer de protestations contre le

« pouvoir de l'argent » sortira, dans la grande lutte présidentielle de l'an prochain, la candidature sérieuse du « parti du citoyen contre le dollar. »

Il apparaît, en tout cas, que les républicains ne conçoivent aucune émotion réelle de ce qui s'agite et s'élabore dans les couches profondes de la population ouvrière des campagnes et des villes. Même la leçon si brutale des élections de novembre 1890 a visiblement perdu pour eux de son éloquence et de sa portée des premiers jours. Ils comptent que la nation américaine aura eu le temps de s'accommoder aux conditions commerciales nouvelles (1), et M. Mac-Kinley, le vaincu d'hier, ne désespère pas de pouvoir dans quelques mois produire sa candidature à la présidence. S'il donne suite à ce dessein, il aura pour concurrent M. Blaine, qui travaille à atténuer les effets du tarif Mac-Kinley à l'égard des républiques de l'Amérique du Sud, et même s'il se peut, du Canada. Il a déjà conclu un traité de réciprocité avec le Brésil et un autre avec l'Espagne pour Cuba et Porto-Rico. Il poursuit activement ses négociations avec d'autres États du continent américain. Mais M. Harrison, qui, de son côté, goûte fort la présidence, où un coup de hasard l'a porté en 1888, n'est nullement disposé à céder la place à son secrétaire d'état, et entend faire valoir devant la nation ses droits ou ses prétentions à un deuxième terme, en arborant hardiment comme drapeau la protection à outrance. Cette résolution, il vient de l'affirmer *urbi et orbi* dans une première tournée électorale qui l'a conduit jusqu'à San-Francisco par les États du Sud et qui a été pour le futur candidat un succès personnel incontesté.

Serait-ce donc que ces hommes d'État regardent déjà comme un phénomène évanoui, comme une chose du passé, le terrible verdict porté sur leur politique, il y a six mois, par le suffrage universel? Ils prétendent que les démocrates ne pourront s'entendre ni avec l'Alliance, ni avec les associations ouvrières; que, d'ailleurs, la récolte aux États-Unis s'annonce magnifique, que les prix des céréales se maintiendront élevés et que les cultivateurs, dans la prochaine campagne, occupés de récupérer leurs pertes des dernières années, n'auront plus le loisir de songer à la politique. Ils affectent de tourner en dérision la nouvelle candidature de M. Cleveland, dont les opinions, en matière monétaire, sont en contradiction formelle avec les doctrines des inflationnistes, des *silvermen* et des millions d'hommes qui poussent le cri de *more money!* Bref, ils

(1) La nouvelle chambre des représentans, où les démocrates seront maîtres, pourra tenter une revision du tarif Mac-Kinley, au plus tôt dans les premiers mois de 1892. Ses efforts, selon toute probabilité, échoueront contre la résistance du sénat, et, en dernier ressort, contre le *veto* du président.

ont repris pleine confiance et pensent que le lendemain leur appartient encore.

Peut-être ont-ils tort d'accorder si peu de force et de durée au courant qui s'est prononcé contre eux aux élections dernières.

Déjà une première fois en 1874, et une seconde fois en 1882, le parti républicain avait subi sur le terrain électoral une éclatante défaite. Après un nouvel intervalle de huit années, pareille mésaventure lui est arrivée de nouveau; mais la défaite, cette fois, a été un écrasement. Il est remarquable que, dans chacune de ces révolutions électorales, le revirement du suffrage universel s'est produit au milieu même d'un terme présidentiel. En 1874, Grant était président. Des faits extraordinaires de corruption venaient d'être révélés. Le gouvernement du célèbre général était tombé dans un profond discrédit. Le pays envoya, pour la première fois depuis 1856, une majorité démocratique à la chambre des représentans, et, deux ans plus tard, il élisait le candidat des démocrates, M. Tilden, à la présidence des États-Unis. Un véritable tour de passe-passe, exécuté par le parti républicain, installa M. Rutherford Hayes à la Maison-Blanche à la place de l'homme qui avait été réellement élu. La population américaine, en acceptant cette colossale supercherie, témoigna d'une force presque incroyable de patience et de commandement de soi-même. Les démocrates furent tenus, pour deux termes de plus, écartés du pouvoir. M. Hayes, en effet, fut un bon administrateur, un président honnête, sérieux et digne. Grâce à lui, le parti républicain, qui d'ailleurs ne lui en sut aucun gré, reprit faveur dans l'opinion, et son candidat, le général Garfield, fut élu en 1880.

Garfield périt assassiné quelque temps après. Son successeur, Chester Arthur, homme aimable, politicien d'une grande finesse, ne sut cependant pas guider le parti dominant; le congrès n'eut point la sagesse de concéder à l'opinion publique, en temps opportun, la revision du tarif et la réforme administrative. Un nouvel ouragan électoral, en 1882, ouvrit le Capitole à une forte majorité démocratique, et, deux ans plus tard, M. Cleveland, candidat des démocrates, était porté à la présidence.

Il est d'autant plus vraisemblable que cette leçon de l'histoire se répètera en 1892 que les républicains, pour la première fois, sont réduits à une très faible minorité dans la chambre des représentans, et que les raisons du mécontentement qui a poussé la masse électorale à une si vigoureuse vengeance sont, sans aucun doute, plus profondes et plus durables que ne pouvaient l'être celles de 1882.

AUGUSTE MOIREAU.

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

PREMIÈRE PARTIE.

Le bon accueil fait aux récits de l'expédition d'Égypte nous a décidé à publier d'autres fragmens du journal de guerre du colonel Vigo-Roussillon. Notre intention est de les choisir cette fois dans le volume relatif à la guerre d'Espagne. En voici les motifs :

L'auteur était alors officier supérieur; il pouvait mieux connaître l'ensemble des opérations militaires, mieux juger les événemens politiques. Il revenait de Tilsit et de Berlin, avec le 32e régiment de ligne, qui s'était fort distingué à Friedland et qui appartenait au 1er corps de la grande armée.

Ce corps, alors commandé par le maréchal Victor, faisait partie des premières troupes que Napoléon, avec mystère et après beaucoup d'hésitations, avait rappelées d'Allemagne pour les envoyer en Espagne.

M. Vigo-Roussillon, promu chef de bataillon, allait quitter le

32e pour servir au 8e de ligne, qui faisait partie de la 2e division du 1er corps. Passant ainsi simplement de la 1re à la 2e division du même corps, mon père devait retrouver en Espagne son ancien régiment, auquel il était demeuré si attaché; il le quittait à peine.

La presse était, en 1807, peu développée et fortement contenue; les communications postales étaient rares, lentes, et même si soigneusement surveillées que l'on ignorait complètement en Allemagne, et aussi à Paris, les revers éprouvés, dès le début des opérations, en Portugal et en Espagne. Jusqu'en 1814, la police impériale s'appliqua à tenir aussi secrets que possible ce que l'on appelait les événemens d'Espagne. Il en est résulté que cette partie de notre histoire militaire est encore aujourd'hui la moins connue, surtout dans ses détails. Le plus grand nombre de ceux qui auraient pu les raconter sont demeurés, pour toujours, au-delà des Pyrénées.

Il y a plus d'un rapport entre l'expédition d'Égypte et celle d'Espagne. La première devait menacer, disait-on, le commerce des possessions anglaises de l'Inde; l'autre devait fermer aux Anglais tous les ports de la Péninsule ibérique. Dans les deux pays, nos armées allaient rencontrer les intempéries d'un climat brûlant, des communications difficiles, un sol dévasté et la famine, des populations fanatisées par leurs prêtres, animées de la haine la plus violente contre les envahisseurs.

La défense de Saragosse rappela la révolte du Caire et fut combattue avec la même rigueur. En Portugal et en Espagne, comme en Égypte, la guerre fut cruelle; on massacrait nos blessés et, dans les deux partis, on ne faisait pas toujours des prisonniers. Les Français avaient retrouvé en Espagne le sang des Arabes. Après des combats glorieux et une lutte de plusieurs années, l'issue des deux guerres fut la même; de rapides revers, suivis d'une évacuation rendue inévitable par une insurrection générale appuyée par une armée anglaise. Enfin, pour compléter l'analogie, les troupes de Junot, comme celles de Menou, furent, après la convention de Cintra, ramenées dans les ports français par des *bâtimens anglais*.

On trouvera dans la guerre d'Espagne, au sujet des batailles de Talavera et de Barossa-sous-Chiclana, des épisodes qui ont été inscrits sur les états de services de M. Vigo-Roussillon; d'autres relatifs au siège de Cadix, enfin les détails de la longue captivité de mon père dans cette ville.

On a demandé pourquoi nous ne donnons pas son journal de guerre *in extenso*. C'est par égard pour le public. Un journal présente nécessairement, comme l'indique son nom même, des longueurs correspondant aux journées qui ne contiennent aucun événement,

des incidens sans importance, de nombreux itinéraires, qui ont été utiles, sans doute, pour retracer l'histoire de la 32e demi-brigade et du 32e de ligne, mais qui ne présenteraient pas d'intérêt pour les lecteurs de la *Revue*. Il était donc nécessaire de faire des coupures : nous avons tâché, tout en les opérant, de conserver au récit son caractère et son intérêt.

L'entrevue de Tilsit est le vrai prologue de l'invasion du Portugal et de l'Espagne.

Les deux souverains devaient chercher à se plaire, parce qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Ils s'y appliquèrent et y réussirent complètement. Napoléon, vainqueur des Russes à Austerlitz et à Friedland, pouvait se montrer généreux. Il l'avait fait, dès la première de ces victoires, en arrêtant le maréchal Davout dans sa poursuite et en se bornant à exiger la rentrée des troupes russes dans leur pays. L'empereur Alexandre y avait été fort sensible et avait dit alors au général Savary : « Votre maître s'est montré bien grand ; je reconnais toute la puissance de son génie et je me retire, puisque mon allié se tient pour satisfait. »

Il est certain qu'il y eut à Tilsit plusieurs traités : l'un patent, les autres secrets. L'un de ceux-ci établissait une alliance offensive et défensive entre les empereurs français et russe, contre l'Angleterre et la Turquie, si celle-ci n'acceptait pas la médiation de la France. Pour contraindre la Suède à participer au blocus continental, la Russie devait lui enlever la Finlande; Napoléon *allait occuper* le Portugal, avec l'agrément, plus ou moins libre, de l'Espagne. On devait prévoir un partage *convenable* de l'empire ottoman...

Quelques années après, le gouvernement anglais prétendit s'être procuré un exemplaire du traité secret de Tilsit. Il fut publié par le journal anglais *the Sun* et par la *Gazette de Madrid* du 25 août 1812. On en trouve le texte dans les *Mémoires* de Miot, comte de Mélito.

Il y a probablement, dans cette publication, du vrai et du faux. Ce qui peut la faire considérer comme apocryphe, c'est l'article 9, ainsi conçu :

« Le Danemark sera indemnisé dans le nord de l'Allemagne, par les villes hanséatiques, à la condition qu'il consentira à remettre son escadre entre les mains de la France. »

Il est trop clair que les Anglais cherchaient, dans cet article, une excuse pour le bombardement de Copenhague et la destruction de la flotte danoise.

Les deux souverains s'étaient séparés à Tilsit, le 9 juillet 1807. Alexandre avait témoigné plusieurs fois le désir de revoir Napo-

léon. Celui-ci avait besoin de lui pour *contenir* l'Autriche, l'entrevue d'Erfurt fut décidée et fixée au mois d'octobre 1808. Napoléon était encore bien puissant, mais il rencontrait, en Portugal et en Espagne, des difficultés dont il comprenait la gravité. Les colonies espagnoles et portugaises nous avaient échappé; le nouveau roi d'Espagne, Joseph-Bonaparte, avait été ramené, avec nos armées, de Madrid aux bords de l'Èbre; force était d'évacuer la Prusse et d'employer une partie de la grande armée à la conquête de l'Espagne.

Napoléon avait très bien remarqué qu'il avait, tout d'abord, séduit Alexandre; mais, à Erfurt, il sentait confusément que son ami lui échappait, qu'il n'était plus complètement sa dupe, et par un de ces retours fréquens de l'âme humaine, Napoléon accusait, à son tour, Alexandre de ruse et de duplicité, et quand, plus tard, il traçait à Sainte-Hélène le portrait du souverain russe, il disait : « L'empereur de Russie a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction, est facilement séduisant, mais on doit s'en défier, il est sans franchise, c'est un vrai *grec du bas-empire*... Il est fin, faux, adroit, il peut aller loin ! Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. »

L'empereur Napoléon, enivré de ses succès, a certainement fait, à Tilsit, des promesses imprudentes, et éveillé des espérances qu'il ne voulait pas réaliser. Refroidi, et rendu plus circonspect par ses premiers revers en Espagne, il a, après Erfurt, infligé à son puissant ami de nombreuses et graves déceptions, *inde iræ!*

En quittant Tilsit, l'empereur était arrivé à Paris, le 27 juillet 1807. Dès le lendemain, il avait fait sommer le gouvernement du Portugal de fermer ses ports aux Anglais, et il préparait les moyens de l'y contraindre. On a affirmé qu'à ce moment il ne méditait rien encore contre l'Espagne, mais comme il n'était pas maître de la mer, l'empereur savait bien que, pour atteindre le Portugal, il faudrait obtenir, de gré ou de force, de l'Espagne, une route militaire, à travers ses provinces, et des subsistances pour son armée.

Ne voulant pas, n'osant pas dégarnir l'Allemagne, Napoléon envoya dans la vallée du Tage, sous les ordres de Junot, une armée de conscrits, courageux peut-être, mais incapables de supporter les intempéries et les fatigues. Quand il fallut intervenir en Espagne, il eut encore recours à des expédiens. Le général Dupont lui paraissait désigné, par ses brillans services depuis 1805, pour être élevé, des premiers, à la dignité de maréchal de l'empire. Il lui donna le commandement du 2e corps de la Gironde, composé de 3 bataillons de chaque légion, c'est-à-dire de 15 bataillons de

conscrits, de 2 bataillons de la garde de Paris et de 4 bataillons suisses. C'est avec cette armée disparate et peu solide qu'il reçut la mission d'aller débloquer, dans Cadix, la flotte de l'amiral Rosily, et qu'il ne put y parvenir. On sait que l'empereur se montra plus que sévère pour le général Dupont, il fut *injuste,* puisqu'il a écrit lui-même « qu'il avait été plus malheureux *que coupable;* » et cependant il connaissait si bien ses services passés, qu'en apprenant la capitulation de Baylen, Napoléon s'écria, dit-on : « Le malheureux ! après Hasslach, Albeck, Dirnstein, Halle, Friedland! Voilà bien la guerre! Un jour, un seul jour, suffit pour ternir toute une carrière! » Mais comme c'était le premier des revers éclatans, comme on ne voulait pas avouer qu'on l'avait préparé par l'inexpérience des troupes de Dupont, il fallait frapper les esprits. Le souverain exagéra sa surprise et les éclats de son indignation ; le général Dupont fut arrêté, traduit devant une haute cour et condamné à la destitution de son grade, à la déchéance de tous ses titres et dignités, et à l'incarcération dans une prison d'état, où il était encore en 1814, époque à laquelle le roi Louis XVIII lui fit l'injure de le choisir pour ministre de la guerre de la réaction.

En reconnaissant qu'il ne pouvait suffire à ses projets, Napoléon devenait violent et cruel.

Depuis 1805, les classes de conscrits étaient appelées par anticipation, sous prétexte que les jeunes gens pouvaient attendre l'âge légal dans les dépôts, en s'instruisant. En revanche, on ne libérait personne, puisque la guerre n'était pas finie. Outre 650,000 Français, l'armée d'alors comprenait encore 160,000 alliés, parmi lesquels même des Espagnols. Tout cela était administré avec la plus grande économie, en s'appliquant à payer les troupes sur le produit des contributions levées dans les pays conquis. Et, par suite de *la dispersion* de toutes ces forces, l'empereur n'avait pu envoyer de bonnes troupes en Portugal et en Espagne. La lettre suivante, adressée à son frère Joseph, alors roi de Naples, peint bien son embarras et explique les revers qui commencent.

« Fontainebleau, le 21 octobre 1807.

« Le grand besoin que j'ai d'établir le bon ordre dans mon état militaire, afin de ne pas porter le dérangement dans toutes mes affaires, exige que j'établisse sur un pied définitif mon armée de Naples et que je sache qu'elle est bien entretenue.

« Vous jugerez du soin qu'il faut que je prenne des détails, quand vous saurez que j'ai plus de 800,000 hommes sur pied.

« J'ai une armée encore sur la Passarge, près du Niémen; j'en

ai une à Varsovie; j'en ai une à Berlin; j'en ai une à Boulogne; j'en ai une qui marche sur le Portugal; j'en ai une seconde que je réunis à Bayonne; j'en ai une en Italie; j'en ai une en Dalmatie (1), que je renforce en ce moment de 6,000 hommes; j'en ai une à Naples. J'ai des garnisons sur toutes mes frontières de mer. Vous pouvez donc juger, lorsque tout cela va refluer dans l'intérieur de mes états et que je ne pourrai plus trouver d'*allégeance étrangère*, combien il sera nécessaire que mes dépenses soient sévèrement calculées. »

En effet, l'armée de Naples arrivait avec une année de solde arriérée et le roi de Naples devait y pourvoir.

Malgré ces embarras, le 27 octobre 1807, Napoléon disposait, par le traité de Fontainebleau, du Portugal avant qu'il ne fût conquis. En ne satisfaisant personne, il avait mécontenté l'Espagne, dont il avait besoin. Il commettait cette grave erreur de croire que des conscrits, assez mal encadrés dans des corps provisoires, pouvaient suffire pour envahir le Portugal, où ils devaient se heurter aux Anglais.

On dit que, jusqu'aux événemens de l'Escurial, il n'avait pas arrêté, dans son esprit, l'invasion de l'Espagne; il n'y était entré jusque-là *qu'en ami*, en allié. Mais quand il eut amené à Bayonne la famille royale, quand il se fut emparé, par trahison, des Bourbons d'Espagne, et de leurs places fortes, il commit de nouvelles erreurs. Il ne sut pas prévoir la possibilité d'une insurrection générale, sa gravité dans un pays montagneux comme l'Espagne, la probabilité d'y rencontrer les troupes anglaises, et la difficulté de renverser tant d'obstacles divers, avec des conscrits.

Aussi, à la fin d'août 1808, toute la Péninsule, envahie si facilement en février et mars, était évacuée jusqu'à l'Ebre. Joseph, proclamé roi le 6 juin, entré en Espagne le 9 juillet, avait été forcé de quitter Madrid le 30 du même mois. Et, châtiment suprême, il écrivait à son frère, des bords de l'Ebre, le 9 août : « J'ai tout le monde contre moi, tout le monde sans exception... Je renonce à régner sur un peuple qui ne veut pas de moi. Mon rôle est insoutenable, puisque, pour soumettre mes sujets, il me faut en égorger une partie... Envoyez-moi une de vos vieilles armées, je rentrerai à sa tête dans Madrid, puis, je vous redemanderai le royaume de Naples... »

Napoléon comprit qu'il était nécessaire, en effet, de recourir à

(1) C'est cette armée qui était destinée à s'emparer des provinces turques baignées par l'Adriatique. Jusqu'en 1814, son matériel demeura à Corfou.

une de ses vieilles armées, et que ce qu'il pourrait faire de mieux serait d'en prendre le commandement en personne. Il rappela d'Allemagne le 1er corps, puis le 5e, puis le 6e, et enfin, la garde impériale (1).

P. V. R.

FRAGMENT DU JOURNAL DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

La division Dupont (appartenant au 1er corps), dont faisait partie le 32e, avait reçu l'ordre de quitter Tilsit, le lendemain de l'entrevue des souverains sur le Niémen, pour se rendre à Berlin, où déjà se faisait sentir une certaine agitation populaire. Elle avait traversé un pays complètement dévasté par la guerre, dont les populations étaient ruinées et décimées par le typhus. Elle était arrivée à Berlin le 18 août.

Tout le 1er corps passa à Berlin, ou dans ses environs, l'hiver de 1807 à 1808. Le 32e avait construit un très beau camp de baraques à Charlottenbourg. Au mois de juillet 1808, il reçut l'ordre de se rendre à un autre camp, établi près de Wesel. Il y arrivait le 13 août. Le 16, nouvelle surprise : on annonçait au 32e qu'il allait tenir garnison à Paris.

Le régiment, arrivé à Paris le 6 septembre, apprit qu'il serait passé en revue par l'empereur, le 11, sur la place du Carrousel.

A cette revue, après avoir vu le régiment avec une bienveillance marquée et l'avoir félicité, l'empereur réunit les officiers, il leur dit « qu'il était heureux de revoir un des régimens qu'il estimait le plus, *qu'à ce titre* il l'avait désigné pour aller servir en Espagne, et qu'il ne tarderait pas à partir. »

Les paroles de l'empereur ne pouvaient laisser aucun doute et confirmaient les bruits répandus de nos revers en Espagne, et la nécessité d'y envoyer une nouvelle armée.

Personnellement, les officiers du 32e éprouvaient une véritable déception et une surprise désagréable ; au point de vue du patriotisme, ils étaient attristés : en entendant l'empereur, je dois avouer que tous les officiers du régiment furent *consternés*. Nous comprîmes alors comment nous étions restés dix-huit jours seulement au camp de Charlottenbourg, après avoir eu la peine de le construire ; comment, après avoir été envoyés de là à un autre camp, dit d'observation, à Wesel, nous n'y avions passé que trois

(1) L'empereur disait : « J'ai envoyé aux Espagnols des agneaux qu'ils ont dévorés ; je vais maintenant leur envoyer des loups qui les dévoreront à leur tour. »

jours; comment, enfin, arrivés à peine à Paris, il fallait repartir aussitôt pour l'Espagne. En résumé, on nous avait préparé, sans le dire, une marche militaire de Berlin à Madrid.

A la revue du 11 septembre, l'empereur donna l'ordre de me faire rejoindre un autre régiment comme chef de bataillon. Il me reconnut avec mes épaulettes de capitaine adjudant-major et me dit :

— Mais je vous ai nommé chef de bataillon à Tilsit.

— Oui, sire, mais j'ai préféré rester capitaine au 32e.

— Peu importe, tous mes régimens sont bons. Berthier, vous veillerez à ce que cet officier se rende, comme chef de bataillon, à un autre corps.

Je fus désigné pour le 8e de ligne.

Il est remarquable qu'à cette époque, le public ne connaissait encore que très imparfaitement ce qui s'était passé en Portugal et en Espagne, et que ce furent les paroles de l'empereur lui-même qui révélèrent au régiment la nécessité d'envoyer des renforts en Espagne.

J'entrais donc en Espagne, en qualité de chef de bataillon au 8e de ligne, qui faisait partie de la 2e division du 1er corps. Ce corps conserva, dans l'armée d'Espagne, son numéro à la grande armée, probablement pour faire croire qu'il n'en était que *temporairement* détaché.

Le 12 septembre 1808, mon brave régiment, le 32e, quittait Paris et prenait la route d'Espagne.

Je m'en séparais avec beaucoup de regret; mais, sachant que le 8e allait aussi en Espagne, j'espérais y rencontrer souvent mes camarades. La veille, nous avions été reçus et fêtés par la garde impériale, les officiers à l'École militaire, les sous-officiers et soldats au Champ de Mars.

La ville de Paris, de son côté, faisait don d'une couronne d'or à chacun des régimens pour en orner son aigle.

Je dus attendre, à Paris, pendant quelques jours, le 8e qui n'était annoncé que pour le 20 septembre.

Partis de Paris, le 24 septembre 1808, nous arrivâmes à Bayonne le 24 octobre.

Cette ville était encombrée de troupes et de bagages. On commençait à savoir ce qui s'était passé en Espagne. Nous achetâmes, à Bayonne, ce qui nous parut nécessaire pour faire la guerre dans un pays pauvre, insurgé, et déjà dévasté.

Le 31, nous passâmes près de Vittoria, où se trouvait le quartier-général du roi Joseph Bonaparte.

Nous fûmes loger dans un pauvre village abandonné de ses habitans.

Le 7 novembre, nous allions arriver à Miranda, quand nous reçûmes l'ordre de retourner vers Bilbao. L'armée espagnole du général Blake] était en position, entre notre corps d'armée et le 4e corps, commandé par le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig; des détachemens de cette armée avaient été chassés de Bilbao et de Balmaseda, par le 4e corps, et ils avaient rallié l'armée principale, qui s'était établie à Espinosa.

Bataille d'Espinosa.

Nous avions fait une marche très longue et fort pénible; la nuit approchait, lorsque nous arrivâmes en vue des positions que les ennemis occupaient à Espinosa. Le combat avait été engagé par la 3e division et une partie de la première. Nous ne pûmes prendre part à ce premier engagement, qui fut vif et meurtrier. Nous passâmes la nuit sous les armes, attendant le jour pour commencer l'attaque.

De part et d'autre, on cherchait à s'assurer certains points du futur champ de bataille, ce qui donna lieu à un feu presque continuel.

Il est impossible de se faire une idée de la malheureuse situation de nos soldats. Ils étaient harassés d'une longue marche, faite dans une saison pluvieuse et froide, et absolument sans pain. La Biscaye et la Navarre étaient ruinées et dévastées; tous les villages avaient été abandonnés par leurs habitans, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes élevées. L'armée, obligée de demeurer dans ce malheureux pays, où l'on ne nous envoyait rien de France, souffrait énormément. Nous étions contraints de permettre aux soldats d'aller à la maraude, sur les flancs de la colonne, pour se procurer quelques vivres, au péril de leur vie. Ils étaient exposés à être surpris et tués par les paysans, qui se tenaient en armes dans les montagnes. Ils se fatiguaient beaucoup et avaient peine ensuite à rejoindre leurs corps. Pendant la nuit que nous passâmes en présence de l'armée ennemie, le plus grand nombre des hommes qui rôdaient, pour trouver à manger, rejoignirent le bataillon. Fort heureusement, l'accueil qui leur était fait par les habitans ne les encourageait pas à rester isolément au dehors (1).

(1) Il en fut toujours ainsi en Espagne et en Portugal. Et l'on veut encore, de nos jours, poser en principe qu'une armée doit vivre sur le pays et chez l'habitant! Mais, du moins, faut-il qu'il y ait des habitans et quelque chose à manger. Cette formule :

Le 10 novembre, au point du jour, tout le 1er corps était sous les armes. On voyait très distinctement la ligne de bataille de l'armée espagnole, en avant d'Espinosa. La droite de cette ligne s'appuyait à la rivière de la Trueba. Le centre occupait un mamelon isolé, sur lequel on avait établi une batterie de huit pièces. La gauche s'étendait sur une haute montagne, qu'elle coupait obliquement de la base au sommet, où étaient placées les milices, avec quelques pièces de canon de petit calibre.

Les chemins affreux que nous avions parcourus la veille ne nous avaient permis d'amener ni nos caissons de cartouches, ni un seul canon. Le corps du maréchal Lefebvre, qui devait agir de concert avec nous, ne paraissait pas. Ce maréchal était mécontent du duc de Bellune, et il en avait quelque raison. Après être convenus ensemble de l'ordre de marche, du plan d'attaque et de l'heure du départ, le duc de Bellune avait commencé son mouvement trois heures plus tôt, pour combattre seul les Espagnols. Lefebvre, piqué, ne se pressait pas d'arriver, et, dans cette circonstance, tout le monde donna tort au duc de Bellune.

Il en était toujours ainsi quand les maréchaux étaient éloignés de l'empereur. Alors qu'ils n'étaient que généraux de division, ils étaient encore disposés à se porter mutuellement secours; mais,

vivre sur le pays, est une simplification excessive et dangereuse de l'administration des armées. Nous avions vécu chez l'habitant en Allemagne, c'est-à-dire dans un pays riche et peuplé, au milieu de populations douces et dociles, et on y avait encore reconnu bien des inconvéniens, car le duc de Fezensac a écrit ceci : « Non-seulement pendant les marches, mais encore quand l'armée eut pris ses cantonnemens, après la paix, les soldats étaient nourris par les habitans. On vivait aux frais de ses hôtes et à peu près à discrétion. Il eût mieux valu donner aux soldats des rations, aux officiers des frais de table, et acquitter exactement la solde, ce que l'on ne faisait point. Par ce moyen, on eût pu réunir les troupes dans un plus petit espace, ce qui valait mieux pour la discipline et pour l'instruction. Au lieu de cela, les soldats mangeaient chez leurs hôtes, et l'on peut comprendre avec quelles exigences. Les officiers, trop éloignés des soldats, ne pouvaient pas réprimer les abus; d'ailleurs, la plupart d'entre eux donnaient l'exemple de l'exigence et de l'indiscrétion. » Ce système avait pu réussir, tant bien que mal, en Allemagne, peu en Pologne; mais en Espagne et en Portugal, les circonstances étaient tout autres. Le général Fririon, chef d'état-major du maréchal Masséna, pendant la campagne de Portugal, voulant expliquer les malheurs de cette expédition, n'a pas hésité à les attribuer à l'absence d'une administration prévoyante et écoutée. Il dit, à son tour : « Le jour où le soldat fut convaincu qu'il n'aurait plus désormais à compter que sur lui-même, la discipline s'éloigna des rangs de l'armée. L'officier devint impuissant en présence du besoin; il n'eut plus la force de sévir contre le soldat qui lui apportait la nourriture nécessaire à son existence et qui partageait en frère avec lui une proie qui lui avait coûté des dangers et des fatigues incalculables. » Et bientôt il se forma entre les armées anglaise et française des bandes de pillards des deux nations que, à la suite d'un accord de Masséna et de sir Arthur Wellesley, les officiers des deux armées faisaient fusiller sans pitié.

plus tard, le sot orgueil du titre de duc ou de prince, du grade de maréchal de l'empire, les rendait tellement vains et jaloux les uns des autres, que la plupart sacrifiaient les intérêts de l'armée et de leur pays à leurs mesquines rivalités (1).

Nous attendîmes longtemps le 4e corps et, voyant qu'il ne paraissait pas, le duc de Bellune s'en montra consterné; la moitié de son corps d'armée avait brûlé ses cartouches les jours précédens, et nous n'en avions pas une en réserve. Dans cette position fâcheuse, le maréchal Victor se décida à attaquer, seul, les Espagnols. Le mouvement commença par notre droite, qui attaqua la gauche de la ligne ennemie. Cette gauche était en l'air, et après

(1) Voilà, avec le désordre, la principale cause de nos revers en Espagne! On comprend, si le mauvais vouloir et la jalousie des maréchaux se manifestaient quand l'empereur était lui-même en Espagne, ce qui devait se produire lorsqu'il était au loin, absorbé par les campagnes de 1809 ou de 1812, n'apprenant les événemens que fort longtemps après. Ce fâcheux début ne lui échappa pas, et il crut devoir le réprimer aussitôt, en faisant adresser aux deux maréchaux les lettres suivantes :

« Vittoria, 6 novembre 1808, à midi.

« *Le major-général au maréchal duc de Dantzig.*

« L'empereur est très fâché du faux mouvement de retraite sur Bilbao. Sa Majesté ne s'attendait pas à cette faute capitale de la part d'un maréchal aussi zélé pour son service.

« L'empereur ordonne que vous vous réunissiez à la division Vilatte, afin de pousser vivement l'ennemi... Si le 31, monsieur le maréchal, vous n'aviez pas attaqué et aviez laissé le temps de faire les dispositions nécessaires, la campagne d'Espagne serait aujourd'hui bien avancée... L'empereur peut avoir besoin de ses troupes, et quand elles sont engagées, on ne peut laisser une division isolée devant l'ennemi... »

« Vittoria, 6 novembre 1808, minuit.

« *Le major-général à M. le maréchal duc de Bellune.*

« Sa Majesté a été très mécontente de ce que, au lieu d'avoir soutenu le général Vilatte, vous l'avez laissé seul aux prises avec l'ennemi, faute d'autant plus grave que vous saviez que le maréchal Lefebvre avait commis celle de laisser exposée une division de votre corps d'armée, en reployant ses deux autres divisions sur Bilbao. Vous saviez que cette division était exposée à Balmaseda. Comment, au lieu de vous porter en personne, à la tête de vos troupes, pour secourir une de vos divisions, avez-vous laissé cette opération importante à un général de brigade qui n'avait pas votre confiance?.. Vous savez que le premier principe de la guerre est de se porter au secours d'un de ses corps attaqués, puisque de là peut dépendre son salut. La volonté de l'empereur est que vous marchiez à la tête de vos troupes, que vous teniez votre corps réuni et que vous manœuvriez pour vous mettre en communication avec le maréchal Lefebvre, qui doit être à Bilbao. »

La division Vilatte s'était tirée d'affaire toute seule, par la valeur de ses troupes, ne perdant que 200 hommes et en tuant 800 aux Espagnols.

une assez vive résistance, elle fut culbutée par la brigade du général Maison. Notre aile droite, victorieuse, se rabattit sur le centre des Espagnols, refoulant tout ce qui se trouvait devant elle. La droite des ennemis occupait des champs divisés par de nombreux murs de clôture. Elle était protégée par la batterie de huit pièces, placée sur le mamelon, qui nous faisait beaucoup de mal. Cependant, notre droite étant sur le point de tourner le centre des Espagnols et menaçant leur ligne de retraite, cette armée, d'environ 50,000 hommes, qui comprenait les meilleures troupes de l'Espagne, et parmi elles 15,000 hommes, revenant de Hambourg, sous les ordres du marquis de la Romana, se débanda, nous abandonnant le champ de bataille et son artillerie. Il y avait beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre, mais surtout du côté des Espagnols. Ce champ de bataille, qui avait été vivement disputé par suite de notre infériorité numérique, était couvert de matériel et des débris ordinaires d'une armée mise en déroute.

Nous trouvâmes dans Espinosa des magasins très considérables de vivres, d'effets d'habillement, d'armes et de munitions. Tous ces objets étaient d'origine anglaise.

Vers la fin de l'action, la tête du 4e corps parut sur la rive opposée de la Trueba. Ces troupes se mirent à la poursuite des débris de l'armée espagnole, qui furent atteints à Reynosa et achevés. On les poursuivit sur les deux routes, qui conduisent à Santander et en Castille, et on ramena beaucoup de prisonniers.

Nous passâmes quatre jours sur ce champ de bataille, pour donner des soins à nos blessés, qui étaient dans une situation déplorable, et aussi pour faire du pain.

Le 1er corps n'était pas satisfait du duc de Bellune. Pour manquer de parole au maréchal Lefebvre, avec qui il avait combiné son mouvement, il s'était mis dans une situation critique et avait montré ensuite peu de fermeté. Ce fut le général Maison qui reconnut le véritable point d'attaque, et qui, avec sa brigade, décida la victoire. Le 1er corps, composé d'excellens régimens, conduits par des hommes du plus grand mérite, n'était pas en très bonnes mains.

Le 14 novembre, nous nous mîmes en marche, nous dirigeant vers les hautes montagnes où l'Èbre et la Pisuerga prennent leurs sources. Après bien des fatigues nous arrivâmes à Reynosa.

Le 18, nous descendîmes la Pisuerga, par sa rive droite. Nous trouvâmes quelques vivres, qui réparèrent un peu les forces de nos soldats épuisés par de grandes et longues privations.

Le 19, nous étions en pleine marche, nous dirigeant sur Ségovie ou Valladolid, quand nous reçûmes l'ordre de revenir à

Burgos. L'empereur voulait percer le centre des armées espagnoles, pour tourner leurs ailes. Nous traversâmes la Pisuerga, puis, tournant à gauche, nous nous dirigeâmes sur Villa-Hernando où devait loger le régiment.

Comme nous avions des défilés nombreux à traverser, le bataillon que je commandais fut laissé en position, pour couvrir la marche du corps d'armée. Je reçus l'ordre de ne quitter ce poste que deux heures après que les dernières troupes l'auraient dépassé. Je pris deux guides dont un ecclésiastique. Il était nuit close quand je me mis en marche. Nous marchions depuis fort longtemps et nous n'arrivions pas; je m'en étonnais. Mes guides me répétaient toujours que nous approchions. Enfin, j'arrivai en vue de beaucoup de feux de bivouac, que je crus être ceux des deux autres bataillons du régiment. Mes guides, que je faisais garder de très près par des soldats, me pressaient beaucoup de les renvoyer, attendu, disaient-ils, que nous étions arrivés. Leurs instances me donnèrent des soupçons. J'arrêtai la colonne et fus moi-même, avec précaution, examiner ces feux et ceux qui les entouraient. Ma surprise fut grande quand je reconnus des soldats espagnols. De ma cachette, j'apercevais les faisceaux et j'estimais que les ennemis étaient nombreux. J'aurais pu les surprendre, mais une attaque de nuit bien commencée pouvait mal finir. Je ne jugeai point à propos de tenter, sans ordre, cette opération, et je rejoignis le bataillon à pas de loup. Mon premier soin fut d'abattre, d'un coup de sabre, le guide qui m'avait trompé. Son camarade était certainement aussi coupable, mais j'en avais besoin.

Je lui dis que, s'il me conduisait à Villa-Hernando, je lui ferais grâce et même le récompenserais, mais que, s'il me trompait encore, il subirait le même sort que son compagnon. Je fus très bien conduit et arrivai enfin, mais très tard, à Villa-Hernando, où je rejoignis le régiment. Nous y séjournâmes pour faire du pain. Les troupes le faisaient elles-mêmes.

Le 22 novembre, nous arrivions de bonne heure sur le plateau de Burgos, où l'empereur passa en revue le 1er corps.

En arrivant à mon bataillon, l'empereur me reconnut et causa longtemps avec moi ; puis il dit, devant moi, à mon colonel : « Ne me demandez-vous rien pour cet Égyptien ? » Le colonel, qui m'avait vu arriver avec un peu de regret à son régiment, parce qu'il aurait préféré voir un de ses capitaines nommé commandant, répondit à l'empereur que j'avais été nommé tout récemment chef de bataillon, et le bon vouloir du souverain en resta là.

La revue terminée, nous nous mîmes en marche, suivant la grande route de Burgos à Madrid. Nous arrivâmes très tard au village de Cogolos, où nous bivouaquâmes.

A San-Estevan-de-Gormas, nous revînmes sur nos pas pour lier notre mouvement avec ceux de la garde impériale et du grand quartier-général qui prenaient par Miranda.

Pendant que le 1er corps, de concert avec le 4e, écrasait l'armée de Bläck, à Espinosa et à Reynosa, les maréchaux Ney et Lannes traitaient de la même façon l'armée de Castañoz à Tudela (1).

Le 2e corps, sous les ordres du maréchal Soult, marchait, de Burgos, vers la Nouvelle-Castille menacée par les Anglais. L'empereur avait jugé que le 1er corps et la garde étaient suffisans pour entrer à Madrid.

Partis de Grayera, le 29 novembre, à minuit, nous dépassâmes peu après le bivouac de l'empereur, à Bocequillas, et continuâmes notre marche, suivis de la garde impériale.

Au point du jour, notre avant-garde rencontra les avant-postes ennemis au pied du Guadarrama. Les Espagnols occupaient Sepulveda, que notre division enleva sans difficultés.

Somo-Sierra.

L'empereur était venu de Bocequillas, la veille au soir, reconnaître la position occupée par l'ennemi. Elle était très forte, mais il espérait qu'un épais brouillard, qui, tous les matins, enveloppait la montagne, permettrait d'approcher sans être vus et gênerait longtemps les défenseurs.

Les 3,000 Espagnols qui avaient été chargés de défendre Sepulveda s'étaient promptement dispersés, mais le reste des ennemis occupait le col de Somo-Sierra, excellente position à laquelle on ne pouvait parvenir que par une gorge étroite, que suivait une route sinueuse, avec des pentes très fortes. Les flancs de ce défilé étaient si escarpés, qu'à grand'peine quelques tirailleurs seulement parvenaient à les gravir.

On ne pouvait aller à l'ennemi que par cette route. Les Espagnols occupaient fortement le col ; ils y avaient établi un camp retranché, couvert par une grande batterie de seize pièces, qui battaient toute la gorge et enfilaient la route. Nous nous avançâmes, protégés par le brouillard, les bataillons à la suite les uns des autres, en colonnes par sections, remplissant toute cette route encaissée entre les montagnes. Cet ordre de marche donnait un grand avantage à l'artillerie ennemie ; la nôtre nous était complètement inutile.

(1) Cette fois, c'est le maréchal Ney qui encourait les reproches de Napoléon. Il lui faisait écrire : « C'est une faute d'être arrivé trop tard. C'en est une autre de n'avoir pas suivi l'esprit de vos premières instructions... Vous étiez destiné à couper et à poursuivre Castaños... sans vous arrêter deux jours, comme vous l'avez fait, en pure perte, à Soria. »

L'empereur, jugeant que l'infanterie perdrait beaucoup de monde à cette attaque, eut l'idée d'y employer de la cavalerie. Il fit avancer les chevau-légers de la garde. C'étaient, en général, des Polonais armés de lances. Ils étaient commandés par un jeune colonel, nommé M. de Montbrun. L'empereur leur montra cette position formidable et leur proposa de l'enlever au galop. Cette brave cavalerie accepta avec joie. La rapidité de la pente la contraignit de faire halte deux fois pour laisser souffler les chevaux. Enfin, elle se précipita sur l'artillerie ennemie et, malgré une grêle de mitraille et de balles, et contrairement à l'attente de tout le monde, elle enleva la batterie et se couvrit de gloire aux yeux de l'armée, qui la suivait à la course, mais de loin. L'armée espagnole était en déroute. Toute l'artillerie, pièces et caissons, les voitures de bagages, les caisses des régimens étaient en notre pouvoir. La cavalerie suivit le mouvement des chevau-légers polonais, en poursuivant et sabrant les fuyards. Tous ceux qui ne purent trouver un abri dans la montagne furent tués ou pris. Il y eut là une déroute indescriptible. Le soir, toute la cavalerie et le quartier-général couchèrent à Buytrago. L'obstacle était franchi. Désormais, rien ne pouvait plus nous arrêter jusqu'à Madrid.

L'attaque et l'enlèvement d'une position si forte, par de la cavalerie *seule*, est un des faits d'armes les plus extraordinaires que présente l'histoire militaire. Il honora beaucoup les braves chevau-légers polonais et celui qui les commandait. On disait alors que c'était le colonel de Montbrun qui avait proposé ce coup de main à l'empereur. Il fut fait général.

Le 1er décembre, nous bivouaquâmes, sans feux, sur la neige, en avant de Saint-Augustin, où était le quartier-général de l'empereur.

Le 2 décembre, de grand matin, nous fîmes toilette, comptant bien entrer à Madrid dans la journée. Nous nous mîmes en marche. Arrivés à Alcobendas, nous entendîmes le canon. L'empereur était en avant avec toute la garde en grande tenue. Le 2 décembre étant l'anniversaire du couronnement, nous crûmes que ces coups de canon étaient tirés en l'honneur de l'empereur et pour fêter son entrée à Madrid. Nous étions très éloignés de croire à une résistance quelconque de la capitale. Enfin, nous arrivâmes sur les hauteurs de Chamartin, où étaient l'empereur et toute la cavalerie. La ville était barricadée. Les cloches de toutes les églises sonnaient le tocsin à toutes volées. Les cris de la populace furieuse, maîtresse de la ville, se mêlaient aux détonations des canons qu'on tirait sur nos troupes. Tous ceux qui s'approchaient des faubourgs étaient reçus à coups de fusil. Il fallut s'arrêter.

L'armée éprouvait une véritable indignation de l'accueil qui lui était fait. Nous bivouaquâmes devant Madrid, toujours sans feux, faute de bois. L'empereur fit dresser pour lui une tente derrière le 8e régiment. Il paraissait de fort méchante humeur.

Attaque et prise de Madrid.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, on disposa l'infanterie de l'armée pour l'attaque de la ville, et l'on mit en batterie contre celle-ci soixante bouches à feu. Dès que le brouillard eut disparu, l'artillerie prépara l'attaque par un feu très vif. Tous les voltigeurs du corps d'armée furent chargés de l'attaque des portes de Madrid.

Cette ville n'avait point de fortifications, mais elle était entourée d'un mur que les défenseurs avaient crénelé. Les portes étaient couvertes par des ouvrages en terre, armés d'artillerie. En arrière, on avait pratiqué dans les rues des coupures, des barricades et organisé défensivement les principaux édifices. Des habitans fanatisés se préparaient à défendre leurs maisons une à une. Les troupes régulières occupaient le Retiro et la caserne des gardes-du-corps, située en face de Chamartin. Cette caserne était très solidement bâtie, ses croisées étaient garnies de fortes grilles en fer, elle avait été crénelée et était solidement occupée. Cette caserne fut attaquée, sans succès, par un bataillon de voltigeurs, placé sous les ordres du général Maison, et ce général fut, après être resté vingt heures au feu, assez sérieusement blessé.

Mon bataillon avait été désigné pour l'attaque du Retiro. L'artillerie avait fait une brèche dans le mur d'enceinte, nous pénétrâmes dans le parc et parvînmes à nous rendre maîtres d'un grand bâtiment, situé au centre des jardins, que l'on appelait *la China*, c'était une manufacture royale de porcelaines. Nous nous y établîmes solidement. Maîtres du Retiro, nous dominions toute la ville, et, de cette position, notre artillerie aurait pu la détruire; mais l'empereur voulait ménager la capitale de son frère.

Il avait fait sommer Madrid à notre arrivée, et une seconde fois quand il se vit maître des portes. La populace était complètement maîtresse de la ville et y commettait tous les excès possibles. Elle avait massacré plusieurs des autorités, les autres ne voulaient pas parler de capitulation et en accepter la responsabilité.

Le 4 décembre, enfin, dès le matin, une députation, composée de notables et de quelques-unes des autorités, se présenta, précédée d'un parlementaire, et fut admise chez l'empereur. Ces délégués furent assez mal reçus. On accorda un délai de vingt-quatre heures

pour que les habitans se rendissent à discrétion, sous peine d'être tous passés par les armes.

Le 5 décembre, toute la population de Madrid ayant affirmé sa soumission, l'armée pénétra dans la ville. Nous entrâmes par la porte de Foncaral.

On ne peut se faire une idée du désordre et de la confusion qui régnaient dans Madrid. Les principales rues étaient coupées par des barricades armées de canons; les petites étaient fermées par des palissades. Toutes les rues étaient dépavées et les pierres avaient été montées sur les appuis des fenêtres, sur les balcons et sur les toits pour être précipitées sur nos têtes si nous avions enlevé la ville de vive force. Les couvens étaient fortifiés et ressemblaient à des citadelles. Ils regorgeaient d'armes et de munitions; on rencontrait, dans tous, des ateliers de fabrication de cartouches, où le travail cessait à peine. Nous fûmes pendant deux jours bivouaqués sur la place d'El Sol. Pendant ce temps, on procédait au désarmement général de la population. Mon bataillon fut ensuite caserné, en partie, dans le superbe couvent de l'Atocha. Toutes les armes trouvées chez les habitans étaient transportées au Retiro que l'on se hâtait de fortifier. Nous restâmes vingt jours à Madrid et je ne cessai pas d'habiter le Retiro.

Dans l'après-midi de l'un des premiers jours qui suivirent notre arrivée, j'étais dans ma chambre à écrire quand le sergent de garde à la police vint me dire que l'empereur venait d'arriver, à cheval, tout seul, qu'il était dans la cour et demandait le commandant du poste. Je descendis. L'empereur avait mis pied à terre. Il me dit, dès que je fus près de lui :

« Ah! vous voilà ! Eh bien, tâchez de trouver des cordes et faites-moi faire des piquets. Ancien adjudant-major, vous devez savoir tracer un ouvrage de campagne. — Oui, sire. » Je fis descendre quelques hommes et l'on trouva ce qu'il fallait. Après quoi nous nous mîmes à tracer, sous la direction de l'empereur, les redoutes et les retranchemens qui devaient couvrir le Retiro du côté de la ville. Nous étions très avancés quand arrivèrent l'état-major et la suite ordinaire de l'empereur; le travail, commencé et préparé, des retranchemens à élever leur fut remis pour en poursuivre l'exécution.

Le 21 décembre, la division partit de nuit, et fut bivouaquer, avec la garde impériale, près du village de Las-Rosas. On disait que l'empereur avait appris que les Anglais, qui, depuis la convention de Cintra, occupaient Lisbonne, avaient reçu des renforts importans; que d'autres débarquemens avaient eu lieu à l'embouchure du Mondégo et à la Corogne; que ces détachemens réunis

avaient formé une armée anglaise de plus de 30,000 hommes, servant de réserve aux insurrections portugaise et espagnole; qu'elle avait rallié les troupes battues et s'avançait avec elles en Espagne.

L'empereur espérait surprendre cette armée, la couper de la mer, et lui infliger un désastre.

Telle était la cause de ce départ subit et secret, qui, naturellement, s'appliquait encore à d'autres corps d'armée.

Le 22 décembre, nous passâmes auprès du fameux couvent de San-Lorenzo, appelé ordinairement l'Escurial, nous dirigeant vers la chaîne du Guadarrama. Les deux autres divisions du 1er corps étaient restées à Madrid.

Vers midi, nous arrivâmes au village de Guadarrama, il faisait un temps affreux. Ce qui tombait, sous forme de pluie dans la plaine, était de la neige dans la montagne. Un vent du nord, très violent, nous chassait cette neige au visage. Un véritable ouragan de neige s'était abattu sur cette montagne et rendait le passage très difficile, et même, disaient les guides, dangereux. La division et l'infanterie de la garde s'étaient arrêtées auprès du village de Guadarrama, qui est au pied de la montagne. L'empereur arriva avec la cavalerie de la garde. On lui rendit compte que l'avant-garde avait été contrainte par la tourmente de rétrograder. L'empereur, qui attachait un grand prix à couper les Anglais, s'écria aussitôt : « Quoi! un peu de vent vous étonne! que l'on me suive. » Mettant immédiatement pied à terre, il se mit à la tête de la colonne. Toute la cavalerie suivit à pied, dans une neige épaisse, l'empereur, qui s'appuyait sur le bras du général Savary. L'infanterie venait ensuite.

La montagne fut ainsi franchie avec une peine infinie. Nous bivouaquâmes auprès du couvent de San-Raphaële autour de mauvais feux, mouillés jusqu'aux os et harassés de fatigue. La cavalerie passa la nuit sur la neige sans débrider.

Nous marchâmes ensuite aussi rapidement que le permettait l'état des chemins, qui étaient détestables. Les mauvais chemins et les marches forcées avaient mis les deux tiers des hommes et toute l'artillerie fort en arrière. La saison n'était pas favorable pour cette vive poursuite. Il fallut s'arrêter, pour attendre les éclopés et les retardataires. Nous étions à la Secca, dont les habitans n'avaient pas pris la fuite, nous y fûmes assez bien traités.

Le 27, marchant sur Benavente, nous passâmes le Duero à Tordesillas. Le 31 décembre, à Castrogonzalès, notre avant-garde atteignit l'arrière-garde des Anglais, que nous suivions depuis plusieurs jours et qui se dirigeaient vers la Corogne, dans l'espoir de s'y rembarquer. Cinq cents chasseurs à cheval de la garde

impériale, qui avaient passé l'Elza à la nage, furent surpris par 3,000 hommes de cavalerie anglaise. Ils durent revenir par le même chemin après avoir été assez maltraités. Leur colonel, M. Lefebvre-Desnouettes, fut fait prisonnier, par les Anglais, dans cette échauffourée.

Le 1er janvier 1809, nous passâmes la rivière l'Elza. Les Anglais, pour retarder notre poursuite, avaient fait sauter le pont. Deux échelles furent placées le pied dans l'eau, de façon à se croiser au milieu de l'espace vide. Les hommes descendaient par l'une et remontaient par l'autre, les berges étant très escarpées. Ce passage étrange s'opérait par une nuit très noire, dans le fracas d'un torrent extrêmement rapide, gonflé par des pluies continuelles. Le temps était toujours détestable. De grands feux, élevés sur les deux rives, éclairaient tant bien que mal ce passage de rivière, qui était véritablement imposant, par la bonne volonté qu'y mettaient les troupes, le danger qu'il présentait, l'ordre et les précautions qu'il exigeait, enfin par le motif de toute cette ardeur, qui était d'atteindre l'ennemi.

Nous approchions de Benavente. A deux lieues de cette ville, il fallut passer la rivière l'Orbega, dans l'eau jusqu'aux aisselles, par un froid très vif. Cette eau de neiges fondues était glacée. Nous passâmes ensuite la nuit, tout mouillés, près du village d'Alÿa, n'ayant pour nous chauffer que des branches de saules toutes vertes qui ne brûlaient pas.

Le 2, nous continuions la poursuite. Le 3 janvier, on nous faisait brusquement revenir sur nos pas, dans la direction de Valladolid, où était le quartier-général de l'empereur. C'est qu'il avait reçu, par divers courriers, des nouvelles importantes.

Les Anglais avaient espéré surprendre, à Burgos, le 24 décembre, le corps du maréchal Soult, qu'ils savaient isolé. C'était un appât que leur avait tendu l'empereur et auquel ils avaient mordu. Mais ils avaient appris, vingt-quatre heures trop tôt, l'approche de l'empereur avec les corps du maréchal Ney et la garde. Les Anglais s'étaient arrêtés tout court, le 24, à Carrion, et ils avaient commencé le lendemain, vers la Corogne, une retraite que leurs habitudes et la nature du pays ne leur permettaient que d'effectuer très lentement.

L'empereur, qui avait d'abord espéré les surprendre devant Burgos, avait dirigé sa marche de façon à donner dans leur flanc gauche, et pour cela il s'était avancé jusqu'à Astorga. Mais, le 2 janvier, il avait reçu, dans cette ville, un courrier de France dont les dépêches allaient le forcer à lâcher prise avec un grand regret. On lui annonçait que l'Autriche ne dissimulait plus ses

armemens, que la Russie s'y montrait indifférente, et qu'il fallait s'attendre à la guerre, sur le Danube, pour les premiers jours du printemps.

L'empereur remit alors au maréchal Soult, aidé du maréchal Ney, la poursuite des Anglais, qu'il croyait perdus, et revint de sa personne à Valladolid pour diriger de là les préparatifs de la guerre d'Autriche. Il conserva auprès de lui la garde pour l'acheminer vers la France. L'empereur ne tarda pas à partir lui-même, il arriva à Paris le 22 janvier.

Pour nous, nous étions destinés à rester en Espagne.

Nous apprîmes, longtemps après, que l'empereur avait commencé, contre l'Autriche, une nouvelle campagne qui fut terminée par la victoire de Wagram et amena, comme conséquence bizarre, le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

On sait que le maréchal Soult laissa échapper les Anglais. Cependant l'empereur avait augmenté son corps de celui de Junot et avait mis à sa disposition le corps du maréchal Ney. Soult poursuivait ainsi 20,000 Anglais, déjà dans le plus grand désordre, avec 30,000 Français excellens. L'armée de sir John Moore courait les plus grands dangers, puisqu'elle arriva à la Corogne plusieurs jours avant la flotte qui devait la recueillir. Le maréchal Soult avait perdu trois jours à Lugo, quatre jours devant la Corogne, sans oser attaquer les Anglais. Ils s'échappèrent.

Napoléon avait décidé, avant de quitter Valladolid, que la division Dessoles retournerait à Madrid et que la division Lapisse (celle du commandant Vigo-Roussillon) demeurerait, séparée du 1er corps, dans la Vieille-Castille. Elle fut bientôt envoyée dans la haute vallée du Tage pour couvrir Madrid vers l'ouest. Elle s'avança jusqu'à Castello-Branco et y guerroya jusqu'au mois de juin, mais le défaut d'espace nous oblige à passer sur les chapitres du journal de guerre, intitulés : *Prise d'Alcantara*, etc., pour arriver à un épisode des plus importans de la guerre d'Espagne, la bataille de Talavera.

Le roi Joseph était à Madrid. Napoléon lui avait donné, en partant, pour chef d'état-major général, ou plutôt pour mentor militaire, le maréchal Jourdan.

La division Lapisse avait rallié le 1er corps, toujours commandé par le maréchal Victor.

Le général Sébastiani avait remplacé le maréchal Lefebvre dans le commandement du 4e corps, qui se trouvait à Tolède.

Le maréchal Soult marchait de Vigo sur Oporto.

Le général Moore, tué à la Corogne, avait été remplacé dans le commandement des troupes anglaises, en Portugal, par sir Arthur Wellesley (depuis lord Wellington). Ce nouveau général avait organisé une armée anglo-portugaise, rallié les armées espagnoles, et remontait la vallée du Tage.

FRAGMENT DU JOURNAL DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

Nous étions arrêtés, depuis plus d'un mois, à Almaraz, sur les bords du Tage, quand, dans la nuit du 20 juin 1809, le pont de bateaux, qui avait été plusieurs fois fait et défait, fut définitivement replié. Au jour, les troupes espagnoles de don Gregorio de la Cuesta, qui nous guettaient probablement, parurent sur la rive gauche et tiraillèrent avec notre arrière-garde, sans effet. Le 21 juin, nous devions passer le Tietar, mais il y eut contre-ordre. Nous marchâmes sur Oropeza en bivouaquant tous les jours.

Le corps d'armée mourait de faim. La farine ne manquait pas, mais bien le temps de faire du pain.

Dans ce pays, il n'existe de fours que dans les maisons principales. Les soldats venaient faire leur pain et le cuire dans ces maisons, souvent habitées par les officiers ; mais cela ne suffisait pas toujours, et comme les généraux ne permettaient pas ce travail et ce bruit dans les maisons qui leur avaient été réservées, cette interdiction provoquait chez des hommes affamés beaucoup de plaintes et de mécontentement.

Il faisait déjà très chaud et l'on marchait toute la journée. On ne peut comprendre que, sans nécessité, un général fasse marcher ses troupes en Espagne, à midi, par des chaleurs mortelles, alors que nous nous arrêtions pendant la nuit. Aussi, les chemins étaient semés des cadavres de nos malades et de nos blessés, que nous traînions à notre suite, entassés dans des charrettes, et que la chaleur, la faim et la soif tuaient bien plus souvent que leur maladie.

Et l'empereur s'étonnait de voir ses armées, formées, disait-il, des meilleurs soldats du monde, fondre si rapidement en Espagne!

Il fallut séjourner le 25 à Oropeza pour faire reposer les hommes. Le 26, nous bivouaquâmes en avant de Talavera de la Reyna.

Le 28 juin, nous traversâmes la ville, située sur le Tage, à une lieue environ au-dessous de son confluent avec l'Alberche. La ville est tout entière sur la rive droite du Tage.

Nous traversâmes ensuite la rivière l'Alberche et nous prîmes position dans l'angle formé par cette rivière et le fleuve. Le sol était couvert de taillis très épais, et nos soldats y construisirent des huttes de feuillage.

Que l'on s'imagine douze régimens, de trois bataillons chacun, campant en colonnes, par régiment, la droite à la rivière et la gauche à la grand'route et si serrés que l'on ne savait où placer les cuisines. C'est ainsi que nous fûmes campés à Cazalegas pendant plus de trois semaines.

Le roi Joseph vint, de Madrid, au camp pour passer le 1er corps en revue. Les troupes anglaises et anglo-portugaises, les armées espagnoles de Gregorio de la Cuesta et de Venegas semblaient s'être donné rendez-vous à Madrid.

Le 22 juillet, l'avant-garde des ennemis, composée d'Anglais et d'Espagnols, se présenta devant Talavera.

La 1re division, qui avait pris position en avant de cette ville, fut canonnée toute la journée. Elle fut chassée de sa position sans que l'on envoyât à son soutien, afin de protéger sa retraite, une portion quelconque du corps d'armée, qui était campé à une lieue en arrière. Talavera fut occupé par l'ennemi.

L'armée anglaise, venant de Placensia, sous les ordres de sir Wellesley, s'était réunie à l'armée espagnole de la Cuesta, arrivant de l'Estramadure par le pont d'Almaraz. Elles présentaient ensemble environ 60,000 hommes dont 26,000 Anglais ou Anglo-Portugais. Le maréchal Victor n'avait encore que 22,000 hommes.

Le 23 juillet, les deux armées passèrent la journée en présence L'on se canonna de part et d'autre sans s'engager.

Le 24, dans la nuit, le 1er corps se mit en retraite. Nous pas sâmes par Santa-Ollala, où nous eûmes une échauffourée avec la cavalerie de l'avant-garde ennemie.

Nous fûmes bivouaquer à Torrijos. Le lendemain, nous reculâmes encore, attendant des renforts et fûmes prendre position sur la rive gauche d'un torrent, qui descend du Guadarrama et qui porte son nom.

Nous occupâmes le pont de Cauvin.

Dans la nuit arrivèrent au camp : le 4e corps, venant de Tolède, la division Dessoles, réserve du roi Joseph, le roi lui-même, le maréchal Jourdan et la garde du roi, venant de Madrid.

Après l'arrivée de ces renforts, nous reprîmes l'offensive. Le 26, nous manœuvrâmes toute la journée, comme si l'ennemi était en vue, marchant en colonnes par divisions en masses, gardant entre elles leurs distances de déploiement. Nous n'aperçûmes pas l'ennemi et bivouaquâmes à Santa-Ollala.

Le lendemain 27, l'armée continua son mouvement en avant, marchant dans le même ordre que la veille. L'infanterie souffrait beaucoup de cette formation inutile, en colonnes serrées, pendant la plus grande chaleur du jour.

En arrivant à hauteur de notre ancien camp de Cazalegas, nous vîmes l'ennemi embusqué faire feu sur notre avant-garde. Nous étions encore à plus d'une lieue des positions de l'ennemi quand le maréchal Victor imagina de lancer toutes ses colonnes en ordonnant de faire battre la charge par tous les tambours. J'en fus indigné et trouvai un prétexte pour faire cesser bientôt, par mes tambours, ce bruit inutile.

Nous arrivâmes, toujours en masses, au bord de la rivière l'Alberche. Le 16e régiment d'infanterie légère, marchant en tête de la division, reçut, en entrant dans l'eau, le feu d'un corps d'infanterie anglaise, caché dans un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître. Ce feu inattendu, qui porta principalement sur le 16e léger, n'arrêta pas ce brave régiment. Il franchit la rivière, joignit les Anglais à la baïonnette et leur tua beaucoup de monde. Ce premier engagement, ayant révélé au maréchal la présence et les positions des ennemis, détermina les mouvemens du 1er corps.

Après avoir passé l'Alberche à notre tour, nous suivîmes l'ennemi jusqu'à hauteur de Talavera, marchant en colonnes et en masses quel que fût le terrain. Notre artillerie canonna les Anglais jusqu'à la nuit close.

Les deux armées étaient très voisines l'une de l'autre, et nos généraux, qui n'étaient pas très habiles, avaient disposé leurs troupes de la façon la plus dangereuse en cas d'une attaque de nuit. L'artillerie était pêle-mêle avec les bataillons, toujours en masse.

Pendant la nuit, la 1re division attaqua un mamelon assez élevé auquel les Anglais appuyaient leur gauche. Elle l'enleva, mais cette division, n'étant pas soutenue à temps, ne put s'y maintenir; elle fut obligée de rétrograder et de venir prendre position un peu en arrière. Il faisait chaud, les deux armées bivouaquaient sans feu, à portée de fusil l'une de l'autre. Vers minuit, j'envoyai une grand'-garde, commandée par un officier, pour couvrir la tête du régiment. La lune n'était pas encore levée, et le général Lapisse affirmait que l'ennemi s'était retiré; il soutenait même que c'était le quartier-général du roi qui occupait Talavera. Pendant que nous discourions ainsi, l'officier commandant la grand'garde avait détaché en avant un petit poste qui, ne voyant pas les Anglais, avait été, dans l'obscurité, placer sa sentinelle avancée au milieu d'eux. Bientôt des coups de fusil répondirent au premier *Qui vive?* Nos postes ripostèrent. L'armée anglaise, qui se crut attaquée, fit feu de toutes parts. Les coups de canon se succédaient rapidement. Comme nous étions cachés dans l'ombre, il y eut plus de bruit que de mal. Ce tapage cessa au bout d'un moment; cependant nous

avions eu plusieurs hommes tués ou blessés étant couchés et endormis.

Peu après, la lune se leva derrière nous. Nous découvrions parfaitement l'armée anglaise, tandis qu'elle ne nous voyait pas, c'était une circonstance très favorable pour recommencer l'attaque du mamelon et l'occuper définitivement. Personne n'y songea au quartier-général du roi Joseph, qui était fort en arrière, à notre ancien camp de Cazalegas. Cependant, depuis l'arrivée du 4e corps, de la garde et de la réserve, nous devions être au moins 45,000 hommes. La nuit s'acheva sans autres incidens.

Bataille de Talavera.

Talavera est l'une des batailles les plus célèbres qui aient été livrées en Espagne. Différée de quelques jours, elle pouvait avoir des résultats immenses. Livrée, comme elle le fut, le 28 juillet, elle devait être une victoire. Elle n'a été, par la faute de ceux qui l'ont conduite, qu'une inutile effusion de sang. A cette époque, on admettait sans difficultés que les praticiens les plus renommés dans l'art de la guerre se trouvaient dans les armées françaises. Le temps, et surtout une longue suite de succès, devaient avoir donné à nos généraux une habitude du métier, un aplomb qui, aux yeux d'une foule admiratrice, les faisaient paraître infaillibles. On pouvait croire que Napoléon avait fait école. Mais les généraux de réputation eux-mêmes font des fautes; souvent la victoire les efface... elles deviennent apparentes dès que le succès ne les couvre plus.

Élevé au milieu des combats, sans prétentions, mais ayant une longue expérience de la guerre, je me permettrai de noter les fautes commises à cette journée, afin de ne pas y tomber moi-même, si j'ai jamais à exercer un commandement important. J'ai été acteur dans cette bataille, je l'ai souvent étudiée depuis; j'ai revu le terrain, je le connais. Je vais essayer de le décrire d'abord, ainsi que le dispositif des troupes.

A la droite de l'armée combinée d'Angleterre et d'Espagne était le corps espagnol, commandé par de la Cuesta. Il s'appuyait au Tage et à la ville de Talavera. Le centre de ce corps couvrait la ville. Une redoute avait été construite sur la route de Tolède. En avant du centre des Espagnols, un bois avait été abattu, et les arbres, disposés en abatis serrés, couvraient leur ligne. Du centre à leur gauche, un aqueduc, qui suit la route de Talavera à la montagne, formait un long retranchement, dissimulé presque partout

par une forêt d'oliviers. L'aile gauche s'appuyait à un petit mamelon portant une ferme isolée et dominant une assez vaste plaine. La cavalerie espagnole était derrière cette aile. A cette même ferme commençait la ligne anglaise. Elle avait été organisée avec le plus grand soin, au point de vue d'une défense énergique. Cette ligne de défense suivait les sinuosités du chemin qui conduit de Talavera aux montagnes, et qui est bordé d'un ruisseau. Elle s'élevait, avec ce chemin, par une série de mamelons, jusqu'aux montagnes, sur lesquelles on avait assis des retranchemens et des batteries. Le centre et la gauche des Anglais traversaient la plaine à découvert. Ils y avaient formé plusieurs lignes. Sur leur front, et à 100 toises environ en avant, se trouvait un ravin très profond et difficile à franchir. Leur gauche occupait un grand mamelon, qui était le point le plus élevé du champ de bataille. Au-delà de ce mamelon s'ouvrait, presque perpendiculairement à la ligne anglaise, une vallée qui va aboutir au Tage. C'était le seul défaut de cette position militaire. Dans cette vallée, lit desséché d'un gros ruisseau, était placée la cavalerie anglaise, qui formait leur extrême gauche. Quelques corps portugais occupaient encore la montagne au-delà. On estimait l'effectif des Anglais et Espagnols réunis à 65,000 hommes; celui des Français, à 45,000 soldats excellens.

La ligne des Français était irrégulière. A leur droite, et en face du mamelon qu'elle n'avait pu conserver la veille, après l'avoir enlevé, était la 1re division du 1er corps (Ruffin), rangée en colonnes.

La 3e division (Vilatte), en arrière d'elle, formait la réserve du maréchal Victor. La cavalerie était à notre extrême droite, au débouché de la vallée qu'occupait la cavalerie anglaise.

La 2e division, dont nous faisions partie, et qui était sous les ordres du général Lapisse, était à gauche des deux autres, en face le centre des Anglais et très près d'eux. Un énorme ravin, étroit et profond, était devant nous. C'était ainsi que les trois divisions du 1er corps avaient passé la nuit.

Le 4e corps, la garde et la réserve du roi Joseph étaient encore à une lieue, derrière la rivière de l'Alberche. Le maréchal Victor voulait attaquer sur-le-champ. Le maréchal Jourdan était d'avis de ne pas le faire et d'attendre l'arrivée du maréchal Soult, avec trois corps d'armée, sur les derrières des Anglais. Les deux maréchaux se contrariaient en toutes choses. Le roi, commandant en chef, était indécis. Enfin, le combat ayant été résolu, les généraux ne pouvaient s'entendre sur la manière d'attaquer. L'armée, qui sentait ces hésitations, n'avait aucune confiance en eux.

Le jour allait paraître. Les commandans des régimens pressaient le général Lapisse de donner l'ordre de déployer leurs corps, afin

que ceux-ci eussent moins à souffrir du feu de l'artillerie. Le général finit par s'y décider, mais il le fit gauchement et il mit un temps infini à trouver l'espace nécessaire pour ces déploiemens. Le jour était venu et tout était encore tranquille, quand une colonne anglaise se forma en face de nous et se porta en avant, semblant se diriger vers notre artillerie. Celle-ci, composée de douze pièces de canon, était en batterie en avant de notre front, sur le terrain où la division avait passé la nuit. L'artillerie laissa approcher les Anglais jusque sur le bord du ravin et ouvrit sur eux un feu très vif à mitraille, qui les contraignit de rétrograder en désordre. Ce fut le signal du combat.

A la droite de notre ligne, le 9e d'infanterie légère, appartenant à la 1re division (1), était à demi-portée de fusil des Anglais, sous le mamelon qu'il avait emporté dans la soirée de la veille et qu'il n'avait pu conserver. Il gravit de nouveau ce mamelon, y parvint et prit même, sur son sommet, deux pièces de canon; mais les Anglais dirigèrent sur lui une de leurs réserves. Il fut mal soutenu par le 24e et le 96e régiment, appartenant à la même division. Ces trois corps avaient déjà subi, la veille, des pertes sérieuses; ils étaient fort affaiblis. Le ravin ne permettait pas à la 2e division de venir à leur aide. Wellesley le remarqua. Le centre des Anglais, qui avait recueilli la colonne repoussée par notre artillerie au début de l'action, se porta en avant, prit en flanc la 1re division, la chargea à la baïonnette, et cette division fut obligée de rétrograder. Le général Ruffin l'avait mal dirigée, il ne s'était pas conduit lui-même au gré de l'armée. Jusque-là, nous n'avions été engagés que successivement et par attaques successives, décousues, faites au hasard.

Cependant la bataille était engagée, on ne pouvait plus la différer, et le 4e corps ne paraissait pas. Il était encore bien loin; heureusement les Anglais, qui avaient adopté la défensive, n'étaient pas entreprenans. Ils ne surent pas profiter, à ce moment, de la supériorité numérique de leur armée et du désordre de nos attaques, dans lesquelles on engageait nos divisions l'une après l'autre, comme nos corps d'armée. Si les ennemis s'étaient portés en avant, par leur aile droite, qui n'avait que quelques tirailleurs devant elle, le 1er corps se serait trouvé dans une situation critique.

Le général Wellesley, qui connaissait l'ardeur des troupes françaises, avait bien prévu qu'elles viendraient l'attaquer et s'était habilement préparé à les recevoir en fortifiant sa position. Il en fut ainsi malheureusement!

(1) La 1re division était l'ancienne division Dupont, de Friedland, à laquelle on n'avait enlevé que le 32e.

Dans quel gouffre les Anglais seraient tombés si nous avions eu la sagesse de conserver la défensive! Le corps du maréchal Mortier, qui était à Villa-Castin, pouvait être avec nous le 28. Ceux de Soult et de Ney, qui étaient dans la Vieille-Castille, devaient déboucher, le 30 ou le 31 juillet, à Plasencia, c'est-à-dire sur la ligne de retraite de l'armée anglaise, et nous livrions bataille le 28 (1)!

Notre division demeurait en bataille derrière notre artillerie, souffrant beaucoup du feu de l'artillerie anglaise, que la nôtre attirait, parce que les coups qui manquaient nos pièces tombaient tous dans nos rangs. Les feux d'infanterie avaient cessé. Les Anglais manœuvraient, ils reformaient leurs lignes et renforçaient leur gauche. Ayant reconnu l'importance du mamelon deux fois attaqué par la 1re division, ils y envoyaient quatre autres pièces de canon.

L'on resta ainsi de part et d'autre, se canonnant, sans agir autrement, jusqu'à trois heures de l'après-midi. A cette heure, le 4e corps arriva enfin. Il était commandé par le général Horace Sébastiani. Il déboucha à travers les vignes, qu'il avait dû traverser péniblement, et se forma dans la plaine, sa droite à notre gauche, vis-à-vis l'aile droite des Anglais. Il n'envoya que la division allemande Leval, en tirailleurs, sur le terrain qui séparait sa gauche du Tage, en face de l'armée espagnole.

Aussitôt que la tête du 4e corps déboucha des vignes, elle eut à supporter le feu de l'artillerie anglaise; mais, quoique battu de front et de flanc, le 4e corps se forma et prit son ordre de bataille. Ce fut le signal d'une nouvelle attaque, qui eût dû être générale, mais qui ne fut faite que par corps, successivement; et encore ces attaques furent-elles, en majorité, mal conduites.

La 1re division, trouvant les Anglais en force au mamelon, avait abandonné son point d'attaque du matin; elle le tournait, en gravissant la montagne que les Anglais lui disputaient. Elle avançait lentement, mais se maintint au-dessus du vallon.

La 3e division resta immobile, en colonnes, vis-à-vis le vallon où se trouvait la cavalerie anglaise.

Notre division, un bataillon de grenadiers et le 4e corps exécu-

(1) On croyait cela à Talavera! On ignorait qu'un ordre fatal daté de Schœnbrunn, donné par Napoléon, trop loin des événemens, avait confié au maréchal Soult, comme le plus ancien, le commandement des trois corps Il avait rappelé Mortier, de Villa-Castin à Salamanque; il était au plus mal avec le maréchal Ney, qui ne voulait plus servir avec lui, et après avoir annoncé qu'il arriverait le 30 à Plasencia, il venait d'écrire qu'il ne pourrait y être que le 3 août. Pendant ce temps, Venégas menaçait Madrid. Ce retard du maréchal Soult décida Jourdan et le roi Joseph à livrer la bataille de Talavera, que le maréchal Victor demandait à grands cris.

tèrent une attaque centrale et marchèrent vers le centre et la droite des Anglais.

Le bataillon de grenadiers, conduit par un officier qui n'avait servi que dans l'état-major du maréchal Victor et qui manquait de l'habitude des troupes, fut maltraité et repoussé.

Le 4e corps traversait, en colonnes serrées, une forêt d'oliviers qui lui masquait les ennemis. C'est dans cet ordre qu'il aborda leurs retranchemens et la ferme barricadée à laquelle les Anglais appuyaient leur droite. Ce corps fut reçu par un feu terrible. Il éprouva beaucoup de mal et, par sa formation même, en fit très peu à l'ennemi. Enfin, après une demi-heure du feu le plus violent, le 4e corps recula.

Pendant que cela se passait à sa gauche, la division Lapisse franchissait le ravin qui la séparait de l'ennemi. Elle marchait, par brigades, sur deux lignes. La première, composée des 16e léger et 45e de ligne, la seconde des 8e et 54e régimens. Aussitôt que la première ligne eut franchi le ravin, elle reçut un feu roulant d'infanterie et d'artillerie qui y causa quelque désordre. Le général Lapisse, sans donner le temps aux officiers supérieurs de reformer leurs troupes, que le passage du ravin avait mises un peu en confusion, fit sortir six compagnies de voltigeurs et, se mettant à leur tête, les mena à la charge. Ces six compagnies furent écrasées avant d'avoir pu atteindre les Anglais, et leurs débris furent rejetés sur leurs bataillons, dont elles masquèrent le feu. L'ennemi profita du moment pour charger cette brigade, qui repassa le ravin en désordre, et entraîna avec elle le 3e bataillon du 8e placé à ma gauche. Son chef, le commandant Develle, fut tué, en cherchant à le rallier. Le général Lapisse avait aussi payé de sa vie son attaque mal préparée.

Le 8e et le 54e régiment, quoique isolés, continuaient d'avancer. Nous passâmes le ravin, avec tout l'ordre possible, et nous nous reformâmes de l'autre côté, sous le feu de l'artillerie anglaise. Une colonne d'infanterie se dirigea sur mon bataillon. Nous avions l'avantage d'être déployés. J'étais attentif pour profiter du moment où cette colonne voudrait se déployer à son tour. Le terrain étant en pente de notre côté, je la voyais de son premier rang au dernier, toutes les têtes se montrant en amphithéâtre. Je la laissai approcher tant qu'elle voulut; mes soldats avaient les armes apprêtées. J'avais défendu absolument que personne fît feu avant mon ordre, et j'avais prévenu que j'ordonnerais un feu de bataillon. Quand cette colonne fut à environ soixante pas, je vis son chef s'agiter beaucoup; il ne savait comment se tirer du mauvais pas dans lequel il s'était engagé. Il voulut retourner en arrière; je

l'avais prévu. Au moment où il commandait : demi-tour, je commandai, moi : « Feu de bataillon, joue, feu! » Aucun coup ne fut perdu. Tout ce corps, le 83e régiment d'infanterie anglaise, tomba. Peu d'hommes étaient blessés, tous les coups ayant porté à la tête ou à la poitrine. Après avoir ainsi écrasé ce corps, je profitai du vide qu'il laissait dans la ligne anglaise, pour exécuter un changement de front à gauche, l'aile droite en avant. Le premier bataillon du 8e et ce qui s'était rallié du 3e bataillon imitèrent mon mouvement. Je marchai aussitôt, en bataille, contre quatre bataillons de la garde royale anglaise et de la légion hanovrienne, qui avaient poursuivi notre première brigade et étaient aux prises avec le 54e, soutenant notre artillerie. Comme, par suite de la forme du terrain, ces troupes ne pouvaient me voir, et comme j'allais très vite, j'avais l'espoir de les prendre par derrière, en exécutant une charge à la baïonnette, qui aurait certainement réussi, tant nos soldats étaient animés et résolus ; mais un maudit ravin (affluent du grand), que je n'avais pu voir, parce que, quoique très profond, il était rempli d'herbes et de broussailles, m'arrêta quelques instans pour le franchir. Les Anglais, qui m'avaient vu arriver sur leur flanc, prêt à leur couper la retraite, mirent à profit ce petit retard pour se retirer. Ne pouvant être en ligne à temps pour m'y opposer, je me plaçai de manière à leur faire le plus de mal possible. Ce corps anglais faisait sa retraite en bon ordre, mais le 54e, nous ayant aperçus, le chargea. L'artillerie le mitrailla. Il fallait encore qu'il défilât sous le feu du 8e, qui l'attendait à petite portée, sa situation était fort critique. Nous ouvrîmes sur lui un feu de deux rangs très meurtrier. Ce qui ne tomba pas se sauva en désordre (1).

Si l'on avait saisi cet instant, la victoire eût été fixée. La 3e division n'avait qu'à se porter en avant, à s'emparer du mamelon. Dix pièces de canon, abandonnées par l'ennemi, étaient en notre pouvoir. Nous venions de faire, dans la ligne anglaise, un vide considérable, qui ne pouvait être comblé qu'en rappelant des troupes des autres parties du champ de bataille. C'était le moment d'exécuter une attaque générale, qui aurait certainement réussi. Le maréchal Victor voulait la tenter, le maréchal Jourdan fut d'un avis contraire.

La 3e division resta sur le terrain qu'elle occupait, à peu près

(1) On lit, en effet, sur les états de services du colonel Vigo-Roussillon, à la colonne intitulée : *Actions d'éclat :* « A la bataille de Talavera, le 28 juillet 1809, à la tête du 8e de ligne, qu'il commandait, il passa sur le ventre du 83e régiment d'infanterie anglaise, qui lui était opposé ; puis, par un changement de front, il prit en flanc la garde royale anglaise et la mit en déroute, au moment où elle allait s'emparer de l'artillerie de la 2e division du 1er corps. »

hors des atteintes de l'ennemi. Celui-ci exécuta sur elle une grande charge de cavalerie, qui fut critiquée par nos généraux, mais qui, je pense, avait pour but précisément de distraire cette division et de l'empêcher de profiter de ce moment critique pour entrer en action. Les Anglais l'avaient craint, à juste titre, et ils obtinrent, par cette diversion, le temps de réparer les désordres de leur ligne de bataille. Ils le payèrent assez cher. Cette cavalerie, repoussée par l'infanterie de la 3e division, fut à ce moment prise en flanc et en queue par toute la cavalerie française. Elle fut fort maltraitée. Le 23e régiment de dragons anglais fut pris presque tout entier.

Après cette charge, et pendant que nous étions encore aux prises avec le centre de l'ennemi, toute notre cavalerie vint nous remplacer sur le terrain que nous avions occupé au début de l'action. Elle était en colonnes par escadrons, la tête des chevaux sur le bord de ce ravin, que nous avions franchi, à pied, avec beaucoup de difficultés. Condamnée à l'immobilité, cette cavalerie souffrit beaucoup du feu de l'artillerie anglaise, sans avoir à mettre le sabre à la main. Autre faute! jamais cette arme ne fut plus mal employée. Si l'on avait voulu s'en servir, sa place était dans le vallon où se trouvait déjà la cavalerie anglaise; si on ne le voulait pas, pourquoi la maintenir longtemps, sous un feu meurtrier, au bord d'un ravin qu'elle ne pouvait franchir, et où elle était absolument inutile.

La plus grande partie des corps de l'armée française, qui avaient chargé les Anglais, avaient été repoussés, mais l'armée avait conservé toutes les positions qu'elle occupait au commencement de la bataille. Les Anglais avaient fait des pertes énormes et ils avaient engagé toutes leurs troupes, tandis que, de notre côté, la cavalerie et la 3e division du 1er corps, la cavalerie et une brigade d'infanterie du 4e corps, la division Dessoles et la garde du roi Joseph n'avaient pas été au feu. On était donc en droit d'espérer qu'une attaque générale, poussée à fond, culbuterait définitivement les Anglais. Ne pas la tenter était perdre tous les fruits des efforts déjà faits. Le maréchal Victor, qui avait été peut-être trop entreprenant d'abord, proposait au roi de recommencer la lutte le lendemain. Il insista beaucoup, pendant toute la soirée; mais le roi, sous l'influence du maréchal Jourdan, décida la retraite.

La veille de la bataille de Talavera, mon bataillon comptait encore 25 officiers et 480 hommes de troupe. Je perdis, à cette affaire, 14 officiers et 192 sous-officiers ou soldats (tués ou blessés). Moi-même j'avais reçu, à la fin du combat, une balle à la cheville du pied gauche. Ma botte, qui était extrêmement forte, et qui faisait à cet endroit des plis très épais, avait atténué le coup, qui m'aurait certainement brisé les os en faisant plaie, mais j'avais reçu une telle contusion que je ne pouvais demeurer à cheval. Je

dus quitter le champ de bataille, pour aller me faire panser à une ambulance établie à notre ancien camp de Cazalegas.

Le roi ayant décidé que l'on ne renouvellerait pas le combat, tout ce qu'avait pu obtenir le maréchal Victor avait été de passer la nuit sur le champ de bataille. Les ennemis nous y laissèrent fort tranquilles.

La timidité du roi et l'irrésolution du maréchal Jourdan avaient sauvé l'armée ennemie. Au début, la précipitation du maréchal Victor avait fait à cette armée la partie belle. Les deux fautes se complétaient l'une l'autre. Napoléon, lui-même, trop éloigné pour bien juger les événemens, avait privé le roi du secours du corps de Mortier, en mettant ce maréchal et le maréchal Ney sous les ordres du maréchal Soult, qui s'était compromis de toutes façons en Portugal.

Le maréchal Jourdan n'avait consenti à la bataille que parce que Madrid était menacé, au sud par Venégas qui allait passer le Tage à Aranjuez, à l'ouest par de la Cuesta et les Anglais, qui venaient de se réunir à Talavera. Il avait demandé les secours du maréchal Soult qui était à Zamora, du maréchal Ney qui était à Astorga, du maréchal Mortier que l'on avait appelé à Salamanque. Avec de la bonne volonté, les corps de Mortier et de Soult pouvaient se trouver le 29 ou le 30, au plus tard, à Plasencia, c'est-à-dire sur les derrières des Anglais. En différant la bataille de deux jours, en attirant sir Wellesley encore un peu vers Madrid, il devait se trouver cerné par cinq corps français. Le maréchal Jourdan avait donc raison de vouloir différer la bataille, mais du moment où l'on avait accepté de la donner, il fallait, au moins, en tirer profit.

Il s'établit bientôt, au sujet de la bataille de Talavera, entre le roi Joseph et les maréchaux, une longue polémique qui fut soumise à Napoléon, et l'empereur, dans une lettre adressée, le 18 août 1809, au ministre de la guerre, a rendu un jugement qui donne le dernier mot sur cette question. Il écrivait : « Quelle belle occasion on a manquée ! Trente mille Anglais, à cent lieues des côtes, devant cent mille hommes des meilleures troupes du monde. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'une armée sans chef ! » Et cette occasion était déjà la seconde ! En Espagne, nous devions lasser la fortune !

Le 10 août, je revins à Talavera au moment où le 1er corps quittait cette ville pour se rendre dans la Manche. Je vis à Talavera 4,000 blessés que les Anglais n'avaient pu emmener et qu'ils avaient recommandés à notre humanité. J'appris, par eux, que la perte de l'armée anglo-espagnole avait été, à la bataille de Talavera, de 10,000 hommes, en grande majorité Anglais.

***.

LE

CRÉDIT AGRICOLE

SES NOUVELLES FORMULES.

I. Le congrès international de l'agriculture à l'Exposition universelle de 1889. — II. *Le Crédit agricole* (extrait du *Journal de l'Agriculture*), par M. Billettre. — III. *Le Crédit agricole en Allemagne*, par M. E. Le Barbier. — IV. *Les Banques populaires*, par M. A. Courtois. — V. *La Proposition de loi tendant à l'organisation du crédit agricole et populaire avec l'exposé des motifs.*

La question du crédit agricole paraît être entrée dans une phase nouvelle qui accroît, si elle ne les assure pas complètement, les chances d'une solution si longtemps retardée. Il ne faudrait pas croire pourtant que les motifs invoqués pour la faire échouer ne se renouvelleront pas, même contre ces nouvelles formes plus praticables. Attendons-nous, lorsqu'elle va reparaître devant les chambres après maint échec, à voir se reproduire les mêmes objections générales, auxquelles s'ajouteront celles qu'on peut opposer à chacune des combinaisons dont le crédit agricole est susceptible. Il n'est donc pas inutile de reprendre et d'examiner à nouveau ces fins de non-recevoir, et de montrer que celles qui reposaient sur une apparence de réalité ont beaucoup perdu de leur force en présence des faits qui se sont modifiés. C'est par là que nous commencerons cette étude, où nous nous proposons non de mettre

sous les yeux du lecteur avec détail les institutions de ce genre qui existent à l'étranger, mais de rechercher ce qu'il est possible de faire chez nous, sans négliger ce que nous pouvons nous assimiler de ces institutions, sans imitation servile.

I.

Avouerai-je que j'attache à répondre à la première de ces objections, à la plus décisive puisqu'elle supprimerait la question elle-même, un sentiment d'amour-propre national, fort déplacé sans doute dans cet ordre de considérations, s'il ne se joignait ici à un froissement douloureux pour notre patriotisme une atteinte dommageable aux intérêts les plus élevés et les plus positifs. N'oublions pas que presque tous les nouveaux projets de crédit agricole s'adressent à une classe nombreuse, et non plus à quelques grands propriétaires, et que les idées d'association et de mutualité s'y trouvent impliquées. Or, on commence par nous en déclarer incapables. On assure que ce peuple, qui passait pour le plus sociable de tous, cesse entièrement de l'être quand il faut en venir à quelque utile application. On met en jeu la race qui s'y montre réfractaire, et on nous fait entendre que, dans ces matières, notre péché originel est de n'être pas d'origine germanique. A quoi peut-être on pourrait répondre que les Italiens n'en sont pas davantage et qu'ils pratiquent à merveille l'association et le crédit agricole. Mais passons : reconnaissons non notre incapacité, mais jusqu'à présent notre infériorité, en nous demandant si elle ne s'explique pas par des causes auxquelles il n'est pas impossible de remédier. La question en vaut la peine. L'usage du crédit, étendu à des couches de la société qui en sont habituellement sevrées, présente une importance morale aussi bien qu'un intérêt économique et politique de premier ordre. Il suppose dans la masse un degré d'avancement intellectuel et moral dont il n'y a pas lieu de faire fi. La prévoyance, la fidélité aux engagemens, la confiance qui fait qu'on n'a pas toujours l'argent à la main, cette possibilité d'entente réciproque qui permet de créer des institutions destinées à développer à la fois l'épargne et l'esprit d'entreprise qui la féconde, ce ne sont pas là qualités indifférentes. La loi du monde moderne nous fait de ces vertus modestes une nécessité, sous peine de déchéance. Les peuples ne sont pas libres d'avoir ou de n'avoir pas un puissant capital appliqué à leur agriculture et à leur industrie. Sans ce capital, ils ne sauraient satisfaire ni aux besoins d'une société civilisée, en temps de paix, ni aux frais de la guerre, devenus de plus en plus absorbans, ni aux luttes de la concurrence. Le crédit, pris

dans son ensemble, fait partie de l'outillage immense et compliqué qu'exigent ces nécessités d'ordres divers. Otez cette pièce essentielle, tous les ressorts du mécanisme industriel et commercial risquent de se désagréger et le mouvement de s'arrêter. A sa place et dans sa mesure, le crédit spécial dont nous avons à nous occuper ne dément pas ces assertions. Nous prendrions donc difficilement notre parti d'être en quelque sorte exclus de ses avantages par la raison générale que nous répugnons à l'association, si nous ne trouvions heureusement dans des circonstances historiques, dont l'effet va s'affaiblissant, l'explication de l'insuffisance dont on nous accuse et dont nous sommes le premier à nous plaindre. Voilà près d'un siècle qu'en vertu d'une loi de la révolution, bien souvent rappelée, on nous interdit l'association, interdiction levée seulement en 1884, et l'on s'étonne que nous ayons fait peu de progrès dans cette carrière presque absolument fermée! Permettez-nous de nous étonner bien davantage de la rapidité vraiment soudaine avec laquelle les syndicats agricoles se sont formés, multipliés jusqu'à compter des millions d'adhérens, enfin mis à l'œuvre avec autant d'intelligence que d'activité dans ces mêmes campagnes auxquelles on imputait spécialement, et non sans raison, leur esprit d'isolement!

N'a-t-on pas nié aussi jusqu'à l'utilité du crédit pour l'agriculture, où, dit-on, il ne trouverait pas sa place, comme s'il y avait une industrie quelconque, faisant des achats et des ventes, qui n'eût besoin de quelque crédit. Il n'en est aucune à laquelle il ne soit nécessaire pour mener à bien une entreprise, pour franchir des momens difficiles, pour continuer les affaires courantes, pour parer à des pertes éprouvées et pour qu'on ne soit pas obligé de vendre avec précipitation au lieu d'attendre l'occasion favorable. Qu'est-ce donc si on se reporte aux circonstances actuelles? A entendre certaines personnes, on serait tenté de se croire au temps de l'agriculture patriarcale; elles tiennent un langage qui aurait été à peine acceptable quand il n'y avait ni voies de communications, ni échange de produits hors du rayon le plus limité, ni instruction primaire et agricole, ni machines, ni méthodes perfectionnées. Aujourd'hui, tous ces instrumens de progrès existent; ils influent sur la production du sol, et non moins sur les relations des hommes entre eux. C'est une situation vraiment nouvelle. Nous n'exagérons rien en affirmant que les sciences appliquées à l'agriculture sont en train d'opérer une de ces révolutions silencieuses qui, pour n'avoir pas l'éclat de celles qui se produisent sur la scène politique, ne sont pas moins profondes et sont plus certainement profitables. La fécondité de celle qui se fait sous nos

yeux est incalculable. La chimie transforme, à la lettre, la terre en un laboratoire, et la terre-usine a pour conséquence inévitable l'agriculture-industrie. A mesure qu'elle adopte les procédés industriels, c'est-à-dire l'emploi du capital sur une grande échelle et la division du travail, elle est entraînée, par une pente fatale, à adopter aussi les procédés du commerce. On alléguerait en vain que ces nouveautés s'appliquent seulement à la grande culture intensive, il s'en faut de beaucoup qu'elles ne s'appliquent qu'à elle seule. La culture maraîchère, par exemple, qui est faite par de petits cultivateurs, achète une masse énorme d'engrais et fait une quantité considérable d'achats et de ventes. Il faut en dire autant de l'horticulture, devenue une branche si riche de l'industrie agricole. Il en est de même des autres petits cultivateurs, ou au moins d'un très grand nombre d'entre eux, qui ont besoin d'avances pour acheter des instrumens, du bétail et ces mêmes engrais chimiques dont l'action est si rapide et si énergique. Chaque année en voit augmenter la consommation, depuis qu'on les débite par fractions, et que la surveillance des syndicats en assure la bonne qualité contre les manœuvres frauduleuses qui avaient tant contribué à les empêcher de se répandre. Il n'est pas jusqu'aux moyens préservatifs et curatifs des maladies de certaines plantes, comme la vigne, qu'ils ne se soient mis à employer abondamment. Toutes ces opérations rapprochent l'agriculteur de l'industriel et du commerçant. Qu'elles ne suffisent pas à le confondre absolument avec eux au point de vue du crédit, nous n'y contredisons pas : mais les différences se sont fort amoindries. Il y a des « affaires agricoles, » il y en a une masse équivalant à une quantité de millions sans proportion avec le passé, voilà ce qu'on ne peut mettre en doute, et, ce qui n'est pas moins certain, c'est la pensée de chercher dans l'agriculture des profits au sens industriel du mot. On est même allé jusqu'à définir l'économie rurale : l'art de gagner de l'argent par la culture du sol, et il n'y a pas lieu de s'en scandaliser. C'est la proclamation d'un fait qui n'ôte rien à l'agriculture de ses avantages moraux et à la vie rurale des charmes qu'elle peut avoir pour elle-même. Mais s'il y a toujours eu quelque niaiserie à la considérer comme une simple idylle, ou si c'était trop la rabaisser que de n'y voir qu'une occupation bonne à laisser à de pauvres paysans, la même erreur serait aujourd'hui le plus impardonnable des anachronismes. L'agriculture étant une affaire, c'est un non-sens de refuser systématiquement à celui qui travaille la terre à l'aide de ses capitaux les facultés légales de crédit qu'on accorde à un fabricant. Toutes réserves faites en faveur de quelques ménagemens dans l'application, en principe on ne peut qu'approuver ce que dit l'au-

teur d'un livre instructif sur le *Crédit agricole en Allemagne*, M. E. Le Barbier, ingénieur et agronome : « L'agriculteur est un industriel qui, à l'aide d'élémens chimiques qu'il exploite, et de machines, les unes animées, les autres inanimées, fabrique du blé, de la viande, des fruits, des légumes, etc. Pourquoi refuser à celui qui vend les bœufs les avantages que vous concédez, sans discuter, à celui qui vend la viande? Pourquoi retirer à celui qui vend le blé des droits que vous reconnaissez à celui qui vend le pain? Pourquoi celui qui élève des moutons, fabrique la laine, ne serait-il pas l'égal de celui qui la transforme en vêtemens et de celui qui vend ces vêtemens? Et pourtant il ne l'est pas, car on lui refuse l'aide dont toutes les affaires se servent journellement; on ne lui reconnaît même pas le droit d'y avoir recours. » Nous ne disons pas autre chose.

Mais voici une assertion qui ne nous paraît pas moins hardie que celle qui affirme l'inutilité du crédit dans l'agriculture. On nous dit que le crédit agricole existe et que par conséquent nous n'avons rien à demander. Le crédit agricole existe : quelle étonnante nouvelle! Hâtons-nous donc de contempler ses œuvres que nos yeux n'avaient pas su découvrir. On verra qu'elles se réduisent à quelques rudimens, et pourvu qu'on ne nous donne pas pour une chose achevée ce qui n'est qu'un commencement, un symptôme heureux, nous ne demandons pas mieux de tenir compte des exemples qu'on en cite; ils prouvent que le crédit a su faire parfois sa trouée à travers les obstacles législatifs et réussi à se créer quelques organes à l'état d'ébauche. On met en avant le papier agricole souscrit par les engraisseurs de bétail de la Nièvre, et accepté par la Banque de France. Le fait, qui remonte à 1865, est d'autant plus digne de remarque que l'initiative a été prise par un directeur de la succursale de la Banque de France à Nevers, qui, frappé du mouvement d'argent provoqué par l'engraissement du bétail et de l'exactitude des cultivateurs nivernais à tenir leurs engagemens, songea à s'en faire une clientèle. Ces cultivateurs étaient déjà en relation avec des banques locales, mais à des conditions onéreuses pour eux et gênantes pour ces banques elles-mêmes, contraintes par la nécessité de ce genre de commerce à recevoir en masse les dépôts d'argent au commencement de l'automne, et à les restituer à la fois aux premiers jours du printemps. Gros embarras pour des établissemens peu considérables, mais qui cessait d'en être un pour la Banque de France. Les comptes-rendus portent qu'il fut ainsi possible, en dix ou onze ans, à partir de 1867, de fournir de 130 à 140 millions à l'agriculture de la Nièvre, avec un profit pour elle évalué à environ 25 millions, cela sans un seul protêt, sans un seul retard de vingt-quatre heures! Cet exemple

n'était pas d'ailleurs isolé, puisque les succursales de la banque avaient déjà, dans d'autres provinces, en Normandie notamment, accueilli du papier agricole, pour des sommes importantes. Sans contester la valeur d'un pareil exemple, il n'est pas besoin de faire observer qu'il ne s'applique qu'à une faible partie de cette branche de l'industrie agricole qui, ayant pour objet la vente du bétail, relève elle-même du commerce autant que de l'agriculture. On cite quelques autres spécimens du crédit agricole dans notre pays, se rapportant à des travaux qui font un moindre usage des capitaux, et par là ils nous intéressent encore davantage, parce qu'ils se rattachent à ce petit crédit dont la constitution nous préoccupe, et qui reste à l'état de *desideratum*. Il est dans la nature de l'association en vue de produire ou de consommer d'appeler le crédit, et de l'obtenir pour peu qu'elle présente des garanties morales et matérielles. C'est ainsi qu'en Italie les sociétés de secours mutuels ont plus d'une fois fait naître les petites banques également mutuelles, et notamment que, de la société de secours de Bologne faisant de petits prêts à ses membres, une petite banque s'est détachée en prenant ses fondateurs et ses bénéficiaires parmi les membres de cette même société. On ne peut trop admirer, parmi ces banques locales étrangères, l'association appelant l'association plus complète et le crédit : tout se groupe dans cet organisme où, autour d'une banque populaire plus importante, rayonnent de petites succursales dans les villages et dans les bourgs environnans. Les faits rares, et un peu menus, où chez nous l'association suscite le crédit, sont beaucoup moins longs à énumérer. On est réduit à les chercher çà et là. Ainsi, on constate dans une localité du Doubs, à Mamirolles, une fromagerie, où les associés, qui y réunissent le lait, obtiennent des livraisons de tourteaux à des conditions avantageuses et avec des facilités de paiement, sous la seule garantie des fromages restés en cave. Un autre exemple, dont il a été fait quelque bruit, et, selon nous, non sans raison à titre d'indice favorable, c'est ce qui a lieu à Poligny, où l'on peut voir l'adjonction du crédit mutuel à un syndicat agricole fonctionner heureusement depuis plusieurs années. La manière dont a été fondée cette association ne paraîtra pas indigne d'intérêt à ceux qui, tout en voulant que l'on compte avant tout sur l'initiative des populations, admettent pourtant en certains cas le concours des classes plus aisées pour former le premier fonds et pour contribuer de leurs lumières et de leur zèle à une bonne administration. Il y a eu à Poligny un premier apport formé par les membres fondateurs, se contentant d'un intérêt plus modique et renonçant à faire des emprunts pour leur compte. Les membres sociétaires reçoivent 5 pour 100 d'intérêt. Ils souscrivent des actions de 50 francs et doivent en verser au moins le

quart. La durée des prêts va de trois mois à un an. L'administration est gratuite; la Banque de France admet à l'escompte les billets souscrits par cette société de crédit mutuel. Elle n'est pas très ancienne; elle date de 1885; mais chaque année a vu s'accroître son succès.

Faudra-t-il nous arrêter davantage au danger qu'on redoute de placer cet instrument du crédit entre les mains du paysan? Cette défiance, et le droit que nous nous arrogeons de mettre par suite toute une classe en tutelle relativement à la faculté d'emprunter, nous paraissent relever de prétentions qui ne sont en rapport ni avec les principes de notre droit public, ni avec les nécessités du présent. Il est difficile de comprendre qu'on traite en mineur le paysan investi de tous les droits civils et du droit de suffrage, pour une chose qui regarde ses intérêts les plus immédiats. En vérité, les adversaires du crédit agricole abusent des déclarations d'incapacité. Après les incapacités de race, voici les incapacités de classe. Dix-huit millions d'individus déclarés indignes pour cause d'ignorance! Nous voudrions savoir ce qui autorise cette imputation. Dans le fait, ce sont les paysans qui ont su le mieux faire leurs affaires depuis 1789. Ils ont acheté le sol, ils l'ont fécondé dans les plus petits recoins, et fertilisé, comme on l'a rappelé souvent, jusqu'au roc stérile; ils ont augmenté la plus-value de la petite propriété dans une proportion supérieure à celle des domaines étendus. Et sous quel prétexte les expulser ici en quelque sorte du droit commun? Est-ce parce qu'ils ont subi parfois des entraînemens et compromis des épargnes confiées à des mains peu sûres? Nous dirions en ce cas : que ceux qui n'ont pas péché leur jettent la première pierre. Ce n'est donc pas nous, hommes des classes dites dirigeantes, qui nous sommes embarqués dans plus d'une aventure financière, dont l'exemple a pu contribuer à y jeter aussi les campagnes! Infaillibles et impeccables, il nous appartient sans doute de priver autrui de l'usage légitime de peur de l'abus! Est-ce l'usure que l'on craint? Mais quel plus sûr contrepoids a-t-elle que ces institutions mêmes qui opposent le grand jour de la publicité et des capitaux à prix modéré à un commerce clandestin et ruineux?

Nous devons d'ailleurs placer ici une importante observation, qui ôte tout fondement aux dangers qu'on redoute, et qui rentre dans ce que nous avons appelé les « nouvelles formules » du crédit agricole. On y fait, à côté de l'emprunt en argent, la part très large, quelquefois principale, à l'avance d'instrumens et de matières avec garantie de billets trouvant des répondans, et qu'acceptent des banques. Il y a même une école qui semble faire bon marché de l'emprunt en argent et ne s'attache qu'au crédit en

nature, ce qui est aller un peu trop loin, selon nous. Cette conception domine dans le projet de loi récemment présenté à la chambre, sur lequel nous aurons à revenir, et elle a été mise en avant dans un journal spécial avec beaucoup de force par un habile défenseur, M. Billette, qui l'a résumée en ces lignes : « Faciliter aux fournisseurs l'escompte des billets à ordre qu'ils reçoivent de leur clientèle rurale en règlement de leurs factures. » On n'a plus le droit, dans ces conditions, de se faire une arme préventive des périls que peut offrir l'emprunt d'argent, on n'a plus à redouter que le cultivateur y cherche un moyen de payer ses dettes, d'acheter de la terre à tout prix, et d'augmenter sans profit ses consommations pour satisfaire à des besoins de luxe ou de confortable. C'est au capital d'exploitation que ce procédé profiterait, et il n'y a que lui qui soit intéressant dans cette question du crédit agricole.

Est-il vrai enfin que l'agriculture ne réalise pas assez de profits pour offrir au crédit des garanties suffisantes? Il semble pourtant qu'une branche de production dont le capital mobilier est évalué à 8 milliards présente un assez beau gage. Mais tenons-nous-en à ce qu'on allègue des profits agricoles. On dit que l'industriel qui emprunte à 5 pour 100 peut rembourser capital et intérêt et s'enrichir par-dessus le marché, tandis que, la terre ne rapportant que 2 ou 3 pour 100, tout emprunt à un taux égal devient illusoire ou dangereux. On ne s'aperçoit pas que ceux qui raisonnent de la sorte commettent une assez grosse erreur de fait. Un pareil calcul ne comprend que la part du propriétaire et omet les profits du fermier. Dans l'absence de fermage, par exemple, dans le cas de la petite propriété faisant valoir directement et économisant en grande partie les frais de la main-d'œuvre, comment supposer une moyenne aussi faible, et s'imaginer que les cultivateurs consacreraient à la terre leurs capitaux et un labeur quotidien infini pour arriver à un si médiocre résultat? Si l'on réunit tout ce qui constitue le revenu territorial, ce n'est pas à 3, c'est à 7 ou 8 et même parfois jusqu'à 10 qu'il s'élève, de l'avis commun des statisticiens et des agronomes. Or, le prêt, dans les pays à crédit agricole, se fait à un taux bien inférieur à 5 pour 100; il dépasse rarement 3, laissant ainsi une marge suffisante pour le remboursement et pour une part raisonnable de bénéfices.

Quant à dire que l'agriculture exige de longs crédits, parce que ses opérations se font à longue échéance, ce qui crée une difficulté de plus, nous reconnaissons qu'il y a là quelque chose de vrai, non pas toutefois sans faire d'importantes réserves. Il existe une certaine succession dans la série des productions et des ventes

qui permet plus qu'on ne le dit d'espacer les échéances. Le blé, la betterave, la vigne, les fourrages, les légumes, les cultures industrielles, la vente de la laine, celle du bétail, ne sont pas toujours l'objet d'opérations simultanées, et la récolte des céréales ne se vend pas elle-même en une fois. Cette succession donne aux échéances plus d'élasticité qu'on ne le suppose communément. Il y a, au reste, des exemples qui prouvent qu'il n'est pas impossible d'accorder à l'agriculture les longs crédits dont elle a besoin. Dans le système des banques Raïffeisen, établies dans la province du Rhin, l'argent prêté l'est à long terme et est remboursable à échéances successives. Ces banques prêtent à trois mois, à six mois, à un an, etc., et même par exception jusqu'à dix ans. Dans les longs prêts, le débiteur est tenu d'amortir la dette par annuités. Cette durée étendue des prêts est même un des principes de ces associations, qui agissent d'ailleurs dans un cercle étroit et doivent rigoureusement s'abstenir de toute spéculation.

En terminant cette partie de notre examen, toute consacrée à la réfutation des objections de fond qui ont pour but d'éliminer le crédit agricole en le faisant regarder comme une illusion et un leurre, nous ne croyons pas inutile de faire observer que les considérations précédentes s'appliquent, à des titres et à des degrés divers, aux différentes formes que comporte ce genre de crédit. En définitive, ces formes se réduisent à deux, si l'on écarte l'organisation d'une banque d'État ou d'une caisse centrale; ces deux formes, qui admettent elles-mêmes des variétés dont nous n'avons pas à tenir compte en ce moment, sont, d'une part, ce qu'on peut appeler le crédit « individuel, » soit qu'on s'adresse à un seul prêteur, soit qu'on ait recours à des banques locales affectées spécialement à ce service de prêt ou à des caisses de dépôt qui s'en chargent accessoirement, et, d'autre part, le crédit « mutuel, » qui, comme le nom l'indique, repose sur la garantie réciproque des associés et sur leur responsabilité solidaire, illimitée ou limitée, selon les cas. Telles sont, entre toutes, les fameuses banques populaires allemandes Schultze-Delitzsch, dont les bases essentielles sont, à travers certaines différences d'organisation, communes aux banques de crédit mutuel existant dans d'autres états. Les banques constituées sur ce type reçoivent en compte courant les fonds de leurs adhérens, cultivateurs, artisans, ouvriers, et les utilisent dans le rayon où leur action se déploie. Voilà, — et il n'était pas hors de propos de le rappeler, — le caractère vraiment constitutif des banques agricoles populaires. On comprend que la conséquence d'une telle organisation est d'engager les membres solidairement unis à s'imposer un choix sévère dans le recrutement des associés. Cette sélection, faite par les intéressés eux-mêmes, est une première garantie

dont on ne saurait exagérer l'importance. Outre ses effets économiques, elle expliquerait à elle seule l'enthousiasme avec lequel la plupart de ceux qui s'en sont occupés ont parlé de ces banques de crédit mutuel comme d'une école de morale. On y trouve l'union admirable de deux sentimens, séparés trop souvent jusqu'à l'opposition, celui de la responsabilité et celui de la solidarité. Loin de s'y contrarier, ils s'y fortifient l'un par l'autre. Cette police de l'opinion entre gens de mêmes classes, distribuant et cotant l'estime réciproque, est une façon efficace entre toutes de maintenir en haleine la surveillance que chacun exerce sur soi-même, et un des procédés les plus sûrs qu'on puisse imaginer pour élever le niveau des populations. Les garanties d'ordre moral ne sauraient toutefois tenir lieu absolument des garanties matérielles. On ne saurait entrer dans un tel genre d'association donnant droit au crédit sans une mise de fonds qui représente un gage. Dirons-nous que celui qu'exigent les banques Schultze-Delitzsch n'est pas bien gros? Il est de 50 marks, et encore l'associé qui n'est pas en état de s'en acquitter immédiatement a la ressource de s'engager sous caution à le fournir à un assez court délai. Tels sont les caractères essentiels de ce « crédit mutuel » que nous ne désespérons pas de voir s'établir un jour en France, sans que nous élevions notre ambition jusqu'à espérer qu'il y reçoive le magnifique développement qu'il a reçu dans des pays où l'on compte par millions les adhérens. Sachons-le pourtant : il n'a pas manqué de gens en Allemagne pour crier à l'utopie quand de pareils plans ont été proposés. Combien l'illustre fondateur Schultze-Delitzsch n'a-t-il pas été bafoué! Si quelque chose avait pu paraître justifier l'incrédulité à l'égard de nouveautés si hardies, n'était-ce pas surtout la possibilité de contracter des emprunts même assez forts en l'absence de gages matériels, moyennant la garantie solidaire d'un ou de plusieurs associés? On sait pourtant de quelle manière victorieuse l'expérience a répondu à ces objections autrement fondées en apparence que celles qui sont dirigées chez nous contre des projets infiniment plus modestes, désormais dégagés de l'alliage compromettant d'idées chimériques avec lesquelles on continue trop souvent à les solidariser.

II.

Pour s'expliquer ces oppositions qui dépassent de beaucoup la mesure des difficultés réelles, on doit se dire en effet que le crédit agricole paie encore, par les défiances dont il est l'objet, la rançon des erreurs d'une première période pleine de confusion, à peu près comme les fautes de jeunesse continuent longtemps à peser sur la

réputation de l'homme mûr venu à résipiscence. Cette période se place dans les années qui précèdent et dans celles qui suivent immédiatement 1848. Années qui ont véritablement un caractère à part, marquées comme d'un signe par les rêves de tout genre en politique et en économie sociale, où l'on s'abandonnait à la croyance dans le progrès indéfini avec une confiance sans limites, où l'impatience d'arriver au bien absolu faisait imaginer qu'on pouvait l'atteindre à grandes enjambées! Il n'était question que de gratuité pour le crédit comme pour le reste. A l'aide du crédit on supprimait le paupérisme. A l'aide du crédit, la dette usuraire disparaissait dans les campagnes comme dans les villes. On résolvait tous les problèmes par l'indication de ce mot magique : l'État. C'était la clé mystérieuse qui ouvrait toutes les portes et faisait découvrir tous les trésors, qu'il était facile de tenir pleins avec l'argent des contribuables. C'était avec l'État que des gens, qui peut-être maudissaient Louis Blanc et qui avaient horreur du mot de socialisme, songeaient à organiser le crédit agricole, tant ce demi-socialisme, qui mettait à la charge de la communauté tantôt un service, tantôt l'autre, était en quelque sorte dans l'air! C'est vers la fin du règne de Louis-Philippe que l'on commença à s'occuper un peu sérieusement de cette question du crédit agricole, assez ancienne d'ailleurs, car on la trouve posée dans l'assemblée provinciale du Berry en 1787. Une commission spéciale fut nommée sous le nom un peu ambitieux de « congrès agricole central. » Disons tout de suite qu'elle fit quelques bonnes choses. Elle s'occupa de la réforme du régime hypothécaire, en vue, d'après les termes du vote qui fut émis, « de porter plus exactement à la connaissance des prêteurs sur hypothèques l'état véritable du gage qui leur est offert et des charges qui pourraient le grever. » A ce vœu se joignait celui d'une banque qui servît d'intermédiaire et qui fût aux mains, soit de l'État, soit d'une association de propriétaires. Ces délibérations visaient surtout, comme on le voit, la fondation du crédit foncier, qu'un économiste zélé pour ce genre d'institutions qu'il avait étudiées en Europe, Louis Wolowski, devait contribuer à établir en France. On sait ce qu'il en advint. Appelée à prendre le plus grand développement, l'institution, primitivement conçue en vue des campagnes, profitait particulièrement aux villes, venant juste à point pour favoriser le mouvement imprimé à la propriété bâtie par Napoléon III. Le crédit agricole n'était pourtant pas oublié dans le même congrès. Le rapporteur, M. Darblay, faisait adopter un vœu pour que le privilège du propriétaire relativement au gage de l'agriculteur fût limité par celui du prêteur. Hors de là, on ne sortait guère de conceptions sans précision. On s'égarait dans des projets où l'État était investi des fonctions de distributeur du crédit. C'était

donner beau jeu à ceux qui ne voulaient entendre à aucune réforme et qui, disposés à trouver bien tout ce qui existait, même le régime hypothécaire, écartaient avec dédain toutes ces nouveautés et échappaient à la nécessité des solutions, comme leurs successeurs continuent à le faire, en niant les questions mêmes.

Nous n'aurons garde d'énumérer tous les projets échafaudés à la même époque sur le papier-monnaie, jeté en pâture, par de pâles imitateurs de Law et des mandats territoriaux de 1796, à l'agriculture souffrant du manque des capitaux, que l'impôt des 45 centimes avait achevé de mettre en déroute. Qu'il nous suffise de rappeler qu'un de ces projets présentés à l'assemblée constituante de 1848 n'allait pas à moins qu'à créer immédiatement 2 milliards de billets hypothécaires ayant cours forcé, à répartir entre tous les départemens, tellement que M. Mathieu de la Drôme put paraître modéré en se bornant à proposer plus tard une émission de 400 millions de billets ayant cours forcé et qui auraient le nom de « billets de la république. » C'était ensuite le tour d'un ministre de l'agriculture non moins généreux, M. Tourret, de demander aussi des millions à titre de prêt fait aux agriculteurs. Voilà ce qu'on appelait le crédit agricole en ce temps où le désir sincère du bien public et un amour ardent de l'agriculture soudainement allumé dans tous les cœurs se donnaient carrière dans toutes sortes de projets. Malheureusement, il est moins facile d'enrichir l'agriculture que de lui rendre hommage en faisant figurer dans des programmes de fêtes des bœufs à cornes dorées. Rendons justice aux assemblées de ce temps-là; bien qu'inexpérimentées et cédant trop facilement à d'honnêtes illusions, elles eurent le bon sens de repousser ces propositions. C'est, nous n'hésitons pas à le dire, ce qui continue à nous rassurer. Le vent du socialisme d'état a beau souffler : nous sommes convaincu que l'idée d'une banque agricole gouvernementale réunirait à peine une poignée de partisans. Quant au vrai socialisme, il a élevé plus haut ses visées. Il ne demande pas moins que la nationalisation du sol. Nous pouvons le dire avec satisfaction : il n'est pas aujourd'hui une seule formule de crédit agricole qui ne suppose au moins le sentiment de la profonde incompatibilité de toute institution de ce genre avec les besoins de l'agriculture. On ne méconnaît plus le péril qu'il y aurait à engager une banque centrale dans les risques d'entreprises dont elle n'aurait que très imparfaitement les moyens d'apprécier les chances de succès. S'il y a une vérité acceptée, une sorte d'axiome placé au-dessus de toutes les controverses, c'est que le crédit agricole doit être avant tout local et personnel; la mutualité ne lui ôte pas ce dernier caractère, loin de là : point de crédit mutuel sans informa-

tions prises sur place, sans contact immédiat avec les populations. On ne peut pas plus donner ce crédit en le faisant partir de Paris ou de toute autre ville qu'on ne peut diriger la guerre à distance du fond d'un cabinet ; l'on s'expose dans le premier cas à la ruine, comme dans le second on court risque de la défaite. N'est-ce rien que de trouver aujourd'hui le terrain déblayé d'une conception fausse qui l'encombrait naguère et qui compromettait la cause aux yeux des meilleurs esprits ?

En somme, si on ne peut citer chez nous aucune expérience en faveur du crédit agricole, et cela pour cause, puisqu'il est interdit sous les formes qui lui donneraient la vie et l'organisation, on ne saurait alléguer non plus aucune expérience contraire ; car il serait très injuste de tirer la moindre conclusion défavorable de l'échec que l'établissement qui portait ce nom dut subir, après avoir été inauguré en 1857. Il eut l'unique mérite, dont il convient de lui savoir gré, de comprendre qu'il ne devait aucunement se confondre avec le crédit hypothécaire à longue échéance, et de viser l'exploitation du sol à laquelle il se proposait de venir en aide. Malheureusement, c'était encore un établissement centralisé, dirigé par le même gouverneur que le Crédit foncier. S'il faut mettre à l'acquit de cette institution quelques idées justes, si elle répudiait ces papiers territoriaux non convertibles qui prétendent s'imposer par le cours forcé, si le but qu'elle poursuivait était de se rendre utile aux agriculteurs en s'offrant à vérifier les billets qu'ils auraient souscrits, à les recevoir et à les réescompter à la Banque de France, du moins ne fallait-il pas compromettre cette tâche déjà trop difficile en la compliquant par de dangereux accessoires et surtout par des spéculations n'ayant rien de commun avec l'agriculture. Enfin, une vue plus complètement nette du problème à résoudre achevait de se faire jour. Quelques écrits paraissaient qui annonçaient une notion plus exacte des conditions du crédit qu'il s'agissait d'organiser. On n'a pas oublié, même aujourd'hui, tel de ces écrits mieux inspirés, par exemple, celui où M. de Crisenoy exposait un plan qui avait le double mérite de faire avant tout appel à l'initiative privée, et de marquer le rôle que devait jouer la mutualité dans la constitution de banques agricoles disposant d'un capital-actions, augmenté jusqu'à une certaine limite par les cliens devenus actionnaires, comme dans l'*Union du crédit de Bruxelles*, et d'un capital provenant des dépôts, à l'exemple des banques d'Écosse. A coup sûr, les difficultés n'auraient pas manqué dans la voie ouverte par de tels projets, mais l'orientation était meilleure, et on ne pouvait guère demander plus à la même époque.

La part des Sociétés d'agriculture aura été grande et méritoire dans l'élaboration qui marqua cette période préparatoire. Rien n'y manqua : enquêtes étendues à toute la France par la Société centrale qui siège à Paris, discussions approfondies, rapports savans empreints d'un caractère pratique. On y envisageait les difficultés avec une grande fermeté de coup d'œil sans qu'on s'en laissât décourager; car, ce qui est à remarquer surtout, c'est la persistance, la ténacité avec laquelle ces compagnies reviennent à la charge pour réclamer le crédit agricole, c'est-à-dire la faculté de l'établir. Je ne puis me dispenser de rappeler quelques-unes de ces manifestations qui montrent l'importance qu'y attachent ces corps qu'on peut considérer comme une représentation de l'agriculture française. En date du 29 décembre 1883, après avoir déjà à maintes reprises fait de la question l'objet de ses délibérations, la *Société nationale d'agriculture* était mise en demeure par le ministre compétent de s'occuper du crédit agricole. Ce fut l'occasion de nouveaux vœux, faisant suite à ceux qu'elle avait émis en 1862 : vœu pour établir le bail à cheptel dans des conditions de pleine liberté, pour constituer le nantissement sans tradition, en des cas déterminés, vœu pour étendre les privilèges du prêteur sur certains meubles, etc. L'enquête de 1889, la plus complète de toutes, consignée en deux volumes par la Société, aboutissait à un rapport de M. Josseau, dont la compétence était connue dans ces questions de crédit foncier et de crédit agricole. Ce rapport motivait avec force les conclusions favorables, appuyées sur tous les faits nouveaux que l'expérience avait mis en lumière. Qu'une cause soit soutenue avec une telle persévérance par une société composée à la fois de savans illustres et d'agriculteurs, il nous semble qu'il a là une indication dont nos chambres auraient à tenir quelque compte. Une autre Société, celle des agriculteurs de France, qui compte des milliers d'adhérens, presque tous cultivateurs *pratiquans*, ne s'est pas ménagée davantage au service des mêmes pensées de réforme, et si nous ne rappelons pas les vœux qu'elle a énoncés à plusieurs reprises, c'est pour ne pas mettre la patience des lecteurs à l'épreuve en multipliant ces témoignages.

Mais comment ne pas dire un mot de la position prise par le congrès international d'agriculture à l'Exposition universelle de 1889? Dans cette réunion de propriétaires, de cultivateurs et de savans nationaux et étrangers, accourus en très grand nombre, on peut dire que presque toutes les questions actuelles relatives à l'économie et à la législation agricoles ont été examinées. On s'organisa en sections, on se réunit en séances publiques. Le crédit agricole y tint sa place au premier rang. Tous

les systèmes comparurent, toutes les solutions furent proposées. Dans la section, M. E. Labiche, sénateur, rédigeait un rapport dont les conclusions étaient toutes en faveur de ce genre de crédit qui ne rencontra, au reste, que des adhésions. En séance publique, M. Léon Say ouvrit le feu, si l'on peut parler ainsi, par une conférence qui n'était à quelques égards que le commentaire des idées développées dans l'étude où il avait décrit avec plus d'ampleur et de précision qu'on ne l'avait fait encore le mécanisme des banques agricoles dans la Haute-Italie. Il y rappelait ce qui s'était fait à l'étranger à l'aide de la mutualité, et tout en insistant sur les difficultés qui pouvaient venir en France, soit de la part des hommes, soit de celle des choses, il ne croyait pas les obstacles insurmontables; il cherchait la solution dans des combinaisons variées qui ne compromettaient rien en permettant des essais faits avec prudence et destinés selon toute vraisemblance à devenir féconds. Nous aurons à y revenir en parlant des moyens d'organisation proposés. Mais il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la nature des obstacles législatifs qui s'opposent à toute réalisation du crédit agricole. Hâtons-nous de dire seulement, en ce qui touche le congrès international, qu'il ne voulait pas se séparer sans charger son bureau de former une commission ayant pour objet de poursuivre cette tâche, et qu'une fois nommée (1), cette commission se réunissait plus d'une fois et aboutissait à dégager les élémens d'un projet de loi rédigé par son président. C'est ce projet qui est actuellement soumis aux délibérations de la chambre des députés et que nous apprécierons en son lieu.

III.

Toutes les propositions de crédit agricole sont venues échouer devant des obstacles opposés par la législation, qui n'a pas cessé de se dresser aujourd'hui contre les projets du même genre. Le crédit fait par simples avances de marchandises, dont nous avons cherché à donner plus haut une idée, simplifierait, disons-le tout d'abord, extrêmement les difficultés. Un fournisseur n'a guère

(1) Cette délégation se composait de MM. Méline, président; Gomot, ancien ministre de l'agriculture; Baudouin, sénateur du royaume des Pays-Bas; Foucher de Careil, Émile Labiche, sénateurs; Ribot, député; Louis Passy, député, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture; marquis de Dampierre, président de la Société des agriculteurs de France; Tisserand, directeur de *l'Agriculture;* Baudrillart, membre de l'Institut; Henri Besnard et Jules Bénard, de la Société nationale d'agriculture; Thelliez, président honoraire de la Société des agriculteurs du Nord; Sagnier, directeur du *Journal d'Agriculture;* Tardit, auditeur au conseil d'état, secrétaire.

l'habitude, comme le remarque le principal promoteur de ce projet, M. Billette, de demander des garanties matérielles, un gage, comme le fait un capitaliste pour faire un prêt d'argent; il se contente de la solvabilité de son client qui résulte de sa bonne renommée et de l'ensemble de sa situation. Mais ce même fournisseur veut avoir lui-même la possibilité de faire escompter sa créance, s'il a besoin de ses fonds avant l'échéance. Cela se réduit donc à une sorte de déplacement des personnes demandant l'escompte des billets. Dans les autres systèmes, l'agriculteur le demande directement à une banque; dans celui-ci, c'est le fournisseur pourvu du billet que le dernier a souscrit, qui doit se mettre en rapport avec un établissement de crédit. Par là tombe l'objection relative à la difficulté qu'aurait un agriculteur d'obtenir les trois signatures qui sont nécessaires pour qu'un billet à ordre puisse entrer régulièrement dans la circulation commerciale, c'est-à-dire « banquable, » comme on dit en langage technique. On ne voit pas en effet non plus que les fournisseurs exigent trois signatures pour accorder un crédit, c'est à eux encore qu'il appartiendrait de trouver les deux signatures solidaires de la première. Les défenseurs du même projet vont plus loin : ils demandent la création d'une banque nationale de l'agriculture qui consentirait à escompter le papier agricole ayant six ou huit mois à courir; il lui serait adjoint une banque agricole départementale et des caisses agricoles de cantons. Il n'est pas besoin de remarquer qu'une telle organisation n'a rien de commun avec le système des grandes banques centrales qui prétendent distribuer le crédit d'en haut; ce serait la simple substitution d'un autre mécanisme à la Banque de France pour ce genre spécial d'opérations. Nous nous abstiendrons de discuter cette partie du projet; il suffit que nous ayons exposé les raisons qui militent en faveur des idées principales sur lesquelles il s'appuie.

Mais pourquoi prétendrait-il à être à lui seul tout le crédit agricole? Pourquoi l'emprunt en serait-il exclu systématiquement? Il n'y a en conséquence nul moyen de se soustraire à l'examen de ce qui concerne le gage sans lequel il n'est pas possible à un crédit complet de se constituer. Mais ici, en vérité, notre embarras est grand. Si l'on soutient que l'article 2076 du Code civil n'est plus en rapport avec le caractère industriel et commercial de l'agriculture, on risque fort de se brouiller avec les légistes, ou tout au moins avec ceux d'entre eux qui regardent comme des profanateurs ceux qui osent toucher au code civil, et ces profanateurs, nous le craignons, ont été plus d'une fois les économistes. Faut-il rappeler combien il a fallu livrer de batailles pour obtenir la revision

de la loi de 1807 qui limitait à 6 pour 100 le taux de l'intérêt en matière commerciale? Près de quatre-vingts ans se sont écoulés avant d'arriver à ce résultat de nature, disait-on, à provoquer des catastrophes, que fort heureusement nous sommes encore à attendre. Quant à la limitation en matière civile, elle continue à faire bonne contenance, et il ne tiendra pas à ses partisans que tous les raisonnemens qu'ont pu faire là-dessus un Turgot et un Bentham ne prennent patience jusqu'à la consommation des siècles avant de pénétrer dans la loi. Hâtons-nous d'en faire la déclaration : nous avons pour la grande œuvre du code civil toute l'admiration qu'elle mérite, et nous sommes convaincu que, malgré ses défauts et ses lacunes, elle est le résumé à peu près le plus judicieux qui pût être fait de l'état des choses et des esprits au lendemain de la révolution. Mais pourquoi ne pas reconnaître avec Rossi qu'au point de vue économique le code présente ces lacunes et ces défauts qui ont cessé de le maintenir en rapport suffisant avec les réalités? Osons donc dire avec les défenseurs du crédit agricole que l'article 2076 empêche d'utiliser comme gages des valeurs agricoles importantes, qui pourraient facilement et sûrement en servir, parce qu'il exige qu'elles soient mises en la possession du prêteur ou d'un tiers accepté. C'est exclure tout ce qui n'est pas susceptible de déplacement, comme les récoltes pendantes, ou ce qui ne pourrait être déplacé sans priver l'exploitant de matières et d'instrumens nécessaires à l'exercice de son industrie. On ne saurait donc s'étonner que les partisans du crédit agricole réclament l'élargissement de clauses trop restrictives. Pour y échapper, on a demandé que le gage pût servir de caution sans déplacement. Ainsi constitué, il offrirait d'abondantes garanties dans le matériel agricole restant à la disposition du cultivateur qui continuerait à le faire valoir à son profit et à celui de ses créanciers. Cette idée était, au reste, ces dernières années, accueillie par le gouvernement, et un projet de loi conçu en ce sens était déposé sur le bureau du sénat. Mais cette tentative ne devait pas mieux réussir que les autres. Le sénat en repoussait le principe au nom de la même défiance invétérée de la capacité des cultivateurs qui, dit-on, ne sauraient pas s'astreindre aux formalités gênantes qui tiennent à la rédaction d'un acte civil, à son dépôt et à sa publicité. On attend en un mot que les mœurs qui conviennent à la pratique du crédit soient formées pour donner le crédit lui-même. C'est un cercle vicieux où on risque de tourner longtemps.

C'est au même ordre d'idées et aux mêmes obstacles législatifs que vient se heurter ce qu'on appelle d'un terme un peu barbare

la « commercialisation » du billet. Cela signifie tout simplement que l'agriculteur souscrivant un billet serait placé au point de vue des responsabilités et de la juridiction en cas de non-paiement sur le même pied que le commerçant. N'y a-t-il pas plus d'apparence que de réalité dans la crainte qu'on en conçoit, et, sous l'impression de ce mot de faillite qui épouvante, s'est-on assez demandé si la position actuelle du cultivateur en cas de non-paiement n'est pas pire que dans la supposition où il passerait de la juridiction civile où il est aujourd'hui placé dans celle du code de commerce? On en a fait la remarque avant nous : sous le régime de la juridiction civile, qui laisse, il est vrai, plus d'atermoiemens, le jugement n'est rendu en revanche qu'après une procédure longue et coûteuse, et si le cultivateur ne peut pas payer, la poursuite dont il est l'objet aboutit à une saisie et à une vente à la criée qui consomme sa ruine. La même juridiction entraîne ce qu'on appelle la « déconfiture, » et il n'est pas difficile d'établir que la faillite qu'entraîne la juridiction commerciale est en définitive plus douce, parce qu'elle met moins d'obstacles aux arrangemens et aboutit le plus souvent à un concordat; la loi du 4 mars 1889 permet même d'y substituer la liquidation judiciaire pour le débiteur de bonne foi. L'agriculteur aurait donc plus de moyens de se relever qu'il n'en a sous le régime auquel il est soumis actuellement. Quant aux atermoiemens, croit-on que la nécessité d'une exactitude plus rigoureuse n'ait pas aussi ses bons côtés en lui inspirant ce qu'on a nommé le sentiment de l'échéance? Quand on se servait des coches et des autres petites voitures qui attendaient les voyageurs, personne n'arrivait à l'heure; tout le monde est exact depuis les chemins de fer.

Devra-t-on conclure pourtant que le refus de commercialiser le billet du cultivateur, en limitant à l'excès les facilités du crédit, lui en ferme absolument toutes les issues? En s'opposant à cette assimilation du cultivateur au commerçant, on a allégué que l'article 637 du code de commerce admet la juridiction consulaire pour les billets à ordre qui portent à la fois la signature de négocians et de non négocians. C'est également dans ces termes que s'est tenu le congrès international, ainsi que la Société des agriculteurs de France. Leurs votes ne tendent à assimiler l'agriculteur au commerçant que dans les cas déterminés où lui-même consent en quelque sorte à être traité comme tel en bénéficiant des mêmes avantages, mais en encourant les mêmes responsabilités. C'est un système incomplet, mais on a pu croire qu'on ménageait mieux ainsi certains scrupules de l'opinion prompte à s'alarmer.

En définitive, on peut dire que le travail législatif n'a about à

rien jusqu'ici en matière de crédit agricole, sinon sur un point unique qui n'est peut-être pas le plus important, la limitation dans une certaine mesure du privilège du propriétaire quant au gage relativement au prêteur, votée par le sénat. Le crédit agricole est-il réservé à un meilleur avenir dans les discussions qui vont s'ouvrir? La proposition de loi, en ce moment soumise à la chambre des députés, dont nous avons indiqué l'origine, mérite une attention particulière par la nouveauté du plan projeté, qui la rattache aux syndicats agricoles. S'il ne comprend pas toutes les formes de ce crédit, il répond à celui qui se fait par avances de marchandises, et s'applique aussi bien aux artisans des campagnes qu'aux cultivateurs, à l'image de ce qui se passe en Écosse et dans la plupart des pays où des banques populaires se trouvent établies au milieu des populations rurales. L'innovation se réduit à conférer aux syndicats la faculté de s'immiscer dans ces opérations, comme ils s'occupent déjà aujourd'hui de la vente et des achats des matières et instrumens utiles au cultivateur. Sans être aucunement obligés de se mêler de ces opérations, les syndicats y seraient seulement autorisés, et leur décision à cet égard dépendrait du bon vouloir de leurs membres et des besoins des localités. Leur rôle consisterait à examiner la solvabilité de ceux qui demandent le crédit et à leur servir de répondant, comme cela se pratique dans les banques populaires. Il ne serait pas très difficile à ces associations, composées d'hommes investis de la confiance générale et appartenant au pays, de mesurer, comme dit le rapport, la capacité de crédit de ceux qui ont besoin d'obtenir du temps pour payer. L'exposé des motifs insiste avec raison sur les conditions d'un fonctionnement dans lequel tout serait à jour, la nature des opérations, les ressources des syndicats, la part des responsabilités de leurs adhérens dans les engagemens pris par eux. Le syndicat serait tenu à une comptabilité régulière et ne laisserait aucune ouverture à la spéculation, par l'interdiction d'émettre des actions ou titres donnant droit à une part proportionnelle dans les bénéfices. Pour former le capital, on n'aurait recours qu'aux cotisations des agriculteurs et aux souscriptions que les membres du syndicat seraient autorisés à verser en compte courant. Si ce n'est pas là toute l'économie, ce sont là les lignes principales d'un projet qui réduit la tâche des syndicats à recevoir les billets souscrits aux fournisseurs et à y mettre leur garantie. On prévoit le cas où les syndicats ne se borneraient plus à donner leur signature, mais où ils consentiraient à faire directement à leurs adhérens des avances en nature. L'exposé des motifs fait remarquer que ce changement ne modifierait pas les chances de sécurité en rendant

sans doute l'emprunt nécessaire. Il est probable qu'il se formerait des banques locales pour en fournir les fonds et qu'en tout cas la Banque de France ne refuserait pas ses services qu'elle accorde déjà dans certains cas aux agriculteurs.

Un mot ne sera pas ici de trop sur ce rôle de la Banque de France dans le crédit agricole. On a soutenu plus d'une fois qu'il était rendu impossible tant que la Banque de France aurait seule le privilège d'émettre des billets. C'est aller trop loin, selon nous. S'il est vrai que cette interdiction nous ôte le moyen d'avoir l'analogue des banques d'Écosse, elle ne ferme pas pour cela la carrière à des combinaisons d'une application utile et féconde. Même en laissant intact le privilège de la Banque de France, qui n'est pas d'ailleurs en question, on n'est pas dans l'obligation de renoncer à former des banques locales. Il y a même déjà quelques essais en ce genre, à Angers, par exemple, et il s'est établi à Senlis une banque formée par des cultivateurs, qui s'est constituée en société à capital variable, avec actions de 500 francs donnant droit à un crédit égal. Cette combinaison permet d'acheter en commun des matières et des instrumens payables dans le délai de trente jours; mais elle ne se refuse pas à accepter des billets à quatre-vingt-dix jours ou à six mois, et c'est la Banque de France qui les escompte. Tout récemment, la Société des agriculteurs de France émettait ce double vœu : 1° que le gouvernement encourage la formation et le fonctionnement des sociétés mutuelles de crédit agricole; 2° qu'à l'occasion du renouvellement du privilège de la Banque de France, il obtienne que le papier présenté à l'escompte par ces sociétés soit accepté avec des délais de remboursement et à un taux en rapport avec les nécessités et les profits de l'agriculture. On invoque l'exemple des grandes banques italiennes d'émission, particulièrement du *Banco di Napoli*, qui montre qu'un taux d'escompte plus favorable et des renouvellemens plus étendus peuvent être attribués à des sociétés de crédit mutuel.

Le projet soumis à la chambre ne parle pas du concours que pourraient prêter les caisses d'épargne au crédit agricole. Nous comprenons les motifs de cette réserve sans être tenu de l'imiter. Il est de toute évidence qu'une grande prudence s'impose lorsqu'on soulève une question qui touche de si près à la sûreté des placemens de l'épargne populaire. Mais ici encore il est permis d'invoquer l'autorité des faits, et on est en outre amené à s'interroger sur la situation particulière où nos caisses d'épargne se trouvent placées. On ne peut ignorer que ces caisses ont, chez des peuples voisins, rendu d'éminens services par des prêts sagement ménagés aux agriculteurs. Ne pourraient-elles être appelées au même office

en France, avec toutes les précautions requises? La question a dû se poser d'autant plus naturellement que l'emploi des fonds de ces caisses est devenu le plus embarrassant des problèmes, depuis que le chiffre exorbitant de trois milliards et demi a été atteint. Ce résultat, comme on le sait, comporte malheureusement de tout autres explications que le progrès, réel d'ailleurs, de l'épargne populaire. Le chiffre surélevé de l'intérêt y a attiré les capitaux de toutes les classes. On se trouve donc en face d'un capital stérilisé, et, d'autre part, de la perspective vraiment effroyable pour l'État, d'être exposé au danger d'une demande écrasante de remboursemens. Les économistes les plus clairvoyans, les financiers les plus expérimentés ont signalé ce péril, qui va croissant puisque, selon la juste remarque de M. Paul Leroy-Beaulieu, dans une discussion récente à l'Académie des sciences morales et politiques, il n'y a aucune raison, s'il n'y est pas porté remède, pour que cette somme n'aille s'accumulant indéfiniment jusqu'à des chiffres qui sembleraient fabuleux. De son côté, M. Buffet déclarait, à la même occasion, que, pour sortir de cette redoutable impasse, il n'y aurait pas lieu de reculer même devant un emprunt. Assurément, ce n'est pas l'autorisation de faire quelques prêts agricoles qui modifierait sensiblement cette situation; mais il pourrait y avoir là un emploi utile d'une partie de ces fonds. Une telle mesure pourrait être autorisée dans des cas restreints et entourée de toutes les garanties de sécurité que peut conseiller la sagesse la plus timorée. C'est la thèse qu'a soutenue M. Léon Say, et, à la vérité, on ne voit pas clairement ce qu'il y aurait de si hasardeux à autoriser quelques caisses à faire de ces prêts limités, pris sur une partie des fonds de ce qui constitue leur avoir, leur fortune particulière, distincte, on le sait, des épargnes déposées. On peut se demander de même pourquoi des caisses libres ne feraient pas les mêmes opérations qui se font, par exemple, en Belgique. N'est-ce pas une idée toute conforme aux services et à l'histoire même des banques, de vouloir faire aboutir les dépôts aux prêts, de manière à rendre, pour ainsi dire, par petits ruisseaux au travail honnête et intelligent, qui se charge de les féconder, les sommes que l'épargne a accumulées dans un commun réservoir?

Cette façon de procéder a donné les plus heureux résultats dans les pays où elle a été mise en œuvre, et il n'est pas facile d'apercevoir pourquoi, appliquée avec mesure, elle n'aurait pas chez nous quelques-uns des mêmes avantages. Bien loin de créer des dangers pour les placemens, ces caisses, et en général les banques locales agricoles, leur en ont ouvert qu'on peut regarder comme les plus sûrs qui existent. Au lieu de se jeter dans des prêts

aléatoires à l'étranger, ou dans des entreprises qui spéculent sur la crédulité de dupes prêtes à donner dans le piège, les petits capitaux trouveraient là des placemens à leur portée, d'une entière sécurité, et la petite propriété rurale pourrait s'y procurer le crédit à des conditions modérées. C'est, en effet, dans cette petite et moyenne clientèle qu'est, selon nous, et nous l'avons assez fait entendre dans toute cette étude, l'avenir de ces institutions dans un pays comme le nôtre, où les capitaux et les terres sont également divisés. Qui ne serait frappé de ce que peut être cette petite clientèle en voyant les banques populaires de l'Allemagne et de l'Italie, et, dans ce dernier pays, notamment les banques fondées par Leone Wallemborg? Un calcul fait sur 2,235 sociétaires donne une grande majorité pour les cultivateurs ayant moins de 2 hectares, ou de 2 à 5 hectares et de 5 à 20, à 30 au plus; mais ces derniers forment l'exception. Ces caisses ne dépassent pas le cercle le plus restreint, la commune, quelquefois le hameau; leurs sociétaires sont des paysans n'ayant d'autres ressources que leur travail et qui sont loin d'être plus avancés que les nôtres. Ils se groupent, et ce groupe solidaire offre des garanties suffisantes, puisqu'il trouve à se procurer les moyens de crédit. — Si l'on objectait que ces caisses, et en général les banques populaires en Italie et en Allemagne, ne se sont fondées que par le concours de quelques propriétaires apportant, au début, l'aide de leur zèle et de leur argent, nous demanderions si l'on croit que les nôtres en feront moins et qu'il ne s'en trouvera pas sur plusieurs points de la France pour rendre les mêmes services à l'origine de ces établissemens. N'est-ce pas grâce au concours de ces bourgeois, de ces riches, qu'on accuse si facilement de ne rien faire pour les autres classes, que les caisses d'épargne elles-mêmes ont été fondées à l'époque de la restauration, et n'est-ce pas aussi le cas des sociétés de secours mutuels et de la plupart des institutions de prévoyance? Aujourd'hui encore, nous en voyons se produire de nouveaux exemples pour la construction des habitations ouvrières. Cette aide accordée aux entreprises d'utilité populaire par les plus aisés aux plus pauvres, à laquelle on a donné le beau nom de devoir social, est dans l'esprit comme dans les nécessités de notre époque. Elle est, en même temps qu'une œuvre d'humanité, un sage calcul politique, et elle peut être aussi un bon calcul économique pour ceux qui, sans chercher la fortune dans des œuvres où la philanthropie a sa part, se contentent, quand ils ne peuvent aller jusqu'au sacrifice complet, d'un intérêt modique de leurs capitaux.

Nous ne pouvons nous résigner à croire que la France continuera à faire une aussi triste figure, en matière de crédit agricole,

devant des nations qui ont réalisé à cet égard ce qu'on peut nommer sans exagération de véritables merveilles. On a publié le bilan de ces banques, et, dans un récent volume qui contient les statuts de toutes les banques populaires et fournit à leur sujet d'utiles indications théoriques et pratiques, M. Alphonse Courtois résumait cette étonnante statistique par des chiffres qu'on serait tenté de taxer d'invraisemblance si leur réalité n'était dûment attestée. C'est ainsi qu'il existe en Belgique 20 banques populaires ayant en dépôt 7 à 8 millions de francs; en Italie, 641 banques, avec 500 millions de dépôts; en Hongrie, 530, avec 50 millions de francs de dépôts; en Autriche, près de 1,400, avec 600 millions de dépôts; en Russie, 859, avec un chiffre de dépôts que nous ignorons; en Allemagne, plus de 3,000, à savoir : 2,160 du système Schultze-Delitzsch, avec près de 1,200 millions de francs, et 1,000 à 1,200 du système Raiffeisen, dont le chiffre des dépôts nous est inconnu. En France, on aurait peine à arriver au chiffre de 10! C'est en nous adressant à des types de crédit variés, par essais successifs ou simultanés, que, sans réaliser d'ici à longtemps, sans doute, des résultats aussi prodigieux, nous aurons chance de nous tirer de la nullité où nous sommes relativement au crédit agricole. La législation peut nous y aider moins par des secours directs qu'en cessant d'y faire obstacle. C'est alors seulement que nous serons en situation de juger ce que vaut l'imputation qu'on nous adresse de manquer de toutes les qualités qui font qu'on peut faire un heureux usage du crédit dans nos campagnes. S'il est vrai, comme nous nous sommes efforcé de l'établir, que les obstacles viennent moins des difficultés intrinsèques que de la suspicion où on tient la possibilité du succès, nous pensons qu'il serait bon de nous prémunir contre des dispositions trop décourageantes. On nous a accusés plus d'une fois de manquer de modestie, n'allons pas maintenant par un excès contraire, par une déclaration tout au moins prématurée d'impuissance, tomber dans cette extrême défiance de soi-même qui empêche d'agir. Qu'on se décide seulement à faire un pas, l'humilité des débuts n'aura rien qui nous inquiète. Gardons-nous surtout de nous laisser aller à cette singulière lassitude, qui n'attend pas d'avoir agi, et de désespérer de la moisson avant d'avoir semé. Tout a été dit sur la question, il est temps de se mettre à l'œuvre.

HENRI BAUDRILLART.

LES

SALONS DE 1891

III[1].

LE SALON DU CHAMP DE MARS.

I.

Rien de plus naturel que le désir d'innover. C'est l'aiguillon nécessaire aux artistes et aux poètes, créatures impressionnables, dont l'exaltation individuelle produit et explique la fécondité. Encore faut-il que ce désir ne se déchaîne pas à tort et à travers, sans tenir compte des lois inhérentes aux matières mêmes sur lesquelles il s'exerce, car il risque fort, dans ce cas, de n'aboutir qu'à des résultats négatifs et de n'engendrer que des œuvres mort-nées. Il est clair que la plupart des exposans au Champ de Mars sont beaucoup plus tourmentés que la plupart de leurs confrères des Champs-Élysées par ce désir d'être novateurs, ou du moins de le paraître; mais, chez quelques-uns, ce désir tourne à la folie et, dans leur rage de se mettre vite à la mode, tel et tel, que tout le monde nomme, qui avait donné naguère tant de grandes et de petites espérances, lâchant la proie pour l'ombre, s'abandonne tout d'un coup lui-même pour se précipiter sur les talons de celui qui lui paraît courir le plus vite. La première impression qu'on éprouve cette année, dans les galeries violemment éclairées du Palais des Beaux-Arts, en longeant la double file de

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

peintures blanchâtres, la plupart à l'état d'ébauches, dont elles sont garnies, est une impression de surprise et d'inquiétude. On est surpris de l'imprudence et de l'inconscience avec lesquelles les peintres, encouragés par l'incroyable légèreté des amateurs et de la critique, sacrifient de gaîté de cœur leurs moyens mêmes d'existence. On est inquiet pour l'avenir de l'art français, renonçant lui-même à ces habitudes studieuses et désintéressées par lesquelles il était devenu l'exemple et le guide de tous les arts étrangers.

Est-ce à dire que le Champ de Mars ne renferme pas beaucoup de peintures remarquables, qu'il ne contienne pas même, si l'on veut, quelques chefs-d'œuvre? Non, sans doute. Sans partager cet engouement factice dont beaucoup sont dupes pour un certain nombre d'originalités plus ou moins discutables qu'on y encense, il faut reconnaître que l'amour de la vie et de la nature, cet agent essentiel de la création pittoresque, s'y manifeste, en général, avec de grandes apparences de sincérité; que, d'autre part, on y manifeste une préférence très légitime pour l'expression juste, libre, large, communicative de la pensée ou de la sensation, et qu'en somme il s'y développe un ferment d'activité utile et estimable, dont il faut tenir compte. Mais plus les idées qui, au fond, dirigent et justifient le mouvement, sont justes et sensées, plus il serait fâcheux qu'elles fussent condamnées à avorter par suite de la confusion qu'on fait de ces idées mêmes avec les moyens de les exprimer. Ce n'est pas la première fois que, dans notre pays, surtout en fait d'art, on se repaît de mots au lieu d'étreindre les choses et que la théorie sentimentale ou littéraire se substitue, chez les artistes, à l'intelligence et à la pratique du métier plastique et pittoresque sans lequel ils n'existent pas. Greuze, en son temps, fut plus populaire que Chardin; Horace Vernet, Delaroche, Ary Scheffer, furent et sont peut-être encore mieux compris que Géricault, Ingres et Delacroix. Quelle différence, entre eux, cependant, comme résultats définitifs! Depuis quelque temps, il semble que nous soyons de nouveau en proie à ces erreurs sans cesse renaissantes sur les qualités essentielles et intrinsèques de l'œuvre d'art. Dans les succès exagérés qui sont faits tardivement à de grands artistes d'abord injustement méconnus, tels que Corot et Millet, l'amplification littéraire et l'interprétation sentimentale n'entrent-elles pas, par exemple, pour une bonne part? Si l'on examinait d'un œil sérieux un grand nombre de leurs ouvrages, au point de vue de l'originalité et de la réalisation, ne pourrait-on pas penser qu'on les met beaucoup trop haut, après les avoir mis beaucoup trop bas? De même, ne suffit-il pas aujourd'hui qu'un peintre, se targuant d'indépendance, affiche le mépris des anciennes façons de peindre ou surprenne les regards par quelque procédé bizarre ou

insolite, pour qu'on soit disposé à le regarder comme un maître, soit d'après ses propres déclarations, soit d'après les amplifications de son entourage? Le Champ de Mars est rempli de ces peintures, qui, faute d'une science suffisante, restent à l'état d'intentions; il se peut que les intentions soient bonnes : c'est précisément de celles-là que l'enfer est pavé.

Ce qui ne saurait être contesté, c'est que les trois élémens qui, jusqu'à présent, constituaient l'art de peindre : le dessin, science des formes, le coloris, science des lumières, la composition, science de l'expression, s'atténuent, chaque année, d'une façon plus sensible, chez les adeptes de la nouvelle école. Pour ce qui est du dessin et de la composition, la plupart s'en moquent hautement. La lumière seule les préoccupe, mais, dans la lumière, ce qu'il y a seulement de plus subtil et de moins coloré, en sorte que, si leur peinture gagne parfois en harmonie, elle perd toujours en force et en éclat. La disparition de Meissonier, le fondateur de la Société, dont le talent net et sec, réfléchi, consciencieux, pouvait servir de contrepoids utile à cette chute générale dans l'impression vague et la traduction approximative, n'est pas faite pour améliorer la situation. Quelle que soit la haute valeur, originale et personnelle, des deux présidens actuels, MM. Puvis de Chavannes et Carolus Duran, l'un le plus poétique de nos décorateurs, l'autre le plus brillant de nos portraitistes, on reconnaîtra qu'aucun des deux ne semble fait pour ramener l'école à une préoccupation plus constante de la forme précise et de la composition serrée. Ils restent les premiers au Champ de Mars comme ils l'étaient ailleurs, grâce à des qualités particulières depuis longtemps acquises; ils n'y sont et n'y peuvent être suivis. La tradition joue encore, chez eux, un trop grand rôle au gré de la plupart des jeunes gens pressés, qui croient regarder directement la nature parce qu'ils la regardent à travers des lunettes spéciales fabriquées à Montmartre et dans le quartier Monceaux, au lieu d'apprendre à la voir par les yeux plus clairs et plus larges des vieux maîtres d'Italie, de Hollande et de France qui n'imposent pas si lourdement leurs besicles à tous les nez. Les conséquences de cette débâcle sont déjà faciles à constater.

En suivant ici, dans notre examen, le même ordre qu'aux Champs-Élysées, nous établirons aisément le bilan des deux expositions. Ici, l'imagination paraît maudite. Aucune de ces fantaisies de jeunesse extravagantes, mais généreuses et fortifiantes, comme nous en avons trouvé tant aux Champs-Élysées; rien à comparer avec les conceptions mouvementées de MM. Rochegrosse, Henri Martin, Micheléna, Roullet, Gervais et autres. Ce qui domine ici, c'est le tableautin ou plutôt le fragment de peinture encadré, car nous constatons ici une aberration singulière : à mesure qu'on ra-

petisse le cadre, c'est-à-dire qu'on l'accroche plus près du spectateur, on élargit et on simplifie la facture, comme s'il devait être regardé de plus loin; et, presque tous ces fragmens sont des esquisses d'après nature, ou parfois, comme on dit dans la chanson de Barbizon, peintes *de chic* d'après nature. Les quelques toiles de grande dimension qui se déroulent, soit sur les parois de la grande coupole, soit aux extrémités des galeries, sont des décorations commandées par la ville de Paris ou l'État, et la folle du logis, je vous prie de le croire, n'a pas fait partie des commissions qui ont fixé les sujets ou choisi les esquisses. Le seul poète du lieu reste, nous l'avons déjà dit, M. Puvis de Chavannes. Aussi lorsque l'œil, abêti par la succession de tant d'énormes photographies bourgeoises et plébéiennes, rencontre enfin l'harmonie calme et tendre de ses rêveries savantes, on se sent disposé à toutes sortes d'indulgences pour un dilettantisme si incomplet, mais si noble et si délicat.

Les deux toiles en hauteur, *la Céramique* et *la Poterie*, forment le complément de la grande composition *Inter Artes et Naturam*, destinée au musée céramique de Rouen, dont nous avons parlé l'an dernier. L'artiste s'y est mis plus à l'aise vis-à-vis de la réalité que dans son panneau central; son imagination, en reprenant plus de liberté, a retrouvé aussi plus d'ampleur et plus de charme. Toutes les deux sont disposées avec un goût parfait; nous y retrouvons, dans toute sa grâce, ce beau naturel des attitudes qui est la qualité maîtresse de M. Puvis de Chavannes. Les fonds de paysage et de constructions sont disposés, avec une science discrète, aussi bien pour reposer le regard que pour faire valoir les figures. On sent que le tout est sorti d'une imagination accoutumée à contempler longtemps son rêve avant de le fixer. Cette unité harmonique, jointe au rythme savamment et délicatement équilibré des mouvemens et des gestes, suffit à donner à ces peintures un caractère d'ouvrages supérieurs. Ce qu'on y admire, d'ailleurs, rentre dans les données classiques, puisque c'est la transposition idéale des réalités simplifiées telle que l'ont comprise les Grecs et les Italiens. Dans le panneau de *la Céramique*, l'ouvrier massif, assis au bord de la cuve où son camarade, debout, demi-nu, remue la pâte, et qui tient lui-même un tamis, n'aurait qu'à se lever et jeter ses vêtemens pour redevenir l'Hercule Farnèse; la femme, debout, appuyée le long d'un pilier, portant un arrosoir, se changerait aisément en terre cuite athénienne. Cette préoccupation sculpturale, qui fut celle aussi des peintres de l'antiquité et de la renaissance, donne aux figures de M. Puvis de Chavannes une valeur individuelle, en dehors même de leur action commune, qui les grave fortement dans l'esprit. Quand l'artiste y joint, dans ses

bons momens, la précision des formes et la netteté des expressions, c'est un spectacle exquis. Dans le panneau de *la Poterie*, rien de charmant, de moderne aussi, comme les têtes fines et intelligentes des deux demoiselles qui s'avancent, dans l'allée sablée, l'une portant un vase, l'autre montrant à sa compagne un plat qu'elle vient de peindre. Dans le fond, on aperçoit un four devant lequel veillent deux ouvriers, l'un assis sur le seuil, l'autre regardant où en est la cuisson par un des évens de la porte. M. Puvis de Chavannes excelle dans l'indication sommaire de ces figures de second plan dont les attitudes sont d'ordinaire prises sur le vif avec un esprit d'observation très particulier.

Le grand panneau, l'*Été*, pour la ville de Paris, développe, sur une plus grande échelle, avec plus d'éclat et de force, les mêmes qualités. Les dispositions de la toile, coupée au milieu par une porte rectangulaire qui s'élève jusqu'au centre, permettaient au peintre d'y placer, de chaque côté, un de ces groupes statuaires dans lesquels il triomphe. A gauche, nous avons donc, sur le bord d'une rivière, une jeune femme nue, enfoncée dans l'eau jusqu'aux cuisses, tenant les deux mains d'un enfant qui a peur de l'eau, tandis qu'un jeune garçon, vu de dos, s'accrochant d'une main à la branche de saule, prenant de l'autre son linge déposé sur la rive, remonte sur la berge. Sur la droite sont trois femmes, trois baigneuses, l'une étendue, toute nue, dans l'herbe, l'autre, appuyée contre un arbre, s'essuyant le pied par un mouvement pareil à celui des Vénus rattachant leur sandale ; la troisième, assise, retire sa tunique, en levant les bras par un geste qui découvre son torse. La belle pondération des lignes, la majesté des formes en mouvement, donnent à ces trois figures classiques un charme puissant et nous devons reconnaître que l'artiste a fortifié ce charme, en s'efforçant de donner à son modelé plus d'intensité et de relief qu'il ne fait habituellement. L'unité de la composition est établie, d'abord, par la langue de terrain devant laquelle se groupent les deux scènes et qui passe derrière la porte, et ensuite et surtout par les lignes horizontales, rivière, berge, massif boisé, collines, qui se déroulent et se superposent dans toute la hauteur de la toile, y développant un paysage grandiose et simplifié, un paysage de style, d'une tranquillité et d'une sérénité qui nous reportent vers Nicolas Poussin.

Quels que soient les mérites de M. Puvis de Chavannes, comme ils sont dus à un tempérament particulier et à une culture exceptionnelle, ils ne sont point de l'ordre transmissible, et lui resteront personnels. Le dilettantisme et l'archaïsme, à quelque hauteur qu'ils atteignent, fût-ce la hauteur du génie, dans l'ordre artiste comme dans l'ordre littéraire, peuvent se dresser, comme des édi-

fices inattendus et exemplaires, au milieu du courant de la production contemporaine, mais sans pouvoir jamais ni l'arrêter, ni l'endiguer, ni la diriger. C'est peine perdue pour les jeunes peintres de vouloir imiter M. Puvis de Chavannes, comme ce le fut pour d'autres d'imiter Eugène Delacroix ou Gustave Moreau. La sérénité contemplative de son âme, ce qui s'exprime de noble et de beau à travers la langueur fondante de son coloris et l'indécision massive de ses formes, leur restera toujours insaisissable ; ils n'en surprendront que ces apparences toutes de surface, cette langueur et cette indécision, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins propre à exprimer une autre âme, ce qu'il y a de plus difficile à justifier avec les aspirations naturalistes de l'art moderne. M. Puvis de Chavannes est un écho magnifique du passé, mais c'est un écho. La voix pleine et sonore, la voix qu'il faut toujours écouter retentit plus loin et plus haut, chez les maîtres clairs et robustes, fermes, sains, éclatans, elle retentit surtout dans la nature vivante et agissante, et c'est là que nos jeunes artistes, ceux qui veulent exprimer des sentimens nouveaux et créer à leur tour des types durables, doivent aller l'entendre. Rien n'est plus étrange que de voir appliquer les procédés sommaires et flottans de ce dilettantisme rêveur à des sujets contemporains historiques, à des sujets de pure observation ou d'évocation déterminée, dans lesquels la précision, l'exactitude, le mouvement, l'éclat sont les qualités les plus nécessaires pour accentuer la vraisemblance de la représentation et en augmenter l'effet expressif.

C'est pourtant à cette erreur que s'abandonnent la plupart des jeunes peintres chargés de décorer les édifices publics de Paris et de la banlieue, et cette erreur est d'autant plus choquante que municipalités et artistes rivalisent à qui apportera, dans le choix et dans l'exécution des sujets traités, le moins de poésie et de fantaisie qu'il soit possible. A propos du Salon des Champs-Élysées, nous avons déjà remarqué l'insignifiance, la platitude, on pourrait dire parfois l'inconvenance ou la grossièreté de ces sujets; notre jugement ne peut pas se modifier au Champ de Mars. Tantôt ce sont les ordonnateurs qui ont enfermé les artistes dans des limites trop mesquines; le plus souvent, c'est à craindre, ce sont les artistes qui n'ont pas su librement se mouvoir dans ces limites assez élastiques. En tout cas, le résultat ne répond pas généralement au but que devrait se proposer toute œuvre d'art qui s'adresse au peuple, son élévation morale ou son instruction patriotique. La *Sortie pendant le siège de Paris en 1870*, pour l'Hôtel de Ville, prêtait, par exemple, à des développemens épiques ou dramatiques. M. Adolphe Binet, un homme de talent, mais d'un talent trop calme et trop reposé pour son âge, comme celui de presque toute sa génération, n'a vu,

dans ce beau sujet, qu'une illustration anecdotique. La scène se passe à l'une des portes du rempart; un régiment de gardes nationaux, ses chefs en tête, défile silencieusement sur la chaussée; nous retrouvons là tous les groupes connus, les fiancées qui font leurs adieux, les femmes qui complètent les provisions de l'homme qui part, les gamins qui applaudissent. Tout cela est groupé avec clarté, souvent avec esprit, dans un paysage de pierre d'une harmonie bien soutenue, mais au moyen d'une tonalité grise et sourde qui, jointe à la qualité mince et fine de la peinture, donne à ce grand décor une apparence de chose entrevue, avec attention, mais sans passion et sans émotion. M. Adolphe Binet est un artiste délicat; il a quelque part une *Petite lessive*, étude de blanchisseuse dans un jardin fort joliment traitée; mais, dans la peinture monumentale, la simplicité, la force, l'émotion valent beaucoup mieux que la délicatesse. M. Binet, non loin de sa *Sortie*, expose une *Gare de chemin de fer;* n'est-ce pas là encore une commande municipale? On le croirait. Vous assistez là à une descente de train, avec des familles affairées, des voyageurs empêtrés, des facteurs et des hommes de peine; il n'y a pas de journal illustré qui ne vous montre, chaque semaine, de scène semblable. Dans un petit cadre, sur une aquarelle, avec de la fantaisie et de l'humour, ce pourrait être amusant; dans ces dimensions, avec des prétentions graves dans le comique, c'est fort ennuyeux.

Les magistrats et les justiciables du tribunal de commerce trouveront-ils plus d'agrément à contempler, pendant plusieurs siècles, la *Gare des marchandises de la compagnie de l'Ouest*, qu'on a commandée à M. René Gilbert pour leur salle d'audience? On peut en douter. A part les facteurs, les employés, le chef de gare donnant des ordres, sous son hangar, avec un geste impératif digne de Marc-Aurèle, à part le petit monde qui a peut-être posé devant le peintre, on se demande qui cela peut intéresser? A quoi bon une reproduction de cette taille, exacte et colorée, mais bien inutile et bien insignifiante, d'une scène si vulgaire qu'on peut voir dans toutes les gares et dans laquelle, à coup sûr, l'activité et l'intelligence humaines n'ont pas à se développer sous des apparences bien héroïques ni très émouvantes? Est-ce que la photographie, est-ce que la photogravure, est-ce que l'illustration ne nous en disent pas beaucoup plus long là-dessus si nous voulons des détails précis? M. René Gilbert est un peintre fort distingué. Son *Raccommodeur de tapisseries* au musée du Luxembourg est un beau morceau qu'apprécient tous les amateurs. Il a donc dépensé beaucoup de talent dans cette malheureuse gare, et du bon talent, car, lui, ne donne pas dans le brouillard et il croit encore, Dieu merci, à la couleur; mais c'est du talent dépensé en pure perte. Dans notre jeunesse, nous

nous moquions beaucoup de la toile colossale qui décorait, sur la place Saint-Sulpice, la façade de l'entreprise *Bailly*, sur laquelle on voyait une voiture de déménagemens avec son attelage et son cocher peints de grandeur naturelle. A nous qui discutions passionnément tous les maîtres passionnés, Delacroix, Ingres, Géricault, Théodore Rousseau, cette grande machine nous paraissait le contraire de l'art. Nous nous trompions assurément, car, souvent, l'idéal de la génération moderne ne s'élève guère au-delà, et cette gloire était réservée à la prud'homie égalitaire de notre fin de siècle de chercher dans Paul de Kock ou ses successeurs les inspirations qu'on demandait naguère à Homère, Shakspeare, Byron, V. Hugo et autres rêveurs démodés.

Les peintures de M. Maurice Chabas pour la *Mairie de Montrouge* rentrent dans cette donnée peu lyrique. Le *Repas nuptial* n'est-il pas un titre bien noble pour ce déjeuner en plein air, chez un traiteur de campagne, servi par le garçon grotesque que nous connaissons tous? On y reconnaît, il est vrai, parmi les convives animés, quelques têtes d'honnêtes gens; mais cela ne suffit pas à rendre ce spectacle édifiant. Les jeunes futurs, contemplant cette toile avant l'arrivée de M. le maire, ne se feront pas une bien haute idée du mariage. Ce sera toujours, pour eux, *Noces et festins!* Il est vrai que, de l'autre côté, ils verront les devoirs et les joies de la *Famille*. Joies ineffables qui consistent à s'asseoir, en bras de chemise, sur les talus des fortifications, devoirs rigoureux et difficiles qui consistent à faire sauter les gamins et à soutenir leurs premiers pas! Ce dernier sujet pouvait passer encore, mais il eût fallu que la puérilité du fond fût sauvée par la vivacité, par la santé, par l'éclat de l'exécution. Mais M. Maurice Chabas ne regarde, comme les autres, qu'à travers des brouillards, et ses réelles qualités d'arrangeur et d'observateur lui deviennent utiles. Les figures sont bien posées, ses indications d'attitudes et de gestes sont justes, souvent heureuses; il obéit à une mode absurde en ne les soutenant pas. Son plein air n'est que de la pleine brume. Nous tombons dans le vague du vague, et ce qui devrait être, au premier chef, de la peinture bien portante devient de la peinture anémique. M. Delance, ayant pratiqué autrefois un art plus sincère, ne donne pas si complètement dans le piège où se prennent ses jeunes confrères. Son *Appel des mineurs à l'entrée d'une mine*, pour le ministère des travaux publics, ne le fera pas excommunier par les décadens, parce qu'il s'y tient dans une note grise et blanchâtre qui glacerait Rubens et Delacroix. Toutefois, on y remarque une disposition pittoresque des groupes, une accentuation expressive dans plusieurs figures, bien mises à leur place, une certaine intention de force dans le coup de brosse, qui le désignent à leur juste suspicion.

L'une des légitimes préoccupations de la Société nationale, c'est de donner, dans ses expositions, à la peinture décorative l'importance qui lui est due et de nous montrer notamment des ensembles décoratifs. Cette année, cependant, la section n'est pas très riche. On n'y voit guère d'intéressant que plusieurs nouveaux fragmens de M. Galland pour la décoration de l'Hôtel de Ville, un carton de tapisserie pour le Théâtre-Français, par le même, dans ce style clair et bien rythmé qui est la marque de toutes ses conceptions, des cartons de vitraux pour l'École de pharmacie, par M. Besnard, où sont disposés des animaux et des végétaux, d'un dessin ferme et d'un coloris éclatant, avec une intelligence très nette et sûre de ce genre de décor. La pièce principale est le plafond de M. Gervex pour l'Hôtel de Ville de Paris, *la Musique*, mais nous avons quelque doute sur l'effet que produira en place cette grande toile. M. Gervex a voulu à la fois satisfaire aux exigences de cette décoration spéciale et y introduire, néanmoins, l'élément moderne. C'était son droit. Sa conception est ingénieuse; sur le premier plan, la scène d'un théâtre, avec des figures de spectateurs et de spectatrices, en habits de soirée, émergeant des fauteuils de l'orchestre ou de l'ombre des loges. Sur la scène, une Ophélie lançant un couplet. Au-dessus de la cantatrice, sur des nuées, comme une apparition idéale d'artistes antérieurs, une joueuse de violoncelle, en costume Pompadour et un joueur de flûte, en tricorne, qui l'acccompagne. Ces figures, quoique entourées d'amours volans, ont un caractère de réalité qui ne semble pas bien les préparer à prendre la position plafonnante. Au-dessus d'eux plane une Renommée. Comme peinture verticale, la composition est agréablement disposée et contient de jolis morceaux très vivement peints, dans une gamme joyeuse et légère fort bien appropriée. On peut regarder aussi, comme des panneaux décoratifs, les deux toiles dans lesquelles M. Guillaume Dubufe a représenté *la Cigale* et *la Fourmi* sous les apparences de deux jeunes femmes peu vêtues, d'une allure élégante et spirituelle, étudiées avec des recherches délicates de modelés qui appartiennent à la vieille plus qu'à la nouvelle école, ce dont nul ne se plaindra.

II.

Puisque l'imagination n'est pas le fait des modernistes, on a bien le droit de leur demander d'être expressifs, précis, clairs et simples, neufs, si c'est possible, dans leurs traductions de la réalité. La poésie est en tout et chez tous; c'est même chez les humbles qu'elle se révèle souvent le mieux par la spontanéité de l'émotion et la simplicité de l'expression; mais ce n'est pas par des à-peu-près d'ob-

servations et des pratiques d'atelier plus ou moins ingénieuses ou bizarres qu'on saura la mettre en lumière. Nous avons au Champ de Mars même des exemples très concluans à cet égard, qui prouvent une fois de plus que, chez les vrais artistes, l'étude rigoureuse et minutieuse de la réalité précède toujours et prépare son interprétation personnelle et poétique. Les deux ouvrages qui ont le plus frappé beaucoup d'honnêtes gens désintéressés dans les querelles de coterie, tant par l'individualité pénétrante de l'exécution que par l'intensité grave de l'observation, par leur caractère simultané d'ouvrages bien modernes et d'ouvrages au-dessus de la mode, sont *les Conscrits* de M. Dagnan-Bouveret et les cartons de M. Léon Frédéric de Bruxelles, sur *le Lin* et *le Blé*. Or, MM. Dagnan et Frédéric sont précisément deux artistes qui, pendant longtemps, dans leurs œuvres de jeunesse, ont apporté, avec une opiniâtreté et un scrupule allant parfois jusqu'à la lourdeur ou à la sécheresse, ce souci de l'extrême précision et de la touche nette et vive que méprisent les nouveaux-venus.

Il y a loin de cette belle toile des *Conscrits* qui mérite à M. Dagnan, plus encore que ses *Bretonnes au pardon*, l'acclamation de ses confrères, à toutes les petites peintures anecdotiques, d'un faire si soigné, mais si mince, et d'une exactitude si bourgeoise, par lesquelles il a d'abord séduit un public inférieur, mais par lesquelles aussi il s'est préparé patiemment à des besognes plus hardies. M. Dagnan semble aujourd'hui en pleine possession de ses moyens et, s'il reste avec résolution, comme il l'est à cette heure, en commerce intime avec les vieux maîtres sains et vigoureux, sans se laisser amollir par les tendances environnantes, il peut rendre un immense service à l'art national. Cette toile des *Conscrits* paraît, à vrai dire, plutôt un fragment découpé dans une composition murale, qu'un tableau au sens ordinaire du mot; mais on y voit résolu ce grand problème à côté duquel passent étourdiment sans l'aborder la plupart des modernistes. Elle unit, en effet, sans manière et sans effort, sans autre secours que l'élément pittoresque, à la puissance de l'expression la vérité de l'observation, à la hauteur morale l'exactitude vulgaire. Millet avait déjà réalisé cette union, mais seulement pour des figures isolées, dans des attitudes calmes, et pour des sentimens généraux pris dans la vie des champs et de la famille, avec un effort de simplification pittoresque qu'on ne pourrait prolonger sans appauvrir singulièrement le domaine de l'art. M. Dagnan-Bouveret, lui, avait à traduire un sentiment plus compliqué, le sentiment patriotique chez des Français, chez des paysans, et à le traduire à la fois par la physionomie et par le mouvement; c'était donc une tâche plus rude; il y a réussi. La composition est des plus simples; au milieu, s'avançant dans une

rue de village, un gamin portant un grand drapeau tricolore, à côté d'un paysan, tête nue, battant du tambour; derrière eux, venant de la gauche, cinq jeunes paysans, en blouses bleues, coiffés de chapeaux de feutre bas, marchant au pas, se tenant les bras, se serrant les coudes. Les figures sont de grandeur naturelle, jusqu'aux genoux; dans le fond, sous la porte basse d'une maisonnette, une femme, son nourrisson dans les bras, les regarde passer. Rien de moins inattendu, à coup sûr, comme composition et comme ordonnance. L'impression que produit ce spectacle n'a rien d'une surprise, mais elle n'en est que plus profonde, car c'est avec une gravité et une simplicité supérieures que M. Dagnan a fait de ce groupe banal des personnages noblement poétiques. Dans ces figures hâlées ou fraîches de paysans, nulle concession pourtant à idéal académique ou mondain d'idylle villageoise; ce sont bien les têtes, naïves ou futées, intelligentes ou grossières, de nos paysans de la France centrale, et voici bien leurs mains épaisses et calleuses, leurs sarraux trop neufs du dimanche, cassans et luisans; tout est exact, mais sans insistance non plus dans le sens grossier, dans le sens réaliste. Tous les détails de l'observation précise, toutes ces habiletés même de l'ordonnance pittoresque, le flottement dans les plis du drapeau qui se rabat sur le cou de son porteur, l'inégalité dans la taille des compagnons profilant leurs physionomies variées à des hauteurs différentes, tout ce qui, dans cette peinture, est de la science et de la réflexion, tout cela disparaît, au premier aspect, dans la gravité des sentimens, enthousiasme, résignation, amour-propre, qui animent profondément et simplement tous ces braves gens. Depuis le vieux tambour qui, la tête baissée, bat mélancoliquement sa caisse et le jeune porte-drapeau qui tient la sienne fièrement dressée avec un orgueil juvénile de la mission qu'il accomplit, jusqu'à chacun de ces conscrits chantans ou muets, tous sont simplement pénétrés de leur devoir, tous sont agrandis et ennoblis par l'âme de la patrie qui souffle, devant eux, dans les plis palpitans de la toile sacrée. Le calme soutenu de l'exécution reste, presque partout, à la hauteur de la conception. M. Dagnan a fait preuve, dans cette peinture, des plus hautes qualités qu'on puisse souhaiter à un peintre de la vie moderne, la noblesse et la force, la simplicité et la sincérité. Il faut espérer que cet exemple sera suivi.

M. Léon Frédéric n'est pas un peintre si habile que M. Dagnan. Son pinceau a des duretés et des gaucheries étranges, son coloris est jaunâtre, à la fois sec et criard, mais son dessin, à l'emporte-pièce, est d'une âpreté expressive qui rappelle les plus grands, parmi les vieux maîtres d'Allemagne et des Pays-Bas. C'est en outre un observateur vigoureux et un compositeur inventif.

Sa suite d'études, d'après des paysans et paysannes de Belgique, qu'on avait remarquées à l'Exposition universelle pour leur naïveté pénétrante, n'annonçait pas néanmoins un artiste de cet ordre. Peut-être le *Ruisseau* dans lequel patauge et gambade une ribambelle d'enfans nus, aussi joueurs et aussi nombreux que les enfans de Titien dans le tableau de la *Fécondité* à Madrid, étonnera-t-il bien des yeux par les maladresses d'une peinture hésitante et un peu sale, mais la composition en est pleine et vivante, et presque tous les gamins et gamines, petits plébéiens de Belgique, enfans d'ouvriers et mineurs, non pas fils de Vénus, comme les *Amorini* vénitiens, sont d'une individualité extraordinaire. On aura moins de peine à comprendre les onze dessins qui racontent, en traits vivans, naïfs et grandioses, le poème du *Lin* et les onze dessins qui, avec le même bonheur, racontent le poème du *Blé*. Ces scènes champêtres, qui accumulent souvent, à la façon des vieilles gravures, beaucoup de figures dans un petit espace, renouvellent, par la sincérité puissante de l'observation et la fermeté virile du dessin, toutes sortes de sujets qu'on pouvait croire épuisés depuis que Millet, Jules Breton et tous les auteurs de paysanneries modernes y avaient passé. M. Frédéric, en s'inspirant des miniatures rustiques, si admirables, du moyen âge flamand, de Lucas de Leyde et de Breughel le Vieux, de Le Nain et de Sieberecht, dont on peut surprendre quelque influence dans ses procédés, a trouvé, sur leurs indications, dans la vie des champs, une source nouvelle de poésie saine, abondante et forte. Nous avons déjà remarqué souvent combien, depuis quelques années, certains étrangers, notamment des Flamands, apportent dans la représentation des mœurs populaires une émotion sévère et continue qui se fait jour à travers les lourdeurs d'une pratique lourde, inégale ou inexpérimentée. La même observation peut être faite, cette année, non-seulement à propos de M. Léon Frédéric, mais aussi à propos de M. Verstraëte, de sa *Veillée d'un mort en Campine;* ce sont des impressions graves et justes, exprimées avec une sincérité un peu lourde, mais bien pénétrante.

Les étrangers marchent aussi fort audacieusement en tête de ces naturalistes décidés qui pensent rajeunir l'iconographie chrétienne par la seule application du costume moderne aux personnages de la Bible et de l'Évangile. Ils ont pour eux leurs ancêtres, tels que Lucas de Leyde et Rembrandt, qui n'en ont pas fait d'autre, sans plus de naïveté peut-être, et ils viennent de trouver cette année une recrue inattendue dans M. Béraud, le peintre légèrement gouailleur des mondanités et des corruptions parisiennes. Le tableau de M. Béraud, la *Madeleine chez le Pharisien* (il faut lire chez le Parisien), est le plus grand succès du Champ de Mars;

on s'étouffe et on fait queue pour le voir, comme l'an dernier, on s'étouffait et on faisait queue devant le *1806* de Meissonier. La conception de M. Béraud est plus fantaisiste. Il a simplement imaginé d'asseoir le Christ dans une salle à manger moderne, au milieu de convives en habit noir, gens du monde et surtout gens d'affaires, depuis longtemps émigrés de la terre-sainte et ayant accommodé les lois de Moïse aux habitudes du boulevard. Le Christ seul est en tunique blanche; si ces messieurs l'ont invité à leur souper, ils n'ont pu se méprendre sur sa personnalité. On est au café, les cigares sont allumés, lorsqu'une jeune femme, décolletée, en robe de mousseline à traîne, entre et se prosterne aux pieds du Sauveur. Tous les rastaqouères s'étonnent, se tournent, regardent, avec les mines les plus drôles du monde, et les moins édifiantes, telles que les sait pocher M. Béraud. Bien que la figure du Christ soit digne et grave, peut-on soupçonner l'artiste d'avoir voulu, par cette scène étrange, travailler à la conversion des boursiers tièdes ou impies? Ce n'est qu'une plaisanterie ou plutôt une satire assez piquante dont il s'est tiré à son honneur de peintre; mais n'y voit-on pas bien ce qu'il peut y avoir de factice et d'inconvenant dans cette façon d'accommoder à la mode du jour les légendes sacrées, si l'on n'y apporte pas une candeur profonde ou une extraordinaire puissance?

Est-ce candeur? Est-ce puissance? Le *Fils de l'Homme,* en chapeau mou, vêtu d'un complet grossier et usé, comme un instituteur destitué ou un anarchiste proscrit, devant lequel M. Skredsvig nous montre de bonnes gens étendant des tapis et des vêtemens, nous étonne presque moins. La transposition chez lui, en effet, comme chez certains primitifs, est complète, et, si nous ne pouvons adorer le fils de Marie dans ce bohème mélancolique, nous pouvons y voir quelque guérisseur miraculeux des plaies morales ou physiques, comme le peuple se plaît encore à en saluer dans certains déclassés de la science ou de la politique. M. Skredsvig, excellent paysagiste, n'est pas malheureusement un peintre de figures assez puissant pour illuminer cette scène du rayon de poésie qui pourrait la justifier; son tableau reste une honnête anecdote rustique honnêtement racontée. La transfiguration est mieux accomplie dans la *Marie-Madeleine* de M. Edelfelt : il s'agit là, d'ailleurs, non plus d'une adaptation réaliste d'un texte évangélique, mais d'une interprétation de légende. La pécheresse est une bourgeoise finlandaise, en robe de laine et caraco jaunâtre, une bonne grosse blonde sans défense qui, rencontrant, au bord d'un lac, dans un bois de peupliers, un grand ermite maigre et sec, en tunique blanche, les pieds chaussés de sandales, se précipite à ses pieds,

haletante de remords, en murmurant : « Tu es le Seigneur Jésus, puisque tu connais mes péchés. » Ce Christ paysan et pèlerin, aux mains noueuses, aux larges mèches de cheveux pénétrées de lumière, se dresse, sous le soleil, avec une autorité pleine de douceur. C'est une noble figure sous son accoutrement rustique, et le paysage d'automne qui l'entoure lui fait un cadre rayonnant. Si la Madeleine était moins lourde et moins vulgaire, on aurait là un excellent exemple du parti élevé et expressif qu'on peut tirer de l'observation réaliste pour le rajeunissement des sujets en apparence usés, mais dont on peut toujours faire ressortir l'intérêt général, humain et permanent. C'est, en réalité, une question de tact, d'invention et de talent. Avant tout, il faut être sérieux en traitant les sujets respectables. C'est une qualité qu'on peut reconnaître encore à M. Hoecker, de Munich, dans son *Annonciation*, où l'ange est remplacé par une croix lumineuse dont l'apparition fait baisser les yeux à la Vierge affaissée sur ses genoux, les mains abandonnées, sous une tonnelle de son jardin, et aussi à M. Melchers, dont la *Nativité* représente, sous un hangar, un ménage d'ouvriers en extase devant son nouveau-né. On voit donc que c'est une tendance générale, plus conforme, d'ailleurs, aux précédentes évolutions de l'art religieux que la soumission froide et résignée à des types depuis trop longtemps immobilisés. Les sources de poésie ouvertes encore à l'imagination moderne ne sont pas si nombreuses qu'il faille s'écarter de celle-là.

En dehors des ouvrages de MM. Dagnan et Frédéric et de ces peintures qu'ennoblit quelque apparence de sentiment religieux, la plupart des études sur la vie moderne, aux champs ou à la ville, exposées au Champ de Mars, impliquent un très faible effort d'imagination, d'observation et de réflexion; les plus compliquées ne s'élèvent pas au-dessus de l'anecdote courante, et, dans la plupart, la seule préoccupation visible est celle du procédé pittoresque plus ou moins neuf, plus ou moins personnel. Il s'ensuit de là que le nombre est fort grand de pochades amusantes sur lesquelles les marchands et les amateurs peuvent spéculer à leur aise, mais le nombre fort petit d'œuvres vraiment intéressantes et pouvant, par exemple, avec quelque utilité, entrer dans des collections publiques. Les artistes, mêlés de quelques industriels, qui alimentent cette production, se peuvent ici diviser en trois groupes : 1° la droite, les hommes du vieux jeu, les fidèles aux anciennes façons de peindre, académiques ou romantiques; 2° la gauche, les hommes du nouveau jeu, ceux qui forment la minorité la plus voyante et la plus bruyante de la nouvelle Société; 3° le centre, les indécis, les flottans, les indifférens ou les malins, ceux qui sont en train de

passer de droite à gauche, en s'efforçant de hurler ou de paraître hurler avec les loups.

Parmi les hommes du vieux jeu, beaucoup plus nombreux qu'on ne croirait d'abord, ce sont deux praticiens excellens, M. Ribot et M. Stevens, qui tiennent toujours la tête. Leur manière est depuis longtemps connue. Celle de M. Ribot surtout, toute en contrastes voulus et cherchant tous ses effets dans le maniement hardi des belles pâtes lumineuses au milieu d'une opacité savamment calculée, ne prétend point à se modifier. On voit bien passer chez lui, par instans, quelques lueurs de Velasquez, de Millet, de Chardin; mais, en général, c'est à Ribera et Caravage qu'il s'en tient comme inspirateurs. Il nous fournit encore, cette année, dix preuves nouvelles ou renouvelées d'une virtuosité qui se plaît surtout à illuminer des reflets de l'art les personnages et les choses les plus vulgaires, des *Tireuses de cartes*, des *Cuisiniers*, des *Récureurs*, des *Œufs sur le plat*. L'exposition de M. Alfred Stevens, qui comprend quatorze pièces (sans compter ses esquisses du *Panorama du siècle*, aux Tuileries, en collaboration avec M. Gervex), est d'un aspect bien plus varié. M. Stevens expose à la fois des scènes mondaines, des figures littéraires, des portraits, des paysages. C'est, du reste, le cas d'un grand nombre d'exposans, surtout des débutans qui se targuent d'être dans le mouvement; ils profitent de la liberté excessive qui leur est laissée pour déballer tout leur magasin et montrer, suivant le cas, soit la variété de leurs aptitudes, soit la multiplicité de leurs présomptions. En général, cette instabilité de l'application témoigne d'une grande incertitude d'esprit et d'une grande indifférence de main; toutes ces petites habiletés réunies ne parviennent pas à constituer du génie. Ce n'est pas le cas, bien entendu, de M. Alfred Stevens, dont le talent, si personnel et si souple, est depuis longtemps éprouvé, et qui, d'ailleurs, a fondé, avec juste raison, sa renommée sur un ordre spécial de créations, les plaisirs, les vanités, les douleurs de la femme à la mode, ne faisant des autres qu'une distraction ou un passe-temps. Ce sont encore des peintures de cette catégorie, *la Lettre*, *Pensive*, *le Papillon*, *la Dame jaune*, qui le représentent le mieux au Champ de Mars. Quelques-unes, il est vrai, non-seulement par la présence d'ajustemens démodés, mais surtout par une manière plus serrée de conduire le dessin et le modelé, ne semblent point être des œuvres récentes. L'épreuve qu'elles subissent avec succès prouve que cette manière était bonne, car ces peintures d'avant-hier sont plus jeunes, plus vivantes, plus durables que les trois quarts des ébauches d'hier, vieilles avant l'âge, sans dessous et sans consistance, qui les assiègent de leurs brumes plâtreuses. C'est que M. Stevens, l'un des rénovateurs de la peinture, dans le sens moderne, n'a

jamais rien prétendu innover en dehors des principes nécessaires, le respect du dessin net et juste, l'amour de la couleur franche et vive. C'est le cas, autour de lui, d'autres réactionnaires, jeunes ou vieux, qui se trouvent ici on ne sait pour quels motifs et qui y montrent quelques jolis morceaux, bien dessinés et bien peints, d'après les anciennes méthodes : MM. Lucien Gros (*Tricoteuses bretonnes au bord de la mer*), Agache (*Magicienne*), Moutte (*Seule* et *Cueillette des figues*), Griveau (*Femme au piano, Intérieurs*), Salzedo (*le Contrebassiste*, *l'Heure de l'absinthe*), Delort (*Après dix ans d'absence*), Aimé Perret (*le Berger* et *Départ pour la veillée*), Eugène Girardet (*l'Accouchée du village*), Édouard Sain (*le Vieux paysan*, etc.

Est-il bien vrai qu'il y ait un nouveau jeu? Est-il bien vrai que, depuis quelques années, on ait inventé une nouvelle manière de regarder la nature et de la peindre? Ne serait-ce pas tout simplement qu'on trouve plus simple de fermer les yeux au passé, de se complaire dans son insuffisance et de faire de nécessité vertu en prenant pour une supériorité l'incapacité de dépasser un certain à-peu-près et l'impossibilité d'arriver à une réalisation complète? Le renard de la fable n'est pas le seul qui ait la queue coupée. Quand nous aurons reconnu qu'il y a, chez certains peintres du Champ de Mars, une tendance heureuse et marquée à introduire dans leurs peintures une lumière plus franche, plus fraîche, plus variée que la lumière d'atelier, à éviter, dans les attitudes de leurs figures, les banalités et les redites, à se réinformer sans cesse, avec soin et finesse, auprès de la nature agissante et vivante, à donner à leur exécution cette liberté attrayante et cette vivacité communicative qui transmettent l'impression plus sûrement qu'une facture patiente et minutieuse, nous leur aurons, je crois, rendu pleine justice. Mais de là à conclure qu'il y a nécessité de rompre avec tous les erremens scolaires et à croire qu'on constituera un art nouveau par d'autres moyens que les moyens éprouvés, il y a toute la distance d'une erreur monstrueuse dont seront promptement victimes ceux qui s'y abandonnent ou qui la prêchent.

En réalité, on ne s'y abandonne guère, et c'est beaucoup de bruit pour rien. Voici, par exemple, un jeune artiste, M. Carrière, autour duquel se range déjà, comme autour d'un maître, un certain groupe d'artistes hésitans. Son œuvre consiste en études de têtes, quelquefois de mains, monochromes et fuyantes, habilement noyées dans des fumées molles. Comme il possède un sentiment délicat des physionomies, surtout des physionomies tendres et douces, d'enfans et de femmes, par exemple, il obtient par ce procédé des effets expressifs d'un charme subtil et pénétrant. Mais qui ne voit combien, d'une part, le procédé est vieux,

et combien, d'autre part, il est monotone? Cette façon de mettre exclusivement en lumière un morceau de la figure humaine aux dépens de tous les autres, c'est celle que M. Ribot, à la brosse rude et mâle, a été prendre chez le brutal Ribera. M. Carrière, d'un tempérament plus délicat et plus féminin, n'a eu que la peine d'aller le chercher chez des voisins plus fins et plus nobles, chez Baroccio et autres maniéristes, qui le tenaient eux-mêmes de Corrège, lequel le tenait de Léonard de Vinci. M. Carrière était dans son droit en pratiquant, pour son compte, ce procédé, même amolli, appauvri, affadi, et en l'appliquant à la vie moderne. Il a réussi, c'est certain, sinon dans l'ensemble de ses grands portraits, pour lesquels cette manière alanguie et terne est vraiment insuffisante, mais du moins dans les parties capitales de ces portraits et surtout dans ses études spéciales de têtes de femmes et d'enfans. Son mérite particulier s'accentue même par la comparaison de ses œuvres avec celles de ses imitateurs qui reproduisent aisément sa formule monotone sans y apporter sa délicatesse poétique. Mais, vraiment, y a-t-il là de quoi crier miracle, et pense-t-on qu'il puisse rien sortir d'une si étroite façon de comprendre la forme et la couleur? Qu'on admire donc M. Carrière dans une certaine mesure, soit, mais qu'il reste seul avec sa formule, comme M. Ribot, comme tous les *dilettanti*, si grands qu'ils soient! Et n'est-il pas pénible de voir disparaître déjà, dans la vapeur qui le suit, de jeunes artistes qui nous avaient promis d'être plus personnels, tels que MM. Armand Berton, Tournès et Callot?

Nous ne voyons pas non plus ce qu'ont pu gagner, jusqu'à présent, à se départir de leur première façon, régulière et consciencieuse, de chercher l'effet par une étude serrée des êtres et des choses, des artistes tels que MM. Perrandeau, La Touche, Goeneutte, Prouvé et bien d'autres, dont les débuts avaient donné tant de promesses. Il est possible qu'ils sortent, de cette crise, plus libres dans leur faire et plus clairs dans leurs harmonies, c'est sans doute ce qu'ils rêvent et c'est là leur excuse. Pourvu qu'ils ne sacrifient pas la proie pour l'ombre! En attendant, nous ne trouvons plus dans la pâleur fondante des *Saintes filles* de M. Perrandeau, ni les accens résolus de physionomies, ni les maniemens habiles du clair-obscur qui retenaient les yeux sur ses scènes de deuil, d'une tonalité sombre et triste, mais grave et convaincue. M. La Touche, troublé par M. Besnard, modifie, chaque année, ses façons de voir et de dire avec une instabilité qui ressemble à une déroute. Ses études d'intérieurs, *la Nursery*, *l'Enfant au chat*, ses études de paysages, *Saint-Cloud*, *les Coteaux de Suresnes*, trop improvisées, comme presque tout ce qui est au Champ de Mars, ne man-

quent, certes, ni d'esprit, ni d'habileté, ni d'agrément; mais ni cet esprit, ni cette habileté, ni cet agrément ne semblent plus venir de lui, de sa réflexion personnelle et indépendante. La crise que traverse M. Goeneutte est moins inquiétante; son séjour à Venise lui a rafraîchi la vue, comme nous le prouvent son *Entrée du Grand-Canal* et *Au Balcon*, et bien que son tableau des *Bonnes du Bouillon Duval* ne soit pas très réjouissant, on y constate une étude attentive des types, qui permet d'espérer encore une évolution intéressante chez cet observateur si bien doué.

Ce que nous disons de MM. Perrandeau, La Touche, Goeneutte pourrait s'appliquer à bien d'autres. La plupart, du reste, ne nous permettent guère de les juger d'après des œuvres réfléchies, leurs expositions ne consistant qu'en broutilles et pochades. Combien pourrions-nous citer encore de vrais tableaux, sur la vie moderne, parmi ce ramassis d'intentions ou de prétentions! D'abord, *le Catéchisme* de M. Muenier, une scène champêtre, peinte un peu sèchement, mais avec délicatesse et précision, les tableaux de M. Lhermitte, *les Laveuses*, *les Glaneuses*, *Dans les foins*, groupés et dessinés avec son habileté ordinaire, mais qui ne nous apprennent rien de nouveau ni sur les paysans ni sur l'artiste; *les Jeunes filles dans un intérieur*, à l'heure du thé, de Mlle Breslau, une Suissesse, une touche plus souple qu'à l'habitude; *les Enfans sur une barrière* par M. Osterlind, un Suédois; les *Tristes nouvelles* de M. Kuehl, un Bavarois, l'un des bons tableaux de ce maître distingué, *les Préparatifs du dîner* de M. Israels, le chef de l'école hollandaise. On peut regarder encore les jolies études faites à Venise par M. Marius Michel, sous l'influence de Fabretti, celles de M. Dinet en Algérie ou en France (*le Jeu de la poudre*, *Baigneuses*), de M. Lobre en Hollande (*Fabricant d'espadrilles*, *Marmiton*), de M. Jeanniot à Paris. Ajoutons encore quelques étrangers, Mmes Nourse, Lowstadt, Roederstein, Naylor, MM. Charles James, un Anglais très précis et très net, Von Stetten, etc., et ce sera tout et ce sera peu! Décidément l'effort et l'invention manquent ici, même lorsqu'il s'agit d'arranger des personnages contemporains dans un milieu réel. L'ambition de la plupart ne sait pas ou ne peut pas s'élever au-delà de l'étude rapide d'après une figure qui pose ou un coin de nature immobile; c'est pour cela qu'en somme, la plus grande partie des toiles exposées consiste en portraits ou préparations de portraits, en paysages ou le plus souvent esquisses de paysages.

III.

Parmi les portraitistes, pour l'entrain, pour l'éclat, pour la séduction, c'est toujours M. Carolus Duran qui triomphe. Ses facultés

primesautières semblent s'exalter par cette liberté qui lui est ici donnée d'affirmer au grand jour sa fécondité, et il n'y a guère que lui, à vrai dire, qui ait le tempérament assez robuste pour résister à cette fièvre d'improvisation développée si dangereusement par les statuts alléchans de la nouvelle société. Tandis que presque tous ses rivaux et confrères succombent dans cet effort disproportionné, M. Carolus Duran ne bronche ni ne faiblit. Les neuf portraits qu'il expose (dont cinq en pied) ont les mêmes qualités extérieures que tous ses précédens : aisance de l'attitude, vivacité de la physionomie, éclat et vérité extraordinaire des vêtemens et tissus. Si ce n'est pas de l'art profond, c'est de l'art si sain, si franc, si joyeux, que, par ce temps de subtilités pessimistes et de langueurs vaporeuses, on en est, au premier abord, tout ragaillardi. On peut rêver un dessin plus ferme, des modelés plus soutenus, une science plus constante et plus sûre, mais a-t-on le temps de faire ce rêve? On est pris, quoi qu'on veuille, par cette belle humeur de peintre qui s'étale si franchement et si triomphalement sur ces toiles éclatantes. Les peintures de M. Carolus Duran donnent autant de plaisir à voir qu'il semble avoir eu de plaisir à les faire. Pas d'effort, pas de tension, pas de subtilités; toutes ces jeunes femmes, fraîches et souriantes, se dressent paisiblement comme des fleurs qui s'épanouissent, dans le tranquille éclat de leurs satins et de leurs velours. Les uns préfèrent *Mme P..*, les autres *Miss L..*, les autres *Miss A..*; chacune a ses admirateurs. Le morceau le plus intéressant pour nous de la série est *le Portrait de Charles Gounod* vu en buste, coiffé d'une calotte. Quand M. Carolus Duran a le bonheur d'avoir devant lui la physionomie d'un artiste supérieur reflétant nettement dans ses traits la flamme de son âme, il l'exprime avec une vivacité admirable. On se souvient de l'étonnant *Portrait de M. Français* à l'un des derniers Salons; celui de M. Gounod fait la paire. M. Carolus Duran joint à ses neuf portraits une bonne étude de nu, une *Danaé* dont les chairs blanches s'enlèvent sur un lit de velours noir. Comme le président de la Société nationale, M. Puvis de Chavannes, le vice-président, M. Carolus Duran, ne serait-il donc, lui aussi, qu'un classique obstiné et incorrigible?

Il y a d'autres classiques, heureusement, au Champ de Mars, classiques avérés, classiques honteux, classiques déguisés, classiques inconsciens, qui comprennent, après tout, que s'il y a mille manières d'être artiste, il n'y a pas trente-six manières pour en connaître le métier. Parmi les classiques avérés, on peut ranger M. Parrot, qui, tandis que tant d'autres amollissent leur manière, fortifie au contraire et enrichit la sienne par les moyens connus,

par l'étude, la volonté, l'expérience. Son *Portrait de M. C..*, professeur en robe rouge, assis dans un fauteuil, vu à mi-corps, est une savante et belle peinture, d'une exécution ferme et virile. La netteté de l'attitude, la simplicité noble du visage, la disposition aisée des vêtemens, la vérité des mains, la belle conduite du tout, tant pour les dessous que pour la surface, tant pour la couleur que pour le dessin, en font une œuvre de durée qui survivra à la mode. M. Parrot affirme d'ailleurs, tout à côté, ses convictions dans une étude de *Bacchante endormie* sur le gazon, fortement modelée et vigoureusement peinte, dans laquelle le peintre révèle ses sympathies pour le moins nuageux et le plus sain des peintres, Rubens.

Il serait injuste de dire que MM. Roll, Gervex, Duez et plusieurs de ceux qui les suivent ne sont pas également des peintres sains et bien portans, car ils doivent précisément leur juste réputation à l'entrain de leur coup de brosse, à la franchise et souvent à l'éclat de leur peinture, à leur goût pour les colorations fraîches et vives dans une atmosphère limpide et ensoleillée. Seulement, ils semblent, depuis quelque temps, compromettre à plaisir toutes ces belles qualités par un laisser-aller tellement visible dans leurs œuvres hâtives, qu'on n'y trouve souvent pas plus de moelle que dans les esquisses des intentionnistes et des impressionnistes, avec lesquelles ils n'ont pourtant aucun rapport. M. Roll expose sept portraits, M. Gervex cinq, M. Duez se contente de deux, et peut-être ses confrères auraient-ils bien fait d'imiter sa discrétion. En réalité, avec deux ou trois œuvres bien choisies, un peintre se montre avec plus d'avantage que lorsqu'il entoure ces œuvres achevées de toutes sortes de préparations plus ou moins heureuses, dans lesquelles se révèlent à plein ses insuffisances et ses défauts par leur répétition continue. M. Carolus Duran lui-même, l'un de ceux qui résistent le mieux à ce surmenage, aurait pu réduire le nombre de ses envois sans que son succès fût moins réel. Ne jugerions-nous pas plus favorablement M. Roll si nous ne voyions que *Jeunes filles*, *Thaulow et sa femme*, bien qu'aucune de ces études, en buste, brossées avec verve et résolution, ne soit un portrait poussé à fond? Ce que M. Roll possède de franchise et de belle humeur, son sentiment très vif des colorations fraîches, visages et vêtemens dans la verdure fraîche, son intelligence cordiale des physionomies ouvertes et affectueuses, des visages fermes et francs, son habileté à éclairer hardiment les chairs en pleine lumière, tout ce qui fait de M. Roll un initiateur hardi et utile, se trouve suffisamment marqué dans ces deux peintures, du moment que l'artiste, occupé de grands travaux, ne pouvait nous donner

que des notes éparses. Pourquoi y avoir ajouté d'autres ébauches, dans lesquelles l'insuffisance des dessous, la négligence de la forme, deviennent si apparentes, que tout le charme superficiel des taches agréables ne les saurait excuser et qu'elles peuvent inspirer des craintes pour les ouvrages futurs de ce sincère et courageux artiste? Les portraits de M. Gervex, sauf celui de *Prévost, le maître d'armes*, ne nous semblent pas non plus tous exécutés avec cette verve, cette distinction et cet éclat que l'on aimait dans ses ouvrages antérieurs. Le *Portrait de Mme Jacob de R...* et le *Portrait de Dame*, sous le nom d'étude, par M. Duez, peuvent aussi passer pour de très bonnes préparations; M. Duez a réservé tout son soin pour le *Portrait en pied de S. Ém. M. Foulon, cardinal-archevêque de Rouen*. C'est une figure bien étudiée; M. Duez s'y est efforcé de donner à son dessin toute la précision et à son style toute la gravité qui conviennent en ces occasions; peut-être même y sent-on un peu cet effort dont le brillant artiste s'était trop déshabitué. On n'y trouve point, dans l'attitude et dans l'expression du personnage, dans le jeu des rouges sur rouges, cette aisance puissante qui donne un si grand prix au *Portrait du cardinal Bernadou*, par M. Delaunay, aux Champs-Élysées. C'est néanmoins une œuvre sérieuse et estimable et qui n'aura pas été inutile au développement de l'artiste. On peut rapprocher des portraits de MM. Carolus Duran et Duez ceux de plusieurs peintres américains, dont la manière souple, colorée, rapide, semble dériver de la leur; un *Portrait de jeune garçon*, par M. John Sargent, trois portraits de jeunes filles et plusieurs figures de contrebandiers et de *mañolas* espagnoles, d'une exécution vive et chaude, par M. Dannat.

Autour de ces brillans improvisateurs, on distingue deux autres groupes de portraitistes qui semblent pénétrés du désir d'entrer plus avant dans l'expression morale ou intellectuelle de leurs contemporains, de s'en tenir un peu moins à l'éclat extérieur des visages et des vêtemens, d'abandonner la pose immobile du modèle dans l'atelier pour rechercher son attitude familière dans son milieu habituel. C'est ici que les accessoires de toute espèce : tentures, mobilier, ustensiles et bijoux, paysages, entrent en jeu pour contribuer à la mise en scène; c'est ici également que l'artiste a besoin d'une habileté plus variée et d'un goût plus souple. Ces deux groupes qui s'entendent sur le but à atteindre ne s'entendent pas du tout sur les moyens à mettre en œuvre, et nous les voyons employer, dans les mêmes intentions, des procédés absolument différens, parfois avec le même succès. Les uns pensent donner plus de vie à leurs figures par une introduction hardie des lumières imprévues, naturelles ou factices, dans le milieu où ils

les placent, par une accentuation vive du mouvement et une indication rapide de la physionomie dans une action déterminée. Les coryphées de cette école séduisante et périlleuse sont MM. Besnard, Zorn, Boldini. M. Besnard a sur M. Zorn cette supériorité décisive qu'il a fait de bonnes études classiques, que, lorsqu'il le veut, il donne à ses figures des dessous réels et palpables et que, lorsque sa fantaisie ne se laisse pas aller à des recherches d'effets trop subtils qui déroutent des yeux mal aiguisés, il manie la lumière avec une finesse d'observation singulière. C'est de plus un esprit inventif, et on peut le constater dans la disposition même de ses portraits. Cette année, il réunit deux figures sur chaque toile : ici, *Mme Ch... jouant du piano*, vue de profil, et son mari, vu de face, lui indiquant un passage; là, deux sœurs, *Mlles D..*, toutes deux en robe verte, cueillant des fleurs dans une serre au milieu des plantes vertes. Il va sans dire que M. Besnard se plaît à jouer avec tous ces verts dont quelques reflets éclaboussent les carnations fraîches de ces très jeunes filles; les mouvemens, d'ailleurs, sont gracieux, les expressions candides et douces, et le tout est mené avec une souplesse gracieuse, très distinguée, qui rappelle le XVIIIe siècle. Chez M. Zorn, le laisser-aller de la brosse est plus grand encore que chez M. Besnard; toutes ses figures restent à l'état d'indication, mais il possède un sentiment singulièrement vif et juste de la forme en mouvement et de l'expression individuelle. S'il s'était décidé, comme tous auraient dû faire, à opérer lui-même un triage dans ses improvisations et à n'exposer que trois portraits : celui de *M. M..*, un homme brun, à l'œil noir et perçant, à demi enveloppé par la fumée de sa cigarette; celui de *M. F..*, coiffé d'une calotte noire, jouant du piano, et même *le Portrait de M. Spuller*, assis, la main appuyée sur le bras de son fauteuil, se penchant en parlant, prêt à se lever, il eût obtenu un succès incontesté; mais toutes les peintures pâteuses, disloquées, chiffonnées dont il entoure ses trois œuvres intéressantes servent à nous y faire remarquer ce qu'elles ont d'incomplet et de hasardeux. Bien que M. Blanche soit beaucoup moins sensible au mouvement des figures et à leur éclairage que MM. Besnard et Zorn et qu'il s'en tienne le plus souvent à l'ancienne tradition de la pose fixe et droite, il se rapproche d'eux par son goût pour les effets clairs et les procédés sommaires. Lui aussi aurait mieux fait de se faire juger sur trois morceaux : *le Portrait de Mme E. Blanche* vue jusqu'aux genoux, assise dans son intérieur, son chien sur ses genoux; celui de *Mme Abel Hermant*, en pied, assise, en robe blanche et verte; celui de *M. Maurice Barrès*, qui, tous trois, ont une tenue bien supérieure et dans laquelle le peintre a su ex-

primer avec aisance des types très différens, celui d'une vieille dame grave et douce, celui d'une jeune femme vive et gracieuse, celui d'un jeune homme élégant et fin. Sa façon de peindre s'est chaque fois très habilement adaptée au type de son modèle, et on y remarque une poursuite plus sensible de l'exactitude de la forme par le mouvement de la brosse. Pourquoi les pochades si risquées d'alentour nous font-elles douter de la résolution définitive du peintre à reconnaître toujours cette nécessité d'exactitude?

L'autre groupe de portraitistes proteste contre ce système d'improvisation à outrance, et, par un esprit de réaction naturel et qu'on peut trouver heureux, manifeste une certaine répugnance pour les grandes toiles, et recherche la finesse minutieuse de l'expression avec autant de soin que les autres l'évitent. Parmi ces artistes délicats et attentifs, l'un des plus intéressans est M. Louis Picard, dont nous avions déjà signalé l'an dernier les fines études et qui montre un talent plus sûr et plus souple dans deux portraits de jeunes femmes, l'une coiffée de son chapeau et tenant une branche de mimosa, l'autre tête nue, en robe de soie grise. Nous y retrouvons toujours M. Gustave Courtois, qui obtient un juste succès avec son *Portrait de Mme Gautreau*, si nettement et finement caractérisée dans son profil vif, où le peintre fait jouer les blancs avec une délicatesse savante. M. Courtois est l'un des premiers qui aient remis à la mode ces petits portraits, dans le goût des anciens maîtres français et flamands, qui semblent si bien faits pour nos appartemens exigus. Il nous en montre encore quelques-uns de fort jolis. On en peut comparer la série avec d'autres séries du même genre présentés par d'autres artistes consciencieux et fins, tels que MM. Friant (*Portrait de Coquelin aîné*), Muenier (*Coquelin cadet*), Jarraud (*Convalescente*), Weerts (*M. Dietz-Monnin* et *M. Boucher-Cadart*). Un petit portrait du graveur *Marcelin Desboutin*, par lui-même, d'une facture plus grasse et d'un relief plus vif, est encore un joli morceau d'amateur.

Tout le monde est paysagiste au Champ de Mars. Parmi les peintres cités plus haut, il en est plus d'un qui accompagne ses portraits ou tableaux de pochades champêtres. Les études de M. Guillaume Dubufe à Capri, de MM. Stevens, Duez, Mathey, Aublet, Rixens, au bord de la mer, de MM. Dinet en Algérie, de M. Moutte en Provence, de MM. Gros, Latouche, aux environs de Paris, ne sont pas les moins justes de ces impressions de voyage, beaucoup trop nombreuses, qui nous sont jetées, pêle-mêle, sous les yeux, au débarquer, par tous ces touristes trop expansifs. Les paysagistes proprement dits sont naturellement plus prodigues encore de leurs communications, mais il serait bien difficile de

trouver dans tout cela un paysage complet et achevé, sérieusement construit et définitivement établi, donnant l'impression d'une œuvre d'art méditée et individualisée, comme nous en avions pu trouver encore aux Champs-Élysées. Rien ici qui ressemble aux paysages substantiels, ordonnés, expressifs, de l'ancienne école, dus à MM. Français, Harpignies, Busson, Bernier, Lansyer et autres, ni même aux études vigoureuses, consciencieuses, lumineuses et franches de leurs successeurs, MM. Dufour, Quignon, Petit-Jean, Rigolot, Boudot, Ballue, Bastet, etc. Les seuls tableaux de paysages dignes de ce nom sont presque tous dus à des étrangers; encore ne leur en faut-il pas demander beaucoup, et quand nous aurons regardé M. Mesdag, avec son *Soir d'été* et sa *Nuit* sur la mer, qui, par leur accent de sincérité et leur exécution soutenue, nous rappellent les belles œuvres antérieures de cet admirable interprète de la mer, et la *Veille de l'orage*, par M. Moore, nous aurons vu à peu près toutes les grandes pièces. Cette *Veille d'orage* du peintre anglais, étude en pleine mer, d'une eau bleue, sous un horizon bleu, en train de décomposer ses nuances, sous la pesée des nuages qui s'amoncellent, est une symphonie en bleu, pleine de tonalités exquises. Il est curieux de la comparer à une petite marine de M. Whistler, qu'il intitule lui-même *Harmonie en vert et opale*, où la note verdâtre domine; cette dernière est peut-être plus subtile encore. On ne saurait oublier, parmi ces passionnés de la mer pour elle-même, M. Harrison, qui nous montre encore quatre *Marines* traitées avec sa connaissance intime de la vague et de ses colorations; mais ici nous rentrons dans la catégorie des simples études.

Ce ne sont, non plus, que des séries d'études, généralement très sommaires, dans lesquelles nous pouvons chercher les tendances de nos paysagistes français. Quelques-uns sont encore très vivement saisis par l'éclat brillant des choses et ne dédaignent pas de donner à leurs rochers, à leurs arbres, à leurs constructions, la solidité qu'ils constatent dans la réalité; nous avons, notamment, la pléiade des paysagistes méridionaux qui ne sauraient, sans trop mentir, renoncer aux joies de la lumière, MM. Montenard, Dauphin, Cabrit, Gradis, etc. Leurs esquisses, en général, sont joyeuses et éclatantes, mais ils ont une tendance à traiter les choses en décor, et par des touches dures et sèches, qui les mènera vite à une manière superficielle et conventionnelle. Le sentiment de la chaleur solaire et de la solidité terrestre n'est pas inconnu non plus à certains septentrionaux, et si les esquisses, souvent larges, bien ordonnées, fortement imprégnées par le soleil, de MM. Damoye, Durst, de Meixmoron, étaient poussées au point

qu'exigerait la dimension des toiles, on aurait, sous les yeux, de très belles peintures ; mais, à vrai dire, tout cela reste en chemin, et nous n'avons que des indications et des à-peu-près.

En général, pourtant, c'est par les harmonies délicates et douces, par les nuances infinies des tons rompus, qu'à la suite de Corot, Millet, Puvis de Chavannes, sont séduits les nouveaux paysagistes. On pourrait citer, parmi leurs modèles, M. Boudin, ce mariniste si distingué dont les dix toiles prouvent la persistante fécondité, mais M. Boudin, dont la touche est souvent très ferme, et qui est tout à fait dans la tradition classique ne dédaigne pas, à l'occasion, les rehauts vifs et les accens éclatans. C'est dans un esprit semblable que M. Iwill, dont les progrès sont remarquables, agrémente de notes gaies ses paysages crépusculaires et brumeux, dans son *Matin sur la dune* et surtout dans ses pastels dont quelques-uns, tels que *Saint-Vaast-la-Hougue* et *Soir d'avril*, sont tout à fait réussis. La sourdine est plus marquée chez MM. Cazin, Billotte, Victor Binet, Costeau et tout un groupe d'observateurs très délicats, peut-être un peu efféminés, mais charmans et fins, qui cherchent dans une voie plus nouvelle. On connaît la manière de M. Cazin ; ce qui le séduit dans la nature, ce sont les harmonies un peu jaunâtres, telles qu'on en voit se produire dans les pays du Nord, aux approches du crépuscule ou d'un orage ; aussi aime-t-il les terrains sablonneux, les grandes routes, les bords de fleuves. Dans l'une de ses meilleures toiles, *la Route en Flandre*, une route, venant de face, entre deux files d'arbres maigres et longs, aux cimes feuillues, avec une maison couverte de briques dans le fond, il a repris exactement le thème qu'Hobbema a si admirablement traité à la National-Gallery. Si le peintre ancien est plus précis, plus net, plus énergique, il y a beaucoup de charme aussi, un charme alanguissant et doux, dans les colorations, vagues et tièdes, du rêveur moderne. Sa *Digue en Hollande*, une très fine toile, appelle aussi la comparaison avec d'anciens maîtres du pays, et la personnalité délicate de M. Cazin s'établit par cette comparaison. Ce sont là, en réalité, de bons tableaux. Les études de M. Billotte sur la banlieue de Paris ont un aspect plus fragmentaire ; ce sont des coins abandonnés dont un vrai poète est seul capable de comprendre et d'expliquer la poésie étrange ; M. Billotte, qui manie les tons tristes avec un sentiment d'harmonie tout à fait rare, sait donner à ces routes banales, à ces carrefours suspects, à ces carrières lugubres, un intérêt extraordinaire. La délicatesse consciencieuse avec laquelle sont poussés de petits morceaux tels que le *Lever de lune à la Garenne Bezons* et le *Chemin de la folie* leur donne un prix extrême. Un nouveau-venu, M. Costeau, réussit

très bien aussi dans cet ordre d'impressions, qu'il applique à la pleine campagne. Il ne peut pas sortir de là une grande école de paysage, mais c'est un dilettantisme agréable et charmant.

Les morceaux de sculpture sont un peu plus nombreux au Champ de Mars que l'année dernière. Néanmoins, il n'y en a qu'un petit nombre d'intéressans et, ce qui ne surprendra personne, c'est que ce sont de bonnes œuvres classiques, qu'on aurait, à coup sûr, récompensées aux Champs-Élysées, si leurs auteurs n'étaient surchargés de récompenses. En tête d'abord, la *Scène bacchique* de M. Dalou, formant médaillon dans une fontaine et exécutée avec sa science et sa verve accoutumées. M. Dalou joint à ce haut-relief plusieurs bustes en bronze, celui de *M. Albert Liouville*, celui de *M. Albert Wolf*, d'un accent si vivant, d'une si ferme tenue, qu'on pourrait les placer à côté des chefs-d'œuvre florentins du xve siècle. Puis, une belle *Statue funéraire de Mme la princesse de Salerne*, un marbre pour la chapelle de Dreux, par M. Albert Lenoir, puis, une allégorie puissante et noble de *l'Immortalité* inscrivant les noms des héros sur un rocher, par M. Jean Hugues, puis, une excellente figure, en marbre français, très savamment rythmée, très fermement exécutée, l'*Armide* de M. Mulot, puis, deux statues commémoratives, d'un style vivant, souple, créées par M. Aubé, le *Boucher* assis, inspiré par l'Amour, marbre dont le modèle était déjà connu, et le *Borda*, pour la ville de Dax. Et puis? Et puis? Nous croyons bien que c'est tout. Il faut cependant signaler, dans un autre ordre d'idées, les tentatives de M. Bartolomé. Les fragmens de figures de morts ou de ressuscitans, pour un monument au Christ, ne sont pas tous conçus d'une façon claire, mais l'exécution en est toujours très émue et parfois très personnelle. Quant au petit nombre de sculpteurs égarés qui, troublés par les pratiques italiennes, s'imaginent qu'ils vont renouveler leur art en y introduisant les chiffonnemens et les maçonneries de la peinture impressionniste et en chassant l'idée surannée de l'équilibre, du rythme et de la beauté, on ne saurait que les plaindre. Les résultats de leurs divagations ne sont pas de nature à inquiéter beaucoup. La seule tristesse qu'on retire du spectacle de ces étrangetés déplaisantes, c'est de voir s'y égarer quelques artistes, d'un talent sérieux et éprouvé, qu'on aurait pu croire moins accessibles à de si pauvres tentations.

GEORGE LAFENESTRE.

REVUE LITTÉRAIRE

LES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

Mémoires de Marmontel, nouvelle édition, avec préface, notes et tables, par M. Maurice Tourneux, 3 vol. in-18. Paris, 1891; librairie des Bibliophiles.

Si peut-être, comme je vous le souhaite, vous n'aviez jamais lu *Cléopâtre* ni *Denys le Tyran*, *Bélisaire* ni *les Incas*, il faudrait vous garder de les lire. Mais puisqu'il arrive parfois qu'un homme de lettres, sur ses vieux jours, après avoir écrit quarante ans sans talent, s'en découvre à remémorer les bonnes occasions qu'il a échappées d'en avoir, c'est le cas de quelques-uns de nos contemporains, dans leurs *Souvenirs* ou dans leurs *Mémoires des autres;* et c'est le cas, dans les siens, de Jean-François Marmontel, poète lyrique, dramatique, didactique, érotique, romancier, conteur, grammairien, critique, journaliste, secrétaire des bâtimens, historiographe de France, et secrétaire perpétuel de l'Académie française. Non-seulement ses *Mémoires*, avec ceux de l'abbé Morellet, son confrère et beau-frère, avec ceux de Mme d'Epinay, avec les *Confessions* de Rousseau, sont au nombre des plus curieux que l'on puisse consulter sur les hommes de lettres et sur quelques-uns des « salons » du XVIIIe siècle, — ces salons où j'ai toujours pensé qu'on avait dû s'ennuyer autant qu'en lieu du monde! — mais ils contiennent encore de fort jolies pages, des pages pittoresques, animées et vivantes, que gâte à peine un peu de la déclamation ou de la sensiblerie du temps. Il faut les avoir lus, et on peut les relire. Si c'est notre opinion, c'est aussi celle de M. Maurice Tourneux, qui n'a pas eu d'autre raison de s'en faire le dernier éditeur, et qui s'est acquitté d'une tâche assez délicate avec autant de discrétion que de connaissance des hommes et des choses du XVIIIe siècle.

C'est pour « l'instruction de ses enfans, » si nous l'en croyons, que Marmontel, déjà vieux, écrivit ses *Mémoires*, à la sollicitation de sa femme, qui, plus jeune que lui de trente ou trente-cinq ans, se figurait avoir, en l'épousant, épousé le grand art et la « philosophie. » Mais, à vrai dire, Mlle de Montigny n'avait épousé qu'un de ces Lovelace ou de ces Valmont assagis, et même un peu fourbus, qui ne font pas, à ce que l'on conte, les plus mauvais maris. On aime d'ailleurs à penser qu'avant de mettre ses *Mémoires* dans les mains de ses enfans, Jean-François leur avait d'abord donné d'autres leçons. Car, selon le mot de Mme Staal-Delaunay, — qu'il s'applique à lui-même dans ses dernières pages, — s'il ne s'est peint là qu'en « buste, » on se demande ce qu'il nous aurait laissé voir, s'il s'était avisé de s'y peindre... en pied. Après tout, cette liberté de pinceau n'est qu'un trait de mœurs et un attrait de plus : un attrait, si, malheureusement, ce que nous demandons d'abord aux faiseurs de *Mémoires*, ce sont des « histoires de femmes ; » et un trait de mœurs, si, comme il n'en faut pas douter, Marmontel s'est cru le plus moral du monde, en racontant ses amours avec Mlle Navarre ou avec Mlle Clairon. Son excuse, ou plutôt sa justification, était sans doute à ses yeux, que, dans le commerce de ces aimables personnes, il avait songé bien moins à leur plaisir, ou même au sien, qu'à sa fortune. Si jamais homme, en effet, s'est poussé par les femmes, c'est assurément notre Marmontel, et de là je conclus qu'en enseignant à ses enfans la manière de se servir d'elles, il a cru consigner pour eux, dans ses *Mémoires*, le meilleur de son expérience. Ainsi le roman, même le plus romanesque, est toujours plus voisin qu'on ne le croit de la vérité des mœurs de son temps : l'histoire authentique des Dubois ou des Alberoni ressemble étrangement à celle du *Gil Blas* de Le Sage, et, la vie de Marmontel, c'est le *Paysan parvenu* de Marivaux.

Son origine était des plus humbles, et, à cet égard, je ne sais si l'on a dit assez ce que les premiers livres de ses *Mémoires* ont pour nous d'instructif autant que d'aisé, d'aimable, et de riant. Songez seulement de quels traits encore, dans de certains *Manuels*, — où, comme l'on fait les remèdes avec les poisons, on croit composer l'amour du présent avec la haine du passé, — de certains historiens nous dépeignent la condition du paysan sous l'ancien régime! Cependant, en réalité, les paysans de Marmontel, ses Limousins et ses Auvergnats, ne diffèrent pas moins des animaux à deux pieds de La Bruyère, que les durs Bourguignons dont Restif, dans sa *Vie de mon père*, nous a légué les vivans portraits. Dans les environs de cette petite ville de Bort, où l'auteur des *Mémoires* naquit en 1723, trouverait-on sans doute aujourd'hui plus d'aisance ou de luxe? Y mange-t-on plus de viande? les écoles y sont-elles peut-être plus fréquentées? puisque c'est à ces

deux signes que nos statisticiens reconnaissent, mesurent, et saluent le progrès. Je doute au moins qu'on y rencontrât, chez un modeste tailleur d'habits, plus de bon sens qu'en Martin Marmontel, son père, ou plus d'agrément, de distinction d'esprit, et j'ose dire d'élévation même, qu'en Marianne Gourdes, sa mère.

Il nous a laissé un charmant tableau de la manière dont on vivait aux environs de 1735, sous la pacifique administration de Fleury, dans son coin de province :

« L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, — qui ne se composait pas de moins d'une quinzaine de femmes et d'enfans, sous le patriarcat du tailleur d'habits; — l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient, durant l'hiver, pour les enfans et les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfans; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ, qui nous donnait le linge, et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance. La cire et le miel de nos abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dore, étaient pour nous le plus friand régal, et je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes... Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort, dans les forêts voisines, était en abondance et presque en non valeur; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement. »

C'est ce qu'il a lui-même autre part appelé, d'un style plus noble, « l'image d'une pauvreté riante, et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. »

Ecrivant d'ailleurs, comme il faisait, à soixante ans de distance, Marmontel, en traçant cette idylle, n'a-t-il pas orné ou « romancé » ses souvenirs de jeunesse? Je le croirais volontiers, car, au fond, quel autre motif un septuagénaire aurait-il d'écrire ses *Mémoires?* et puis, quel vieillard, en se souvenant, n'imagine? Mais, — ce qui vaut mieux peut-être ici que la vérité même, — on voit, après tant de

temps écoulé, la vive, la fraîche, la profonde impression que Marmontel gardait toujours de la maison paternelle, de sa petite ville, de ses premières années; et, puisqu'il n'y a pas un trait dans le tableau qui sorte de la nature, il n'y en a pas un non plus dont nous ayons le droit de suspecter l'exactitude. Nos pères, eux aussi, ont connu la douceur de vivre, et, moins exigeans que leurs fils, ils l'ont peut-être appréciée mieux que nous.

Aucune ambition non plus ne leur était interdite, si ce n'est celle de commander les armées ou de monter dans les carrosses du roi, qui sont deux choses dont il semble que l'on puisse aisément se passer. Marmontel en est un exemple, comme aussi bien ses amis et les gens de lettres ses confrères, comme Rousseau, le fils de l'horloger de Genève; Diderot, le fils du coutelier de Langres; d'Alembert, l'enfant adoptif de la vitrière; et Caron, plus connu sous le nom de Beaumarchais, et La Harpe, et Delille, et Rivarol, et Chamfort, qui n'étaient même, ceux-ci, « les enfans de personne. » L'humilité de leur condition ou de leur naissance, qui n'a pas empêché leurs parens ou leurs protecteurs de les faire instruire, ne les a pas non plus empêchés d'atteindre à la réputation, à la considération, à la fortune, aux honneurs, de frayer avec les grands, d'approcher les rois et les impératrices, — si tant est que ce soit l'une des quatre fins de l'homme, — de taper sur la cuisse de la grande Catherine, comme Diderot, ce qui est une liberté qu'à peine aujourd'hui les ministres eux-mêmes oseraient prendre avec la femme d'un tout petit fonctionnaire, ou d'épancher des larmes à torrent, comme Marmontel, dans le sein des ambassadeurs, des Creutz et des Carracioli. Et que fallait-il pour qu'ils eussent tous ces privilèges? Oh! bien peu de chose, en vérité! Il suffisait que leur *Aristomène* eût réussi sur la scène du Théâtre-Français, ou qu'ils eussent écrit pour une Académie de province le *Discours sur les sciences et les arts*.

Il est vrai que, pour Marmontel, la littérature ne lui a servi que d'un honorable prétexte à faire son chemin dans le monde. Les dieux qui veillaient sur lui l'avaient doué de cette facilité à tout faire qui n'est que la contrefaçon ou la déplorable parodie du talent. Vers ou prose, tragédie, grand opéra, roman, discours académique, ode, épître, élégie, conte moral, histoire, critique, esthétique, philosophie, politique, tout était bon à Jean-François, et, en tout, il y faisait preuve de la même aimable, agréable, et redoutable médiocrité. Non qu'il n'y ait, de-ci, de-là, dans ses *Élémens de littérature*, quelques observations justes ou ingénieuses. Qui croirait qu'il a parfois de l'imprévu dans l'imagination? Si d'ailleurs son *Numitor* ou son *Aristomène*, illisibles dans leur nouveauté, n'ont pas cessé de l'être en vieillissant, Marmontel a connu le théâtre, il a su son métier; et, n'ayant pas eu l'ombre de talent seulement, il est néanmoins tout le contraire d'un sot. Mais quoi! dans

les dix-huit volumes de son œuvre il n'y a pas, je pense, une idée qui soit sienne; et, ses *Mémoires* toujours exceptés, je n'y sache pas un sentiment qui ne soit faux, ou factice, ou guindé. Si nous effacions son nom de l'histoire de la littérature, gageons plutôt qu'il n'y paraîtrait pas, qu'on ne verrait pas ce qui nous manquerait... Mais si nous ôtions sa personne du XVIIIe siècle, nous ferions trop de peine à tout ce qu'il y a de friands d'anecdotes agréablement scandaleuses; nous en ferions trop aux ombres désolées des Gaussin, des Clairon, des Beauménard, et généralement de « toutes les filles de la comédie, » comme les appelle fort impertinemment le chevalier de Mouhy, — qui ne réussissait pas sans doute aussi bien auprès d'elles.

« Jetons un voile, — c'est son expression, — sur les déplorables erreurs » de ce robuste Limousin. Disons seulement que c'est en vain que des rapports de police ont calomnié sa vigueur, et, pour preuve, rappelons qu'aux environs de sa cinquantaine, Mlle Clairon, ses premières amours, un peu flétries déjà, et la jolie comtesse de Séran se disputaient encore l'honneur et le plaisir de le loger. Ce fut l'actrice qui l'emporta. « Vous êtes environnée, madame, dit-elle à l'autre, de tous les genres de bonheur; — elle croyait, avec tout Paris, que Mme de Séran faisait l'intérim de la Pompadour à la Du Barry; — et moi, je n'ai plus que celui que je puis trouver dans la société assidue et intime d'un ami véritable. Par pitié, ne m'en privez pas. » On sera bien aise de savoir que Mme de Séran ne perdit rien pour avoir attendu. Il parut un margrave d'Anspach, à qui ces arrangemens intimes ne plurent point; il exigea sa Clairon tout entière; et Marmontel transporta ses quartiers chez Mme de Séran, dans un petit hôtel qu'elle tenait de la générosité du roi. C'était une particularité du caractère de Marmontel que d'aimer peu à loger chez lui. Il se trouvait sans doute mieux chez les autres; et subsidiairement chez les dames, car, ai-je dit qu'en s'établissant chez Mme de Séran, s'il sortait de chez Mlle Clairon, il était sorti, pour entrer chez Mlle Clairon, de chez Mme Geoffrin?

N'oublions rien, pourtant: dans l'intervalle, il avait passé dix jours, sur le désir du duc d'Aumont, chez le roi même, à la Bastille, où il n'avait pas regretté la « chère un peu succincte » des dîners de Mme Geoffrin. Il nous a conservé le menu de son premier repas: « un excellent potage; une tranche de bœuf succulent; une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant; un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards; une très belle poire de crésane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne et du meilleur café de Moka. » Voilà comme l'on nourrissait alors les prisonniers! J'ajoute que son embastillement, selon l'usage, avait achevé de mettre Marmontel à la mode. Il l'avait aussi dégagé d'une promesse de mariage. Et s'il y avait perdu la direction du *Mercure*, les compensations allaient pleu-

voir pour l'en consoler. « J'ai observé plus d'une fois, dit-il à ce propos, et dans les circonstances les plus critiques de ma vie, que, lorsque la fortune a paru me contrarier, elle a mieux fait pour moi que je n'aurais voulu moi-même. Ici, me voilà ruiné, et du milieu de ma ruine vous allez, mes enfans, voir naître le bonheur le plus égal, le plus paisible et le plus rarement troublé dont un homme de mon état se puisse flatter de jouir. »

Cette préoccupation de fortune explique peut-être, dans ces *Mémoires* d'un homme de lettres, l'absence de tout renseignement littéraire. Les anecdotes y abondent et les portraits aussi, dont il en est plusieurs qui sont devenus classiques, pour ainsi dire, sans que l'on sache toujours qu'ils sont de Marmontel. Mais, de *l'Esprit des lois*, de *Candide* ou de *l'Essai sur les mœurs*, de *l'Histoire naturelle*, de *la Nouvelle Héloïse* ou de *l'Émile*, du *Mariage de Figaro*, pas un mot ou à peine quelques mots en passant. M. Geoffrin lui-même, — car il y avait un M. Geoffrin dans le salon de sa femme, — ne devait pas être plus indifférent aux événemens littéraires, et il est assez évident qu'ils n'ont jamais intéressé Marmontel. Selon le mot souvent cité d'un autre secrétaire perpétuel de l'Académie française, Marmontel n'a vu dans les lettres que les facilités qu'elles offraient d'en sortir, *superas evadere ad auras*, le seul moyen qu'eût le fils d'un tailleur de s'imposer à l'attention du monde et de prendre sa part des faveurs de la cour. Combien de Marmontels, encore aujourd'hui, parmi nous, quoique d'ailleurs il n'y ait plus de cour, ni, je pense, presque plus de monde!

Aussi faut-il se défier de ses jugemens, et rarement l'en croire lorsqu'il parle de ceux qui le dépassent, de Voltaire même, son premier protecteur, dont il n'a vu que les petits côtés, de Buffon et de Rousseau :

« Buffon, environné chez lui de complaisans et de flatteurs, et accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, était quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de déférence et de docilité... Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe des grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes ne lui accordaient qu'un rang très inférieur parmi eux... et que parmi les gens de lettres, il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste... Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui, s'il m'arrivait d'avoir à faire son éloge funèbre à l'Académie française, je répondis que je lui donnerais une place distinguée parmi les poètes du genre descriptif, façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

« Mal à son aise avec ses pairs, il s'enferma donc chez lui avec des commensaux ignorans et serviles, n'allant plus ni à l'une ni à l'autre académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres

et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevait de beaux présens... »

Ai-je besoin de dire qu'il n'y a pas un mot qui soit vrai là dedans; pas une « note » qui soit juste; pas une ligne qui ne suffise à classer celui qui l'a écrite fort au-dessous de Fréron ! Mais ce que Marmontel a le moins compris, c'est que l'admiration de la « multitude » plaçât l'*Histoire naturelle* au-dessus de *Bélisaire* ou de *la Bergère des Alpes*, ou c'est encore que l'on eût besoin, pour l'écrire, de se retirer du milieu des beaux esprits de Paris, du salon de Mme Geoffrin ou du baron d'Holbach. Lui, qui ne travaillait que pour égayer les après soupers de « la charmante comtesse de Brionne, » ou de « la belle marquise de Duras, » ou de « la jolie comtesse d'Egmont, » il n'a pas compris qu'un homme de lettres travaillât d'une autre manière, et moins encore qu'un savant pût préférer sa science à tripoter dans les affaires d'amour du « fastueux » La Popelinière, ou de « l'enchanteur » Bouret, ou du roi de France lui-même. Que ne s'abstenait-il donc de parler de Buffon? ou, s'il en voulait parler, que ne la lisait-il, au moins, cette *Histoire naturelle*, dont vous diriez qu'il n'a connu que les parties rédigées par Guéneau de Montbeillard et par l'abbé Bexon?

Il n'a pas non plus mieux parlé de Rousseau.

« Après le succès qu'avaient eu dans de jeunes têtes ses deux ouvrages couronnés à Dijon; — notez en passant, pour l'amour de l'exactitude, qu'on n'a pas couronné le second, et de beaucoup le plus fort des deux : *le Discours sur l'origine de l'inégalité;* — Rousseau, prévoyant qu'avec des paradoxes colorés de son style, animés de son éloquence, il lui serait facile d'entraîner après lui une foule d'enthousiastes, conçut l'ambition de faire secte; et, au lieu d'être simple associé de l'école philosophique, il voulut être chef et professeur unique d'une école qui fût à lui, mais, en se retirant de notre société, comme Buffon, sans querelle et sans bruit, il n'eût pas rempli son objet. Il avait essayé pour attirer la foule de se donner un air de philosophe antique : d'abord en vieille redingote, puis en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, aux promenades, dans les cafés; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré n'arrêtaient les passans. Il lui fallait un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres, et singulièrement de ceux qui étaient notés du nom de philosophes, que Jean-Jacques Rousseau avait fait divorce avec eux. Cette rupture lui attirerait une foule de partisans; et il avait bien calculé que les prêtres seraient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis : il leur dit des injures, et par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclarait en partant. »

Je me reprocherais d'oublier le mot de la fin. Aussitôt que la société des holbachiens, comme on les appelait, fut privée de l'importune

présence de Buffon et de Rousseau, c'est alors, si nous l'en croyons, « qu'elle trouva en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. » Me serais-je un peu avancé tout à l'heure, en disant que Marmontel fut le contraire d'un sot?

En revanche, où son admiration se déborde, c'est quand il arrive à ses pairs : Helvétius, Saint-Lambert, l'abbé Morellet, dont il compare la manière à celle de Lucien, de Rabelais, de Swift; Thomas surtout, cet homme rare, qui, « avant d'entamer un éloge, commençait par étudier la profession, l'emploi, l'art dans lequel son héros s'était signalé. » Aussi, jamais orateur « n'a-t-il mieux embrassé ni mieux pénétré ses sujets, » et, dans la carrière de l'éloge, personne « ne peut le passer ni l'atteindre. » Plus faible dans le poème épique, les quatre premiers chants de sa *Pétréide* n'en sont pas moins « un magnifique vestibule » qui renferme « de grandes beautés. » Si Thomas eût vécu, un projet que lui connaissait Marmontel, « et qu'il aurait supérieurement bien rempli, » était d'écrire sur l'histoire de France des discours dans « le genre de celui de Bossuet sur l'*Histoire universelle.* » Mais malheureusement ce grand homme, je veux dire Thomas, « ne voyait les femmes qu'*en observateur froid*, jamais en amateur des grâces et de la beauté, » oubliant que les femmes « contribuent essentiellement à la célébrité. » Je reconnais là mon Marmontel, et je reviens donc, puisqu'il le faut, à ses « histoires de femmes. »

Ce ne sera pas du moins sans avoir protesté contre la singulière fantaisie dont, un jour, il y a bien longtemps, s'avisa l'auteur des *Causeries du lundi*. Sainte-Beuve, qui aimait, on le sait, à rapetisser les grands hommes, avait au contraire plus que de l'indulgence, et vraiment de la tendresse d'âme, pour « les écrivains recommandables et distingués du second ordre. » Il s'est donc plu à louer Marmontel, non-seulement ses *Mémoires*, mais ses *Élémens de littérature*, mais ses *Contes moraux;* et il n'a pas tenu à lui qu'on inscrivît ce soupeur au « premier rang des bons littérateurs du XVIIIe siècle, » immédiatement au-dessous de Voltaire, à côté de Chamfort ou de Rivarol. C'est lui faire trop d'honneur, et, si ce n'étaient ses *Mémoires*, Marmontel n'existerait pas. Encore n'est-ce pas lui qui nous intéresse dans ses *Mémoires*, ou du moins n'est-ce pas en lui l'homme de lettres, mais « l'homme du monde; » et j'admire que Sainte-Beuve ne l'ait pas mieux vu ni plus franchement dit. Ce qu'il faut en effet reprocher à Marmontel, ce n'est pas seulement de n'avoir pas aimé les lettres, ou de n'en avoir usé que comme d'un moyen de fortune, mais, pour autant qu'il était en lui, c'est d'avoir compromis la dignité de l'homme de lettres, en en faisant l'amuseur ou le complaisant des femmes et des gens du monde. Il y en aura toujours de cette espèce. Mais pourquoi les reconnaîtrions-nous comme nôtres? et si d'ailleurs, comme à Mar-

montel, nous ne leur devons rien, je dis absolument rien, que signifient ces réhabilitations?

Je ne comprends pas non plus qu'autant que le talent, Sainte-Beuve ait cru devoir louer le « caractère » de Marmontel. Non que je lui fasse un crime du nombre et de l'éclat de ses bonnes fortunes! Vous ne le voudriez pas; et, encore qu'un peu rances, j'aurais l'air de les lui envier. Si Marmontel a peu de « préjugés, » je sais qu'on en avait moins encore autour de lui, et s'il en eût eu par hasard, il se serait hâté de les étouffer, de peur d'en être dupe. Je souhaiterais seulement pour lui que, de tant de femmes qu'il a connues, il eût tiré moins de services, et de moins effectifs. N'eût-il pas encore pu moins déférer peut-être, avec moins d'empressement, moins de complaisance ou de moindres flatteries, aux titulaires de ces dames? et, en sa qualité de « philosophe, » fréquenter moins assidûment chez les fermiers-généraux, chez La Popelinière, par exemple, — sur lequel, dans ses *Mémoires*, il nous a laissé de si étranges détails, — ou encore chez le fameux Bouret? On s'en étonna, même au XVIIIe siècle, puisqu'il a cru devoir s'en défendre dans ses *Mémoires*. Et n'aimerait-on enfin pas qu'animé, comme tous ses contemporains, de la louable, de la généreuse, de la noble intention de réformer l'État et de faire faire au roi de grandes choses, il en eût imaginé quelque moyen plus honnête que de pousser lui-même la comtesse de Séran dans ses bras?

« J'eus le plaisir, — dit-il à ce propos, en nous racontant la première entrevue particulière de Louis XV et de Mme de Séran, — j'eus le plaisir de voir les châteaux en Espagne de l'ambition s'élever; la jeune comtesse toute-puissante; le roi et sa cour à ses pieds; *tous ses amis comblés de grâces, de faveurs, moi-même honoré de la confiance de sa maîtresse*, et par elle inspirant et faisant faire au roi tout le bien que j'aurais voulu. *Il n'y avait rien de si beau.* On attendait la jeune souveraine; on comptait les minutes; on mourait d'impatience de la voir arriver, *et cependant on était bien aise de voir qu'elle n'arrivât point encore.* »

La franchise d'une âme naturellement courtisane s'est-elle jamais ni nulle part étalée plus ingénument? Pour avoir je ne sais quoi de naïf ou de content d'elle-même, et de comique à force de naïveté, l'immoralité de Marmontel n'en est pas moins profonde. Se rend-il compte seulement qu'il fait ici l'entremetteur? On est en vérité tenté de se le demander. Mais s'il ne s'en rend pas compte, alors il n'en est que plus beau dans son rôle; et ce sera par là, si l'on veut, qu'il se refait une originalité. Cette belle négociation n'aboutit point, s'il faut l'en croire, et c'est alors que le duc de Choiseul, ému du désintéressement de Mme de Séran, lui proposa de payer l'héroïsme de sa résistance du prix de deux cent mille livres. « Non, monsieur le duc, lui répondit cette aimable femme, nous ne voulons point d'un argent

que nous n'avons pas gagné ni ne gagnerons point. » Et elle se contenta d'un petit hôtel qui devait en valoir le double.

Cependant Marmontel avançait en âge : « son avenir, jusqu'alors si serein, s'obscurcissait à ses yeux ; » Mme de Séran avait vendu son hôtel et il avait fallu déloger ; « il songeait à se donner une compagne, » et même il en avait tenté plus d'une fois, l'aventure, « quand il vit arriver à Paris la sœur et la nièce de ses amis, MM. Morellet. » Mlle de Montigny n'avait que dix-huit ans ; il en avait, lui, cinquante-quatre. Ce mariage, qui pouvait lui coûter cher, acheva au contraire sa fortune, et pendant près de quinze ans, de 1777 à 1792, heureux époux et heureux père, il allait vivre dans l'enchantement de son nouvel état. Il a dressé lui-même, dans ses *Mémoires*, l'état de ses revenus à cette date : « Sans parler, nous dit-il, du casuel assez considérable que me procuraient mes ouvrages, — et, à ce propos, qui croira que son *Bélisaire*, en sa nouveauté, se soit vendu à neuf mille exemplaires? — la place de secrétaire de l'Académie française, jointe à celle d'historiographe des bâtimens,.. me valait *un millier d'écus*. Mon assiduité à l'Académie y doublait mon droit de présence. J'avais hérité, à la mort de Thomas, de la pension de *deux mille livres* qu'il avait eue, et qui fut partagée entre Gaillard et moi, comme l'avait été celle de l'abbé Batteux. Mes logemens de secrétaire au Louvre et d'historiographe de France, que j'avais cédés volontairement, me valaient ensemble *dix-huit cents livres*. Je jouissais de *mille écus* sur *le Mercure*. »

Si nous y ajoutons cent trente mille livres de ses économies, bien et solidement placées, voilà une fortune assez rondelette pour un homme qui, trente ans auparavant, était arrivé à Paris avec cinquante écus dans sa bourse ; et, il faut sans doute que l'Etat protège les lettres, mais, décidément, *les Incas* ont coûté un peu cher au gouvernement de Louis XV. Sans ombre de talent, mais non pas sans intrigue ni sans art, le petit protégé de Mlle Clairon était devenu presque un personnage. Pour ne pas trop s'éloigner de la littérature, à laquelle il devait quelque reconnaissance, il se mit, comme il avait fait les tragédies de Rotrou, à déranger les opéras de Quinault, son *Roland*, son *Atys*, que Piccini, de son côté, remettait en musique. Entre temps dans les grandes occasions, c'est-à-dire quand l'Académie recevait un archevêque, ou que l'Empereur, je dis l'empereur d'Allemagne, daignait assister à l'une de ses séances, nul n'improvisait plus rapidement que lui quelque discours en vers sur *l'Éloquence*, ou sur *l'Histoire*, ou sur *l'Espérance de se survivre*. Des ministres lui demandaient des *Mémoires* : Malesherbes le consultait et Calonne augmentait son traitement. Il fréquentait chez les Necker : il y dînait, il y soupait, afin de les mieux observer, et pour en mieux médire un jour. On publiait une édition de ses *Œuvres complètes ;* et, plus optimiste enfin que jamais, content de tout, parce qu'il l'était imperturbablement de lui-même,

ayant tiré de ses contemporains tout ce qu'il en pouvait attendre, et même beaucoup davantage, il ne songeait plus qu'à jouir en bon père de famille d'une fortune non moins agréablement qu'aisément amassée quand éclata la Révolution.

Il a consacré huit livres de ses *Mémoires* à l'histoire des événemens de la Révolution, et on entend assez qu'ils en forment la partie la moins intéressante.

Je n'y avais noté jadis que deux ou trois endroits plus curieux. C'est, au quatorzième livre, une longue conversation de Marmontel avec Chamfort, « l'un des plus outrés partisans de la faction républicaine » à l'Académie française, et surtout l'un des grands confidens de Mirabeau. Elle se termine par le mot devenu proverbial : « Voulez-vous donc qu'on vous fasse des révolutions à l'eau rose? » et comme elle en contient quelques autres de cette force et de cette portée, qui ne sont assurément pas du pauvre Marmontel, je me suis étonné quelquefois que les historiens de la Révolution n'en eussent pas tiré plus de parti. La fin du dix-septième livre des *Mémoires* et le commencement du dix-huitième ne manquent pas non plus d'intérêt, à ce qu'il m'a semblé en les relisant dans l'édition de M. Maurice Tourneux. Quelques-uns au moins des symptômes de ce que M. Taine a depuis lors appelé l'*anarchie spontanée*, et qu'il a datés avec raison du lendemain même de la prise de la Bastille, peu d'observateurs contemporains les ont mieux notés ou reconnus que Marmontel. Rœderer, au surplus, mêlé, comme l'on sait, de beaucoup plus près que Marmontel au mouvement de la Révolution, est convenu que « cette partie des *Mémoires* était pleine de détails vrais et d'observations justes. » Il ajoute avec raison que ce ne sont pas ici des *Mémoires*, et qu'en cessant d'être l'historien de lui-même pour devenir l'annaliste de la révolution, Marmontel est très loin d'en être le mieux informé.

C'est pour cette raison que nous ne discuterons point la question de savoir si l'honnête colère de Marmontel contre les violences de la Terreur est vraiment « un témoignage en faveur des philosophes du XVIIIe siècle, et contre les crimes qui en ont déshonoré la fin, et contre les calomniateurs qui veulent les en charger. » Ainsi s'exprime le même Rœderer. Ce que je crois très volontiers, et ce qu'aussi bien j'ai plusieurs fois essayé de montrer, c'est qu'ayant obtenu de l'ancien régime, avant qu'il achevât de s'effondrer, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter de réputation, d'honneurs, et de fortune, comme notre Marmontel, les *philosophes*, qui étaient des hommes, n'ont pas vu d'un œil impassible ni souffert d'une âme parfaitement égale que la révolution leur arrachât brutalement le fruit de tant d'années d'intrigues. Si l'on veut ajouter qu'ils n'étaient point en général d'un tempérament sanguinaire, mais plutôt anacréontique, j'y consens encore, et c'est ce que prouvent assez les *Mémoires* de Marmontel. Mais il serait plus difficile de

les justifier d'avoir mis leur gloire à propager des idées devant l'application desquelles, en reculant, comme encore Marmontel, d'indignation et d'horreur, ils ont montré tout simplement qu'autant que de perspicacité ils manquaient de courage ou de caractère. Quand on sème la défiance, l'insulte et la haine, est-ce donc une moisson d'amour qu'il faut s'attendre à voir lever?.. C'est ce que je dirais, si je parlais ici d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Diderot, mais il ne s'agit que de Marmontel, et vraiment, pas plus que le poète ou le romancier, nous ne pouvons prendre au sérieux en lui ni le philosophe, ni le politique, ni l'historien.

Ce fut un homme heureux, puisque, après tout, la révolution ne le priva que de ses « places littéraires » et de ses « pensions d'homme de lettres, » mais d'ailleurs ni ne lui enleva l'un des siens, ni ne toucha un cheveu de sa tête, ou seulement un écu de ses économies; — et peut-être est-ce là, dans la constance de son bonheur, qu'il faut chercher le secret de sa remarquable médiocrité.

« L'amitié d'un grand homme, » pour lui ouvrir à vingt-trois ans les portes du Théâtre-Français; l'amour de Clairon pour l'ancrer dans cette maison, où elle régnait alors; celui de Mlle Verrière pour lui valoir la protection du maréchal de Saxe, auquel il l'enlève, et la bienveillance du prince de Turenne, auquel il la cède; la faveur déclarée de Mme de Pompadour, qui lui procure tour à tour une place de secrétaire des bâtimens, un brevet d'historiographe de France, une pension d'homme de lettres, la direction du *Mercure;* que sais-je encore? l'intimité de Mme de Séran, qui le fait rêver un instant de la fortune de Bernis; et, enfin, quand il a passé la cinquantaine, une aimable jeune fille qui paraît pour le tirer précisément à temps du ridicule et du danger de jouer les vieux beaux, oui, tout cela, c'est bien le bonheur, et justement l'espèce de bonheur qu'il faut pour étouffer le talent même. Quel homme de lettres l'envierait à l'auteur d'*Aristomène* et de *Bélisaire?* Lorsque Voltaire fut expiré, Mme Denis, sa nièce et légataire universelle, n'avait pas encore cessé d'aimer, quoiqu'elle en eût certes le droit, et le premier usage qu'elle fit de la fortune de son oncle fut de l'offrir à un commissaire des guerres du nom de Duvivier, qui n'avait que trente ans de moins qu'elle. Les choses allèrent jusqu'au mariage, et les amis de Voltaire en furent tout scandalisés. Sur quoi d'Alembert ayant rencontré la nouvelle épousée, on lui demanda si du moins elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse! repartit-il, ah! je vous en réponds! Heureuse à faire mal au cœur! » C'est ce que je dirai de Marmontel. Heureux! oui, si jamais quelqu'un le fut, c'est bien lui, mais heureux d'un bonheur auquel on ne sait quel malheur on ne préférerait point! Lisez tout de même ses *Mémoires*.

F. Brunetière.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *le Rêve*, drame lyrique en 7 tableaux, tiré du roman de M. Émile Zola par M. Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau.

Ce n'est pas une œuvre indifférente que vient de représenter l'Opéra-Comique. Au double point de vue littéraire et musical, elle est des plus significatives. On en peut attendre du bien et du mal. Le livret promet beaucoup, et la partition menace encore plus. Voyons d'abord les promesses.

Du seul roman à peu près pur de M. Émile Zola, M. Gallet a tiré l'un des meilleurs poèmes offerts depuis longtemps à la musique. Oui, poème véritable, un peu monotone peut-être, et trop uniment épiscopal et mystique, mais plein de piété et d'amour, de charme surnaturel et de vérité douce, où les figures du livre ont perdu le moins possible de leur taille et de leur physionomie. Et puis, ce drame lyrique prouve bien (et c'en est l'intérêt et la nouveauté) qu'on peut traiter en musique les sujets contemporains, que le langage des sons n'est pas le privilège des âmes d'autrefois, et que nos âmes, à nous aussi, peuvent chanter. On se demandait, en attendant *le Rêve*, quel effet produiraient sur un théâtre lyrique les personnages modernes, les costumes surtout, des costumes comme les nôtres. Ils y ont paru tout naturels. N'allons pas trop loin, cependant. Par des vêtemens comme les nôtres, je n'entends pas nos costumes de mondains et de riches, nos modes de luxe et d'apparat : redingote, habit noir ou robes de visites. Ceux-là

ne se prêteront jamais à la musique. On l'a bien vu par la répétition générale du *Rêve*. Le dernier tableau nous montrait la sacristie après le mariage d'Angélique et de Félicien : Mlle Simonet en mariée, M. Engel ganté et cravaté de blanc, Mme Deschamps en belle-mère; à gauche, les invités : messieurs en frac, dames en robes à traîne, plus un étonnant petit vicaire qui faisait signer les témoins. Rien de plus risible que cette noce : une toile de M. Béraud en musique. Quitte à dénaturer le dénoûment et, d'ailleurs, pour la plus grande joie des personnes sensibles, désireuses que « cela finisse toujours bien, » on a supprimé l'épilogue et la mort d'Angélique, comme naguère celle de Mireille. On a bien fait et, du coup, nous voilà prévenus. Nous saurons que, pour mettre en musique des sujets modernes, il faut prendre des précautions, ne jamais aller jusqu'à l'excès du réalisme ou seulement de la vérité, chercher ailleurs, mais chercher encore le prestige qu'on ne demandera plus au passé. Si l'action se passe de nos jours, que ce soit dans une demi-solitude, dans le lointain et pour ainsi dire avec le recul de la province. Que l'herbe pousse entre les pavés de la rue; que sur l'enclos, où courent des eaux vives, l'ombre d'une cathédrale s'allonge le soir. Quant aux héros de ces nouveaux récits, prenez-les de préférence parmi les humbles et les petits. « Les pauvres en tout valent mieux. » En tout, même en musique, ou pour la musique. Je ne sais trop s'il faut un art pour le peuple, mais je réponds qu'il peut y en avoir un par lui. Faites donc chanter, non pas les salons, mais les mansardes, les ateliers et les boutiques. Comme M. Zola, montrez-nous, blotti au flanc d'une église, le laborieux asile des brodeurs et cette charmante famille Hubert, artisans, artistes à demi, deux fois rapprochés du Seigneur, par sa demeure voisine et par leur travail pieux. Le voici peut-être enfin pour notre pays, l'avenir du drame lyrique (je ne parle que du poème). Voici une note nouvelle, et juste, pourvu qu'on ne la force pas. Laissons dormir un temps les Grecs et les Romains, les chevaliers du moyen âge et les dames de la renaissance. Renvoyons à l'Allemagne ses légendes, les guerriers bras nus, casqués d'airain et vêtus de bêtes écorchées, toute la ferblanterie et la pelleterie préhistoriques, dont on voudrait nous affubler. En fait de bras nus, qu'on nous montre ceux d'une jolie fille de France, comme l'Angélique du *Rêve*, et que la première héroïne d'un genre renouvelé soit la blonde laveuse agenouillée dans l'herbe et battant son linge au courant du ruisseau.

Je viens maintenant à la musique, si j'ose m'exprimer ainsi; et vraiment je l'ose à peine, tellement la partition de M. Bruneau, dans son ensemble au moins, par le fond et la forme, par les idées et surtout par l'écriture, me paraît antimusicale. Avez-vous aimé, l'année dernière, au Champ de Mars, le pauvre M. Levis Brown et sa

famille, peints par M. Boldini? Et que pensez-vous, cette année, des vers suivans :

Et je fus fou comme les Tritons et les Satyres

ou bien :

Avec les filles des vieux seigneurs en robes blanches

ou encore :

Dans une vallée de l'âme à jamais immobile

ou enfin :

Vers la terre là-bas efflorescente et merveilleuse.

Eh bien, *le Rêve* est de la musique un peu comme les portraits de M. Boldini sont de la peinture, et comme sont de la poésie les vers de MM. de Régnier, Mœterlinck et autres décadens. Tout cela se tient et répond à un goût assez général aujourd'hui : le goût du laid. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier en certains endroits, les plus nombreux, la musique du *Rêve :* elle est laide; non pas ennuyeuse, car elle atteste partout un effort, une peine, et, j'ai hâte de le dire, une conviction qui forcent l'intérêt et l'estime. Mais quand Littré définit la musique : « la science ou l'emploi des sons qu'on nomme rationnels, » ce n'est évidemment pas la musique de M. Bruneau. Le jeune compositeur a choisi avec soin les sons les plus irrationnels et surtout les moins faits pour aller ensemble. Ah! les notes qui s'aiment, comme disait un enfant de génie, ce n'est plus celles-là qu'on marie, mais celles qui se haïssent et s'écorchent les unes les autres, au lieu de se caresser. Jamais un orchestre n'avait encore été contraint à des dissonances aussi déchirantes; il y a dans la partition du *Rêve* des choses à faire grincer les dents et dresser les cheveux. L'horreur du naturel (avec ou sans jeu de mots) est le système, la manie, la rage de M. Bruneau. Le naturel, il le proscrit d'abord de ses harmonies. Aux oreilles blasées et curieuses de sensations nouvelles, je recommande spécialement le récit par l'évêque du miracle de son ancêtre Jean V, effroyable série d'accords sur lesquels se posent les notes chantées comme se poseraient vos pieds nus sur des tessons de bouteilles. Ainsi marche d'ordinaire la musique de M. Bruneau; vingt autres exemples, plus ou moins horribles, en feraient foi. « Vous le voyez et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me

semble assister à un concert où le violon joue : *Mon cœur soupire*, pendant que la flûte joue : *Vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. » Ainsi parle le baron dans *On ne badine pas avec l'amour*, et cette discordance affreuse n'approche pas des cacophonies où se complaît M. Bruneau.

Ce n'est pas tout : les mots ne vont pas mieux avec les notes, que les notes ne vont ensemble ; et la déclamation, c'est-à-dire la relation des sons aux paroles (encore une face de la musique théâtrale que les jeunes se vantent de renouveler), la déclamation pèche à tout moment contre le naturel et la vérité. Au premier acte, la mère raconte à sa fille l'histoire de Monseigneur avec des intonations aussi fausses pour l'esprit que pour l'oreille. Non-seulement on ne chante pas, mais on ne parle pas ainsi. Il est vrai que chacun de nous entend à sa manière chanter en lui la parole humaine ; M. Bruneau l'entend d'une affreuse manière, voilà tout. Les phrases les plus simples, les plus ordinaires, il les embarrasse, il les entortille dans la notation la plus baroque : *La voilà, je suppose*, dit l'évêque, au premier acte encore, *la fée aux doigts légers, qui pose des traits si délicats sur la soie et sur l'or*. Un rien, n'est-ce pas, ce petit compliment à une ouvrière ; avec un Saint-Saëns, le Saint-Saëns d'*Ascanio*, ce serait charmant ; avec M. Bruneau, c'est horrible : une grimace au lieu d'un sourire.

Dureté des harmonies, fausseté de la déclamation, voilà quelques-uns des principes appliqués dans *le Rêve*. Il y en a d'autres : instabilité tonale, proscription systématique des cadences parfaites et des phrases en équilibre ; mépris de toute symétrie et de toute conclusion ; haine de tout ce qui repose, de tout ce qui rassure et de tout ce qui charme. Attendons quelques années et ce ne sera plus la peine d'étudier ni les lois des accords, ni celles des tons, les unes et les autres n'étant faites que pour être violées. On n'inscrira plus à la clé dièzes ni bémols, inutiles gardiens de la tonalité. Le rythme, à son tour, prendra les mêmes licences que l'harmonie. Un morceau ne sera pas plus à 3/4 ou à 12/8 qu'en *ut* naturel ou en *ré* mineur. Le caprice deviendra la règle et l'accident fera loi ; et le discours musical, désarticulé, sans grammaire ni syntaxe, sans logique, sans orthographe, sans ponctuation même, ira, divaguant au hasard, se perdre dans le chaos de la mélopée infinie et des modulations errantes.

Le chaos, dira-t-on ! Mais l'ordre règne au contraire, et le plus rigoureux, dans l'œuvre de M. Bruneau, conforme jusqu'à l'obéissance, jusqu'à l'esclavage, aux lois du système wagnérien, surtout à la loi suprême : le *leitmotiv*. Vous n'avez pas écouté ou pas compris. — Ainsi raisonne en général l'école avancée. Ne pas l'admirer, c'est ne la pas comprendre. Mais si ; nous avons compris et ne fût-ce que pour notre justification, nous voudrions démonter quelques rouages du

mécanisme. Vous plaît-il de cataloguer les *leitmotive* du *Rêve?* Cela se fait beaucoup aujourd'hui. L'occasion est bonne, car M. Bruneau a usé du *leitmotiv* avec une opiniâtreté et une outrance sans précédens, je crois, dans l'école française. Pas la moindre fissure, le plus petit trou dans son œuvre, par où l'air puisse passer ; tout est bouché hermétiquement avec des tronçons de mélodies typiques, avec des rognures de phrases ou de mesures conductrices. Angélique est caractérisée tout d'abord par quatre motifs de dévotion ou d'extase qui se succèdent dans la première page de la partition, avant même que la jeune fille ait ouvert la bouche. Trois d'entre eux se rapportent à Angélique rêvant; le quatrième, à Angélique lisant la *Vie des saints*. Autres motifs d'Angélique, non plus religieux, mais ouvriers : motifs de la chasuble brodée et de la lessive. Dès qu'il est question de l'ornement sacerdotal, la première formule reparaît. La broderie à peine terminée, Hubertine la ploie et l'enveloppe. Le motif de la chasuble devient alors le motif du paquet et je m'étonne que le musicien n'ait pas, d'un léger *stringendo*, marqué le nœud de la ficelle. Du motif de la lessive, exposé au premier tableau par Angélique : *Ah! dans l'eau fraîche et vive, c'est si bon de plonger ses bras*, on surprendrait au second tableau, soit dans le chant, soit à l'orchestre, des retours secrets, et ces petites chinoiseries finissent par divertir. L'évêque a naturellement ses *leitmotive* : celui du miracle, toute une phrase, charmante par extraordinaire, harmonieuse et mélodieuse à la fois, d'autant plus qu'elle succède à un affreux gâchis d'accords; un autre motif, le principal, d'un chromatisme pénible et rabâché sans merci; un troisième enfin, rien que deux accords répétés très vite pour symboliser, par un effet de dénégation assez expressif, l'opposition du prélat au mariage des jeunes gens. Quand nous aurons signalé le motif de la Fête-Dieu, celui ou ceux de l'amour, celui de la chanson française, joli thème populaire, développé avec autant d'habileté que de franchise, lorsque nous aurons ainsi fouillé tous les recoins de l'orchestre, signalé des alliances de motifs comme celle des huit dernières mesures du second tableau (déclaration d'amour et chanson populaire), alors, si nos lecteurs nous reprochent un peu de sécheresse et de pédantisme, M. Bruneau du moins ne pourra nous accuser de le mal écouter ou de ne pas l'entendre. Pas même de ne jamais le louer; car il y a dans son œuvre quelques bons momens entre beaucoup de mauvais quarts d'heure. Le rôle d'Angélique est coloré, teinté plutôt d'un mysticisme pâle. Au premier tableau, la musique a su rendre avec un certaine étrangeté, par des murmures ou des soupirs, par des chuchotemens de chœurs invisibles, l'hallucination de la petite voyante. Certaine phrase : *Je les vois dans le blanc cortège*, sans les odieuses sautes de voix qui la disloquent, rappellerait peut-être la poétique rêverie d'Haroun au début de *Dja-*

mileh. Le babil d'Angélique, parlant lessive et broderie, a de l'animation, de la fraîcheur et je sais un *tremolo* de flûtes où l'on entend presque l'eau courir. Au second tableau, elle court vraiment, l'eau de la rivière, dans un adorable décor de printemps, le long de l'église, à travers le verger en fleurs. Là se trouve la ronde française dont nous parlions plus haut et c'est plaisir de l'entendre, naturelle et chantante, s'échapper de la partition épineuse, comme une fauvette d'un buisson. Un peu plus loin, béni soit l'*Ave verum* qui, de la cathédrale voisine, corrige le désagréable dialogue (je ne veux pas dire duo) des amoureux. Plus d'une fois ainsi les refrains du peuple ou les hymnes de l'église viennent adoucir les angles, émousser les pointes de cette musique hérissée, qu'on ne sait véritablement par où prendre, ni avec la voix lorsqu'on la chante, ni, lorsqu'on la joue, avec les mains. Quels exemples de mélodie et de rythme, d'aisance et de clarté nos vieux airs donnent encore à nos jeunes compositeurs! Quelle leçon pour une œuvre soi-disant de l'avenir, si les rares sourires qui l'éclairent sont les sourires du passé!

Nous nous sommes attardé aux critiques, et pour la louange, la place va nous manquer. Hélas! il n'en faut pas beaucoup. Un peu cependant, ne fût-ce que pour reconnaître chez M. Bruneau un sentiment dramatique supérieur au sentiment musical. Deux ou trois mouvemens de passion ont été par lui très bien rendus. Dans un genre différent, au troisième acte, pendant la scène d'amour, pour nous montrer Angélique retenue et sauvée par sa petite chambre blanche qui la défend et ne la laisse pas partir, il a trouvé des notes, des phrases entières d'une singulière pureté. Il a pour ainsi dire assorti la tonalité à la situation, au décor même. Il a pris, et par extraordinaire il a gardé quelque temps, le ton d'*ut* majeur, un ton calme, un ton blanc, comme diraient les partisans de l'audition colorée.

Enfin, il y a dans *le Rêve* une phrase d'abord, une scène ensuite où l'on peut heureusement prendre le musicien en contradiction avec lui-même et pour ainsi dire en flagrant délit de mélodie, de rythme et de tonalité. La phrase est celle d'Angélique implorant l'évêque : *Ah! monseigneur, vous m'avez reconnue!* Elle a une forme, celle-là. Elle commence, continue, s'achève; aussi juste de sentiment que d'intonation, aussi naturelle qu'expressive, elle tombe d'aplomb en même temps que tombe la pauvre enfant à genoux. Sans compter que deux pages suivent ce beau récitatif, deux pages excellentes encore, où sont respectées et les valeurs des tonalités et la progression du mouvement. Les mêmes qualités de franchise, de netteté, font de la scène de l'Extrême-Onction la plus belle de l'ouvrage et une belle scène vraiment. L'émotion triomphe là du parti-pris et du système, qu'on voudrait ailleurs nous faire prendre pour les lois de la vérité.

De telles pages démontrent que le musicien du *Rêve* peut faire autrement qu'il ne fait d'ordinaire. Il ne pèche donc point par ignorance, mais par goût et par volonté. Il applique avec préméditation des théories qu'il croit salutaires et qui nous paraissent fatales. Que voulez-vous ! Les sorcières de *Macbeth* sont en train de gagner leur gageure; le laid devient le beau. M. Bruneau nous demandera sans doute : Qu'est-ce que le beau ? Qu'est-ce que le laid ? et nous ne saurons trop que lui répondre. Mais si nous le lui demandions à notre tour, il ne nous répondrait pas davantage, et cela nous console. De la laideur et de la beauté, nous donnerions chacun, sinon la définition, au moins des exemples, qui ne seraient pas les mêmes. On a désigné quelque part M. Bruneau pour tenir le drapeau de la jeune école française. Peut-être; mais le drapeau rouge, qui ne restera jamais celui de notre pays.

Une interprétation et une mise en scène de premier ordre ont servi l'audace de M. Bruneau. M. Carvalho ne pouvait revenir plus fêté, et plus justement, d'un plus injuste exil. Quant aux artistes, ils ont tous été à l'honneur. Mais d'abord à quelle peine ! M. Engel a sauvé *le Rêve* comme il avait déjà sauvé *Lucie*. Singulière modestie d'un chanteur, et d'un ténor, qui jamais ne s'offre, mais qu'on trouve toujours et qui toujours s'impose. Doublure, diront ceux qu'il remplace ; oui, mais qui vaut mieux que l'étoffe. Mlle Simonnet a réussi dans le rôle d'Angélique aussi complètement que dans celui de Rozenn, du *Roi d'Ys*. Elle y apporte même charme, même pureté, même immobilité d'image, avec autant de grâce naïve et malheureusement deux ou trois notes un peu stridentes; mais ce n'est pas sa faute. M. Bouvet, évêque pour la seconde fois, à l'Opéra-Comique, honneur de tous les diocèses, est plein d'onction sacerdotale et, quand il le faut, de colère. *Si Dieu veut, je veux*. Il donne à cette phrase, qui revient souvent, des nuances aussi justes que variées. Quant à Mme Deschamps, « avec la bonhomie de son âme, son grand air fort et doux, sa raison droite, d'un parfait équilibre... » quand M. Zola décrit ainsi Hubertine, on croirait qu'il définit le talent et la voix de l'excellente artiste. L'orchestre enfin s'est admirablement tiré de l'infernale partition : il a joué aussi faux que M. Bruneau l'a voulu.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

S'il ne fallait que des discours et des consultations pour guérir les plaies de l'humanité, pour remettre la paix morale parmi les peuples, pour éclairer et dénouer tous ces problèmes du travail qui obsèdent les sociétés contemporaines, oh! certes, ce serait déjà fait, rien ne manquerait.

De toutes parts, dans presque tous les pays, ce ne sont que discours, démonstrations et programmes. Depuis le jeune empereur d'Allemagne jusqu'au vieux pontife du Vatican, depuis les ministres et les députés jusqu'aux réformateurs des clubs et des syndicats, depuis le catholique jusqu'au socialiste, tout le monde est à l'œuvre; tout le monde parle et pérore. Malheureusement, s'il n'est pas vrai, comme l'a dit un maître fourbe, que la parole ait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, elle ne lui a pas été donnée non plus pour être toujours infaillible, et si la parole peut répandre le bien et la paix, elle peut aussi faire beaucoup de mal. Elle sert souvent à tout obscurcir, à tout exagérer, à tout dénaturer, — et voilà ce qui arrive! On soulève dans les discours plus de questions qu'on n'en peut résoudre, on encourage des espérances chimériques par des flatteries qu'on croit habiles ou par des promesses qu'on ne pourra tenir. On parle sans façon, par une tactique d'éloquence, du « quatrième état, » et on fait même des lois pour donner une sorte d'authenticité à ce « quatrième état » d'imagination. On craindrait de n'être pas de son temps, de paraître rétrograde en refusant de se prêter aux expériences les plus risquées, en résistant à des revendications qui ne sont pas toujours fondées. On est naïvement révolutionnaire pour la circonstance, sans regarder aux résultats de tout ce qu'on dit ou de tout ce qu'on vote. On s'accoutume, en un mot, à vivre dans une atmosphère d'excitations et d'illusions où tout finit par être confondu. Puis un jour on se réveille en face d'une réalité importune, avec des passions irritées et un gouvernement qu'on s'étudie à désarmer, qui se désarme quelquefois lui-

même. C'est notre histoire; ce sera, si on n'y prend garde, de plus en plus notre histoire!

Évidemment, c'est bien entendu, on ne peut désormais détourner les yeux de ce mouvement ouvrier qui s'étend chaque jour, qui est comme la loi du temps. C'est le premier devoir des assemblées et des gouvernemens de s'occuper sans cesse des nécessités et des misères du travail, de mettre l'équité là où elle n'est pas encore, d'introduire la justice et l'humanité dans les rapports des hommes, d'assurer la liberté, les droits, les intérêts de ceux qui vivent de leur industrie. On le sait bien puisqu'on ne cesse de faire des lois protectrices, bienveillantes, ou, si l'on veut, simplement équitables, et qu'on en prépare encore; mais ce serait certainement le plus redoutable danger de confondre ce qui est légitime et ce qui ne serait ni juste ni possible, de rester dans un vague favorable à toutes les entreprises de faction, de créer pour ainsi dire des privilèges à rebours. Ce serait le signe d'un singulier trouble moral de laisser croire que toutes ces lois qu'on fait peuvent devenir, entre les mains de populations égarées ou perfidement poussées au combat, des armes de guerre contre la liberté des autres, contre les chefs d'industrie, contre l'ordre public, contre la société tout entière. Que signifient cependant toutes ces grèves qui se succèdent, qui ont commencé il y a quelques jours par la grève des omnibus à Paris, et qui se propagent comme une traînée de poudre? A Lyon, à Bordeaux, à Marseille, c'est la grève des tramways, interrompant brusquement le service de ces grandes villes. Hier encore, à Paris, c'était la grève de ce qu'on appelle les « ouvriers de l'alimentation » ou, pour mieux dire, des boulangers, — en attendant les autres. Il n'y a pas si longtemps encore, on a laissé entrevoir la possibilité d'une grève des ouvriers des chemins de fer. Cela paraît tout simple! C'est la loi!

Oui, sans doute, la grève est un droit que les ouvriers ou les employés de toutes les industries peuvent exercer de leur propre mouvement ou par les syndicats qu'ils chargent plus ou moins volontairement de leurs intérêts. Ils peuvent s'associer, se mettre en grève, défendre d'un commun effort leurs intérêts : c'est la loi! mais d'abord ce n'est plus apparemment un droit de troubler la rue qui appartient à tout le monde, de briser des kiosques, des voitures, de brutaliser des voyageurs comme on l'a fait à Bordeaux, de violenter dans leur liberté ceux qui veulent travailler comme on le fait partout. C'est là un premier excès! Il y a de plus une question qui peut être délicate si l'on veut et qui n'est pas moins grave par tout ce qu'elle implique et laisse prévoir. Qu'on aille jusqu'au bout : s'il est des industries où une suspension de travail n'est qu'une crise partielle, limitée, il est des grèves qui n'ont aucun sens, qui ne peuvent conduire à rien ou qui deviennent forcément un danger, une menace pour des intérêts universels, pour l'ordre public, pour la paix sociale.

Imagine-t-on une grève des agens des chemins de fer poussée à fond, interrompant brusquement tous les services, suspendant les affaires, arrêtant l'industrie et le commerce dans leurs échanges, dans leurs vastes opérations, paralysant les approvisionnemens d'une partie de la France? Imagine-t-on aussi une grève des ouvriers boulangers avouant la pensée, — on l'a avouée, — d'affamer Paris pour avoir raison de toutes les résistances? Et notez que les organisateurs de cette dernière grève parisienne n'avaient pas même pour prétexte un différend avec les patrons, un conflit pour les salaires, pour les heures de travail; ils n'ont fait cette tentative que pour obtenir la suppression des bureaux de placement, auxquels ils sont d'ailleurs parfaitement libres de ne pas s'adresser, — et c'est pour les bureaux de placement qu'ils ont parlé lestement de laisser Paris sans pain! Ce n'est pas sérieux, ce n'est pas un danger, dira-t-on; le gouvernement y pourvoira, il y a pourvu ces jours passés. M. le ministre de l'intérieur, qui est un homme plein de philanthropie et de prévoyance, a bien voulu informer la grande cité qu'elle ne serait pas exposée par la faute des boulangers parisiens à revoir les épreuves du siège, qu'elle aurait son pain, que les manutentions militaires au besoin suffiraient à tout. C'est possible, c'est fort heureux! Il y a seulement ici un fait curieux. Voilà le gouvernement obligé lui-même de s'armer contre une situation que les pouvoirs publics ont créée, qui peut produire de tels résultats! Voilà une guerre ouvrière légale, sans doute, mais devenue menaçante, née après tout des idées fausses auxquelles on se laisse aller, favorisée par une sorte d'imprévoyante complaisance pour tout ce qui prend le nom de revendications sociales.

C'est justement ce qui fait l'intérêt de cette discussion récente du sénat sur les syndicats professionnels, de cette belle et forte discussion où se sont rencontrés les plus habiles orateurs, — les uns M. Trarieux, M. de Marcère défendant la liberté, le droit, les garanties sociales, — les autres, M. Goblet, M. Tolain, M. le garde des sceaux lui-même croyant encore à la nécessité de concessions nouvelles. Au fond, de quoi s'agit-il? La loi de 1884, en créant l'institution des syndicats professionnels, a donné aux ouvriers le droit de s'associer, de s'entendre, de peser de tout le poids de ces vastes affiliations sur les rapports du travail. Si cette loi a suscité au premier moment une certaine inquiétude, d'assez vives défiances, elle a cessé d'être contestée; elle entre par degrés dans les mœurs, et personne n'en demande plus l'abrogation. Que demande-t-on aujourd'hui? On veut ajouter à la loi ce qu'on pourrait appeler un supplément de suspicion et de coercition contre les patrons, en les soumettant à des contraintes nouvelles, en les menaçant d'une pénalité correctionnelle s'ils étaient tentés de renvoyer un ouvrier familier des syndicats. On crée un délit nouveau, spécial pour le patronat! Ce qu'il y a d'exorbitant dans ces prétentions, M. de Mar-

cère, M. Trarieux l'ont mis dans une saisissante évidence en montrant que c'était une flagrante atteinte à la liberté du travail, à l'égalité entre patrons et ouvriers, même aux principes du droit pénal. — On veut garantir la position des ouvriers, c'est fort bien ; mais enfin que fait-on de la liberté, des droits, des intérêts, de l'honneur des chefs d'industrie? Voilà un patron qui, depuis des années, a mis sa peine, son intelligence, sa fortune dans une entreprise où il emploie un nombreux personnel d'ouvriers. Son intérêt est apparemment son meilleur guide dans le choix de ses coopérateurs. N'importe, il n'est plus libre, même chez lui, dans sa maison. S'il renvoie un ouvrier affilié à un syndicat, il est aussitôt suspect : on scrutera ses intentions, on lui fera pour le moins un procès de tendance, on le traînera devant les tribunaux; il sera jugé, peut-être condamné, et pendant ce temps, son industrie subira le contre-coup, le discrédit des contestations judiciaires!

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au moment où les patrons sont mis en suspicion, menacés, les syndicats eux-mêmes ne s'interdisent ni les pressions, ni les violences, pour imposer leur domination à la population ouvrière. On a pu citer ce fait récent qui s'est passé à Grenoble : un ouvrier, qui avait refusé de s'affilier au syndicat de sa profession, avait trouvé du travail dans une usine; les chefs du syndicat se sont rendus chez le patron et l'ont menacé de mettre sa maison en interdit s'il ne renvoyait pas le faux frère. Et le patron a cédé; le malheureux dissident a été renvoyé. Chose plus curieuse! Ce criant abus a été l'objet d'un procès engagé au nom de l'ouvrier privé de son travail, — et le tribunal s'est déclaré désarmé! Il a répondu que c'était la loi, qu'il n'y avait rien à faire! De sorte que, dans cette étrange justice distributive, c'est le patronat qui est l'ennemi ou la victime, — ce sont les syndicats qui règnent et qui, d'après la loi nouvelle, auraient pu donner à leurs affiliés une sorte d'inviolabilité. C'est ce que la chambre des députés a voté, par une de ces faiblesses dont on ne sait pas se défendre; c'est ce que le sénat, pour sa part, a arrêté au passage en jetant un vote de raison et de prévoyance au milieu de tous ces entraînemens périlleux pour la paix sociale, pour l'industrie, pour les ouvriers eux-mêmes.

Qu'est-ce à dire, en effet? A quoi peut conduire tout ce mouvement de grèves, de prétentions confuses ou démesurées, de revendications tumultueuses, qui ont l'air de menacer tout le monde? Que ceux qui cherchent un rôle, ne fût-ce qu'une petite place dans ces agitations, dans les comités grévistes, dans les syndicats, à la Bourse du travail, s'efforcent de prolonger le mouvement, c'est leur intérêt, c'est leur affaire; mais les ouvriers eux-mêmes, ceux qui travaillent réellement, que peuvent-ils gagner? Ils ne peuvent pas même se promettre d'être longtemps soutenus par l'opinion. Il se peut, sans doute, que, pour un instant, une certaine foule, qui aime le bruit, s'amuse de leurs alga-

rades et les aide à dételer quelques voitures, à renverser quelques omnibus : c'est une distraction comme une autre. Ils s'apercevraient bientôt, — ils peuvent s'en apercevoir déjà, — qu'ils seraient seuls, délaissés par l'opinion, le jour où ils commenceraient à troubler la masse de la population dans ses habitudes, dans ses besoins. Éternelles dupes de quelques meneurs, ils ne feraient que compromettre leur propre cause, et M. le ministre des travaux publics a pu dire récemment à Tours, avec vérité : « Si la loi sur les syndicats donne des droits, elle ne saurait donner celui de désorganiser les services publics, de faire de l'indiscipline. Si les syndiqués en arrivent à commettre des abus, à troubler leurs camarades dans le travail, eh bien ! les syndicats se condamneront eux-mêmes, et bientôt ils ne seront plus ! » Ce n'est pas tout : cette guerre qu'on prétend engager contre le patronat, eût-elle quelque apparence de succès, à quoi aboutirait-elle ? M. de Bismarck a dit un jour qu'il ne redoutait pas les grèves, qu'il craignait beaucoup plus le découragement des chefs d'industrie. Il est possible, en effet, que les patrons, traqués, pressurés, menacés, finissent par se fatiguer et par renoncer à une lutte devenue impossible, où ils risqueraient leur fortune sans compensation. Qu'arriverait-il alors? Quel profit y trouveraient les ouvriers? Ils auraient tari le travail dans ses sources et auraient porté un coup peut-être pour longtemps irréparable à l'industrie qui les fait vivre, qui est une des formes de la puissance de la France. Ils se seraient préparé une longue misère par leurs illusions et leurs prétentions d'un jour. C'est la moralité de ces crises, où la guerre ne conduit qu'à la ruine commune, où la paix seule peut concilier tous les intérêts.

Cependant, tout ne se réduit pas à ces agitations ouvrières dans la vie publique du pays ; tout ne se borne même pas à ces discussions douanières qui se prolongent au Palais-Bourbon, où le protectionnisme poursuit ses victoires. Il y a de temps à autre des incidens qui sont des diversions pénibles, comme cette louche aventure de semi-trahison qui a été ces jours derniers l'objet d'une interpellation de parlement. Quoi donc ! Il s'est trouvé deux inventeurs ou industriels en matière d'engins de guerre et de mélinite, qui ont eu des démêlés entre eux, après en avoir eu avec le gouvernement, après avoir même promené leur marchandise dans plus d'un pays, et qui sont allés échouer devant la police correctionnelle où ils ont été frappés d'une condamnation. Aussitôt on a cru devoir suppléer au huis-clos du tribunal par le retentissement de la tribune et porter devant la chambre cette triste affaire qui touche, c'est bien certain, à des secrets de défense nationale et d'armement. On est entré dans tous les détails, on a cherché des responsabilités. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les débats de ce genre sont le plus souvent sans issue et qu'ils ont plus d'inconvéniens que d'utilité. Sans doute, il a été constaté qu'il y a toujours des intrigans rôdant

autour de notre gouvernement comme autour de tous les gouvernemens, que ceux qui viennent d'être jugés ont fait tout ce qu'ils ont pu pour capter la confiance de notre administration et qu'ils en ont abusé, qu'ils ont pu surprendre quelques secrets de nos fabrications et qu'ils en ont trafiqué avec des maisons étrangères. C'est une vilaine histoire assurément, ce sont des faits coupables justement punis; mais ce qu'il y aurait de plus fâcheux, ce serait d'exagérer la portée d'un incident qui laisse heureusement notre défense intacte, de confondre les responsabilités, de faire de la chambre une sorte de comité d'enquête générale on ne sait sur quoi,— sur toute notre administration militaire. Car enfin à quoi cela peut-il servir? On ne pouvait pas décemment mettre en cause l'intégrité du gouvernement: M. le président du conseil, ministre de la guerre, a déclaré avec une juste fierté qu'il ne supporterait pas un instant une apparence de suspicion, et on lui a répondu par un vote de confiance. La question politique était tranchée. Le malheur de tels débats seulement est de faire supposer des mystères, de laisser s'égarer les soupçons sur des chefs militaires, d'émouvoir l'opinion, — de créer en un mot une vague inquiétude, là où on devrait avant tout s'étudier à maintenir la fermeté et la confiance pour l'honneur et la sûreté de la France.

Sans se laisser aller à un vain et puéril optimisme qui ne servirait à rien, on pourrait dire cependant qu'en Europe, à l'heure qu'il est, en dépit des armemens et des inventions meurtrières, qu'on se dispute, les chances de la paix restent toujours assez sérieuses. Ce n'est point, en vérité, parce que la triple alliance, cette triple ou quadruple alliance dont on ne cesse de parler, serait renouvelée ou étendue ou combinée dans d'autres conditions, que la paix reste vraisemblable : si elle n'avait que cette garantie, elle serait fort en péril. Si la paix dure, si elle se prolonge, c'est qu'elle répond à un vœu universel, c'est qu'il n'y a pas de volonté assez hardie ou assez imprévoyante pour déchaîner l'orage de feu et de fer dans l'Europe civilisée; c'est aussi parce qu'il y a dans presque tous les pays assez d'affaires pour donner du travail aux assemblées et aux gouvernemens. Pour le moment, on paraît plus porté à s'occuper des sessions laborieuses qui s'achèvent et des vacances qui s'approchent, du repos promis aux parlemens et des voyages médités par les souverains, que de la préparation de crises prochaines. L'empereur Guillaume II donne le signal. Il ne se repose guère, le jeune et impétueux souverain. Il est partout, il visite des cercles d'étudians, il change, chemin faisant, quelques-uns de ses ministres. Il agit et il parle en prince qui veut bien qu'on sache, comme il le disait récemment encore, qu'il n'y a qu'un maître, que ce maître, c'est lui et qu'il n'y en a pas d'autre. Aujourd'hui, il boucle ses valises pour commencer ses voyages, et, en attendant, après avoir congédié il y a quelques jours le parlement de l'empire, il vient de clore ces jours

derniers le parlement prussien, son Landtag, par un discours où il se retrouve tout entier avec son geste, son allure décidée, son accent d'impérial et impérieux réformateur.

Cette session qui vient de se clore, en effet, elle a été marquée par les deux réformes auxquelles Guillaume II attachait le plus de prix, qu'il a proposées et réalisées par les ministres de son choix, le nouveau ministre des finances, M. Miquel, et le nouveau ministre de l'intérieur, M. Herrfurth. L'une de ces réformes n'est qu'un commencement, elle a pour objet une réorganisation ou un remaniement des impôts dans la pensée d'une répartition plus équitable, peut-être aussi plus profitable des charges publiques; l'autre est une réorganisation du régime municipal conçue et poursuivie dans l'intention d'affranchir les populations rurales des vieilles tutelles féodales et de les rattacher plus directement à l'État. Ce qui fait le caractère commun de ces réformes, ce qui a plu à l'empereur ou ce qui ne l'a pas arrêté, c'est qu'elles procèdent d'une idée de démocratie césarienne; c'est ce qui explique aussi la résistance que la réforme municipale, tout au moins, a rencontrée parmi les vieux propriétaires, dans l'aristocratie terrienne, résistance qui a pris la forme d'une animosité acerbe, injurieuse, personnelle, contre le ministre de l'intérieur, traité en parvenu révolutionnaire. Un des membres de la chambre des seigneurs, le comte Hohenthal, s'est notamment emporté à de véritables outrages contre M. Herrfurth. Loin de laisser soupçonner quelque complaisance pour cette opposition, le souverain s'est plu, au contraire, à soutenir son ministre de l'intérieur et la mesure qu'il a fait triompher, — « cette mesure, a-t-il dit, qui rattache mon peuple à ma maison, à ma monarchie. » Il a même honoré publiquement de ses faveurs le comte Schulenburg, qui avait vivement relevé les injures du comte Hohenthal. Il a fait de la cause de M. Herrfurth sa propre cause. Ainsi, la réorganisation communale, la réforme des impôts, la paix religieuse rétablie par la restitution définitive au clergé catholique de ses traitemens confisqués, c'est là l'œuvre saillante de cette session que l'empereur s'est plu à relever. S'il y a des ombres au tableau, s'il reste dans la situation économique de l'Allemagne des difficultés que le maintien du droit sur les blés n'est pas propre à adoucir, le jeune souverain n'en a voulu rien voir. Il a tenu à n'exprimer qu'une pensée de satisfaction et de confiance, à se séparer de son parlement en lui faisant ses complimens; il les a faits!

Cela dit, Guillaume II n'a plus qu'à suivre ses désirs, à entreprendre ses excursions. Il a son programme tout tracé, il est prêt à partir, et cette fois il voyage en grand appareil, avec l'impératrice, avec tout un cortège officiel. Il commence, à ce qu'il paraît, par s'arrêter en Hollande, pour visiter la régente et la petite reine à Amsterdam, où des fêtes l'attendent. Puis il cinglera vers l'Angleterre, où il doit passer

quelques jours, où il aura ses galas à Windsor, sa réception à la cité de Londres, ses revues, ses banquets. Ce sera complet! Le jeune empereur a certainement le goût des voyages et de la représentation ; il trouve son plaisir à paraître à Amsterdam et à Londres. On peut cependant augurer que tout n'est pas pour le plaisir dans ces voyages, qu'il doit bien y avoir aussi quelque calcul, quelque arrière-pensée. Assurément, Guillaume II ne va pas dévorer la Hollande au pas de course et l'annexer d'un seul coup à l'empire allemand ; il trouverait de la résistance même en Hollande. Il ne se propose pas non plus vraisemblablement de faire entrer l'Angleterre dans quelque vaste plan de politique européenne; mais il cherche des amitiés, des rapprochemens, des alliances commerciales, et il se flatte sans doute que les illusions qu'il emporte dans ses voyages deviendront un jour ou l'autre des réalités.

Depuis que le régime des parlemens s'est établi plus ou moins dans la plupart des états de l'Europe, il y a bien des manières de le comprendre et de le pratiquer; il y a même des manières de ne pas le comprendre du tout. Évidemment le régime parlementaire n'est ni en Allemagne ni en Autriche ce qu'il est en Angleterre. Les assemblées ont sans doute toujours leur importance parce qu'en définitive elles restent une dernière garantie pour les peuples; elles n'ont pas la même puissance partout ni la même influence sur la politique générale, sur les affaires extérieures pas plus que sur les affaires intérieures. Elles n'ont qu'une action très limitée, à peu près insignifiante sur les ministères qui, à Vienne comme à Berlin, ne dépendent que des souverains et n'ont besoin d'une majorité que pour la forme, pour le décorum constitutionnel. Ce qui s'est passé depuis quelque temps en Autriche, ce qui vient de se passer ces jours derniers encore, est certes un des plus curieux spécimens de vie parlementaire dans ce vieil empire dévoré de luttes intestines entre des traditions disparates, des élémens multiples, des nationalités divergentes et le plus souvent ennemies.

Voilà douze ans déjà que le comte Taaffe est à Vienne le premier ministre de l'empereur François-Joseph, le chef habile et heureux du gouvernement dans cette partie de l'empire qu'on appelle la Cisleithanie. Il a passé ces douze années à n'avoir guère pour toute politique que l'art des subterfuges et des évolutions intéressées, affectant de n'être dans ses actes et dans ses discours ni Allemand, ni Slave, ni centraliste, ni fédéraliste, ni conservateur, ni libéral, s'étudiant à concilier Polonais, Allemands, Tchèques, Slovènes, pour tirer de cet amalgame des majorités artificielles et variables. Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans cette première partie de sa carrière, sans avoir jamais une politique bien tranchée, il a paru toujours préférer à l'alliance des libéraux du centralisme allemand, l'appui des nationalistes modérés,

des conservateurs et des catholiques. Il a réussi d'abord et même assez longtemps, puisqu'il est depuis douze ans aux affaires et qu'il a eu à traverser plus d'une crise. Il a fini cependant par épuiser ses combinaisons et ses tactiques, par se sentir exposé à n'avoir plus même une apparence de majorité dans son Reichsrath. Le compromis qu'il avait essayé de négocier l'an dernier entre Tchèques et Allemands, sur lequel il comptait pour prolonger son règne, venait de rencontrer en Bohême une invincible résistance. Lorsqu'il y a quelques mois, pour raffermir son pouvoir, il a voulu tenter la fortune du scrutin et renouveler son parlement par des élections décidées presque à l'improviste, il s'est bientôt aperçu que ces élections trompaient ses calculs, que la situation allait rester la même. Il n'y avait qu'une différence : c'est que les partis extrêmes revenaient plus forts dans le nouveau Reichsrath. Le chef du cabinet avait perdu les vieux Tchèques qui étaient ses alliés les plus sûrs et qui venaient d'être vaincus en Bohême par les jeunes Tchèques, plus impatiens dans leurs revendications nationales. Les élémens d'une majorité, comme il la voulait, manquaient de plus en plus au comte Taaffe dans le nouveau parlement. Qu'allait-il faire? C'est ici que cet homme d'esprit a montré une fois de plus sa souplesse dans l'art des évolutions, et l'idée assez singulière qu'il se fait du régime parlementaire. C'est l'intérêt de cette session du Reichsrath, qui n'est pas encore achevée à Vienne, et qui compte déjà de curieux incidens.

Au premier moment, il y a bien eu quelques embarras : on craignait la confusion et la véhémence des discours à l'occasion des débats de l'adresse, et comme on voulait en finir au plus vite, on a tout simplement par un tour subtil supprimé la discussion ; on y a suppléé par les hommages très respectueux du Reichsrath que le président, le vieux M. Smolka, est allé porter en guise d'adresse à l'empereur. Le tour a été lestement joué ; mais ce n'était pas une solution; les explications n'étaient qu'ajournées, et en attendant, la question essentielle, délicate, restait entière : comment le président du conseil allait-il se tirer d'affaire et se donner au moins une apparence de correction parlementaire? Oh ! ce n'était pas difficile. Le comte Taaffe s'est éclairé depuis les élections; il a tout examiné, il a négocié avec le comte Hohenwart, avec le comte Coronini, avec tous les chefs de partis; il a vu qu'avec ses anciens alliés il ne pourrait pas arriver à avoir une majorité, et en opportuniste expert il a eu bientôt pris son parti. Dans les dernières sessions, il marchait avec les conservateurs, les nationalistes, les cléricaux, parce que tel était son intérêt; aujourd'hui, par une volte-face soudaine, il va au-devant des chefs, du centralisme allemand, de M. de Chlumecki, de M. de Plener, à qui les Polonais viennent se joindre pour former une majorité nouvelle. Le chef du cabinet impérial avait déjà donné un premier gage aux Allemands en éloignant des

affaires M. Dunajewski qui était l'objet de leur antipathie; maintenant, il va plus loin, il cherche à les gagner en les flattant, il est prêt à accepter leur concours. C'est ce qui résulte de la discussion du budget qui s'est ouverte il y a quelques jours, où se sont succédé et le prince Schwarzenberg, un des chefs de l'aristocratie de Bohême, et le prince Lichtenstein, naguère encore clérical, aujourd'hui socialiste, antisémite, et les jeunes Tchèques. Tout le monde a parlé cette fois, mais le point caractéristique de cette discussion est l'alliance avouée, déclarée, acceptée, du chef du ministère avec les centralistes allemands.

Au fond, dans sa sphère, le comte Taaffe imite M. de Bismarck, qui a eu tour à tour pour alliés les conservateurs, les nationaux-libéraux, le centre catholique, les libre-échangistes, les protectionnistes, sans se croire obligé de quitter le pouvoir. Le premier ministre de l'empereur François-Joseph fait de même. Après cela, il ne faudrait pas s'y fier, et le comte Taaffe, comme M. de Bismarck, est peut-être pour ses nouveaux alliés ce qu'il a été pour les anciens. Il ne leur promet pas une fidélité éternelle ; mais il fait face aux circonstances, — et c'est ainsi que le régime parlementaire triomphe en Autriche!

Tout ne se passe pas aussi aisément en Angleterre, pays de vieilles traditions parlementaires, de vieilles libertés et de vieilles mœurs, où la responsabilité n'est pas un vain mot, où les partis, les ministères, les princes eux-mêmes sont sous le contrôle incessant de l'opinion. Pour le moment il y a deux faits dans cette vie anglaise. Il y a d'abord la position du ministère conservateur qui reste aux prises avec de singulères difficultés et entre peut-être de plus en plus dans la phase critique.

On ne peut pas dire que rien soit changé, que le ministère de lord Salisbury soit menacé d'une fin prochaine. Il n'y a pas moins un mouvement sensible, régulier, persistant, qui semble s'accentuer à mesure qu'on approche du renouvellement de la chambre des communes. Dans presque toutes les élections partielles, depuis quelque temps, les victoires de l'opposition se succèdent. Les libéraux gardent leurs positions ou gagnent des sièges sur les conservateurs. Récemment encore, le même phénomène s'est reproduit à Paisley, et si M. Gladstone, malgré son grand âge, garde assez de force pour conduire son parti au scrutin, il a des chances pour clore sa carrière par un dernier succès. Lord Salisbury n'est peut-être pas sans se préoccuper du danger de ce mouvement croissant d'opinion, sans s'inquiéter de ce point noir. Si le ministère tory a encore assez d'autorité pour vivre; si, dans les affaires d'Irlande, il est toujours sûr d'avoir sa majorité, comme il l'a eue récemment pour le rachat des terres; si, dans les affaires extérieures, il peut se tirer d'embarras en se dérobant, en ne disant que ce qu'il veut dire, il n'a pas moins une vie laborieuse jusque dans le parlement. Toutes les fois qu'il essaie d'aborder des questions délicates, il

sent sa faiblesse. Il a voulu dernièrement, pour entrer, lui aussi, dans le mouvement social, affecter un excédent budgétaire à l'établissement de l'instruction gratuite. Malheureusement, il n'a réussi qu'à mettre en défiance les conservateurs, ses amis, et les libéraux qui l'accusent, — les uns de ne tenter qu'une réforme équivoque, les autres de porter atteinte à l'influence de l'Église. Il a proposé un bill sur le travail des manufactures, et, de peur de blesser les industriels du Lancashire, du Yorkshire, oubliant les engagemens qu'il avait pris à la conférence de Berlin, il avait évité de rien innover au sujet de l'admission des enfans. De grands manufacturiers, libéraux ou conservateurs, M. Sidney Buxton, M. William Houldsworth, ont proposé un amendement par lequel les enfans ne peuvent être admis au-dessous de l'âge de onze ans dans les manufactures. Vainement le ministre de l'intérieur, M. Matthews, a résisté : l'amendement Buxton-Houldsworth a été voté. Ce qui a ajouté à la défaite du ministère, c'est qu'un des sous-secrétaires d'État, homme d'esprit, qui s'est distingué depuis quelque temps par des discours embarrassans et qui a représenté l'Angleterre à la conférence de Berlin, sir John Gorst, ami de lord Randolph Churchill, s'est abstenu dans le vote. Ce n'est donc pas une situation des meilleures pour le ministère. C'est là un premier fait; mais il y a un autre fait qui a occupé depuis quelques jours l'Angleterre : c'est la mésaventure survenue au prince de Galles à l'occasion d'une triste affaire de jeu où s'est trouvé compromis un officier de l'armée, brillant soldat d'ailleurs des guerres du Soudan, sir William Gordon Cumming.

Qu'est-ce que cette méchante histoire? La vérité toute simple, toute nue, c'est que dans un château appartenant à des parvenus d'une renommée douteuse, où il y avait brillante compagnie et où se trouvait le prince de Galles lui-même, sir William Gordon Cumming a été surpris trichant au jeu. Le prince de Galles a voulu, non pas innocenter un coupable, mais ménager une retraite à un ancien ami et éviter le scandale. Malheureusement le secret n'a pas été bien gardé. Le prince n'a pas réussi à étouffer l'affaire, et il est resté lui-même exposé aux interprétations malveillantes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la suite d'une série de péripéties, sir William Gordon Cumming, après avoir tenté de se débattre contre les bruits accusateurs, a été puni de ses tricheries et que le prince de Galles s'est vu assailli par tous les rigoristes puritains qui l'ont accusé de vivre dans un monde équivoque, de courir les tripots, d'être perdu de mœurs et de dettes. Le ministère lui-même, interpellé dans le parlement, s'est vu obligé d'avouer que le prince avait commis une « erreur de jugement » en essayant, lui feld-maréchal, de dérober un officier déshonoré aux sévérités de ses chefs. L'héritier de la reine Victoria a passé un mauvais moment. Les Anglais sont en vérité assez singuliers et même peu logiques dans leurs rigueurs : ils prétendent interdire à leur futur souverain la plus simple immixtion

dans la politique, et ils s'étonnent qu'un prince qui ne peut pas s'occuper d'affaires sérieuses se laisse entraîner parfois dans des aventures légères! heureusement le loyalisme britannique a été en d'autre temps soumis à de bien autres épreuves, et il a survécu. Il a peut-être déjà pardonné au prince de Galles, mettant d'accord son rigorisme et son intérêt. Il ne faudrait pas croire cependant que des affaires de ce genre, si elles se renouvelaient trop souvent, soient sans péril, et qu'au temps de démocratie ascendante où nous vivons elles soient bien propres à relever ou à maintenir le prestige des couronnes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La rente française 3 pour 100 a détaché le 16 courant son coupon trimestriel sur le cours de 95.85, le prix ressortant ainsi à 95.10. Pendant toute la seconde quinzaine du mois, le 3 pour 100 ne s'est plus éloigné de ce niveau que de 10 à 15 centimes en hausse ou en réaction. Le plus haut cours coté a été 95.22, puis des réalisations sont survenues dans la dernière semaine et la rente a fléchi jusqu'à 94.95, mais pour se relever bientôt à 95.12. Les transactions ont été très peu actives, et les cours du comptant ont indiqué un certain ralentissement des achats de la Caisse des Dépôts et Consignations.

Ces achats restent le grand facteur de la situation de notre marché. Depuis le dépôt, sur le bureau de la chambre, du rapport rédigé par M. Aynard au nom de la commission chargée d'examiner les propositions émanant du gouvernement et de l'initiative privée relativement à la réforme des caisses d'épargne, il ne peut plus échapper à personne que les achats effectués par la Caisse des Dépôts et Consignations, pendant ces deux dernières années, ont faussé le marché des fonds français, et, par voie de conséquence, celui de la grande généralité des valeurs.

« Rien ne s'élève et ne s'agrandit impunément, dit ce rapport, et c'est précisément en raison des immenses progrès accomplis par les caisses d'épargne, que les problèmes les plus compliqués se posent à leur égard ; ils sont plus graves en France que partout ailleurs, en raison de la concentration énorme et croissante des capitaux d'épargne entre les mains de l'État, qui les emploie en valeurs de l'État. De ce côté, une double question se présente : l'État est-il en mesure de rembourser les capitaux exigibles à vue qu'on lui confie, et l'emploi qu'il

en fait est-il le plus profitable pour le développement de la richesse du pays? »

A la première question, le rapport répond nettement par la négative : « D'après les précédens de 1848 et de 1870, il est évident que l'État se trouve *dans l'impossibilité absolue* de rembourser à vue les capitaux des caisses d'épargne. » Là est le grand danger de la situation, et il est inexplicable que le parlement n'en soit pas frappé au point de chercher à y parer, toute affaire cessante. « Il y a là, dit encore le rapport, une question grave, terrible, qui ne s'est jamais présentée avec une pareille importance dans nos grandes secousses antérieures et qui mérite les plus profondes réflexions. »

On peut mesurer la grandeur du péril en songeant que l'Etat, qui devait aux caisses d'épargne 354 millions en 1848 et 633 millions en 1870, leur en doit aujourd'hui 3 milliards 373 millions, et que, si rien n'est modifié dans la législation qui régit les caisses d'épargne et la Caisse des dépôts et consignations, on peut prévoir que, dans dix ou quinze années, cette dernière caisse aura à gérer, en sommes appartenant au public déposant et remboursables à vue, le total formidable de 6 à 8 milliards.

Ce sont les achats de la Caisse des Dépôts et Consignations, bien plus que le développement de la richesse publique ou la perspective d'une longue paix, qui ont porté la rente 3 pour 100 à 95 francs et modifié, par ce seul fait, le taux de capitalisation de toutes les valeurs. Or ce résultat a été obtenu par une déviation complète des règles qui devraient régir le marché financier, c'est-à-dire par la suppression de la loi de l'offre et de la demande. D'après les termes mêmes du rapport, l'intervention, sur le marché de notre rente nationale, de cet acheteur perpétuel qui s'appelle la Caisse des Dépôts et Consignations, a exercé une influence heureuse sur le crédit public et a contribué à l'amener au point qu'il occupe aujourd'hui, c'est-à-dire le plus haut qu'il ait jamais atteint. On est, d'un autre côté, en droit de se demander quelle influence exercerait sur le crédit l'intervention de ce même mécanisme, transformé en vendeur perpétuel, le jour où une crise provoquerait de la part des déposans des retraits assez importans pour faire pencher la balance dans le sens des remboursemens, devenus plus considérables que les dépôts nouveaux.

Il semble que, dans ces derniers temps, le sentiment du péril que recèle la situation actuelle ait commencé à pénétrer dans l'opinion publique. D'une manière générale, on estime que toutes les valeurs sont arrivées à des prix qu'elles ne peuvent plus que difficilement dépasser, et que, pour un grand nombre de titres, ces prix sont dès maintenant excessifs, quoi que l'on puisse arguer de l'abondance incontestable des capitaux disponibles et de la diffusion de la richesse.

Depuis le milieu du mois, malgré l'abaissement du taux de l'es-

compte à Londres à 3 pour 100 et une affluence d'or sans précédent aux banques d'Angleterre et de France, les prix des fonds d'État ont peu varié. Mais si la rente française s'élève en liquidation par suite d'une nouvelle capitulation forcée des vendeurs, le reste de la cote sera encore entraîné, en quelque méfiance que des incidens récens doivent engager à tenir désormais des fonds comme la rente 4.34 pour 100 d'Italie, le 4 pour 100 extérieur d'Espagne et le 3 pour 100 portugais.

Le 3 pour 100 français est donc aujourd'hui à 95.12 comme il y a quinze jours, ex-coupon de 0 fr. 75 détaché. L'emprunt, sur lequel un versement de 140 millions devra être effectué le mois prochain, a reculé de 0 fr. 10 à 93.75, l'Amortissable est au même cours, à 0 fr. 05 près, 95.95, le 4 1/2 a fléchi de 0 fr. 17 à 105.17.

Bien que les efforts du ministre des finances du Portugal pour trouver les fonds nécessaires au paiement du coupon de juillet de la dette 3 pour 100 aient abouti *in extremis*, ce fonds d'État, qui avait si vivement repris sur les cours de panique du mois dernier, a rétrogradé de deux unités de 48 à 46. Les Cortès ont voté sans discussion toutes les propositions financières du cabinet et la loi de finances pour 1891-92.

Les propositions de M. Marianno de Carvalho comprennent l'établissement du monopole des allumettes et de celui des alcools, la réorganisation de la Banque du Portugal, l'adoption du double étalon monétaire, le paiement en rentes des entrepreneurs et des sociétés jouissant de garanties, enfin des économies. La rumeur qui prêtait au gouvernement l'intention de vendre quelques-unes des colonies a été démentie.

L'Extérieure est restée immobile à 74. La chambre des députés à Madrid a voté le projet de loi étendant à 1,500 millions de pesetas la circulation fiduciaire de la Banque d'Espagne et prorogeant le privilège de cet établissement. Ce projet est actuellement en discussion au sénat, où il se heurte à une très vive opposition.

La rente italienne s'est élevée de 93.77 à 94.15, puis a été ramenée à 93.75, sous la fâcheuse impression produite par les deux dernières séances du parlement du royaume. La situation financière demeure fort peu satisfaisante. Les ministres ont réalisé des économies pour 45 millions environ, mais les recettes ont diminué dans une proportion presque égale par rapport aux évaluations, de sorte que le gouvernement se trouve aux prises avec le même déficit sans pouvoir trouver d'économies nouvelles.

Le rouble a constamment fléchi depuis le milieu du mois, l'insuffisance probable de la récolte en Russie devant déterminer de grands achats au dehors. Les fonds russes ont reculé d'une demi-unité, le 4 pour 100 1880 de 98.50 à 98 et le Consolidé de 99 à 98.50. L'opération de conversion du second emprunt oriental 5 pour 100 en obliga-

tions 4 pour 100 devait avoir lieu en juin ; l'opération a été ajournée. Le 4 pour 100 hongrois a été ramené de 93 à 92 3/4.

Le groupe des valeurs ottomanes a faibli très sensiblement, le 1 pour 100 de 18.87 à 18.55, la Banque ottomane de 598.75 à 582.50, l'obligation douanes de 465 à 460, les Tabacs de 352.50 à 348.75. L'assemblée générale des actionnaires de la Banque ottomane, tenue à Londres le 24 courant, a fixé le dividende de 1890 à 17 fr. 50. Il n'avait été réparti que 12 fr. 50 pour 1889.

Une forte réaction s'est produite sur les obligations helléniques 5 pour 100 qui, de 455, cours du 13 juin, ont été précipitées à 425. Les rentes brésiliennes se sont brillamment relevées, à 75.50 le 4 pour 100 et 80.50 le 4 1/2, à cause de l'amélioration du change déterminée par la perspective d'une très belle récolte de cafés.

La Banque de France a fixé le dividende de ses actions, pour le premier semestre de 1891, à 85 fr. net, chiffre supérieur de 8 fr. à celui de la même période de 1890. L'abaissement du taux de l'escompte à Londres a déterminé, au moment du détachement du coupon, quelques ventes qui ont fait perdre une cinquantaine de francs à l'action. Celle-ci, de 4,535, a fléchi à 4,395 ex-coupon.

Les difficultés qui avaient retardé la constitution définitive de la nouvelle Société de dépôts ont été aplanies. Les administrateurs désignés sont MM. Devès, Méliodon, Mercet et Chalvet.

L'assemblée générale de la Banque d'escompte, tenue le 27, a décidé la réduction du capital actuel de la société, qui est de 65 millions, représentés par 130,000 actions libérées de 250 francs, à 25 millions, représentés par 50,000 actions libérées de 500 francs.

Le Suez a été poussé par la spéculation au-dessus de 2,800 et finit encore à 2,790.

Les actions de la Compagnie royale des chemins de fer portugais ont reculé de 277.50 à 237.50. Pendant quelques années, cette société ne pourra distribuer aucun dividende à ses actionnaires, et, même en ce moment, elle éprouve une grande difficulté à trouver les fonds nécessaires pour le paiement du coupon de juillet sur ses obligations. Dans l'assemblée générale, tenue il y a peu de jours, le conseil d'administration a donné sa démission, et l'assemblée a approuvé le transfert au Nord de l'Espagne de l'exploitation des lignes de Madrid-Cacères et de l'Ouest de l'Espagne.

La Compagnie des omnibus a vu ses titres reculer de nouveau après le succès de la grève; la réaction, pendant la quinzaine, a été de 75 francs. Les actionnaires, dans l'assemblée du 4 juillet, apprendront sans doute quels sacrifices leur imposent les concessions que la Compagnie a dû faire à son personnel.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.